



HAL
open science

Énonciation romanesque et signifiante : Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano

Gwladys Koumba Alihonou

► **To cite this version:**

Gwladys Koumba Alihonou. Énonciation romanesque et signifiante : Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano. Linguistique. Université de Bretagne occidentale - Brest, 2016. Français. NNT : 2016BRES0079 . tel-01487422

HAL Id: tel-01487422

<https://theses.hal.science/tel-01487422>

Submitted on 11 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

sous le sceau de l'Université Bretagne Loire

pour obtenir le titre de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

Mention :Linguistique

École Doctorale Arts, Lettres et Langues (ED506)

présentée par

Gwladys KOUMBA ALIHONOU

Préparée au Laboratoire Héritages et Constructions
dans le Texte et l'Image (EA4249)

Enonciation romanesque et signifiante.

Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou

Diome et Léonora Miano

Thèse soutenue le 25 Novembre 2016

devant le jury composé de :

M. Alpha BARRY

Professeur des universités, Université Bordeaux-Montaigne,
Rapporteur

Mme Ursula BAUMGARDT

Professeur des universités, Institut National des Langues et
Civilisations Orientales, Examineur

M. Michaël RINN

Professeur des universités, Université de Bretagne Occidentale,
Directeur de thèse

Mme Véronique LEONARD ROQUES

Professeur des universités, Université de Bretagne Occidentale,
Examineur

M. Josias SEMUJANGA

Professeur des universités, Université de Montréal, Rapporteur

Dédicace

A mes parents ALIHONOU Alan Antoine et à BOUKANDOU Amélie

Remerciements

- A monsieur Michaël RINN, notre directeur de thèse, pour sa disponibilité, ses conseils et ses orientations dans cette aventure scientifique et humaine.
- A Judicaël DIAMBOUNAMBATSI, pour la relecture de ce travail et ses conseils avisés.
- A tous ceux qui m'ont encouragée et aidée dans cette entreprise, qu'ils trouvent ici ma profonde reconnaissance.

Exergue

«Un linguiste sourd à la fonction poétique comme un spécialiste de la littérature indifférent aux problèmes et ignorant des méthodes de la linguistique sont d'ores et déjà, l'un comme l'autre, de flagrants anachronistes.¹»

¹. Jakobson (R.), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, P.248.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....P.6

PREMIÈRE PARTIE: La scène d'énonciation : motif révélateur du fonctionnement de la société.....P.27

Chapitre I : Pour une résonance des aspects de la culture africaine.....P.30

I.1. L'Afrique et ses coutumes.....P.30

I.2. L'Afrique et le poids des croyances : entre religion et croyance traditionnelle.....P.62

I.3 La figure de l'enfant dans la société.....P.88

Chapitre II : De la perception de l'autre à la représentation de l'individu dans l'espace.....P.108

II.1. Regards croisés.....P.108

II.2. La représentation de l'individu dans l'espace.....P.140

II.3. De l'écriture de la dénonciation à la résonance du roman dans la société.....P.172

DEUXIÈME PARTIE: Le mode d'inscription énonciatif des personnages dans le tissu textuel.....P.204

Chapitre III: Le profil des personnages.....P.207

III.1. Le parcours initiatique de Musango.....P.208

III.2 : Les jeux du je dans le feuillet énonciatif.....P.235

III.3. Salie : entre mirage et réalité de la vie parisienne.....P.266

Chapitre IV: Énonciation et stratégies narratives dans le dispositif de communication.....P.289

IV.1. Analyse lexico-sémantique.....	P.289
IV.2.Les enjeux du discours dans le roman.....	P.304
IV.3. L'émotion : stratégie énonciative dans l'espace romanesque.....	P.326
CONCLUSION GENERALE.....	P.340
BIBLIOGRAPHIE.....	P.347
INDEX DES AUTEURS.....	P.361
INDEX DES NOTIONS.....	P.366
TABLE DES MATIERES.....	P.371

INTRODUCTION GENERALE

La littérature africaine est jalonnée et ponctuée de plusieurs concepts qui déterminent et investissent les périodes marquantes de son histoire. Depuis ces vingt dernières années, on note l'émergence de nouveaux écrivains africains dont les thématiques abordées semblent plus ou moins éloignées de leurs prédécesseurs. En effet, pour ces écrivains de la nouvelle génération, les thèmes abordés s'articulent autour de la reconfiguration des notions telles que l'autre, la rencontre des cultures, l'hybridité, l'immigration, le racisme ou encore l'identité. A ce propos, Chevrier à travers une analyse comparative relève et décrit les différents aspects et inflexions de l'écriture de l'immigration chez les écrivains de la première génération et les romanciers africains de la « migritude² ». C'est pour cela qu'il dit que :

Les romans d'apprentissage des années 60, qu'il s'agisse du récit emblématique de Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, ou bien de la chronique ironique de Bernard Dadié, *Un Nègre à Paris*, nous avaient familiarisés avec le motif récurrent de la confrontation entre l'Afrique et l'Europe. Mais pour les personnages mis en scène dans ces œuvres pionnières il s'agissait avant tout d'une expérience de courte durée, généralement valorisée par l'acquisition d'un diplôme prestigieux ou d'une qualification enviée, aux termes desquelles se profilait un retour au pays natal qui n'impliquait aucun reniement des origines [...]. C'est à ce système binaire de valeurs- sagesse et spiritualité africaine d'un côté, rationalité et efficacité occidentales de l'autre – que paraît mettre un terme une nouvelle génération d'écrivains et d'écrivaines, que [...] Abdourahman Wabéri, qualifiait [...] « d'enfants de la post-colonie », et au nombre desquels on rangera Calixte Beyala, Daniel Biyaoula, Alain Mabanckou, Bessora, Sami Tchak ou Fatou Diome [...]. Tous et toutes, à des degrés divers [...] ont fait le choix de vivre en France- un

². Chevrier (J.), *Littératures francophones d'Afrique*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006, P.160, « la « migritude », un néologisme qui veut signifier que l'Afrique dont nous parlent les écrivains de cette génération n'a plus grand-chose à avoir avec les préoccupations de leurs aînés. »

pays dont ils possèdent le passeport- et s'il est malgré tout logique de les considérer comme des écrivains africains [...] il est bien évident que leur discours se trouve décalé, décentré, dans une mesure où ils se trouvent en position d'expatriés par rapport à un continent qu'ils ont quitté [...] d'autre part leur volonté de s'intégrer à la société française est manifeste [...]. A l'époque héroïque de la négritude, exaltant [...] les valeurs des civilisations noires, a donc succédé un autre temps, le temps de la « migitude ».³

De cette illustration, il ressort une démarcation entre les écrivains actuels et leurs prédécesseurs. L'écriture de l'immigration inhérente aux premiers écrivains africains s'articule autour de la rencontre des cultures et la représentation de l'univers occidental. A cet égard, les personnages romanesques sont étudiants pour la plupart et ils sont confrontés à une réalité autre que celle à laquelle ils étaient habitués et ils rentrent chez eux à la fin de leurs études. Et d'autre part, les œuvres révèlent des individus souvent instruits qui manipulaient la langue française avec dextérité. C'est le cas par exemple du personnage central du *Docker noir*⁴. Ce roman relate la vie de Diaw Falla, un jeune sénégalais qui travaille au port de Marseille et rêve de devenir écrivain. Pour cela, il écrit tous les soirs et remet son manuscrit à Ginette Tontisane. Malheureusement pour lui, le livre n'est pas publié en son nom mais à pour auteur celui de Ginette.

L'évolution ou la différence d'avec ces pionniers prend forme dans le statut spécifique des écrivains contemporains qui est caractérisé par une double acception de l'immigration. D'un côté, il y a l'intégration effective et manifeste de ces écrivains diasporiques à travers l'appartenance à deux nationalités (la France et leur pays d'origine respectif) et d'un autre côté, on note une écriture novatrice sur le plan narratif et thématique. Le champ discursif de ces productions littéraires a pour centre la France et les lieux dans lesquels se meuvent les personnages sont un va-et-vient entre l'Afrique et l'Occident ou du moins la

³. Chevrier (J.), *Littératures francophones d'Afrique*, op.cit., PP.159-160.

⁴. Sembene (O.), *Le docker noir*, Paris, Présence Africaine, 1973.

France, ces romans mettent en exergue les préoccupations de l'ère moderne. Effectivement, les interrogations actualisées dans leurs œuvres oscillent entre la condition humaine en France et les discours sur les pays africains. À cet égard, les romanciers font correspondre, rencontrer et unir des expériences personnelles et singulières des individus diégétiques aux problématiques de dimension littéraire universelle. En assumant ainsi, la langue française comme écriture romanesque et en la soulignant comme moyen de narration l'écrivain dit et énonce l'Afrique au bord de la Seine. Mais pourtant, ce recours à la langue française souvent imposé par la contrainte coloniale marginalise les œuvres francophones en ce qu'elles « ne sont vues que sous l'angle de leur utilité, de ce qu'elles apportent à la langue française. On leur dénie toute autonomie, tout projet esthétique⁵ ».

A ce propos, il faut ajouter que l'élément conceptuel qu'est la francophonie pose un problème à plusieurs écrivains diasporiques qui refusent de s'y identifier. Celui-ci en effet, rappelle l'attachement de la France à ses anciennes colonies qui sous-tend le rayonnement de sa langue à travers l'impérialisme jadis prônée. Au-delà de cette visibilité du français dans le monde, c'est bien le refus d'une idéologie politique dont il convient de préciser ici et surtout l'infériorisation d'une certaine littérature africaine francophone mineure ou périphérique dont on conteste souvent le bruissement et la résonance même de son esthétique face à la littérature française du centre. En réalité, c'est parce que Paris demeure le foyer de l'activité littéraire que les œuvres issues des pays dits francophones dépendent d'elle pour leur reconnaissance et leur légitimation à travers un système de réseau tels que les maisons d'édition ou les prix littéraires. Partant de ce constat, Michel Le Bris et Jean Rouaud⁶ proclament l'émergence d'une littérature-monde en langue française. Cette littérature universelle sans frontière et dont le principe fondamentale demeure la langue française, permet à la littérature africaine francophone d'emblée de sortir du lieu clos et restrictif dans lequel on la maintient.

⁵. Mabanckou (A.), « Le chant de l'oiseau migrateur » in Le Bris (M.) et Rouaud (J.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, P.59.

⁶. Le Bris (M.) et Rouaud (J.), *Pour une littérature-monde*, idem.

Ou bien en effet l'on postule un lien charnel entre la nation et la langue qui en exprime le génie singulier et dans ce cas, en toute rigueur, la francophonie s'avoue comme le dernier avatar du colonialisme, ou bien l'on délie le pacte langue-nation, de sorte que la langue, libérée, devienne l'affaire de tous, en tous lieux.⁷

La littérature-monde en langue française a donc le privilège d'élever et d'émanciper les écrivains africains du carcan identitaire dans lequel on les enferme et les plonge trop souvent en s'identifiant uniquement à travers l'art. Dans un monde de cohabitation des uns avec les autres, de disparité d'origines, d'échange de connaissances, de croisement de cultures et en perpétuelle mutation, l'écrivain adopte un mode d'écriture où s'imbrique et s'enchevêtre la vie quotidienne des africains avec les interrogations de l'ère contemporaine en accord avec une originalité narrative. Ainsi, l'écriture devient le seul critère apte à révéler la singularité et la cohérence énonciative d'une œuvre dans la multiplicité, la pluralité et le métissage social et culturel. Mais ce concept de littérature-monde en langue française, d'une littérature sans frontière nous semble être trop idéaliste en ce qu'elle perdrait toute originalité, toute marque de sa spécificité.

Dès lors notre travail dont le thème est *Énonciation romanesque et signifiante. Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano*, met en exergue des auteurs africains francophones diasporiques dont les modalités d'écriture président à l'actualisation du discours et au mode de fonctionnement en tant qu'acte énonciatif. Pour une meilleure lisibilité de notre travail il nous paraît judicieux de définir les termes qui ponctuent l'intitulé de notre thèse.

⁷. Le Bris (M.) et Rouaud (J.), *op.cit.*, PP.45-46.

1- Choix et justification du sujet

L'opération de communication ou l'acte de dire qu'il soit oral ou écrit, une conversation ou un écrit administratif, un texte historique ou littéraire présuppose un locuteur au centre duquel s'articule un fait langagier. Ce processus discursif, appelé énonciation actualise ainsi le langage en discours. Et de ce fait, il est conditionné par le rapport entre les traces d'un interlocuteur et la présence de plusieurs composantes textuelles d'ordre linguistique ou extralinguistique afin de mieux rendre compte du sens qu'il renferme. L'énonciation qui constitue l'une des préoccupations fondamentales en analyse du discours comporte plusieurs définitions. Pour Emile Benveniste,

[l'énonciation] est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation. [...] dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La condition même de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue, est chez le locuteur, le besoin de référer par le discours, et, chez l'autre, la possibilité de co-référer identiquement, dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur. La référence est partie intégrante de l'énonciation.⁸

Cette acception de l'énonciation, on le voit, insiste et repose sur la réappropriation individuelle de la parole par le locuteur, sujet nécessaire à l'élaboration du discours. Autrement dit, l'énonciation n'est que le résultat ou le produit même d'une « manifestation individuelle⁹ » qui se justifie par des éléments indiciels capables de rendre compte de la subjectivité¹⁰ du locuteur. C'est de cette principale composante du discours qui est le sujet-énonçant que rentrent en

⁸. Benveniste (E.), « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages* n°17, 1970, PP.12-14.

⁹. *Idem*, P.13.

¹⁰. Benveniste (E.), *Problèmes de linguistique générale 1*, « La subjectivité dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme sujet. Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même [...] mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble et qui assure la permanence de la conscience. », Paris, Gallimard, 1966, PP. 259-260.

corrélation et en symbiose les deux autres entités majeurs à toute énonciation : l'allocutaire et la référence. Il y a ainsi trois entités principales au fonctionnement de l'énonciation chez Benveniste. Pour le linguiste français en effet, l'acte énonciatif se fait à partir de la présence effective du locuteur d'une part, de l'interaction ou du dialogue entre ce dernier et son co-locuteur plus ou moins explicite dans le texte d'autre part et enfin de la relation évidente de l'élément de référence qui n'est autre que l'expression du langage à travers sa réalité extra-discursive. On retient ainsi que pour lui, la mise en discours de la langue s'institue dans la chaîne énonciative à travers le rapport d'un je vers un tu¹¹, d'une source vers sa cible, d'un locuteur vers son allocutaire, d'un énonciateur vers son co-énonciateur ou d'un auteur vers son lecteur. L'énonciation est donc un discours orienté vers un interlocuteur.¹²

Cependant, cette acception du terme énonciation benvenistien apparaît bien réductrice et limitée pour d'autres théoriciens. C'est le cas par exemple de Ducrot qui dans sa définition de la notion met en exergue la valeur communicationnelle à travers le déploiement du sens que révèle l'énonciation plutôt que d'articuler et d'axer cette problématique sur le seul locuteur. Dès lors, la primeur chez lui est donnée au produit de l'énonciation et non à l'auteur ou à l'énonciateur. A cet effet, il souligne que :

Ce que je désignerai par ce terme, c'est l'événement constitué par l'apparition d'un énoncé. La réalisation d'un énoncé est en effet un événement historique : existence est donnée à quelque chose qui n'existait pas avant qu'on parle et qui n'existera plus après. C'est cette apparition momentanée que j'appelle « énonciation ». On remarquera que je ne fais pas intervenir dans ma caractérisation de l'énonciation la notion d'acte- *a fortiori*, je n'y

¹¹. Benveniste (E.), « L'appareil formel de l'énonciation », *op.cit.*, P.14. Benveniste atteste que « le terme *je* dénotant l'individu qui profère l'énonciation, le terme *tu*, l'individu qui y est présent comme allocutaire. », plus loin il ajoute que « [le] locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques, d'une part, et au moyen de procédés accessoires, de l'autre. »

¹². Kerbrat-Orecchioni (C.), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, 1999, Paris, Armand Colin, P.79.

introduis donc pas celle d'un sujet auteur de la parole et des actes de paroles. Je ne dis pas que l'énonciation, c'est l'acte de quelqu'un qui produit un énoncé : pour moi, c'est simplement le fait qu'un énoncé apparaisse, et je ne veux pas prendre position, au niveau de ces définitions préliminaires, par rapport au problème de l'auteur de l'énoncé. Je n'ai pas à décider s'il y a un auteur et quel il est.¹³

Comme cela ressort des propos d'Oswald Ducrot cette reconfiguration de l'énonciation n'occulte pas et n'efface en aucun cas la présence de l'énonciateur dans le texte car c'est lui qui génère et crée la visée communicative envers l'interlocuteur. Ce qui est davantage à souligner dans la définition de ce concept c'est le refus de mettre en avant le locuteur, de restreindre l'énonciation à la seule subjectivité du locuteur. Cette acception de l'énonciation insiste par contre sur le mécanisme discursif du déploiement de la signification mieux elle met l'accent sur le sens que renferme l'énoncé. Il y a pour ainsi dire une différence entre signification et sens de l'énoncé. Le sens pour Ducrot découle de la signification. Ainsi pour saisir le sens dans l'acte énonciatif, il faudrait élaborer un processus d'hypothèses explicatif des éléments contenus dans la phrase à travers la signification de leur structure lexico-grammaticale¹⁴. Car, dira-t-il « [...] je suppose possible de formuler des lois, d'une part pour calculer la signification, et d'autre part pour prévoir à partir de cette signification le sens des énoncés.¹⁵ ». En d'autres termes, il faudrait prendre en compte certains éléments indiciaires que renferme et dévoile la signification pour rendre compte du sens. C'est d'ailleurs pour cela qu'il prend pour illustration la phrase suivante : « Il fait beau¹⁶ ».

Partant de cet exemple, il démontre que cette phrase renvoie à une instruction qui permet de renseigner et de présenter l'endroit où se situe le locuteur en justifiant du temps qu'il y fait. La représentation du beau temps dans la phrase est liée et est réellement perceptible au lieu même où se trouve l'énonciateur et

¹³. Ducrot (O.), *Le dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit, « Propositions », 1984, P.179.

¹⁴. *Idem*, P.180.

¹⁵. *Ibid.*

¹⁶. *Ibidem*, P.181

non ailleurs ou « quelque part dans le monde ».¹⁷ Ce n'est qu'à partir de l'analyse des éléments inhérents à la signification que ressort le sens de l'énoncé, « le sens n'apparaît donc pas comme l'addition de la signification et de quelque chose d'autre, mais comme une construction opérée, compte tenu de la situation de discours, à partir des consignes spécifiées dans la signification. »¹⁸ Ce qu'il y a donc de plus important dans l'énonciation c'est le sens qui s'y déploie et émerge à partir de certaines opérations capables de saisir des faits qui sont établis et révélés par le processus de la signification. Le sens n'est pas à chercher à partir de la voix qui porte le fait langagier mais plutôt à travers le mécanisme énonciatif du texte.

Toutefois, le détachement pour le locuteur¹⁹ dans l'appréhension de l'énonciation chez Ducrot ou tout simplement le refus pour lui de mettre en avant le sujet parlant dans le tissu textuel est tributaire de l'ambiguïté qui réside souvent dans son identification. L'auteur de la voix matricielle du discours peut en effet être différent de celui qui énonce tel ou tel propos et de ce fait il peut y avoir plusieurs énonciateurs d'où le concept de polyphonie qu'il a développé. Il affirme à ce propos que, « [non] seulement le locuteur peut être différent du sujet effectif, mais il se peut que certaines énonciations, telles qu'elles sont décrites dans le sens de l'énoncé, n'apparaissent pas comme le produit d'une subjectivité énonciative²⁰ ». L'un des aspects de la théorie de la polyphonie de Ducrot révèle l'absence d'unicité de la voix énonciative autrement dit le caractère pluriel du locuteur dans certains types d'énoncés. Cette manifestation plurielle des voix n'est pas à rechercher comme il le démontre bien dans le « nous » qui engloberait la présence de deux écrivains dans un article par exemple mais plutôt dans le rapport du statut spécifique de l'énonciateur qui n'est pas toujours responsable des propos qu'il

¹⁷. Ducrot (O.), *Le dire et le dit*, op.cit.

¹⁸. *Idem*, P.182.

¹⁹. *Ibid*, PP.193-194. « Par définition, j'entends par locuteur un être qui, dans le sens même de l'énoncé, est présenté comme son responsable, c'est-à-dire comme quelqu'un à qui l'on doit imputer la responsabilité de cet énoncé. C'est à celui que réfère le pronom *je* et les autres marques de la première personne. [...]. Il est en effet des cas où, [...] l'auteur réel a peu de rapport avec le locuteur, c'est-à-dire avec l'être présenté, dans l'énoncé, comme celui à qui l'on doit s'en prendre de l'occurrence énoncé. »

²⁰. *Ibidem*, P.195.

énonce. La particularité de la multiplicité vocale est caractérisée par le fait que l'énonciateur n'est pas souvent assimilable au locuteur²¹. C'est en s'inspirant du discours rapporté au style direct, des conversations, des dialogues et des reprises que le linguiste démontre le mieux cette problématique énonciative. Cela s'illustre aussi dans le roman lorsque le récit principal par exemple s'imbrique dans les récits secondaires ou micros-récits. Dans ce cas le narrateur principal ne fait que relater ce que lui a dit le narrateur secondaire et dès lors il perd la responsabilité des propos rapportés. C'est à juste titre qu'il ajoute que, « [...] on remarquera que le locuteur, désigné par je, peut être distinct de l'auteur empirique de l'énoncé, de son producteur²² ». De là, on note qu'on ne peut prétendre à l'unicité d'un sujet unique auteur de l'énonciation. Aussi bien pour Ducrot que pour Benveniste c'est le dit, le message que renferme l'énonciation qui est important mais la différence chez l'un et l'autre quant à la manifestation de ce message se fait jour à partir d'éléments opposés. Aux limites de l'appréhension de l'énonciation chez Benveniste, Ducrot y adjoint la pluri vocalité, la polyphonie²³ à travers l'actualisation de l'énonciation.

L'acception de l'énonciation chez l'un comme chez l'autre de ces linguistes et d'autres théoriciens de l'énonciation nous paraît importante pour étudier l'énonciation dans son approche littéraire. Effectivement, le texte littéraire dans sa forme ou dans sa représentation écrite s'institue et se dévoile comme un discours qu'il faut déchiffrer en vue de saisir sa visée communicationnelle. De fait, « [lorsque] le système abstrait qu'est la langue se trouve mis en exercice dans le discours, un ensemble de mécanismes spécifiques intervient. La description de la langue suppose l'étude de cette « mise en exercice » du système, qui seule rend

²¹. Ducrot (O.), *Le dire et le dit, op.cit.*, P.191.

²². *Idem*, PP.193-194.

²³. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), (dir.), Paris, Seuil, 2002, « C'est le grand mérite d'O. Ducrot d'avoir systématisé cette observation en introduisant la notion de polyphonie dans les études linguistique [...]. L'originalité de son approche réside dans la scission du sujet parlant au niveau de l'énoncé même. Inspiré par les travaux de G. Genette, qui discerne celui qui voit de celui qui parle, O. Ducrot a introduit une distinction semblable entre le locuteur et les énonciateurs. Le locuteur est celui qui, selon l'énoncé, est responsable de l'énonciation. Il laisse des traces dans son énoncé comme par exemple les pronoms de la première personne. Le locuteur est à même de mettre en scène des énonciateurs qui présentent différents points de vue. »

possible la production d'énoncés.»²⁴ Il s'exprime comme un matériau langagier dont les éléments à étudier sont aussi bien inhérents à son intérieur qu'à son extérieur, au texte et au contexte de l'œuvre.

Ainsi les différentes thématiques abordées pour rendre compte de la narration littéraire tels que l'immigration, la vie quotidienne des personnages, la religion ou la perception de l'autre s'introduisent, s'immiscent et oscillent dans la scène énonciative en vue d'étudier et de relever les règles d'élaboration à son fonctionnement. Voici telle qu'elle sera abordée l'énonciation romanesque dans notre travail.

Par signifiante on entend « cette capacité d'action déployée par la signification au cœur du sens de l'énoncé. Ces variations, ces nuances, ce travail du sens en signification par la signifiante, réalise la thématique propre et fondamentale du récit. [...] Par-delà la signification, la signifiante, qui rend celle-ci possible, serait l'activité agissante du sens.²⁵ ». Cette définition est d'autant plus intéressante dans notre travail en ce que les notions d'énonciation et de signifiante sont consubstantielles dans le tissu textuel. La chaîne de l'énoncé constitue le lieu où s'actualise la signifiante. Dès lors, appliquées à notre corpus, elles permettent de mieux saisir les modalités discursives qui articulent et ponctuent *L'Impasse*²⁶, *Le Ventre de l'Atlantique*²⁷ et *Contours du jour qui vient*²⁸ dans leur visée communicationnelle.

Raconté à la première personne du singulier, *L'Impasse* retrace la vie de Joseph, jeune congolais vivant en France et qui retourne passer des vacances à Brazzaville après une absence de quinze ans. Dès son arrivée à Brazza, il est hué par les badauds à l'aéroport car il ne représente pas de par son physique, son habillement et la couleur de sa peau le vrai « Parisien ». Il n'a aucune

²⁴. Maingueneau (D.), *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1981, P.6.

²⁵. Bordas (E.), *Balzac, discours et détours. Pour une stylistique de l'énonciation romanesque*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, P.22.

²⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996.

²⁷. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

²⁸. Miano (M.), *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006.

caractéristique de l'immigré africain vivant en Occident. Dès lors, c'est tout honteux que sa famille l'accueille dès sa descente d'avion. De retour de France, il fait une dépression et au sortir de là, il décide de se dépigmenter la peau et de prendre du poids comme le font d'ailleurs ses compatriotes.

Le Ventre de l'Atlantique met en exergue la vie des immigrés entre la France et le Sénégal. A travers le regard de Salie, la narratrice du roman qui vit en France, nous dévoile les ambitions de son petit-frère Madické. Il est passionné de football et rêve d'aller en Europe comme ses camarades. En effet, la plupart de leurs compatriotes qui sont allés en France, reviennent de là-bas riches et auréolés de respect et d'admiration par les villageois. C'est le cas de l'homme de Barbès qui s'est installé à Niodior après son retour de France. Malgré les mises en garde de Salie sur l'illusion paradisiaque de l'Europe les jeunes gens n'en démordent pas, comment le pourraient-ils, eux qui reçoivent souvent en héritage de nombreuses bouches à nourrir.

Contours du jour qui vient nous plonge dans une ville africaine au sortir de la guerre civile. Musango, l'héroïne du roman nous décrit à travers le récit son processus initiatique. En effet, à peine âgée de neuf ans Musango est chassée de la maison par sa mère à la mort de son père. Partant de là, le roman nous offre le déploiement de la narratrice dans la fiction romanesque à travers plusieurs obstacles et de nombreux écueils. En dépit de tout cela, elle pourra se ressaisir et pardonner à sa mère afin d'effleurer paisiblement les contours du jour qui viennent. Un avenir qui s'annonce meilleur pour elle. Un futur prometteur.

2- Etat de la question

Les trois auteurs de notre corpus sont originaires d’Afrique francophone. Ils ont tous les trois quitté l’Afrique et vivent en France depuis de nombreuses années. Daniel Biyaoula est né au Congo-Brazzaville, Fatou Diome vient du Sénégal et Léonora Miano du Cameroun. Les œuvres de ces écrivains ont fait l’objet de nombreux articles, thèses ou ouvrages et ils connaissent une légitimité certaine auréolée de prix littéraires dans le champ littéraire francophone.

Daniel Biyaoula est romancier, nouvelliste et essayiste. Son premier roman *L’Impasse* a été primé en 1997 par le Grand prix littéraire d’Afrique noire. De multiples études portent sur cette œuvre. Nous avons ainsi l’analyse de Mazauric Cathérine « Lambeaux d’Afrique en terre d’ailleurs »²⁹ qui est une analyse consacrée à six auteurs africains francophones : Alain Mabanckou, Calixte Beyala, Sénouvou Agbota Zinsou, Fatou Diome, Léonora Miano, Tierno Monénembo et Daniel Biyaoula. A travers cet article, il est question de démontrer une nouvelle forme de construction ou de reconfiguration de la territorialité à partir de la représentation du personnage de l’immigré dans la littérature et les récits de voyage entre l’Afrique, l’Europe et l’Amérique.

Aux études consacrées à *L’Impasse* nous pouvons relever la thèse de Martin Lemotieu, *Roman et politique au Congo- Brazzaville (1973-2003)*. Avec une approche sociocritique, ce travail s’intéresse aux acteurs politiques dans l’espace socio-historique congolais. Cette analyse met en exergue le statut professionnel des écrivains des romans choisis qui sont souvent des enseignants, des fonctionnaires internationaux ou des intellectuels dans le but de montrer le sort qui leur est réservé dans le contexte politique. Partant de là, il y relève l’écriture de la politique dans la période postcoloniale.

Romancière, nouvelliste et professeure de Lettres, Fatou Diome est une écrivaine franco-sénégalaise dont l’ensemble des œuvres jouit d’une légitimité

²⁹. Mazauric (C.), « Lambeaux d’Afrique en terre d’ailleurs » in *Littératures africaines et territoires*, Albert (C.), Abomo-Maurin (M.-R.), Garnier (X.), Prignitz (G.) (dir.), Paris, Karthala, 2011, PP.223-235.

certaine et il est plébiscité par le public. Son premier roman, *Le Ventre de l'Atlantique* a reçu de nombreux prix littéraires tels que : le prix des Hémisphères Chantal Lopicque, le prix Literaturpreis de Francfort en 2005 ou encore Le prix des lycéens. Par ailleurs ce texte fait l'objet de plusieurs travaux.

Nous avons ainsi *Le rêve européen dans la littérature négro-africaine d'expression française* d'Omar Abdi Farah. L'analyse de cette thèse se fait à partir des romans de Beyala³⁰, Biyaoula³¹, Fatou Diome³² et Ousmane Soce³³. Le travail s'articule autour de la représentation de la thématique de l'émigration du point de vue des écrivains africains de la première génération et ceux de la nouvelle. A travers une étude comparative de ces deux périodes marquantes de la littérature africaine, la présente étude montre la complexité liée aux deux types d'exils : l'exil forcé et l'exil voulu. Elle révèle dans un premier axe que l'immigration est marquée par la réalisation de soi à travers les études en France des personnages qui est suivie d'un retour au pays natal tandis que dans un autre point, le travail montre que l'ailleurs, le départ pour l'Europe est lié à la quête d'une vie meilleure.

Citons également l'article de Liambou Nickaise, « Fatou Diome : la déconstruction des mythes identitaires³⁴ ». Dans une analyse des romans de l'écrivaine franco-sénégalaise, l'auteur démontre qu'à travers les thématiques abordées, l'écriture de Fatou Diome se caractérise par le concept de « déconstruction des différences », une écriture qui promeut l'unicité des cultures. Pour se faire, l'étude montre comment Fatou Diome est passée d'une écriture de la dénonciation dans ses premiers romans qui mettent en exergue la vie des immigrés à une écriture qui se veut désormais tournée vers les préoccupations relatives à « [...] la société de consommation et les multiples problèmes qu'elle pose à l'être humain. »

³⁰. Beyala (C.), *Les Honneurs perdus*, Paris, Albin Michel, Paris, 1996.

³¹. Biyaoula, *Agonies*, Paris, Présence Africaine, 1998.

³². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

³³. Soce Diop (O.), *Mirage de Paris*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1964.

³⁴. Liambou (G.N.), « Fatou Diome : la déconstruction des mythes identitaires » in *Loxias*, Loxias 26, URL : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=3059>, consulté le 20 mars 2015.

On note aussi la thèse de Guedeyi Yaeneta Hayatou, *La poétique de la relation et ses enjeux dans la littérature francophone d'Afrique subsaharienne : cas d'Henri Lopes, Sami Tchak, Abdourahman Waberi et Fatou Diome*. A travers les quatre romans que sont *Le chercheur d'Afriques*³⁵, *Hermina*³⁶, *Transit*³⁷ et *Le Ventre de l'Atlantique*³⁸, l'étude traite du concept de la poétique de la relation d'Edouard Glissant. L'auteur met en exergue les notions tels que le Tout-monde, la créolisation, le Rhizome, la Mondialité pour montrer que l'individu est soumis à une pluralité d'identités qui ne le caractérise plus comme appartenant à un seul pays mais comme un être hybride ouvert à l'universalité et se définissant à travers le « Tout-monde ». Les personnages des œuvres retenues oscillent sans cesse entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique.

Léonora Miano est une femme de lettres franco-camerounaise et son roman *Contours du jour qui vient* est aussi consacré par la critique avec les prix littéraires. A ce titre, ce roman fait l'objet de nombreuses études. Dans « Quête identitaire et enquête dans *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano »³⁹, Abomo-Maurin centre son étude sur les concepts de quête des origines et quête identitaire. Partant de là, elle montre que le genre romanesque bâtit sous le modèle du conte traditionnel s'articule sur un récit linéaire dans un espace et un temps donné. Le voyage ou du moins le déplacement permet aux personnages de partir d'une situation initiale révélée par une absence à la situation finale d'une certaine réalisation ou satisfaction de leur quête. Le voyage se lit par de nombreux défis ou péripéties que le personnage devra affronter.

Il y a aussi un ouvrage collectif sur Léonora Miano *L'œuvre romanesque de Léonora Miano. Fiction, mémoire et enjeux identitaire*⁴⁰. Ce livre rassemble une pluralité de textes abordant des thèmes divers dans l'œuvre de la romancière

³⁵. Lopes (H.), *Le chercheur d'Afriques*, Paris, Seuil, 1990.

³⁶. Tchak (S.), *Hermina*, Paris, Gallimard, 2003.

³⁷. Waberi (A.), *Transit*, Paris, Gallimard, 2003.

³⁸. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit.

³⁹. Abomo-Maurin (M-R.), « Quête identitaire et enquête dans *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano » in *Absence, enquête et quête dans le roman francophone*, Tang (A.) et Bissa Enama (P.) (dir.), Bruxelles, Peter Lang, 2010.

⁴⁰. Tang (A.D.), *L'œuvre romanesque de Léonora Miano. Fiction, mémoire et enjeux identitaire*, Paris, L'Harmattan, 2014.

franco-camerounaise. L'objectif d'un tel ouvrage est non seulement de lui rendre hommage mais il s'agit également de mettre à la disposition des étudiants et des chercheurs un outil de travail sur les romans de cette auteure. Cet ouvrage met en exergue des études discursives et thématiques en rapport avec les préoccupations de Léonora Miano face à la société postcoloniale. Ainsi, on y trouve des analyses sur la rencontre des cultures, la mémoire, la femme comme héroïne de ses romans ou encore la représentation de l'enfant dans la société africaine.

La plupart des études consacrées à Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano portent sur la représentation de l'immigré et la quête identitaire. Dans l'espace socio-culturel, le voyage, la rencontre des cultures ou l'hybridité à travers des analyses souvent comparatives relèvent les ressemblances et divergences qui définissent les thèmes et les modalités d'écriture de ces romans. Contrairement aux précédents travaux sur les romans étudiés, l'originalité de notre travail réside dans l'approche de l'analyse du discours que nous consacrons à *L'Impasse*, *Le Ventre de l'Atlantique* et *Contours du jour qui vient*.

3- Méthodologie

Le roman, envisagé comme dispositif de communication est « un événement unique supporté par un énonciateur⁴¹ » et considéré dans sa matérialité textuelle afin de saisir les mécanismes langagiers qui permettent de rendre compte de la signifiante. Notre travail relève de l'étude sur l'énonciation littéraire qui, d'emblée, place notre réflexion autour de la relation qui lie la littérature à la linguistique. À la question de savoir pourquoi nous utilisons et appliquons des outils linguistiques au roman nous dirons simplement avec Roman Jakobson qu'un « linguiste sourd à la fonction poétique comme un spécialiste de la littérature indifférent aux problèmes et ignorant des méthodes de la linguistique sont d'ores et déjà, l'un comme l'autre, de flagrants anachronistes.⁴²». Dans cette perspective, nous adoptons l'analyse du discours comme démarche autour de

⁴¹. Maingueneau (D.), *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1981, P.6.

⁴². Jakobson (R.), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, P.248.

laquelle s'articulera notre recherche. Cette méthode s'ouvre à de nombreuses approches critiques qui sont liées à la linguistique. Et dès lors, elle implique des notions et concepts qui sont capables d'interroger et de sonder le texte en profondeur à travers le contexte⁴³ socio-culturel pour mieux appréhender l'œuvre.

Dès lors, les travaux de Maingueneau sur l'énonciation littéraire nous semblent intéressants pour l'interprétation, la description et la validation de la valeur esthétique de notre recherche. A ce propos il souligne qu'à

partir du moment où l'on dispose de concepts attachés à l'exercice du discours, les avancées en matière de genres de discours [...], de marqueurs d'interaction orale, de processus argumentatifs, de lois du discours, de tropes, de présuppositions, etc. peuvent être immédiatement opératoires pour l'étude du discours littéraire. [...]. Quand on réfléchit en termes d'énonciation, on a accès à des phénomènes linguistiques d'une grande finesse [...] où se mêlent étroitement la référence au monde et l'inscription de l'énonciateur dans son propre discours. Or la littérature joue [...] de ces détails linguistiques, qu'un commentaire littéraire traditionnel n'a pas les moyens d'analyser. [Une] réflexion sur l'énonciation permet d'aller beaucoup plus loin, car elle permet de passer sans solution de continuité d'une linguistique de la phrase à une linguistique du discours, de l'œuvre littéraire en tant qu'énoncé, agencement de marques linguistiques, à l'œuvre en tant qu'activité qui s'exerce dans le cadre d'une institution de parole⁴⁴.

L'énonciation participe de l'appréhension et de la compréhension du texte dans toute sa globalité, dans toute son entièreté sous sa forme linguistique et extralinguistique, dans sa relation entre la production, l'auteur et le narrateur. Autrement dit, elle crée une corrélation entre le texte, les mécanismes inhérents au contexte de l'œuvre et de sa production à sa consommation. Le roman repose

⁴³. Amossy (R.), « La dimension sociale du discours littéraire. L'analyse du discours et le projet sociocritique » in Amossy (R.), et Maingueneau (D.) (dir.), *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, P.63.

⁴⁴. Maingueneau (D.), « Littérature et linguistique : le tournant discursif », consulté le 17 août 2014, <http://www.vox-poetica.org/t/articles/maingueneau.html>

sur une hétérogénéité d'indices que l'énonciation permet de relever pour mieux examiner son organisation. Cette démarche cherche à établir les rapports ou enjeux existant entre les éléments textuels ou à comprendre et à analyser par exemple le choix des arguments de l'interlocuteur. Effectivement, à partir d'un discours cohérent, des caractéristiques des personnages ou des événements précis, le lecteur mène et dégage une interprétation minutieuse à partir de l'agencement des mots, des énoncés et des phrases dans le texte. Mais le plus important est de ne pas oublier les données sociales, politiques ou économiques qui lient étroitement la production du discours. Pour mieux asseoir nos propos et valider le dynamisme de notre étude, nous y ajouterons à l'analyse du discours d'autres approches critiques. C'est pour cela que Ngandu Nkashama dit que :

[en] réalité, une science de texte ne peut être effectuée que dans le cadre d'une pluridisciplinarité. Du reste, une critique et surtout une théorie cohérente doivent pouvoir s'appuyer sur les domaines littéraires connexes susceptibles d'apporter des éléments plus véridiques comme l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, la philosophie du langage.⁴⁵

L'histoire, la sociologie ou l'anthropologie participeront à l'actualisation de la vie quotidienne ou de la quête de l'ailleurs des actants dans notre corpus. Ces approches non négligeables montreront par exemple comment les divers motifs liés à la représentation de l'individu fonctionnent à travers le syncrétisme religieux ou les clichés.

⁴⁵. Ngandu Nkashama (P.), *Ruptures et écritures de violence : Etude sur le roman et les littératures contemporaines*, Paris, L'Harmattan, Paris, 1997, P.11.

4- Hypothèse de recherche et problématique

La présente étude envisage la lecture des modalités de fonctionnement de la narration littéraire comme visée communicative. Dans cette perspective, le fait énonciatif permettra de montrer les motifs socio-culturels qui caractérisent l'individu dans l'espace romanesque et elle s'attachera aussi à décrire et à analyser les unités et indices textuels qui résultent d'un certain nombre de stratégies discursives mis en place par le narrateur. En d'autres termes, on montrera comment se manifeste la pratique de l'écriture dans notre corpus à travers la trajectoire, les expériences personnelles de Joseph, Salie et Musango.

La scène d'énonciation⁴⁶ liant le texte à son contexte, les unités linguistiques associées aux éléments extralinguistiques engendrent des discours pertinents qui permettent d'investir la littérature africaine francophone sous une certaine réalité de l'Afrique, sous une vision du monde propre à chaque écrivain. On l'aura compris, la principale question qui sous-tend cette analyse est de voir comment l'agencement des mots, le décryptage des phrases, le déploiement des personnages, la description des comportements verbaux dans le roman conduisent à la compréhension de certains modes de vie, à la construction de soi, à la quête d'une vie meilleure et partant de là à la constitution du sens. En d'autres termes, comment se dévoilent les modalités d'écriture qui caractérisent l'individu dans l'univers romanesque. De cette hypothèse découlent plusieurs interrogations :

- Quel rôle jouent les croyances religieuses ou culturelles chez l'individu ?
- Quelle est la perception de l'autre dans l'espace textuel ?
- Quelles sont les caractéristiques des personnages dans le feuillet énonciatif ?

⁴⁶. Maingueneau (D.), *Le Discours littéraire*, Paris, Armand Colin, 2004, P.191. Le linguiste fait une comparaison entre la situation de communication et la scène d'énonciation. Pour lui, [en] fait en parlant de situation de communication, on considère le processus de communication en quelque sorte « de l'extérieur », d'un point de vue sociologique. En revanche, quand on parle de scène d'énonciation, on le considère « de l'intérieur », à travers la situation que la parole prétend définir, le cadre qu'elle montre (au sens pragmatique dans le mouvement même où elle se déploie. Un texte est en effet la trace d'un discours où la parole est mise en scène. »

- Comment l'écriture définit-elle la posture de l'écrivain dans le champ littéraire ?
- Comment se construit le dispositif discursif révélateur de l'agir des personnages ?

5- Annonce du plan

Deux points principaux articulent le présent travail. Nous avons d'un côté la scène énonciative comme mode de fonctionnement de la culture dans la société et de l'autre côté, l'inscription des personnages dans l'énonciation. La société africaine dans sa diversification et son hétérogénéité actualise certains traits culturels et coutumiers de son terroir ou qui ont été adoptés avec la rencontre avec l'autre.

La première partie intitulée, « La scène d'énonciation : motif de fonctionnement de la société africaine » se décline en deux chapitres qui sont, « Pour une résonance de la culture africaine » et « De la perception de l'autre à la représentation de l'individu dans l'espace ». Dans la première inflexion, il sera question de montrer les discours anthropologique, sociologique, et textuel qui mettent en exergue l'Afrique à travers la pluralité des cultures et des croyances qui l'illustrent. Ce premier chapitre débouchera sur un second qui actualisera la perception des uns et des autres à travers le racisme et les préjugés. Il s'agira de voir comment le dit textuel dévoile et représente l'individu face à l'autre. Nous lirons ensuite les espaces urbains comme lieux de précarité des personnages avant de terminer avec les politiques occidentales et africaines qui assujettissent l'individu. Ce point nous mènera sur la seconde partie à travers une analyse descriptive.

Intitulée « Le mode d'inscription énonciatif des personnages dans le tissu textuel », nous étudierons la structure et la cohérence textuelle à travers le parcours ou la trajectoire personnelle des personnages. Les outils stylistiques ou narratifs dans un second chapitre, nous permettront de saisir les caractéristiques du discours dans la construction du fait énonciatif. En d'autres termes, ce dernier point

s'articulera autour de l'analyse des noms, puis se penchera sur l'enjeu du discours qui participe de l'agir de certains personnages et nous clôturerons notre étude avec l'analyse de l'émotion comme stratégie énonciative dans le roman.

PREMIERE PARTIE

**La scène d'énonciation : motif révélateur du
fonctionnement de la société**

Une œuvre littéraire, artistique ou scientifique s'oriente, se concrétise au contact d'un public qui l'appréhende de différentes manières. Elle s'appuie sur les processus cognitifs eux aussi complexes à la formation sociale, à la société entière. Elle est « une praxis, une technique d'action sur le lecteur »⁴⁷. Appréhender ces situations et ces processus signifie que le sujet chercheur, l'auteur, leurs milieux et leurs relations sont en interactions. Cela conduit à mettre l'accent sur une pragmatique qui met le lecteur étranger à l'énonciation à entrer en contact avec des indices textuels qui peuvent le renvoyer à des expériences littéraires, historiques ou sociales connues. Au fil de notre analyse, dans cette partie, nous tenterons de mettre en exergue les aspects de la culture africaine en rapport avec les éléments extratextuels ou intratextuels qui sont pris comme tels dans nos corpus d'analyse, nos romans. En effet,

le répertoire contient des conventions dans la mesure où le texte absorbe des éléments connus qui lui sont antérieurs, mais également- sinon bien plus- à des normes sociales et historiques, au contexte socioculturel au sens le plus large d'où le texte est issu, soit à ce que les structuralistes de Prague ont désigné comme la réalité extra-esthétique⁴⁸.

Ainsi, dans le premier chapitre, nous tenterons d'explicitier des aspects de la culture africaine à travers la résonance de son mode de fonctionnement dans l'espace textuel. Dès lors, de quoi parle-t-on quand on se confronte à un objet nommé «analyse de quelques aspects de la culture africaine» ? Comment éviter d'en faire un objet trop surinvesti par les représentations sociales traditionnelles africaines ? Comment aborder la question de l'Afrique et de ses coutumes dans l'imaginaire, dans une Afrique des mythes et légendes, dans une Afrique noire en pleine mutations ?

⁴⁷ Hamon (Ph.), *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Bordas, 1981, P.119.

⁴⁸ Iser (W.), *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985, P.161.

Ainsi, en dehors de ces représentations sociales dans les romans, nous brosserons une analyse de l'écriture dans l'émancipation de la sexualité. Dans une Afrique des rites et des croyances ancestrales, les obstacles à la construction et à l'épanouissement de la femme se révèlent dans une société où misogynie et phallocratie sont prégnantes.

Les sections à étudier tentent de synthétiser la manière dont les auteurs sont en interactions entre l'écriture et le milieu social qui apparaît comme le produit de la cognition sociale. On y questionnera dans une première inflexion, l'expérience vécue à travers le rôle du symbolisme des croyances, la marginalisation, l'exclusion, le poids des autorités et du pouvoir politique en Afrique tout en analysant le regard de la « peau noire » par l'Homme noir dans les sociétés africaines. Le dernier chapitre intitulé « De la perception de l'autre à la représentation de l'individu dans l'espace social » s'intéressera à étudier la relation entre les blancs et les noirs et la représentation de ces derniers dans l'espace social. Cela aboutira à montrer comment les motifs d'écriture ou certains invariants comme la dénonciation participe à l'engagement des écrivains et œuvre ainsi à la légitimation de leurs romans dans le champ littéraire francophone. Tels sont les différents moments d'écriture que nous tenterons d'élucider tout au long de cette partie.

Chapitre I : Pour une résonance des aspects la culture africaine

Notre objectif est d'abord de démontrer ce qui caractérise les pratiques coutumières liées à la production du sens qui éclairent la question de l'écriture de la sexualité ou du libertinage sexuel dans nos romans. Dans un second temps, nous nous attacherons à saisir le sens de l'Afrique à travers ses croyances religieuses. Le dernier point s'articulera autour des différents statuts que la société donne aux enfants. Ainsi, l'étude de la résonance de la culture africaine dans notre corpus nous permet de délimiter sémantiquement les enjeux du poids de la culture, de la religion, de l'enfant dans l'univers énonciatif. Dans l'ensemble, il s'agit de mettre en exergue des agrégats qui contribuent à former la culture, les contenus latents susceptibles de se transformer au contact, suivant l'espace et le temps, dans une structure de pensée ou dans l'imaginaire commun.

I.1. L'Afrique et ses coutumes

La problématique de ce point consiste pour nous d'analyser les pratiques coutumières, les habitudes africaines qui sont établies en règles et pouvant s'observer dans une pratique collective. Elles se transmettent oralement d'une génération à une autre. Celles-ci concernent les mœurs, les manières de vivre, les modes et styles de vie. Mais, il importe de cerner ces caractéristiques dans une approche représentative de la femme dans l'univers traditionnel africain. Existe-t-il un imaginaire commun à toutes les femmes en Afrique ? Vivent-elles les mêmes réalités ?

I.1.1 Le statut de la femme dans l'univers traditionnel africain

Tout comme les marques de l'oralité⁴⁹, le statut de la femme est un important élément dans la résonance de la culture du monde traditionnel africain. Souvent les personnages féminins dans la littérature africaine sont discriminés et confinés dans des rôles secondaires et « [apparaissent] comme les victimes d'un impitoyable destin ou d'une implacable tragédie, broyées par des événements extérieurs. »⁵⁰ Dans cette représentation, la femme est parfois montrée comme incapables de réagir aux règles séculaires imposées par une société phallocratique qui la maintient dans une exclusion totale.

Ainsi, dans leurs œuvres, A. Kourouma⁵¹, Mongo Béti⁵², Mariama Bâ⁵³, Emmanuel Dongala⁵⁴, par exemple témoignent des différentes formes de sévices physiques ou psychologiques que subissent les femmes dans la société africaine. Et Fatou Diome n'est pas en marge de cette dénonciation. Dans *Le Ventre de l'Atlantique* en effet, la représentation de la femme se décline sous diverses thématiques qui participent de sa condition marginale : la stérilité, le mariage forcé ou l'importance de l'enfant garçon dans le foyer. Dans ce monde patrilinéaire⁵⁵, du fait de la transmission de l'héritage, de la propriété et des noms, l'homme occupe une place prépondérante, une place de choix contrairement au statut de la femme dans l'Afrique traditionnelle. En effet, « un ensemble d'attitudes et de conduites, caractérisés par la dépréciation de soi, le renoncement à soi,

⁴⁹. L'oralité renvoie aux différentes caractéristiques du discours non écrit du point de vue de son esthétique à travers les contes, les chants, les proverbes, les légendes, etc.

⁵⁰. Mannoni (P), *La malchance sociale*, Paris, Odile Jacob, 2000, P. 11.

⁵¹ Kourouma, (A.), *Les soleils des indépendances*, Paris, Seuil, 1970.

⁵² Béti (M.), *Perpétue ou l'habitude du malheur*, Paris, Buchet/Chastel, 1974.

⁵³ Bâ (M.), *Une si longue lettre*, Paris, Le Serpent à plumes, 2001.

⁵⁴ Dongala (E.), *Johnny Chien Méchant*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002.

⁵⁵ Selon le Dictionnaire Larousse, la société patrilinéaire est une « forme d'organisation dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme. »

l'incapacité à être ce que l'on pourrait être »⁵⁶ dans ce système, la femme est exclue d'emblée à l'épanouissement social ou à la réalisation de soi.

A l'opposé de l'homme, elle n'aura pour rôle essentiel que la procréation, l'éducation des enfants et les tâches ménagères. C'est dire que la femme est considérée dans la société traditionnelle africaine comme simple réceptacle pour l'homme. Dès lors, l'étude de la représentation de l'image de la femme nous permet de saisir les différents matériaux langagiers autour desquels s'articule sa particularité du rôle dévolu et assigné à la femme.

Notons par ailleurs avec Rastier que « la situation de communication n'est pas neutre, et ne peut être définie abstraitement. Elle prend toujours place dans une pratique sociale, qui définit le discours dont relève le texte »⁵⁷. Cela dit, un fait langagier prend toujours sa source au cœur d'un système de pensée, d'une organisation sociale, d'un environnement donné, à partir des praxis énonciatives qui lui sont spécifiques. Ces pratiques coutumières (procréation, donner naissance, ou être stérile) peuvent être perçues de manière plus ou moins négatif selon que l'on soit étranger à ces réalités.

A travers ce symbolisme dans la société africaine qui cantonne la femme au rôle de reproduction, celles qui sont stériles sont discriminées. Et, la littérature est le support par lequel les écrivains révèlent ces pratiques pendantes et encore prégnantes en Afrique. A ce propos, la procréation se révèle être l'élément essentiel qui caractériserait une femme. Car, dans cette société patrilinéaire, elle permet également la multiplication de la main-d'œuvre, la richesse du patriarche dans la famille et partant du patronyme en ce sens que :

[le] statut social de la femme stérile est à mettre en relation avec la procréation. En privilégiant cette dernière, la collectivité assure non seulement la survie biologique, mais également sa propre survie sociale à travers la transmission des valeurs, des normes, de pratiques et d'acquis de toutes sortes qui

⁵⁶ Mannoni (P), *La malchance sociale*, op. cit., p. 11.

⁵⁷ Rastier (F.), « Sur l'immanentisme en sémiotique » in *Cahiers de linguistique française*, numéro 15, P.332.

sont précisément liés à la reproduction du genre humain.⁵⁸

Ainsi, à la suite de cet extrait, Fatou Diome nous dévoile l'importance de fécondité chez la femme et partant sa place, son rôle et son statut social dans la société africaine. Il n'y a qu'à regarder Salie la narratrice de *Le Ventre de l'Atlantique*, est critiquée du fait de son divorce. On peut constater, dans ce roman, qu'au Sénégal, la stérilité, « est la cause majeure de divorces au village »⁵⁹. A cet effet, la séparation de Salie d'avec son époux sous-tendrait une absence d'enfant ou l'incapacité de procréer d'où les reproches incessants proférées par les villageois à son endroit.

En effet, on note à la suite de la narration que Salie étant mariée à un homme blanc en France depuis quelque années, laisserait perplexe les habitants de Niodiort qui sont surpris de la voir revenir au village divorcée. Pour eux, son divorce témoigne du manque de fertilité de Salie car comment comprendraient-ils dans cet univers qu'un homme laisse partir son épouse sans raison particulière. Il faut dire que Salie s'est toujours refusée de leur donner des explications par rapport à son nouveau statut. A partir des sentences et des proverbes propres à leur terroir, les insulaires n'hésitent pas à lui rappeler l'essence première d'une femme : la procréation. Celle-ci, selon leur imaginaire, serait l'élément qui détermine la femme, la vraie et la bonne épouse.

Comprenons dès lors que dans notre espace textuel, sans enfant, une femme ne représente rien de bon pour la société. C'est dans ce sens qu'on peut lire :

[On] me reprocha mon divorce. « L'âne n'abandonne jamais le bon foin », disaient les hommes à mon passage : si un homme quitte sa femme, c'est qu'elle n'a pas su être une bonne épouse. Des commères sournoises venaient me voir et priaient pour ma fertilité. « L'agriculteur, disaient-elle, attend des récoltes de ses semailles. »

⁵⁸ Aaddouni (H.E) « Stérilité au féminin : enjeux du corps, enjeux de la mémoire, 2003 in <http://faceaface.revues.org/418> consulté le 13 mars 2011.

⁵⁹Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.61.

[Ou encore], « L'honneur d'une femme vient de son lait.⁶⁰

A la suite de ces maximes⁶¹, la construction des syntagmes verbaux dans cet extrait renvoie à un dénominateur commun, la procréation chez la femme. Ces phrases toutes faites ont ceci de commun qu'elles justifieraient chez les villageois le divorce de la narratrice. Leurs propos révèlent les caractéristiques qui permettent de définir ce qu'est la « bonne épouse » : faire des enfants. Ne disposant donc pas de ce principe élémentaire pour être hissée au rang de « vraie femme » dans le village, Salie se voit exclure de ce groupe. Impossible pour ces villageois d'appréhender le fait qu'une femme puisse réguler ses grossesses, qu'elle puisse enfanter lorsqu'elle le souhaite.

A leurs yeux, ce serait une hérésie, un pur blasphème. C'est ce qu'attestent les propos de la narratrice face aux regards interrogateurs et soupçonneux des habitants de Niodior sur son statut de « femme stérile »: « Quelle bouche aurait osé nommer la pilule devant elles, au risque de se tordre à vie ? Leur dire qu'en Europe on peut programmer et limiter les naissances aurait été perçu comme une provocation. »⁶²

Une provocation assurément, dans cette région du monde où il y a pénurie de sage-femme et des plannings familiaux inexistantes, la grossesse ici n'est pas appréhendée comme relevant des rapports ou facteurs économiques (des moyens financiers) dans la conception d'un enfant. Le discours de Salie évoque les différentes réalités qui opposent ces deux mondes. Leur perception du mariage ou du divorce n'est plus en adéquation avec le monde moderne, en perpétuel mutation et dans lequel hommes et femmes peuvent planifier leur vie, leur mode de vie, selon leur entendement, leur moyen, sans être inquiétés par le poids des croyances et des contraintes culturelles et sociales.

⁶⁰. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.60.

⁶¹. Robrieux (J-J.), *Rhétorique et argumentation*, Paris, Armand Colin, 2010, P.208. *Les proverbes et les maximes [...] sont des manières commodes d'exprimer soit des valeurs, soit des vérités éternelles.*

⁶². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit.

Ainsi, à la différence de Salimata, dans *Les Soleils des indépendances*, face aux propos acerbes et blessant de son entourage : « maudite beauté qui attirait les génies ! Une femme sans trou ! Une statuette »⁶³, notre héroïne, Salie, refuse d'être stigmatisée dans sa condition de femme stérile. Elle demeure impassible. A cette pseudo stérilité, jugée par les villageois de Niodior, l'impassibilité du personnage vient sans doute de son statut social (intellectuelle), elle a fait des études. C'est ce qui lui permet d'appréhender autrement les choses et d'avoir une autre perception de la réalité sociale que ces villages pour qui, l'usage de la raison n'est toujours pas détaché de la pensée séculaire, de la conscience collective et traditionnelle. D'où les réflexions parfois contrastées et contradictoires sur les méthodes de contraceptions des femmes qui n'existent ou ne sont pas encore d'actualités dans ce monde villageois.

Cette perception de Salie de la réalité sociale semble « distiller » un espoir, une vision autre qui permettrait de sortir les jeunes femmes africaines du carcan de l'assujettissement de la tradition. Ces femmes devraient désormais avoir un choix, celui de vivre dans une Afrique qui se modernise, une Afrique qui est au cœur des mutations et des changements sociaux, une Afrique qui invite à ne plus subir le poids des contraintes de la communauté, de la tradition. L'émancipation de la femme est un processus de cognition social qui doit tenir compte de l'ensemble des progrès sociaux et scientifiques afin de l'extraire de la société patrilinéaire où elle est un simple sujet ou objet de l'homme. La femme ne doit plus subir des impositions. Au lieu de se déprécier comme le fait Salimata à la recherche d'un quelconque remède qui pourrait la sortir de ce mal, de cette stérilité, la femme doit impulser le changement au sein de la société traditionnelle hostile à l'idée du changement social qui s'impose à tous.

La stérilité, l'incapacité de la femme à procréer, dans la société africaine traditionnelle, lui confère d'emblée un statut de non-vie, de mort⁶⁴; elle

⁶³. Kourouma (Ah.), *Les soleils des indépendances*, op.cit., P.87. Face aux mépris et aux moqueries de son entourage, Salimata pense trouver chez les marabouts malhonnêtes une quelconques solution à son mal.

⁶⁴ Akare Biyoghé (B.), *Conceptions et comportements des fang face aux questions de fécondité et de stérilité, Regard anthropologique sur une société patrilinéaire du Gabon*, Thèse de

participerait à l'isolement, à la risée de son entourage, de fait ce statut fait des regrets. L'infortune pour elle, n'est autre que cette absence d'enfant. Car, il faut le dire, faire des enfants rehausse la condition sociale des parents dans l'estime, le respect et la place que l'on occuperait dans l'organisation et stratification sociale de la société. Cependant, ce privilège de donner naissance n'est pas toujours une chose aisée. Des enfants, il faut certes en avoir mais des deux sexes, garçon et fille. Car, lorsqu'une femme ne procréé que des filles, elle est sujette aux railleries et indexées au même titre que la femme stérile. Et c'est le cas de Simâne dans *Le Ventre de l'Atlantique*.

Ainsi, on attribue à la première femme de Wagane, des appellatifs sarcastiques pour lui rappeler qu'elle n'a fait que des enfants de sexe féminins : sept filles. Le chiffre sept (7) étant la perfection dans l'imaginaire, les représentations sociales et symboliques de la communauté, il n'y a plus rien à attendre de cette femme selon les propos suivants :

On l'appelait « la calebasse cassée », incapable de contenir l'avenir, ses sept enfants n'étant que des morceaux d'elle-même : que des filles ! [...] « Nourrir des filles, c'est engraisser des vaches dont on aura jamais le lait. » Ou encore : « Berger sans taureau finira sans troupeau.⁶⁵

Suivant cet extrait, le narrateur de *Le Ventre de l'Atlantique*, actualise la représentation de l'image de la femme dans le monde traditionnel en interpellant le lecteur sur des réalités des faits (la stérilité imputé à tort ou à raison à la femme) qui peuvent la marginaliser ou l'exclure de la société. Au regard de la société africaine traditionnaliste la procréation stratifie la femme en épouse, en mère, en femme de nuit. Mais la finalité du mariage en Afrique reste la procréation. Comme l'indique Muriel Ijere :

Doctorat, 2010, P.223, « la stérilité est négatrice de la vie, elle est de ce fait un équivalent de mort. »

⁶⁵. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.145.

Le rôle de la femme est primordial au sein du couple vu que la famille étendue attend d'elle un nombre élevé d'enfants. L'enfant dans la pensée traditionnelle africaine est une bénédiction; il représente également un lien entre les vivants et les ancêtres. L'Africain ne peut concevoir un mariage sans enfant; il considère une telle union absurde. Par conséquent, les enfants occupent une place très importante dans la société. Ils sont la source d'une grande fierté et très souvent, le prestige d'une famille est déterminé par le nombre d'enfants⁶⁶.

La vie sociale de la femme est ponctuée par sa capacité de reproduction qui apparaît comme une assurance de la stabilité dans le mariage, dans la famille et dans le clan. Ainsi, la stérilité est un fardeau difficile à porter. L'incapacité à mettre des enfants au monde (stérilité) s'apparente à une calamité. La capacité de faire des enfants est donc un facteur d'inclusion ou d'exclusion sociale ; la femme stérile n'a pas de place dans la structuration traditionnelle en Afrique. A l'évidence, il faut le dire l'égo de l'homme africain, ne peut concevoir un mariage sans enfants. Ce que les hommes semblent oublier, c'est que c'est la femme qui donne la vie et qu'elle devrait, à ce titre, avoir une importance à leurs yeux qui plus est, « en cas de stérilité du couple, la tradition veut que seule la femme soit tenue pour responsable »⁶⁷. Alors que chaque individu au sein d'un couple joue un rôle important et que la stérilité ne peut être imputée, ou faire l'objet d'une fixation que chez la femme.

Comme on peut l'entendre, la stérilité n'est vue que d'un seul côté et donne lieu à des paroles méprisantes en l'endroit des femmes dont le sort des meurtrissures n'est que pleurs qui ne peuvent rien changer à leur destin. Et dans ces conditions, ses femmes sont parfois jugées à tort ou à raison de sorcière, elles peuvent faire l'objet d'une exclusion du clan, du village et même dans l'organisation sociale de la société.

⁶⁶. IJERE (M.), *Le mariage traditionnel en Afrique et ses multiples facettes fascinantes*, in Peuples noirs peuples africains, voire la version électronique : http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa53_54/pnpa53_54_05.html

⁶⁷. Mérand (P.), *La Vie quotidienne en Afrique noire à travers la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1977, p. 82.

En outre, bien qu'étant le visage de l'émigration réussie et envié par de nombreux villageois quant à ses biens, il n'en demeure pas moins que Wagane soit la risée de son entourage et, en ce sens il est considéré ou traité de, « monocouille, car ceux qui en ont deux se doivent d'avoir au moins deux femmes. »⁶⁸ Pour ces villageois, Wagane serait dominé par Simâne qui l'interdirait de prendre ou d'avoir d'autres femmes comme épouses. Face à ces contraintes sociales, Wagane n'aura d'autre choix que d'épouser Gnarelle. L'extrait suivant nous permet de l'explicitier en ces termes :

Dix mois à peine après leur mariage, elle l'enorgueillit d'un bébé bien dodu, un garçon. Gnarelle fut fêtée, encensée, couverte de cadeaux par son époux et l'ensemble de sa belle-famille, tous heureux de voir leur patronyme se prolonger dans la postérité.⁶⁹

Inscrit dans cet extrait, le sème /garçon/ semble être un signe-objet dont « la fonction d'origine devient comme marginale, donnée en plus. »⁷⁰ Autrement dit, dans cet univers textuel, le sème /garçon/ n'est pas un simple mot, mais de par son caractère masculin, il renfermerait un signifié bien précis : celui de transmettre le nom et subvenir aux besoins de la famille. D'où l'euphorie qui émane à la naissance du premier fils de Wagane. Cet enfant est perçu comme porteur d'espoir, d'avenir et surtout, de transmission du patronyme et de la perpétuation de la lignée. On le voit bien, dans cet extrait que le destin de cet enfant mâle est lié à celui de tout un foyer, à toute la famille, à toute la communauté. La joie qui se manifeste dans les visages des membres de la famille et l'ensemble des cadeaux que Gnarelle reçoit scelle la fin de la « tragédie » de Wagane et accentue le malheur de Simâne qui n'aurait eu que des filles. Ainsi, le fait que Gnarelle, la coépouse ait donné naissance à un fils, cette naissance d'un enfant mâle, la propulse au rang de femme préférée aux yeux du mari et de sa belle-famille. La

⁶⁸. Diome (F.), *Le ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.146.

⁶⁹. *Idem.*, P.144.

⁷⁰. Duchet (C.), « Roman et objets : l'exemple de Madame Bovary », in *Travail de Flaubert*, Paris, Seuil, 1969, P.20.

naissance d'un garçon par la seconde épouse Ngnarelle est perçue dans cette société patrilinéaire comme propice à la pérennisation du nom et de l'héritage des Wagane.

Par ailleurs, il importe de souligner que les mères de Niodior se sacrifient dans cet espoir de voir leurs garçons avoir un avenir radieux. Et pour y parvenir, parfois, elles se font dépouiller par des Marabouts qui leurs promettent que grâce à leurs magies, leurs potions magiques, leurs fils qui jouent au football seraient repérés par un sélectionneur. Dès lors, dans cet espoir, elles n'hésitent pas à vendre parfois les seuls biens qu'elles possèdent. La naissance d'un enfant garçon peut prendre une signification allant dans le sens de la privation chez la femme en ce sens que la naissance d'un garçon peut être vue comme porteur de la réalisation de tous les possibles, de tous les rêves, celui qui doit toujours aider la famille. Le narrateur de *Le Ventre de l'Atlantique* révèle certaines pratiques encore présentes dans la société africaine, pratiques qui pourraient être mal appréhendées chez d'autres peuples. Ainsi, « le roman produit une signification qu'il n'est sans doute pas en son pouvoir de contenir, mais qui se distingue fondamentalement d'un sens comportant un référent stable, informant axiologiquement le texte de l'intérieur. »⁷¹ Autrement dit, le roman puise son matériau au sein de la société en y révélant les faits ou événements qui y sont actualisés. L'extrait suivant nous permet de saisir la pertinence du poids de la société traditionnelle dans la narration de *Le Ventre de l'Atlantique* en ces termes :

En pleine carrière, l'un de ses tournois se solda par la naissance d'un magnifique garçon. Un peu plus de neuf mois après son retour, la jeune mère, accompagnée de ses parents, était venu de son village lui présenter son fils. Il refusa la paternité sans ménagement ; aveuglé par sa gloire, il ne voulut point s'encombrer d'une famille et s'arrêter en si bon chemin. Ses parents appuyèrent sa décision : leur fils ne pouvait épouser une jeune femme qui accordait ses charmes à un amant de passage. Couverte de honte, la pauvre, qui espérait épouser

⁷¹. Ollier (M-L.), *La forme du sens. Textes narratifs des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, études littéraires et linguistiques*, Orléans, Paradigme, 2000, P.21.

un champion, s'en retourna avec les siens, aussi discrètement qu'elle était venue. Fille mère, elle fut dénigrée, puis mise au ban de la communauté, et finit par s'exiler avec son fils en ville.⁷²

De cette illustration, on peut lire que le malheur de ces jeunes filles- mères résulte de la cruauté, de la complicité des familles qui encouragent les jeunes garçons dans leur devenir social. Ces filles-mères sont victimes d'un crime et se laissent berner par des paroles bien mielleuses des hommes qui n'ont que faire de leurs sentiments. Ces hommes sont plus attirés par la jeunesse des corps et l'innocence de ces filles. Ce fut le cas du « vieux pécheur⁷³ » qui, étant jeune, beau, fort et vigoureux lutteur, aucune fille ne lui résistait, aucune n'était insensible à son charme. Il profita comme tous les autres de leur naïveté et de leur innocence de ces filles afin de combler sa libido et son égo. On note que le « vieux pécheur » ne daigna pas reconnaître le fruit né de l'une de ses aventures. C'est ainsi que, soutenu par ses parents, il va éconduire une jeune fille qui était venue lui présenter son fils. Entre un bébé et sa carrière de lutteur, c'est bien la seconde qui la mieux le préoccupait d'avantage et de place, il n'en avait pas pour d'autres personnes dans sa vie. Dans cette société patrilinéaire où les femmes n'ont presque pas de droit, c'est bien la honte et l'exclusion qui de fait, sont réservées aux jeunes filles-mères. Moquée et honnie, elle décide de partir du village afin de fuir les regards accusateurs de la société, des gens du village. Elle s'enfuit le village pour essayer d'oublier les railleries et trouver un prétendant qui l'accepterait et l'aimerait avec son enfant. Sans doute pour la fille humiliée, la solution de retrouver un statut de femme mariée et de sortir de statut de fille-mère. Dès lors, « comme elle était belle et dégourdie, un citadin succomba à son charme et mit fin à son calvaire. [...] C'était un riche commerçant sans descendance, ravi d'accueillir mère et fils et de s'improviser père. »⁷⁴ Elle était jeune et avait par conséquent une chance de noyer son chagrin dans ce mariage.

⁷². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.56.

⁷³. *Idem*, « Le vieux pécheur » n'est autre que l'appellatif d'un personnage dans le roman de *Le Ventre de l'Atlantique*.

⁷⁴. *Idem*, P.57.

A cette exclusion de la femme dans l'univers traditionnel, à l'ostracisme, au bannissement de la fille-mère du village, s'adjoint aussi la soumission de la femme à travers le mariage forcé qui participe de la représentation de son image, de l'avilissement de sa personne, de la soumission de la femme telle que révélée et en lien direct avec le mariage forcé ou arrangé. C'est en ce sens que les tractations liées au mariage se font uniquement entre les parents des futurs mariés. C'est le cas de L'homme de Barbès et de sa première fiancée, Sankèle. Cette dernière s'est refusée à cette union en désobéissant à ses parents. La rébellion dans *Le Ventre de l'Atlantique*, s'exprime par le manque d'amour, la fréquentation d'un autre homme ou tout simplement par la fuite ou encore la longue et incessante absence d'un fiancé parti à l'aventure en Europe. Cette rébellion est ponctuée parfois par une attente qui peut durer de nombreuses années et dont les seuls congés du mari rompent avec l'esseulement contraignant de l'épouse, de la femme restée au village : « Qu'attendre d'un homme au bout du monde, sinon des nuits de veuve et des rides par dizaines à chacun de ses retours ? ». ⁷⁵

A cela on pourrait se demander si cette société, traditionnelle africaine, fortement fermée, aurait pu comprendre la volonté de sankèle de se départir de l'absence d'un mari vivant à des milliers de kilomètres d'elle. Cette incartade de quelques rares jeunes filles qui se refusent d'appartenir à un homme vivant loin d'elles ou qu'elles n'aiment pas, ne pourrait être cautionnée par la société. Sankèle a fait sien les propos de la Grande Royale, personnage de *l'Aventure ambiguë*, incarnant l'ouverture et l'acceptation des mutations des transformations de la société traditionnelle, selon laquelle, les hommes devraient désormais accepter certains changements qui s'imposeront à eux :

J'ai fait une chose qui ne nous plaît pas et qui n'est pas dans nos coutumes. J'ai demandé aux femmes de venir aujourd'hui à cette rencontre. Nous autres Diallobé, nous détestons cela, et à juste titre, car nous pensons que la femme doit rester au foyer. Mais de plus en plus, nous aurons à faire des choses

⁷⁵. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.31.

que nous détestons, et qui ne sont pas dans nos coutumes.⁷⁶

Pour décider de l'envoi des enfants à l'école des blancs, la Grande Royale a jugé utile de faire une incartade à la coutume en convoquant les femmes à la réunion. Cette action pour la sœur du chef des Diallobé consistait à prendre aussi leur avis et à les instruire sur la nécessité d'envoyer les enfants Diallobé à l'école moderne. Ce geste marque la volonté des femmes à décider de l'avenir des enfants mais aussi à donner leur point de vue sur les éléments essentiels de la communauté, de la vie. Il faudrait que l'homme ait désormais à ses côtés, pour la lutte et pour sortir de certains marasmes de la société, les femmes, personnages importants pour le progrès social et le développement économique et social de la société. Dans cette logique, la parité exige la présence de deux entités (homme/femme), l'une à côté de l'autre dans la prise de décision. La femme ne devrait plus être réservée seulement au mariage, à la procréation. Mais il importe de dire que les rapports sociaux de sexes opposés, ont apporté une nouvelle dynamique même dans la répartition des tâches ménagères à la maison. Tout comme l'homme, la femme peut décider, avoir des responsabilités dans la direction et l'encadrement au sein d'une entreprise et participer en même temps aux différents débats relatifs à la prise de décision dans la communauté. A ce propos, Fatou Kéïta affirme que : « [si] ces traditions sont mauvaises pour l'humanité il faut avoir le courage intellectuel d'y renoncer ! Ce n'est pas parce qu'elles sont ancestrales qu'elles sont bonnes ! »⁷⁷

Ainsi, renoncer, c'est penser à certains aspects de la culture, de la tradition, de la coutume, qui avilissent la femme. C'est laisser s'émouvoir, s'épanouir et se réaliser la femme dans la société. C'est la laisser faire ses propres choix. C'est semble-t-il dans cette société patrilinéaire, traditionnelle africaine, accepter de perdre la domination que l'homme a sur la femme, c'est accorder à la femme de s'approprier son corps, d'avoir le pouvoir de choisir un homme à sa convenance,

⁷⁶. Kane (C.H.), *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961, P.92.

⁷⁷. <http://www.laconscience.com/Fatou-Keita-Ecrire-c-est-une-facon-de-s-evader-de-rire-de-pleurer-aussi.html> consulté le 29 juillet 2013.

de se marier, de donner des noms à ces enfants. C'est mettre l'homme en situation de dépendance vis-à-vis de la femme. Dans cette optique la femme serait au centre de sa sexualité et pourrait si possible disposer de son corps et avoir autant d'amants qu'elle désire.

I.1.2. L'écriture de la sexualité

L'esthétique de la sexualité chez de nombreux écrivains africains se présente souvent au travers d'une écriture crue, peu honteuse, voire vulgaire. Une écriture, désormais dénudée de tous les tabous inhérents à une société traditionnelle qui se voudrait frileuse et secrète lorsqu'il s'agit de discourir sur le fait sexuel. Sony Labou Tansi, Henry Lopès, Calixte Bélyala décrivent dans leurs romans des scènes sexuelles à partir d'un langage cru qui refuse désormais de s'enfermer dans la pudeur. Un langage qui se voudrait représentation et révélateur de la débauche sexuelle, des mutations, de l'expression de l'ouverture à la modernité qui s'actualise dans le vice de la sexualité à travers la société africaine. Ces romanciers africains dévoilent la sexualité des hommes et des femmes telle qu'elle se présente à eux. Et c'est à juste titre que Pierre N'Da affirme que :

Le roman du sexe ou l'écriture de la sexualité apparaît bien comme une stratégie d'écriture, une stratégie pour appréhender et affronter la réalité et pour transformer la société. Il s'agit de se débarrasser des tabous inhibiteurs, des interdits paralysants, de briser les verrous de la peur et les chaînes des traditions, de défoncer et d'ouvrir les portes pour toucher l'intouchable, pour dévoiler les secrets, pour démystifier le sexe, pour démasquer l'hypocrisie du langage et exprimer haut et fort la réalité nue et l'anomie vécue au quotidien.⁷⁸

⁷⁸ N'Da (P.), « Le sexe romanesque ou la problématique de l'écriture de la sexualité chez quelques écrivains de la nouvelle génération », in <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1759> consulté le 20 décembre 2012.

Cette écriture de la sexualité, pour les écrivains, s'inscrit dans une logique, dans une stratégie de la dénonciation de la dépravation des mœurs qui outrepassé les interdits afin de dénoncer certains vices de la société africaine : le viol, la pédophilie, la prostitution ou l'infidélité. Avec plus de décence et de réserve, Daniel Biyaoula dans son roman, décrit des comportements sexuels désordonnés de certains de ses personnages. Ainsi, on note que François, l'un des personnages de *L'Impasse*, passe la nuit avec une femme qu'il connaissait à peine. En effet, soulignons que la veille, accompagné de Joseph, il s'est rendu au bar, la « La Belle Vie » et c'est là que François séduira cette femme inconnue. Content de son exploit, et de ses prouesses, il s'empressera de le raconter le lendemain à Joseph quand celui-ci lui rendra visite. Ainsi, on peut lire :

Et puis, tu sais, le coup avec la femme-là, eh bien, ça a marché ! Eh oui ! J'ai passé une partie de la nuit chez elle. Je suis rentrée seulement ce matin. C'est un gros gars, un satyre, qui a une demi-douzaine de femmes et une chiée d'enfants dans Brazza, qui l'entretient⁷⁹.

A la suite de cet extrait, on peut voir la légèreté qui ressort des propos de François dans l'explication de la sexualité dépravée, perverses des habitants de Brazzaville. Dans cet univers de la nuit, les limites sont quasi inexistantes ; malgré le fait que la femme, avec laquelle François a couché, a déjà un homme dans sa vie ou que cette femme, non plus de son côté, ne se soucie guère de nombreuses conquêtes, de la « demi-douzaine de femmes », de son amant. Dans ces relations sexuelles que l'on pourrait qualifiée de prostitution ou de proxénétisme, un fait particulier se dégage : il s'agit avant tout de l'assouvissement du désir et de l'appétit sexuel. Ainsi, afin de définir, de cataloguer son rival, François use de syntagmes dépréciatifs en ces termes : « un satyre », « un gros gars », « qui a [...] une chiée d'enfants dans Brazza »⁸⁰. Ce discours explicite la vie sexuelle des personnages qui loin d'être un phénomène singulier, demeure commune du fait de

⁷⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.92.

⁸⁰. *Idem*.

la modernité dans la plus part des capitales africaines. Ainsi, dans l'univers romanesque de *L'Impasse*, le personnage de François n'est pas exclu, il dépeint la réalité sociale, l'environnement socio-économique en pleine mutations.

Dès lors, le locuteur dans ses intrigues, dans ses incartades, dans ses caprices ou périple sexuels, de par son comportement négligerait les risques et les maux qui sont liées à une telle sexualité vaporeuse à savoir : les infections, les maladies sexuellement transmissibles, dont le Sida qui tue et fait des ravages encore en Afrique. Et pourtant, le VIH/Sida demeure, à ce jour en Afrique, un fléau dont elle peine encore à réguler, à contrôler et à maîtriser. Le discours qui se tisse à partir de l'activité sexuelle de ses personnages montre l'ignorance des risques liés aux orgies sexuelles ou à l'imprudence quant à la contamination, la propagation des IST et MST dans les maisons closes ou dans les lieux dédiées à la vente du sexe. Dans cette activité sexuelle, à partir des explications de François, il ressort que les hommes et les femmes sont tous des habitués de ces lieux et que certains d'entre eux ne se protègent pas souvent. Aussi, il faut le dire, cette illustration de la sexualité chez le romancier congolais se veut un constat et une dénonciation des mœurs libidineuses d'une société africaine, ouverte à la montée des processus sociaux contemporains mais qui ne tient pas compte de l'ensemble des risques. Et comme le souligne Léonard, « il ne s'agit plus alors pour l'auteur de faire croire à une vérité événementielle, anecdotique, mais de présenter des constats qui imposent en même temps une interprétation de la réalité et une prise de position »⁸¹. Ainsi, le « marché sexuel » ou celui des « femmes libres », en milieu urbain en Afrique, ne concerne pas seulement les adultes, ce phénomène touche également les jeunes filles dont les menaces du Sida, courent, courent mais « reste vague, lointaine, sans relief, au milieu des multiples difficultés de la vie quotidienne »⁸².

En effet, le sida semble ne pas être une préoccupation majeure pour la population en Afrique, et pourtant, les gouvernants laissent entendre que le sida

⁸¹. Léonard (M.), *Le dit et sa technique littéraire, des origines à 1340*, Paris, Honoré Champion, 1996, P. 109.

⁸². Werner (J-F.), « La prostitution en milieu urbain : Un exemple Sénégalais », Dossier, Fond Documentaire, IRD p.256

est un problème de santé publique mais il est loin de constituer une priorité. De ce fait, les jeunes adolescentes, attirées par quelques billets de banque, se laissent influencer par ces milieux à haut risques et dont elles restent une population cible et donnée comme la plus vulnérable. Le taux de séropositivité étant très élevé dans la transmission sexuelle, la prédominance de la maladie est particulièrement plus exacerbée chez les prostituées. Dans ces espaces urbains de la pratique du sexe, la pédophilie, bien qu'interdite, semblent se répandre dans ces milieux. Dans cet univers, la plupart des droits de l'enfant sont bafoués. C'est le cas de ceux des parents souvent aveuglés par la pauvreté, la précarité et le chômage, dont les enfants demeurent leurs seuls sources de revenus. Ainsi se trouve clairement affirmée la nouvelle règle du jeu qui prévaut en ville : s'enrichir par tous les moyens puisque l'argent est tout-puissant⁸³. Dans ces conditions, si la sexualité des femmes n'est plus contrôlée en tant que pouvoir de fécondité, elle apparaît encore associée de façon privilégiée aux manifestations du pouvoir.

Tu te rappelles ma puînée, Christine ? Elle n'avait que quelques mois quand tu as voyagé. Quinze ans seulement qu'elle a, la petite. Et tu sais ce qui lui est arrivé ? Tu ne peux pas le savoir d'ailleurs ! Elle nous a fait deux gosses ! Le premier à douze ans, Joseph ! A douze ans ! [...] Et tu sais qui lui a fait ces gosses ? Deux fonctionnaires gâteux ! Des gars qui ont cinquante-cinq ans aux moins, qui ont une chiée de petits-fils plus grands que ma petite sœur !⁸⁴

Dans cet extrait, on note à la suite de Lilian Mathieu que : « [la] prostitution est un objet social double. Il s'agit bien sûr d'une pratique singulière qui articule sexualité et économie et qui implique divers protagonistes (femmes et hommes prostitués, clients)⁸⁵. C'est dire qu'elle est aussi un « problème social » dont

⁸³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.105.

⁸⁴. *Idem*, P.71.

⁸⁵. Mathieu (L.), *Sociologie de la prostitution*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2015, P. 124.

l'action exercée peut avoir en retour des conséquences sur la vie pratique des citoyens.

Toutefois, l'écart d'âge entre Christine et ses amants et le nombre d'enfants, l'insécurité du travail, le chômage ou parfois la précarité peuvent être la jonction qui témoigne de la consternation et surtout de l'impuissance de François face à cette sexualité précoce. Dès lors, le lecteur comprendra que l'essentiel, pour la famille sera de trouver de quoi manger tout en laissant de côté la dimension éducative. La prostitution est donc à la fois une réalité sociale et une réalité économique.

Dans un tel contexte de pauvreté ou de précarité ambiante, la prostitution ou la sexualité précoce se révèle sous l'angle des conditions économiques et de subsistance des populations dans ces quartiers sous-intégrés, dans ces bidonvilles d'Afrique noire. Ainsi, ce qui semble être comme de la négligence des parents, du point de vue de la prostitution, devient un véritable problème de société qui s'ajoute aux nombreux autres, qui gangrènent l'Afrique. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'Alphonse Mbuyamba Kankolongo dit que : « l'écriture de la sexualité n'est pas un simple fait des caprices des écrivains, elle indique la volonté de dire un fait social qui a pris des proportions gigantesques et qui a des conséquences directes sur la gestion politique et économique du pays »⁸⁶. Là, s'énonce toute l'absurdité, toute la passivité des pouvoirs publics à prendre leurs responsabilités face à de tels fléaux. Donc, le détournement des mineurs avéré de ces messieurs, témoigne d'une société qui est en perte de repère, une société dans laquelle les moyens nécessaires pour l'éducation de la jeunesse sont secondaires. La priorité semble être ailleurs. Un environnement où sexe, jouissance corporelle ou recherche effrénée du plaisir charnel de la gente masculine crée d'autres maux.

Ces pratiques sexuelles, dont les conséquences se trouvent être parfois les grossesses précoces chez les adolescentes ou des enfants à peine sortie de l'enfance, amènent à des difficultés bien plus profondes : MST, mortalité

⁸⁶. Mbuyamba Kankolongo (A.), « Présentation du pouvoir politique post colonial dans le roman africain », in *Le Potentiel, Quotidien d'informations générales*, n° 3911 du samedi 23 décembre 2006.

maternelle et infantile élevée dans cette couche de la population. Dès lors, pour Daniel Biyaoula, dans son roman *L'Impasse*, actualisé, rendre compte de la débauche sexuelle ou de l'infidélité et de l'adultère semble être une manière de conjurer une pratique qui tend à s'imposer en normes dans la société africaine.

Le narrateur nous dévoile donc les différentes raisons qui animent ces gens à s'adonner de la sorte à la sexualité. La misère, nous dit-il en serait la cause. En effet, François, de nouveau explique à Joseph qu'à Brazza,

[l'alcool], l'argent, la prière, la danse et les fesses sont là pour ça, pour la noyer ! Mais les fesses, c'est l'élément le plus important, Joseph ! C'est par lui qu'on pense la dépasser, la misère. Et pour un miséreux, enlever cette chose-là, en être privé, c'est comme lui fermer les portes du paradis, tu comprends ? C'est même essentiel !⁸⁷

De cet extrait, on note à partir des explications de François que Joseph est devenu la risée des gens du quartier pour n'avoir pas sexuellement honoré deux filles. On peut également lire que Marie, la petite sœur de Joseph n'hésite pas à envoyer des femmes (Josette et Martine) dans la chambre de Joseph afin d'égayer ses nuits. Mais cet agissement, le refus de Joseph d'avoir des rapports sexuels avec ses femmes inconnues est perçu comme un déshonneur pour sa famille qui se demande même s'il est normal, s'il n'est pas homosexuel. Ainsi, à la suite de François qui est déconcerté de l'apprendre, on note ce qui suit : « Alors toutes les deux tu les as bien vues nues !... Est-ce vrai que tu n'as rien fait ?... Mais t'es fou ou quoi, Joseph ?... »⁸⁸. Cette illustration, démontre l'état d'esprit des gens de son quartier, de son entourage qui n'admettent pas la passivité de Joseph face à tant de beauté et de sensualité des corps nus de ces belles femmes. Dès lors, cette indifférence quasiment désagréable pousse François à l'édifier sur la réalité de la vie de ses compatriotes à Brazza⁸⁹.

⁸⁷. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.110.

⁸⁸. *Idem*, P.109.

⁸⁹. Brazza est le diminutif de la ville de Brazzaville capitale du Congo-Brazzaville.

On le voit bien, les indices d'écriture du romancier sont tirés de son univers social et ceux-ci, lui permettent de démontrer ou d'explicitier le basculement, le malaise de la société africaine actuelle confronté au nouveau système de valeurs ou au processus sociaux contemporains. C'est dans cette optique, comme le mentionne G. Fabre : « ce n'est donc pas du texte même que jaillit le sens, mais des opérations humaines qui lui donnent vie »⁹⁰, que le lecteur à son tour, guidé par le roman se saisit de certaines réalités, de certains faits de société. Le rapport à la sexualité ou son attrait est loin d'être un stéréotype, une image préconçue servant de décor dans le roman ; il prend sens dans l'agir social, dans ces nouveaux rapports sociétaux qui impliquent une transformation, voire une mutation des rapports sociaux de sexe. Le rapport sexuel devient un objet ou un moyen de subsistance. Ces individus, n'ayant souvent pas d'activité professionnelle ou survivent à l'aide de « petits boulots », se distraient par le sexe, l'alcool ou la prière.

Ainsi, la sexualité ou la débauche, dans la narration, devient un matériau d'écriture, un langage, une thématique qui permet de circonscrire un certain nombre d'éléments figuratifs⁹¹, que sont : « l'alcool », « l'argent », « la prière », « la danse » et « les fesses », et rendent compte de l'univers chaotique dans lequel évoluent les personnages de *L'Impasse* afin d'oublier leur condition sociale. On note que le signifié de ces sèmes renvoient tous à la jouissance, au plaisir corporel qui permettrait d'oublier son quotidien. Il semble devenir un masque, un simulacre que portent les individus afin d'oublier et fuir leur vie misérable.

Il apparaît à travers l'énonciation du narrateur que l'on peut relever l'élément fondamental d'un tel agissement : la misère. L'objectif de François à travers ses propos n'est autre que de mettre en exergue ce malaise existentiel qui lie l'individu dans les sentiers tortueux d'une activité sexuelle désordonnée même si celle-ci semble l'envoyer dans une félicité fugace. Dans l'extrait cité plus haut, la conjonction « mais » suivie du syntagme nominal « les fesses » impose

⁹⁰. Fabre (G), *Pour une sociologie du procès littéraire. De Goldmann à Barthes en passant par Bakhtine*, Paris, L'Harmattan, 2001, P. 120.

⁹¹. Les éléments figuratifs dans l'analyse sémantique participent de tout ce qui renvoie à la perception, au sens.

définitivement la sexualité comme ce qui se substituerait le mieux à la pauvreté. Et, les points d'exclamation et d'interrogation insinueraient la véracité qui découle du récit de François. Son discours présuppose bien une réalité dans le roman : « les fesses » permettent d'occulter la misère des individus, la misère du monde.

Cependant, la pauvreté seule ne pourrait justifier de cet engouement des personnages pour le sexe. Joseph, de retour en France, commence à collectionner les aventures amoureuses et ose même sortir avec Elisabeth, la femme de son ami.

Ça contribue à ce que je remplace mon ami et compatriote Alain Tiya dans son lit. Le gars, il travaille la nuit. Alors, elle se sent bien seul, Elisabeth. Sept gosses qu'elle a. Je me pointe chez elle un soir où Alain est à son boulot. [...] On se fait des sourires, on rigole, on se tape dans les mains. Et puis voilà, quoi !⁹²

Le vagabondage sexuel de ce personnage lui permet-il de trahir son ami ? Le narrateur, avec beaucoup de réserve peint les aventures sexuelles de ses personnages. Il nous dévoile ainsi sa relation avec la femme de son ami et le dit avec une certaine hésitation, assez honteuse : « On se fait des sourires, on rigole, on se tape dans les mains. Et puis voilà, quoi ! »⁹³. Toutefois, si l'écriture de la sexualité chez les auteurs africains, semble récurrente et lié aux comportements des personnages dans l'espace sociale, on peut remarquer une différence d'écriture d'un écrivain à l'autre. La description des aventures charnels chez Biyaoula, à l'opposé d'une Calixte Beyala ou d'un Ken Bugul, semble timide car il se refuse à énoncer les choses dans un langage cru, acéré, incisif.

Les relations sexuelles ne dévoilent aucun idéal, elle s'attarde uniquement sur le plaisir ce qui n'est autre que l'incapacité de cette société semble-t-il à rêver mieux. Ce n'est pas tant le fait de coucher avec la femme d'Alain Tiya, son ami qui traduit ici l'attitude de Joseph, mais le but est ailleurs. Celui de sortir avec des femmes mariées uniquement. Ces relations bien qu'éphémères, lui donnent plus

⁹².Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.275.

⁹³ . *Idem*.

de liberté. Elles ne lui demandent pas grand-chose et ne lui causent pas de soucis vu qu'elles sont mariées. Elles s'occupent de lui, lorsqu'elles le peuvent. Ce qu'elles veulent, c'est juste sa présence lorsqu'elles ont besoin de lui. Aussi, dirait-il,

[d'ailleurs], j'en ai une autre, de maîtresse. Carine qu'elle s'appelle celle-là. [...] elles sont très bien, les femmes qui sont passées devant un maire ! Elles savent que les relations qu'elles peuvent avoir avec un homme comme moi ne conduiront nulle part. Alors pas trop embêtantes, pas trop exigeantes qu'elles sont.⁹⁴

A la suite de cet extrait, on peut noter que : « Fabienne est à sa fenêtre. C'est la femme de mon voisin du dessus, Fabienne. Il est routier, son mari. C'est moi qui réchauffe sa place quand il fait la route. »⁹⁵ Ainsi, se présente la sexualité des personnages de notre roman. Cependant, cette pratique de la sexualité avec les femmes mariées à son revers de la médaille. D'ailleurs, on note que Dieudonné, un autre ami de Joseph, n'a pas eu la même chance que lui. Bien qu'ayant déjà une copine, il sort également avec une femme mariée. Malheureusement pour lui, le mari cocufié les a surpris en plein ébat sexuel. C'est la copine trompée de Dieudonné qui selon Joseph, aurait averti monsieur Dugal pour se venger de lui :

Dieudonné m'avait confié qu'il avait dormi dans les draps du mari et qu'il comptait le faire encore. [...] Il n'en avait vraiment rien à faire, Dieudonné, de ce que je lui chantais. Le mari faisait les 3× 8. Quand il était de nuit, Dieudonné le remplaçait toute la semaine.⁹⁶

Dans cette société moderne comme l'explique l'extrait ci-dessus, l'ordre serait renversé par la femme mariée qui, malgré sa situation maritale usurpe son état. Ainsi, Rosalie Dugal, la femme infidèle, avec qui Dieudonné a une aventure,

⁹⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.275.

⁹⁵. *Idem*, P.292.

⁹⁶. *Ibid*, P.215.

vit dans le même quartier que Suzanne, sa copine officielle. En dépit des mises en garde de Joseph par rapport à cette proximité entre les deux femmes, Dieudonné ose tout de même continuer à voir nuitamment madame Dugal. Et, il fait sien, ces propos de François selon lequel, la vie se résumerait à l'argent et au sexe, surtout au sexe pour les miséreux. En somme, pour noyer leurs difficultés quotidiennes, la pratique du sexe devient l'apanage des gens vivants dans la misère ou des personnes qui n'ont pas de travail et ne savent pas quoi faire de leur temps. La sexualité se substitue à l'absence de loisir et devient un facteur de jouissance au quotidien : « il faut prendre son pied Joseph ! A quoi elle se résume la vie, hein, hein ?...Aux billets et aux fesses ! Les billets, je n'en ai pas, c'est vrai ! Alors je me rabats sur les fesses !... »⁹⁷. Ces propos de Dieudonné, marque la déchéance des bonnes mœurs et l'éclosion, l'évolution qui ne gratifie pas nécessairement l'émancipation sociale ou culturelle. Ainsi, l'adultère, la pauvreté peut pousser à une pratique de la prostitution. C'est dans ce contexte que pour prendre sa femme en flagrant délit d'adultère, au regard des messages anonymes qui l'avertissaient de la légèreté, de l'infidélité et surtout, des relations adultérines de celle-ci, monsieur Dugal se résout à espionner sa femme.

Il la surprend en plein ébat avec son amant, Dieudonné. Et, pour punir ce dernier, monsieur Dugal attendit le levé du jour pour lui demander de sortir de chez lui, tout nu. Cela montre que, « [la] sexualité variée et riche du narrateur avec plusieurs maîtresses n'a qu'une seule finalité : la jouissance pour la jouissance »⁹⁸. Mais assurément si le but recherché dans une telle activité sexuelle reste la jouissance, le plaisir charnel qui anime les uns et les autres, il n'en demeure pas moins que, « à se prostituer de façon clandestine »⁹⁹, sans contrôle favorise l'exposition aux multiples maladies ainsi que de tomber enceinte et laisse donc entrevoir la femme comme un simple objet sexuel.

⁹⁷. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.215.

⁹⁸. Mongo Mboussa (B.), « Deux approches de la sexualité dans le roman congolais : Henri Lopes et Sony Labou Tansi », in *Notre Librairie*, Revue des Littérature du Sud, no 151, Sexualité et écriture, juillet septembre, 2003, PP.17-23, cité par Ephrem SAMBOU in «*La sexualité dans Le Pleurer-Rire d'Henri Lopes* » in <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1605>, consulté le 05 août 2014.

⁹⁹. Werner (J-F.), *La prostitution en milieu urbain : Un exemple Sénégalais*, op.cit., P.257.

Tout commencement romanesque est une prise de position ; un moment décisif dont les enjeux sont multiples, car il doit légitimer et orienter le texte, donner des indications génériques et stylistiques, construire un univers fictionnel, fournir des informations sur l'histoire : bref, diriger la lecture¹⁰⁰.

C'est donc dire que la fonction du roman est une catharsis, une dénonciation des maux, des travers que la société voudrait occulter. Ainsi, dans cette dénonciation, romancier révèle la misère de la population sous le prisme du sexe, dont l'élément essentiel n'est autre que l'assouvissement du plaisir charnel. Ce procédé permet au romancier de montrer les comportements dévergondés d'une population en perte de repère qui pour eux, vivre ne se résume qu'à noyer les problèmes dans la jouissance charnelle.

Par-delà la résonance des aspects de la culture africaine, nous dévoilons des écueils présents dans la société africaine actuelle. A cet effet, Biyaoula, l'écrivain congolais pointe la misère dont le corollaire n'est autre que la débauche sexuelle, les grossesses précoces et dont les conséquences peuvent engendrer d'autres maux, MST, mortalité infantile etc.

L'écriture de la sexualité permet non seulement de mettre à nu les vices d'une société mais aussi d'interroger la société de référence mise en scène sur son apathie et s'interroger sur les solutions afin de lutter contre la misère. Bien des programmes ont été mises en place, mais il s'agira certainement de trouver d'autres stratégies afin de lutter convenablement contre la pauvreté. Dès lors, on peut dire que, l'écriture du sexe nous permet de comprendre certains faits sociaux et le comportement de l'individu au sein de la société. Il permet de voir les limites des gouvernants incapables de mettre en œuvre des politiques sociales et économiques afin de lutter contre le chômage, la misère de la population.

On peut d'ailleurs se demander en dépit des multiples intellectuels en Afrique, pourquoi n'arrive-t-on pas à trouver des solutions adéquates afin de sortir de la sujétion de l'aide internationale et qui inscrit les pays africains dans

¹⁰⁰ Del Lungo (A), *L'incipit romanesque*, Paris, Seuil, 2003, P.14.

l'assistanat et la dépendance en lieu et place d'un véritable progrès social et économique ? Des programmes de planning familial existent mais ils demeurent hélas encore poussifs, certainement par manque de personnel ou de moyens. Comment comprendrions-nous ces limites de luttes contre les grossesses sexuelles précoces lorsque les gouvernements de ces pays (Congo-Brazzaville dont il est question dans le roman), ont d'autres préoccupations liées à l'enrichissement individuel ? Pourquoi ne peuvent-ils pas mettre en place de nouvelles stratégies dans la gestion du pays afin de lutter contre ce mal, et de susciter dans la population de nouveaux intérêts plus cognitifs, plus liés à l'intellect ?

On peut comprendre, sans aucun doute, qu'une stratégie politique de ces dirigeants préfèrent maintenir le peuple dans l'ignorance, dans de viles préoccupations pour qu'il ne dérange pas.

Aussi, Daniel Biyaoula montre la portée significative du plaisir charnel dans l'univers congolais et par de là toute l'Afrique et dont les premières victimes sont les jeunes. Les grossesses précoces qui émanent de cette activité les freinent quant à leur avenir, leur réalisation à tous les niveaux au sein de la société. Elles deviennent un poids pour les parents déjà démunis et surtout pour la société, pour le pays tout entier : ils iront comme de nombreux autres agrandir les rangs des miséreux. Et de nombreux enfants de la rue qui s'agglutinent dans les carrefours tout en se constituant en bande de pic Pocket, de raquetteurs, de voleurs de rue. Ainsi, dans *L'Impasse*, le romancier met en scène les aventures sexuelles de ces africains. La multiplication des partenaires sexuels afin d'oublier sa condition, résulte de l'analyse des différents personnages qui n'ont plus de rêves et montre par la suite qu'ils ont perdu tout espoir en la vie et se contentent d'exister dans leur misère. Toutefois, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, l'esthétique du sexe se décline également sous le prisme de la prostitution. A la poursuite d'un idéal, nombreuses sont ces jeunes filles qui se donnent aux touristes blancs en espérant un mariage, une vie meilleure. Elles vont les chercher même dans les hôtels et c'est à juste titre que le réceptionniste de l'hôtel où descend Salie, la confond à l'une d'elle. Ces hôtels sont prisés par les filles en quête d'un mari blanc. Un homme qui devrait les sortir de la misère dans laquelle elles vivent.

Parfois, cet idéal recherché par ces femmes se manifeste ou se solde par une relation où elles deviennent des nounous, des infirmières des vieux européens. Car, trop vieux pour s'occuper d'eux même, ils comptent parfois sur ces jeunes filles dont le rêve est de changer de vie pour les épouser et faire d'elles leurs gardiennes en attendant paisiblement la mort. Ainsi, on peut dire que le but de l'écrivain africain est de mettre à nu des vices mais surtout de s'interroger sur l'apathie de cette société mise en exergue dans le roman et d'essayer d'en trouver des solutions. Solutions, dont il importe d'analyser la déperdition des mœurs dans la société africaine contemporaine du XXI^{ème} siècle. La scène d'énonciation, lieu d'actualisation des comportements humains, dévoile aussi des rites et d'autres pratiques coutumières propres à l'Afrique.

I.1.3 : L'Afrique et ses rites : pour une lecture de quelques pratiques coutumières de la société

Ainsi nommé, le titre de cette partie voudrait identifier les rites qui font référence aux étapes de la naissance, au baptême et à l'aide communautaire. On le sait, ces rites, pratiques culturelles, ces faits et gestes des individus dans la société traditionnelle africaine sont souvent accompagnés de certaines incantations ou paroles qui leurs donneraient plus de véracité et un caractère plus sacré, plus symbolique dans les actes.

C'est le cas par exemple, du processus de deuil où il n'y a pas de limite de durée au deuil. Il n'y a pas, non plus, de bonne ou de mauvaise façon de le vivre. Chaque groupe social fait son deuil à son propre rythme et de sa propre manière. Ce qui importe, c'est le respect. De même, les naissances sont liées à certains rites traditionnels. En Afrique en effet, il y a plusieurs pratiques et rites qui auréolent la naissance d'un enfant à travers la femme enceinte, l'enfantement. Hubert montre d'ailleurs pour ce qui est de l'usage du placenta après la naissance du bébé

que : « [le] placenta de chaque enfant est enterré au pied d'un bananier ou d'une gouttière. Cela se fait dans la plus grande discrétion pour qu'un sorcier ne les envoûte pas »¹⁰¹.

Dans son ouvrage, *Rites traditionnels d'Afrique. Approche pour une théologie liturgique inculturée*, Jacques Hubert présente les différentes pratiques rituelles qui accompagnent l'enfant de la naissance jusqu'à l'âge adulte de quelques ethnies du Gabon et du Cameroun. L'accouchement signifie la venue sur la terre d'un être venant de l'ailleurs, d'un monde méconnu, et pour cela, l'enfant se doit d'être consacrée, consacrée à la terre, à la nature. Et cette consécration à la terre mère, à la nature passerait par l'acte d'enterrer le placenta. L'enterrement de ce placenta symbolise le lien, le contact à jamais ancré en l'homme avec sa terre, le lien avec son pays de naissance. Et toute la symbolique est d'autant plus avérée et justifiée dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano lorsque Musango, à la recherche de sa mère, repart vers la maison de sa grand-mère maternelle, la terre qui l'a vu naître.

Rappelons tout de même que Ewendji, la mère de Musango s'est enfuie avec elle, lorsqu'elle n'était encore qu'un nourrisson. Et cette fuite avec le bébé, fut pour Ewendji, le seul moyen d'être accepté par le « père » de Musango et habiter chez lui. Pendant la recherche de sa mère, Musango arrive chez Mbambè, sa grand-mère seulement lorsqu'elle est une adolescente de douze ans. Au cours de retrouvailles, sa grand-mère lui raconte l'histoire de sa naissance et toutes les stratégies mises en place pour la sauver, car elle est née avant terme. Mbambè la conduit dans le petit jardin qui borde sa petite case où il y a planté des fruits et des légumes et surtout le bananier sous lequel fut mis en terre son placenta. C'est dans cette optique de l'on note ce qui suit :

Il y a encore un bananier. Un seul. Il porte sous les feuilles un minuscule régime de bananes, qui pendra bientôt jusqu'au tronc. Grand-mère me dit : *Voici l'arbre sous lequel nous avons enterré le placenta et le cordon ombilical de ta naissance. Bientôt nous*

¹⁰¹. Hubert (J.), *Rites traditionnels d'Afrique. Approche pour une théologie liturgique inculturée*, Paris, L'Harmattan, Libreville, Raponda Walter/Ndzé, 2002, P.14.

*en mangerons les fruits. Cela fait douze ans qu'il est là, et c'est la première fois qu'il porte des bananes.*¹⁰²

De ce propos, il se révèle toute la symbolique qui auréole le vécu de Musango, le lien qui l'unit à la nature, à sa terre d'origine. L'existence du personnage central de *Contours du jour qui vient*, serait liée à deux choses : le placenta et le cordon ombilical. Deux éléments essentiels qui, lorsque fœtus dans le ventre de sa mère, elle s'est accrochée à la vie. Ces deux éléments qui contribueraient à son essence ont quelque peu participé à donner le premier régime de ce bananier, douze ans plus tard. Le fait qu'il porte pour la première fois des fruits renverrait sans doute à la fin de l'initiation de Musango. Sortie de tous les incidents qui ont émaillé sa vie, le régime de banane semble lui montrer qu'elle peut désormais apprécier l'avenir qui s'ouvre à elle.

Dans cet extrait se lit la jonction entre la présence de Musango et la maturité du régime de banane dont le placenta est enterré sous le bananier. C'est comme si pour mûrir, il n'attendait que la venue de celle dont il porte enfouie sous ses racines l'alliance qui les réunit : la vie. Cette union à la vie, dès la naissance, se traduit également par des formules et paroles que l'on effectue lors du premier bain donné au nouveau-né. Dès lors, le nouveau nouveau-né reçoit un bain spécial en vue de sa purification mais la personne qui le lave énonce des formules incantatoires pour bâtir son être, sa personnalité tout au long de sa vie.

Et c'est ce que reçoit Salie dans *Le Ventre de l'Atlantique*, lorsque nourrisson sa grand-mère la lave et énonce sur elle des phrases qui caractériseraient son comportement, sa personnalité tout au long de sa vie.

L'île s'était glissée dans la toge noire du crépuscule et la pluie tombait dru, lorsque ma grand-mère me plongea dans une bassine de décoction. « Née sous la pluie, avait-elle murmurée, tu n'auras jamais peur d'être mouillée par les salives que répandra ton passage ; le petit du dauphin ne peut craindre la noyade ; mais il te faudra aussi affronter le jour.¹⁰³

¹⁰² Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006, P.226.

¹⁰³ Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003, P.73.

Salie est née d'une aventure passagère entre un étranger et sa mère. Et ce seul statut, d'enfant « sans père », et surtout hors mariage la scelle dès l'aurore de son existence aux regards moqueurs de son entourage. Les paroles dites par sa grand-mère dès ce premier bain représentent une force, une énergie qui la préparent à braver les railleries et critiques des villageois.

Et on peut remarquer que le fait qu'elle est née sous la pluie marquerait la hauteur d'esprit, la maturité face aux injures. La pluie lave et nettoie toutes les souillures présentes sur son passage. Elle devra batailler dans le village pour se faire une place et c'est ce que notifie la conjonction de coordination « mais » dans le dernier syntagme verbal de l'extrait cité, « mais il te faudra aussi affronter le jour »¹⁰⁴. Effectivement, il lui faudra affronter « le jour » qui éclaire sur la noirceur de l'individu. Les propos de la grand-mère de Salie, lui fraient un chemin qui l'emmènerait à s'accepter, à se faire confiance, à affermir sa personnalité, son comportement malgré les difficultés qui pointent dès l'aurore de son existence. Ces paroles ou formules modèlent et façonnent l'individu.

A cet effet, Jacques Hubert met en exergue ce rituel dans l'ethnie Fang du Gabon en ces termes :

Chez les fang, le nouveau-né prend un bain composé de plusieurs variétés de plantes. Ce bain qui ne se fait qu'une seule fois dans la vie permet d'intégrer la famille (le clan) et aussi forger les qualités voire la personnalité même de l'enfant, grâce aux plantes dont le choix est fait par le féticheur ou le sage, en présence des parents, en fonction de leurs vertus (beauté, force, intelligence). Le nouveau-né plongé dans cette eau incarne toutes les qualités de ces plantes qui caractérisent sa personnalité.¹⁰⁵

Ainsi, née au début de l'hivernage et en l'absence de la seule sage-femme du village, la naissance de Salie est faite par sa grand-mère. Rappelons en effet,

¹⁰⁴. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

¹⁰⁵ Hubert (J.), *Rites traditionnels d'Afrique. Approche pour une théologie liturgique inculturée*, *op.cit.*, P.18.

que dans l'Afrique traditionnelle, ce sont les femmes qui s'occupent de l'accouchement. Sans aucune notions en médecine, cette activité se fait à l'aide de la connaissance des plantes et des mixtures ou tisane afin d'aider et d'apaiser les douleurs de la parturiente dans ce difficile exercice. Ce n'est pas pour elle la première expérience : « Ma grand-mère fit confiance à sa propre expérience, à ses plantes et à son beurre de karité ; une sage-femme, elle n'en avait eu que pour son benjamin. »¹⁰⁶

Ces décoctions lui permettront de se rétablir rapidement et permettront au nouveau-né de ne pas être malade. C'est fort de cette expérience « d'accoucheuse » que la grand-mère de Salie aidera sa fille à donner naissance à la petite Salie. A travers le récit du narrateur, c'est toute la technique de l'accouchement traditionnel en Afrique que nous révèle Fatou Diome en particulier au Sénégal.

On voit donc la vieille femme écraser les « plantes médicinales »¹⁰⁷ ou qui fait « bouillir des racines »¹⁰⁸ ou encore en « tamisait d'autres »¹⁰⁹, tout cela pour la préparer à affronter la délivrance. A la suite, on note que : « Dans l'enclos, le souffle des cocotiers n'arrivait plus à sécher la sueur qui couvrait la jeune femme accroupie sur la cotonnade blanche. Ma grand-mère lui faisait boire, sans cesse, le bouillon de racines encore fumant »¹¹⁰. Sans péridural ou autres techniques modernes pour soulager les contractions, la femme se contente des tisanes qui lui permettent de supporter ses contractions. Les pratiques coutumières dans cet univers diégétiques se réalisent également par l'aide communautaire. Entendons par cette expression « aide communautaire » cette volonté ou perception de rendre service à l'autre ou lorsqu'un sujet pense que lui rendre service est une obligation. Et cela à de nombreuses reprises s'actualise dans *Le Ventre de l'Atlantique*. Ndogou, elle la seule personne dans Niodior qui tient une sorte de « télécentre », une cabine téléphonique où les villageois reçoivent ou émettent des appels à leurs

¹⁰⁶. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit.

¹⁰⁷. *Idem*, P.72.

¹⁰⁸. *Ibid.*

¹⁰⁹. *Ibidem*.

¹¹⁰. *Ibidem*, P.73.

familles vivant pour la plupart en Europe. Ndogou est souvent contrainte de faire à crédit des appels téléphoniques aux villageois.

Crédits qui pour la plupart s'estiment ou se voudraient être remboursé par un hypothétique envoi de mandat par une fille ou un fils vivant en Occident. C'est ce que l'on observe lorsque le client que remplace Madické dans la cabine téléphonique déclare payer son dû avec de l'argent que lui enverrait son « fils, celui qui est en Italie ».¹¹¹

Les prières des vieilles personnes valent mieux que des billets de banque, dit-on ici. Et si les anges faisaient un peu de comptabilité ? En monnaie de prières, combien coutent un coup de fil, une baguette de pain, un kilo de riz, un litre d'huile, un savon, une paire de chaussures ou une ordonnance dictée par la malaria ?¹¹²

Il s'avère dans ce milieu rural où tout le monde se connaît et se croise de refuser de faire crédit aux vieillards dont on sait qu'un des enfants vit en Occident. La représentation de l'Occident renvoie à la richesse, à la bonne vie et l'argent.

De fait, Ndongou estime qu'on lui remboursera bien qu'elles se fassent parcimonieusement, ces remboursements, on peut noter que : « Ndogou acquiesça de la tête, sortit son carnet et rallongea sa longue liste d'impayés. Des carnets comme le sien, il y en a chez tous ceux qui tiennent un commerce au village »¹¹³. Tout est dit, on comprend dès lors que nombreux sont ces insulaires qui vivent de crédits, « d'hypothétique mandat »¹¹⁴. Ces crédits représentent ce qui leur permet de se soulager des éléments essentiels tels que le manger par exemple. Ils réaniment en eux la flamme face à l'existence misérable qui est la leur. Il faut dire que la majorité des habitants de l'île de Niodior sont essentiellement les femmes, les personnes âgés et les enfants.

¹¹¹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.35.

¹¹². *Idem*.

¹¹³. *Ibid*, P.35.

¹¹⁴. *Ibidem*, P.36.

Les adultes ou les adolescents en âge de travailler sont immigrés soit en France ou exilé dans les grandes villes du pays afin de trouver du travail et subvenir aux besoins des leurs restés aux villages.

Incapables pour la plupart d'entre eux de subvenir à leur besoin primaire parce que devenus trop vieux ou femmes au foyer, ils sont obligés d'attendre, compter sur un mandat lorsque la famille pense à eux. Cela dit, c'est le manque de l'organisation des Etats, des pays qui ici sont mis en cause. La littérature qui s'interroge sur les problèmes (tels que l'immigration, le statut de la femme ou la représentation des enfants) liés aux faits sociaux en cherchant des solutions, pose ici l'incapacité des gouvernements africains à s'occuper de la couche de la population la plus vulnérable.

Il est vrai que depuis moins de dix ans maintenant, certains pays du continent essaient de mettre en œuvre des programmes, de moderniser les programmes de santé publique à l'image du pays colonisateur, la France, pour venir en aide aux personnes économiquement faibles. C'est le cas du Sénégal ou du Gabon par exemple, qui ont mis en place un système de santé, de protection, de sécurité sociale et sanitaire pour aider la population. Mais, il est encore poussif à travers l'absence de nombreuses stratégies adéquates pour une meilleure aide globale. Bien souvent les aides des gouvernements sont ponctuelles, elles nécessitent une organisation bien profonde et des personnes compétentes aptes à mettre en place un système qui permettrait au plus grand nombre d'en bénéficier. Les Etats devraient aussi penser à mettre en place d'autres systèmes plus généraux tels que les aides non seulement de santé mais aussi de logement ou de consommation, la sécurité sociale, une meilleure rémunération des allocations familiales, la prise en compte des chômeurs et des personnes économiquement faible dans la gratuité des soins hospitaliers participent des enjeux régaliens de l'Etat. L'individu dans cet espace romanesque a de nombreux besoins qui demeurent des obstacles pour son épanouissement pour mieux appréhender sa vie, son développement.

I.2. L’Afrique et le poids des croyances : entre religion et croyance traditionnelle

L’histoire de l’Afrique est vallonnée de syncrétisme et donne lieu à des formes culturelles nouvelles. Ainsi, dans une logique de « la guérison divine »¹¹⁵, il exerce des pratiques mystico-religieuses qui mêlent cultes religieux et cultes ancestraux. Il s’agit d’un mélange entre un :

Dieu civilisateur et le Génie sorcier, en tant que significations imaginaires sociales, et donc marquées par l’ambivalence, ne se définissent pas dans un rapport d’extériorité irréductible en Afrique... C’est une même puissance que symbolisent Dieu, le Génie sorcier, et la coalition des forces qui le soutiennent dans la “modernité africaine”, c’est-à-dire le système capitaliste et chrétien¹¹⁶.

Ainsi, le fait religieux se manifeste dans un rapport dialectique où se mêlent la logique sorcellaire avec la logique chrétienne et le capitalisme dans une perception globale. Dans cette section, nous tentons de l’explicitier dans la mouture des romans servant à notre étude.

I.2.1. La pratique de la religion

Mélanie Soiron Fallut¹¹⁷ relate le contexte d’émergence des églises dit de « réveil » et leur lien avec les pouvoirs politiques. A partir des activités des églises

¹¹⁵. Tonda (J.), *La guérison divine en Afrique centrale (Congo, Gabon)*, Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2002.

¹¹⁶. *Idem*, p.39.

¹¹⁷. Soiron Fallut (M.), « Les églises de réveil en Afrique centrale et leurs impacts sur l’équilibre du pouvoir et la stabilité des Etats : les cas du Cameroun, du Gabon et de la République du Congo », Paris, Ministère de la Défense- Délégation aux affaires stratégiques, Juillet 2012.

de réveil dans trois pays d'Afrique Centrale (Gabon, Cameroun, Congo-Brazzaville), de cette étude, il ressort que l'accroissement des lieux de cultes dans le paysage de l'Afrique Centrale, se justifie par la volonté de la population à trouver des solutions aux problèmes de premières nécessités : le travail, l'argent ou encore la santé. Et de fait, elles laissent entrevoir une taxinomie de ces églises dites de réveils en des termes tels que « Arrêtez de souffrir ! ».

Dans cette matérialisation des problèmes sociaux dont l'Etat peine à résoudre au regard des crises économique, sociale ou des guerres civiles qui émaillent cette région du monde, les églises de réveil se substituent à l'Etat en proposant des solutions salvatrices aux maux de la population dont la santé demeure parfois le premier élément d'adhésion. A ce propos, Soiron Fallut souligne que :

La quête d'une guérison est d'ailleurs souvent l'élément déclencheur. Se basant sur une lecture littérale de la Bible (et sur les versets des Evangiles indiquant : « *En mon nom, ils chasseront les démons, ils imposeront les mains et les malades seront guéris* »), les pasteurs, grâce à leurs dons sont sensés guérir leurs fidèles¹¹⁸.

C'est pour fuir leur réalité, leur vie miséreuse que les couches les plus démunies de la société vont dans ces assemblées de prière. En quête d'un miracle face à une maladie, une activité professionnelle ou juste une communauté dans laquelle ils pourraient s'épanouir, hommes et femmes de tout horizon, assidûment fréquentent ces lieux. Cette étude de l'anthropologue Soiron Fallut s'actualise dans nos œuvres à partir du fait religieux qui ponctue la vie de nos personnages. Dans *Contours du jour qui vient*, la multitude d'églises, aux noms évocateurs, qui foisonne dans la ville de Sombé témoigne de la croyance de la population en un Dieu, aux pasteurs ou aux prophètes qui pourraient les sortir de leur misérabilisme, de leur précarité et de leur pauvreté quotidienne. Dieu devient la solution à tout le problème social et ne se limite plus en l'explication de la foi. Il y a là, une

¹¹⁸ Soiron Fallut (M.), "Les églises de réveil en Afrique centrale et leurs impacts sur l'équilibre du pouvoir et la stabilité des Etats : les cas du Cameroun, du Gabon et de la République du Congo », *op.cit.*, PP.43-44.

double articulation entre d'une part la capitalisation de Dieu par les pasteurs comme fonds de commerce et celle des disciples de ces églises qui pensent trouver la solution dans la croyance aux miracles du pasteur. Le narrateur principal de ce roman, dresse un certain portrait de ces églises dont l'objectif principal serait de dévoiler la vérité. Ainsi, avons-nous,

[la] salle de concerts *Boogie Down*, était devenue une salle de lecture [...] le lieu rebaptisé EGLISE DE LA PAROLE LIBERATRICE. [...] La boîte de nuit le *Soul Food* avait gardé son nom, pour abriter un centre de rééducation spirituelle, d'inspiration afro-chrétienne. [...] *La Cité des Merveilles* qui n'était pas un lieu ouvert à tous mais qui constituait une attraction majeure [...] était devenue *La Porte Ouverte du Paradis*.¹¹⁹

La particularité de ces églises est qu'elles ont toutes investies des espaces opposés à leurs enseignements, des lieux de distractions : boîte de nuit, salle de concert et autres endroits de divertissements où Dieu semble totalement absent. Le symbolisme qui se révèle de cette action d'occuper les lieux de plaisirs, de « débauche » serait sans doute, pour les pasteurs et prophètes d'anéantir le mal ou le péché à partir de leur souche, les endroits où elles semblent le mieux émerger. Endroits où on s'adonne à l'alcool, à la drogue ou au sexe, qui sont des agissements qui éloignent l'homme de Dieu.

Ici, les noms des églises témoignent d'une certaine libération, de l'affranchissement des difficultés dans lesquelles sont retenus les individus. Elles prônent l'espoir en des lendemains meilleurs à travers la Bible. Les dénominations singulières de ces églises, « EGLISE DE LA PAROLE LIBERATRICE », « Soul Food » ou « La Porte Ouverte du Paradis » sont des techniques argumentatives qui soutiennent leurs missions et surtout sont des adresses et des appels aux hommes. Ainsi, elles interpellent les locuteurs qui pourront y adhérer au regard de ce qu'ils recherchent. Elles promettent et garantissent la santé physique, la protection contre les sorciers, les enfants pour ceux qui n'en n'ont pas, l'obtention d'un visa

¹¹⁹ Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.24.

pour l'Europe, l'ascension sociale et même la fortune soudaine. Tel est le cas de l'église, « La Porte Ouverte du Paradis, tenue par le couple : Papa et Mama Bosangui »¹²⁰. Dans cette église, on observe que les pasteurs délogent les mauvais esprits présents dans le corps de leurs fidèles mais ils peuvent aussi les rendre riches, uniquement les fidèles qui reçoivent « l'onction des milliardaires »¹²¹. Dès lors, pour que les fidèles croient au miracle de l'onction de milliardaire, il faut que le luxe et la richesse s'actualisent chez leurs guides à partir des vêtements qu'ils portent, les maisons ou voitures qu'ils possèdent. Ils l'ont très bien compris, d'ailleurs Papa et Mama Bosangui, ne roulent-ils pas en Jaguar dans une ville où la pauvreté est la compagne de la plupart des fidèles de leur église. La richesse se voudrait illusion, mieux ostentatoire. Elle doit se manifester, se montrer, s'extérioriser attirer les crédules fidèles qui rêvent eux aussi de transformer la noirceur de leur vie en éclat, en rayon de bonheur où se déploierait fortune et grand luxe.

Comme d'ailleurs le rapporte Trésor Kibangula à propos d'un célèbre pasteur de Kinshasa qui ne se déplace uniquement qu'en Lincoln Navigator, « tantôt en version blanche, tantôt en version noire...Le prix d'un tel véhicule : pas moins de 55000 euros. »¹²² Dieu dans ce milieu ne semble considérer et n'avoir des égards que pour ses pasteurs en leur donnant des biens matériels.

Ce qui paraît surprenant et quelque peu contradictoire est que les messagers de Dieu vivent dans l'opulence la plus totale et, ce malgré l'indigence, la pauvreté, criarde des fidèles. Le message proféré par les prédicateurs les maintiendrait dans une sorte de léthargie, de sommeil profond où remise en cause, interrogation, réflexion semblent absentes.

De par leur mission évangélique et salvatrice, les pasteurs et prophètes semblent transfigurés, métamorphosés. Ils ne sont plus considérés au regard de

¹²⁰. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, « Papa et Mama Bosangui, spécialisés dans les prières de combat, les ordalies – se rapportant souvent aux démons dissimulés dans les familles -, et des pratiques mystérieuses dont on disait qu'elles vous rendaient riche du jour au lendemain. ».

¹²¹. *Idem.*

¹²² Mwinyi Hamza Badjoko, cité par Trésor Kibangula in « RDC : pasteur, un job en or » in www.jeuneafrique.com/134687/politique/rdc-pasteur-un-job-en-or/ consulté le 20 août 2013.

leurs fidèles comme de simples hommes. Ils acquièrent une nouvelle valeur. Ils auraient été révélés par Dieu seul. Soit le passage qui suit,

Le prophète, Tà Bonga, possède un terrain immense sur lequel il a fait construire un village. Une centaine de cases en terre, les logements de malades, entourent une grande maison en dur à côté de laquelle elles paraissent toutes crasseuses, toutes laides, insignifiantes. C'est celle du prophète. Une grande CX est garée devant. « C'est la voiture de tata Bonga ! que dit Théophile. Il doit être là ! » A une vingtaine de mètres de la maison se dresse le magasin du prophète où les malades et leur famille achètent leur nourriture.¹²³

On comprend que Thomas l'un des amis d'enfance de Joseph souffre d'un mal atroce et les médecins n'ont pu déterminer de quoi il souffrait. Sa famille pense qu'il s'agit d'un mal mystique et qu'on lui aurait jeté un sort, raison pour laquelle ils l'ont emmené chez le prophète.

C'est en allant lui rendre visite que le narrateur nous décrit l'espace dans lequel vit Tà Bonga. La représentation de la fortune du prophète Tà Bonga viendrait de la rémunération de son activité principale, celle de guérir les malades. Le narrateur met l'accent sur le contraste écrasant entre le prophète et les fidèles venus se faire soigner. Le messager de Dieu possède « une grande maison en dur à côté de laquelle elles [les maisons des malades] paraissent toutes crasseuses, toutes laides, insignifiantes. »¹²⁴. Cette disparité dans le mode et style de vie ou le train de vie du pasteur n'émeut guère les fidèles malades car leur but principal serait la recherche de guérison, du bien-être physique. Le prophète n'était-il pas l'envoyé de Dieu, venu les sortir de leur condition de vie déplorable, pourquoi donc s'offusqueraient-ils de cette disparité sociale ? C'est Dieu qui donne et leur tour est sans doute à venir. Les malades se contentent donc de leur sort et enrichissent inlassablement Tà Bonga. Tout est pensé et bien réfléchi afin que les

¹²³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.102.

¹²⁴. *Idem*.

retombés financières lui parviennent à partir de la location des logements et le magasin dans lequel ils font leurs courses.

A travers ce système commercial, il est le seul bénéficiaire du profit qu'engendre toute cette activité. Ils ont compris, ces hommes de Dieu, comment se faire de l'argent ! La prolifération des églises et des lieux de prière devient une activité rentable où de nombreux individus malsains, hypocrites et escrocs se proclamant pasteurs ou prophètes, en font leur principale source de revenu. C'est donc toute une organisation, tout un système autour duquel s'organise la prospérité l'homme de Dieu et dont la place la plus importante lui est réservée. Aussi, dans l'extrait suivant, on peut lire :

Une soixantaine de personnes sont assises devant une sorte d'abri. Celui-ci a été construit à côté d'un grand bâtiment, le lieu de prière. Un homme aux lunettes noires, étoffé comme il se doit, le prophète Bonga, est plongé, étalé dedans. Il porte une soutane. Des gens, ces apôtres et ses serviteurs, se tiennent debout à sa droite et à sa gauche. C'est eux qui dirigent tous ceux qui sont dans la cour et qui vont l'un après l'autre se prosterner devant Tà Bonga, lequel pose sa sainte main sur leur tête. Après, les gens, ils sont heureux. Ils poussent des cris de joie. C'est sans doute le résultat de la main de Tà Bonga, que je me dis, vu qu'elle contient, il paraît, la puissance de Dieu, vu qu'il court dans toute la ville qu'il a été visité par Lui.¹²⁵

L'espace dans lequel vit le prophète Tà Bonga ressemble à s'y méprendre à un quartier où commerce et église sont présents. La description du pasteur et la cohorte des gens qui sont autour de lui témoigne de son influence et de son importance en ce lieu. Il a même des apôtres ce qui montre qu'il serait l'initiateur d'une doctrine, d'un courant de pensée.

La prise en charge dans le texte de la relation entre Dieu et Tà Bonga se manifeste autour de sa « sainte main »¹²⁶. Une main qui produit de l'ivresse et de

¹²⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.103.

¹²⁶. *Idem*.

l'extase chez les fidèles dès qu'il la pose sur leurs têtes. La puissance de la main du prophète produirait autant de bonheur qu'une guérison divine immédiate. La symbolique de la crise donne force et conviction en la croyance à cette guérison divine des malades.

Ainsi, c'est plus le bruit qui court sur cette prétendue puissance qui engendre tant de joie qu'autre chose, que Tà Bonga a su repérer la faiblesse de la population en la mettant en confiance et tout en lui faisant croire à cette miraculeuse guérison divine, par le saint esprit et surtout, par le simple toucher de sa « sainte main ». Or, il ne s'agit-là que d'une pure manipulation des individus, qui atteints par la « maladie, la mort, la peur des forces hostiles, la peur de la responsabilité, la peur d'un avenir incertain, le besoin de pouvoir et de sécurité »¹²⁷, se laissent prendre dans les filets par ces gourous aux discours savamment rodés. Le syntagme « sa sainte main » connote tous les possibles quant à l'allègement, à l'apaisement des douleurs qui rongent les croyants.

Dans ce contexte, le narrateur ne nous fait état d'aucune guérison à travers la main du prophète. Face à l'espoir rivé sur la fin d'un quotidien miséreux, « les églises servent aujourd'hui à absorber les frustrations d'une population qui a besoin de trouver la solution à ses problèmes »¹²⁸, souligne l'anthropologue Mwinyi Hamza Badjoko. Et cela passerait sans doute par l'illusion d'aller mieux, d'être guérit.

Bien souvent, les guérisons ou les miracles opérés par les pseudos pasteurs ne sont que menteries, mystifications et rumeurs qui hélas subjuguent la population, encore pour la plupart crédule et candide. C'est ainsi que dans *Contours du jour qui vient*, Mama et Papa Bosangui affirment avoir guéris une de leurs fidèles, la vieille Ebabadi. Le dimanche, jour de culte et de témoignages, les pasteurs invitent les « miraculeux » à venir devant l'assemblée dire publiquement le recouvrement de leur santé.

¹²⁷ Fournier (A.) et Monroy (M.), *La dérive sectaire*, Paris, PUF, 1999, P.17.

¹²⁸ Mwinyi Hamza Badjoko, cité par Trésor Kibangula in « RDC : pasteur, un job en or » in www.jeuneafrique.com/134687/politique/rdc-pasteur-un-job-en-or/ consulté le 20 août 2013.

Tout ce que je peux dire, c'est que la vieille dame qui s'appuie sur ses béquilles là-bas, arbore sur le visage une grimace qui autorise le doute sur sa santé retrouvée. Chaque pas semble un supplice insoutenable. On craint de l'avoir s'effondrer avant d'avoir témoigné de cette guérison miraculeuse qui n'a pas mis un terme à ses souffrances. D'un point de vue, elle marche... La vieille dame les rejoint. Enfin. Son scintillement tient plus de la sudation que de l'illumination. Elle n'en peut plus de ce miracle dont elle est, devant notre assemblée, l'objet exténué.¹²⁹

On peut noter que les témoignages, de guérison et des miracles des fidèles, se font uniquement le dimanche mais les prières et toutes les pratiques et techniques qui en découlent se font loin des regards des curieux. *Contours du jour qui vient*, une fois de plus, vient dévoiler la supercherie qui prévaut dans certaines sectes et églises dites de réveils.

Dès lors, l'assentiment des fidèles face aux mensonges de Papa et Mama Bosangui se voudrait complice. Cela pourrait nous amener à penser qu'il ne s'agirait plus d'incrédulité chez ces croyants mais d'acceptation, de validation d'un mensonge devenu vérité. Ou, peut-être qu'ils se créent des masques, des simulacres pour supporter leur existence, car l'Etat étant absent, le discours des églises dites de réveils apparaît comme une sublimation et se relevant être la seule entité à même de les aider à supporter leurs conditions de vie misérable. Ainsi, la sublimation à l'argumentation et aux discours des prédicateurs qui les persuadent de croire en leurs mensonges comme étant la réalité. Au regard de la difficulté et de la peine de madame Ebabadi de se déplacer et se présenter devant l'assemblée, Mama Bosangui prend à témoin les fidèles par rapport à ce dont souffrait la vieille femme. Elle leur raconte que les médecins ne lui donnaient plus que quelques jours à vivre à cause de « l'attaque cérébrale » qui l'a terrassée.

Et, c'est donc grâce à ses prières que « l'ancienne »¹³⁰ Ebabadi a recouvré sa santé et de nouveau marche grâce au miracle de la guérison divine. Cette guérison invite néanmoins à s'interroger par rapport à la description que vient de

¹²⁹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.181.

¹³⁰. Titre donné à une catégorie de fidèles dans les églises de réveil.

nous faire Musango. Dans son discours, implicitement, elle interdit tout questionnement par rapport au doute qui pourrait se faire entendre chez les fidèles. Ce discours du prédicateur bloque tout discrédit par rapport au doute de la guérison de la vieille femme. Elle ancre dans leur esprit un mensonge qui s'actualise dans la pseudo-guérison et partant, il s'inscrit dans l'adage biblique selon lequel : les voies du seigneur sont impénétrables, et atteste ce qui suit : « il y a quelque temps, elle ne pouvait marcher et aujourd'hui, elle le fait ». Tout se fait donc dans l'argumentation, dans son approche du discours devant la foule qui l'écoute. La justification de la guérison miraculeuse dans le récit de Mama Bosangui, atteste de l'empathie et du sens du bien-fondé de la mission de ces églises de réveils à venir en aide au secours à ces populations qui croupissent dans la misère et la pauvreté.

Cette stratégie persuasive de la parole de Dieu que construit le pasteur dans son récit, façonne son image chez les fidèles aux travers des prodiges effectués. Dès lors, en peignant ainsi cette société sous l'angle de la religion, la littérature africaine se voudrait questionnement. Elle interroge la société pour trouver des réponses à des faits social, politique et économique, qui de plus en plus, confortent l'individu dans l'inertie, la réification.

Le romancier décrit les pratiques qui ont cours dans les églises et l'engouement des personnages pour ces lieux de prière ne semble pas résoudre et les sortir de leur condition de vie. La mise en exergue du fait religieux par l'écrivain permet ainsi de voir la relation entre l'homme, Dieu et les églises et comme le dit Aimé Césaire, tend à « constituer ces grandes réserves de foi, ces grands silos de force où les peuples, dans les moments critiques, puisent le courage de s'assumer eux-mêmes et de forcer l'avenir »¹³¹. L'écrivain engagé se doit de dénoncer et dire les limites et faiblesses d'une population qui se meurt, des individus en déroute et qui inlassablement se perd dans les vices, les débordements ou dérive religieuse dans lesquels elle croit résoudre ses problèmes. La résonance

¹³¹. Césaire (A.), in « L'homme de culture et ses responsabilités », Intervention au 2nd Congrès international des écrivains et artistes Noirs, Rome, 1959, in Kamdem (P.E), *L'interventionnisme auctorial dans les romans de Francis Bebey*, Thèse de doctorat, 2006, P.125.

du fait religieux devient non seulement un matériau langagier mais une prise de conscience, un cri d'alarme. En somme, les individus, devraient revoir leur relation à la religion, aux prophètes et se définir autrement.

I.2.2. Croyance traditionnelle : entre marabouts et féticheurs

On pourrait qualifier d'incestueuse la relation entre la religion chrétienne et les croyances traditionnelles dans l'explication des faits sociaux dans la culture africaine. L'homme est toujours à la quête d'un idéal, d'un bonheur et lorsqu'il lui échappe, il peut avoir recours à certains moyens voire des pratiques thérapeutiques afin de recouvrer un certain bien-être existentiel. C'est dans ce contexte que de nombreuses personnes croient souvent aux forces surnaturelles (magie noire, fétiches, les guérisseurs dits Nganga) et tous ceux qu'ils font ou disent comme sensés les réaliser. Ainsi, dans l'univers africain, les marabouts ou les féticheurs sont souvent consultés pour diverses raisons : guérison, promotion professionnel, protection de la famille ou attaque contre un adversaire politique ou reconquête de l'amour perdu. C'est le cas de Gnarelle, dans *le Ventre de l'Atlantique*, la seconde épouse d'El-Hadji Wagane, qui pour attirer de nouveau son mari vers elle, décide sous les conseils de sa mère, de prendre les services d'un marabout. De fait, on note que le marabout est l'homme désigné, capable de trouver des remèdes ou des solutions au manque d'amour et d'affection chez Gnarelle. On note en effet dans le roman que Wagane trouve désormais son bonheur dans les bras d'une jeune fille dont le père, incapable de payer sa dette, lui offre sa fille en mariage.

Pour la reconquête de son époux donc, le marabout remet trois éléments essentiels à la femme éplorée : « une cordelette sertie de petites racines, une

mixture d'herbes et une bouteilles remplie d'un liquide noirâtre »¹³²dont l'utilisation se résume en ces instructions:

- Cette cordelette, tu la porteras désormais autour de la taille. Cette poudre, tu en mettras trois pincées dans le dîner de ton époux, tous les soirs, durant une semaine. Tu commenceras un vendredi, tu termineras le vendredi suivant. [...]

- cette bouteille, reprit le Peul, tu feras attention au liquide qu'elle contient, il est doté d'un charme très efficace qui se retournerait infailliblement contre toi si tes coépouses en étaient touchées. Méfie-toi de tes coépouses, j'insiste sur ce point car elles agissent dans l'ombre. [...]

- Je disais donc qu'il faudra prendre garde au liquide contenu dans cette bouteille. Pour l'utilisation [...] tu y ajouteras un peu de parfum puis, les périodes où tu passes la nuit avec ton mari [...]. Il faudra surtout en mettre sur tes parties intimes trois fois en invoquant son nom, *inch'Allah*, il ne pourra plus te résister.¹³³

A l'image des églises dites de réveils, les temples de féticheurs ou de marabouts ne désemplissent pas. Comme l'affirme Fatou Diome pour ce qui est du Sénégal, c'est la « discrétion qui veut que, dans cette société où beaucoup de gens vont aux toilettes selon l'avis de leur marabout, personne ne reconnaisse ouvertement en avoir un. »¹³⁴. Il est donc imprudent de dévoiler publiquement que l'on fréquente des féticheurs. Les temples de guérison et lieux de prières semblent ponctuer la vie des personnages autour desquels s'articulent nos récits. Se méfiant d'un sort jeté par un parent jaloux, une coépouse ou un ennemi, il est mieux de se protéger ou de contrecarrer toutes les attaques mystiques possibles venant d'eux. La foi des personnages de notre corpus aux marabouts et autres vendeurs de rêves et des illusions, s'articule autour de la crainte des maléfices émanant des activités mystiques d'une personne qui leur voudrait du mal.

¹³². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.152.

¹³³. *Idem*, PP.152-154.

¹³⁴ *Ibid*, P.149.

Le marabout de Gnarelle, est un jeune homme Peul « dont l'allure révélait un séducteur patenté. »¹³⁵, venant de la ville voisine, Coumba, la mère de l'épouse éplorée, décide de le loger chez elle pendant le temps nécessaire à l'élaboration des filtres et du rituel pour à jamais reprendre et conserver l'époux volage. La seule présence du jeune marabout à leurs côtés signifie pour elles la fin des remous sentimentaux de Gnarelle. Ainsi, dans cette pratique thérapeutique du marabout, la cordelette, la mixture de plantes et la bouteille contenant le liquide noirâtre pourraient résoudre le mal occasionné par l'époux absent à la seule condition que ces trois éléments ne devraient jamais être touchés par ces coépouses.

Car, « [le] match de la polygamie ne se joue jamais sans les marabouts. »¹³⁶ Salie, la narratrice l'a bien compris ! Dans ces contrées où avoir plusieurs épouses est autorisé, les différentes femmes de l'homme aiguisent leurs armes et leurs arguments afin d'être la préférée et avoir plus d'attentions et d'égards venant de l'époux. Et pour que le mari ne soit pas absorbé uniquement par une seule femme, il faudrait se prémunir de toutes les armes pour défavoriser et désavantager la rivale. C'est ainsi que Gnarelle estime avoir subi de l'une de ses coépouses d'où sa nonchalance et le manque d'attention et de déférence que lui renvoie désormais Wagane.

Pour plus d'efficacité en dépit de l'utilisation des trois choses données à l'épouse chagrinée, le marabout leur notifie qu'à tout cela, il faudrait y ajouter un rite spécial, un rituel bien singulier. Il faut certes, payer et remercier les esprits qui ont bien voulu leur rendre ce service pour ne pas subir leurs colères si les deux femmes refusaient d'honorer le contrat. Coumba et sa fille doivent donner : « cinquante mille francs, deux cotonnades d'une teinture bleue et un jeune mouton ou son prix »¹³⁷. Dès lors, cette somme d'argent semble bien onéreuse à la rétribution du travail accompli par le marabout dans cette région où la pauvreté est criarde. Pour que le succès soit total, soit au rendez-vous de l'espérance donc

¹³⁵. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

¹³⁶. *Idem*, p.154.

¹³⁷. *Ibid.*

de la reconquête de Wagane, le marabout leur propose une ultime pratique qu'il offre gratuitement, en supplément, à ses « bonnes clientes ».

Le rite du Peul exigeait une jeune fille pure, une vierge qui devait tenir le sexe maraboutal, en faisant aller sa main de la terre vers le ciel et du ciel vers la terre [...], tandis qu'allongé sur le dos entre les jambes de sa patiente, il débiterait ses incantations. [...] Gnarelle, quant à elle, avait pour instruction de s'allonger sur le dos, pieds et bras écartés, dès que le membre maraboutal serait pointé vers le ciel. Elle devait aussi serrer un gri-gri dans chaque main et en presser une troisième de ses reins. On en était à cette phase quand le marabout poussa un soupir et, d'un signe de la main ordonna l'arrêt du sacrifice. Le Peul se retourna, récita une prière et, tout en psalmodiant d'autres choses sibyllines, enfourcha Gnarelle qui se raidit sur la natte.

- Ne t'inquiète pas, dit-il, je ne fais que t'infiltrer le fluide positif.¹³⁸

A la suite de cet extrait, le syntagme verbal : « T'infiltrer le fluide positif » à tout point de vue, n'a consisté qu'à échoir le sexe « maraboutal » dans le corps de la naïve Gnarelle et assouvir ainsi sa libido sous un prétexte fallacieux de rite complémentaire quant à l'efficacité de la résolution du problème de Gnarelle. Aveuglée par la récupération de son époux, elle se laisse prendre dans les filets mensongers du Peul séducteur marabout.

On comprend dès lors que c'est par « l'écriture que l'écrivain amorce sa prise de conscience et dénonce les maux dont souffre une partie du peuple »¹³⁹. Cela dit, Salie, la narratrice met le lecteur face à la difficulté d'une société préoccupée par la croyance en des faits mystiques dont la résolution passerait soit par un homme de Dieu soit par un marabout. Le marabout ou féticheur seul capable de sortir Gnarelle des souffrances dans lesquelles, elle sombre. Fort de la crédulité de cette femme,

¹³⁸. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., PP.156-157.

¹³⁹ Herzberger-Fofana (P.), *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 2001, P. 18.

le jeune marabout ne s'est pas fait prier arguant quelques rites pour satisfaire sa libido.

Le fluide sortit du « membre maraboutal » du marabout séducteur a effectivement germer chez la jeune épousée. Cependant, cette germination aussi réelle soit-elle, n'a pu régler le problème dont il prétendait pourtant être la solution. En effet, « trois mois après le rite du Peul, le mari de Gnarelle revint chez lui et six mois après, elle donne naissance à un enfant au teint clair », aussi clair que le marabout.

En dépit de la rumeur de l'infidélité de Gnarelle, le mari cocufié décidera de reconnaître l'enfant, un garçon en plus qui pourrait perpétuer le nom de Wagane.

De ce micro-récit on voit que la femme éplorée, n'a obtenu que honte et soumission par rapport à l'incartade, la confiance aveuglée qu'elle avait pour le marabout. Aux yeux de son époux, elle devient insignifiante, tout le contraire de ce qu'elle souhaitait. En somme, les génies du marabout Peul ne résidaient que dans l'entourloupe qui aurait consisté à coucher et à introduire son sexe dont le seul pouvoir, n'a été que « la capacité à disséminer ses gènes au gré du vent » chez des femmes faibles et aveuglées par des remèdes illusoire à leurs maux. Ainsi, ces pratiques sont confortées par Léonara Miano, dans *Contours du jour qui vient*, qui laisse entrevoir quelques sectes ou lieux de prière dont chacune a une particularité, tel que le Soul Down, qui reste spécialisé dans l'enseignement biblique révèle des cultures africaine et européenne, « on y enseignait une approche africaine des Ecritures, parce qu'il devait en avoir une. »¹⁴⁰

Dans cette logique, les pratiques et activités de ces églises de réveils renvoient à ceux que font les marabouts ou féticheurs.

Il avait aussi une besace contenant des poudres et des écorces....Ensuite, il leur a demandé si elles avaient bien gardé les rognures d'ongles et les mèches de cheveux qu'il leur avait réclamées. Chacune lui a donné ce qu'elle avait

¹⁴⁰. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.24.

conservé... Tout le monde sait ici qu'il faut faire disparaître ses cheveux quand on les a coupé ou même seulement peignés. Il faut agir de même avec ses ongles. Si quelqu'un s'en saisit, il peut les employer à concocter un sort d'autant plus puissant qu'il se sera servi d'un support émanant du corps de sa victime. ... Les donner soi-même à quiconque, c'est se soumettre sa vie durant à sa volonté.¹⁴¹

On peut percevoir à la lecture de cet extrait, que les parties du corps d'un être humain pourraient aussi bien participer à son élévation qu'à sa perte totale. Surtout en ce qui concerne les ongles et les cheveux. Toute l'énergie et la vitalité de l'homme s'y trouverait, même après la mort de l'individu, ce sont donc les reliques, les seuls éléments du corps qui continuent à pousser, à vivre. Par ailleurs, il semble que les vêtements donnent aussi de la force et la puissance à l'ensemble des rites, des talismans que concoctent les féticheurs dans l'obtention du bonheur, de la chance, de l'argent.

Ces reliques, ces amulettes, les restes des humains tels que les cheveux et ongles sont des éléments faisant intégralement partie du rite d'incantation par les féticheurs et peuvent être utilisés mystiquement afin de démolir son adversaire physique. Ainsi, l'ablation, la mutilation, des restes ou d'une partie du corps humain serait au fondement de certaines pratiques mystique.

En effet, en gardant avec lui des bouts de cheveux et ongles de ces filles, Vie Eternelle est conscient qu'elles sont définitivement assujetties à sa personne. Et arrivée en Europe pour se prostituer, jamais elles ne pourraient s'échapper et serviraient à jamais leurs proxénètes.

Ainsi, la peur et la soit disant force qui caractérise les proxénètes : l'amulette, le fétiche porterait en elle le « Mana ». En référence aux travaux de Marcel Mauss, le « Mana » est une puissance surnaturelle qui contraindrait ces filles prostituées à demeurer sous l'emprise de leur maître. Mais cette domination ou cette emprise du proxénète se révèle aussi chez prostituées en Occidents par

¹⁴¹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.53-54-55.

d'autres éléments tels que la peur d'être assassiné ou la crainte de perdre leurs familles s'elles ne leurs obéissent pas.

La croyance en l'envoutement est très fréquente en Afrique et vivifie le recours à la sorcellerie ou aux marabouts comme l'ultime remède et possible solution de recours à la vie meilleure. Ainsi pour Marcel Mauss,

Tout d'abord, le rite magique agit directement, sans l'intermédiaire d'un agent spirituel ; de plus, son efficacité est nécessaire. De ces deux propriétés, la première n'est pas universelle, puisqu'on admet que la magie, dans sa dégénérescence, contaminée par la religion, a emprunté à celle-ci des figures de dieux et de démons ; mais la vérité de la seconde n'a pas été affectée par-là, car, dans le cas où l'on suppose un intermédiaire, le rite magique agit sur lui comme sur les phénomènes ; il force, contraint, tandis que la religion concilie. Cette dernière propriété, par laquelle la magie semble se distinguer essentiellement de la religion dans tous les cas où l'on serait tenté de les confondre, reste, en fait, d'après M. Frazer, la caractéristique la plus durable et la plus générale de la magie¹⁴².

La contrainte à l'acceptation de leur sort passe donc par tout ce mécanisme engendré par le proxénète. Toutes ces pratiques et rituels participent ainsi à la crainte à la dévotion totale à l'individu. Les filles sont désormais prisonnières de ces croyances superstitieuses. La sorcellerie, loin d'écumer l'espace rural, se manifeste désormais dans les villes africaines, où elle semble faire de nombreuses victimes et adeptes. En effet,

La fascination exercée [par la sorcellerie] tient encore à son omniprésence dans l'édifice social, quel que soit le niveau auquel on l'appréhende. Tel le sorcier avouant non seulement ses crimes mais ceux d'autrui, elle ne cesse de discourir sur ce qui n'est pas elle : sur la conception de la personne, [...]

¹⁴². Mauss (M.) et Hubert (H.), «Esquisse d'une théorie générale de la magie», *op.cit.*, PP.1-96.

sur les conflits [...] entre individus de générations différentes, sur les luttes entre gens de pouvoir¹⁴³.

La sorcellerie semble se métamorphoser et se décline sous divers aspects. Le dictionnaire Le Nouveau Robert la définit comme une « pratique magique en vue d'exercer une action, généralement néfaste, sur un être humain (sort, envoûtement, possession), sur des animaux ou des plantes (maladies du bétail, mauvaises récoltes, etc.) »¹⁴⁴. Cela dit, nous retiendrons la première partie de la définition proposée par le dictionnaire pour mieux appréhender sa déclinaison dans notre corpus.

L'imaginaire africain voudrait qu'il y ait un monde invisible parallèle au monde réel dans lequel les sorciers se livrent à des guerres et des éliminations des individus, qui de fait, se répercutent dans le monde réel par des envoûtements, des morts ou des maladies.

Et c'est le cas de Jérémie et Thomas, des amis d'enfance de Joseph, dont la maladie est mystique laisse entrevoir ce qui suit :

On l'a amené plusieurs fois à l'hôpital, mais les médecins, et il y avait des Blancs parmi eux, ne lui ont jamais rien trouvé, qu'ils répondent. Ça doit être le sida, que je fais encore. Non, non ! C'est la sorcellerie ! On l'a amené chez Tà Wuna, un féticheur puissant, trop puissant-même, capable de guérir toutes les maladies qui existent, qu'ils disent. Un gars qui soigne avec le pouvoir de Dieu, de Jésus-Christ et des ancêtres. Un gars qui guérit le sida, et qui l'a déjà fait avec de milliers de gens¹⁴⁵.

Le mot est trouvé, la sorcellerie, lorsque la raison et les techniques modernes de la médecine deviennent inefficaces pour trouver ou identifier une maladie, d'emblée en Afrique. De son retour au pays, après plusieurs années d'absence, Joseph apprend que certains de ses anciens amis dont Jérémie sont morts. Et la

¹⁴³. Lallemand (S.), *La mangeuse d'âmes, sorcellerie et famille en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 1988, P.14.

¹⁴⁴. Le Nouveau Petit Robert de langue française, Paris, Millésime, 2008.

¹⁴⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.66.

cause serait la sorcellerie. C'est la raison pour laquelle ces amis lui diront : « c'est à cause de la sorcellerie qu'ils m'expliquent. Et il maigrissait, il maigrissait [...]». Un gars qui était costaud comme un rugbyman qui est arrivé à quarante kilos. Un sac d'os, quoi ! »¹⁴⁶. Face à la description des symptômes liés à la maladie de leur ami, Joseph a déduit qu'il souffrait certainement du Sida et non de la sorcellerie.

On reconnaît l'incapacité de l'entourage du malade à nommer le mal dont souffre Jérémie de même que celui de Tà Wuna, le tout puissant féticheur. Lui, qui pourtant guérit toutes les maladies dont le Sida fut incapable de trouver un traitement adéquat à Jérémie. Car, estiment-ils, à cause de la puissance du sort lancé, une « sorcellerie puissante, trop puissante-même, que même les prières n'ont pu contrecarrer »¹⁴⁷.

Cela dit, même les marabouts qui pourtant prétendent tout soigner, demeurent hélas incompétent face à la « sorcellerie ». De fait, tout semble sujette à la sorcellerie, pour tout mal qui serait indéfinissable, indéterminé, par la médecine renverrait directement à la sorcellerie, aux sorciers. Et c'est dans ce sens que le cas de Thomas, qui est attaqué par « une congrégation de sorciers. », témoigne de l'envoûtement :

Il ne sait pas exactement de quoi il souffre, qu'il dit. Un jour il a une grosse fièvre, un jour une grosse diarrhée, un jour c'est autre chose. Un jour il se sent mieux puis le lendemain, patatras ! Il ne peut même pas se lever. [...]D'abord il a été voir les médecins. Incapables qu'ils ont été de déterminer sa maladie. Puis sa famille a consulté une multitude de féticheurs. Verdict : sorcellerie énorme. Derrière la sorcellerie. L'oncle. Son oncle, son père, sa mère et tout le reste de la famille, ils ont été obligé d'aller se disputer devant Tà Wuna, ce féticheur qui soigne toutes les maladies. Des mois qu'il est resté. Mais rien ! « Cette maladie, c'est une congrégation de sorciers qui l'a provoquée, qu'il dit Tà Wuna ¹⁴⁸».

¹⁴⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse, op.cit.*, P.65.

¹⁴⁷. *Idem*, P.66.

¹⁴⁸. *Ibid*, P.105.

A la suite de cet extrait, se trouve la consternation de Joseph devant Thomas totalement larmoyant dans une société où les hommes montrent peu leurs émotions. Aussi, il faut dire que celui-ci ne sait de quoi il souffre ni de quoi il est atteint mais, on ramène directement à la sorcellerie. C'est ce qu'ont révélé les différents féticheurs qu'il a pu consulter. Ces derniers disent qu'il souffre d'un mal mystique dont le coupable désigné est son oncle.

Avant d'aller voir Tà Wuna, Thomas a été tiraillé entre la cours de la maison de son oncle et celle de son père. En effet, pour certains membres de la famille, il fallait le déposer chez son oncle afin qu'il le soigna vu qu'il était à l'origine du mal qui le rongait. Mais l'oncle à nouveau allait le déposer chez son père. Ainsi, a perduré, cet incessant aller-retour du malade entre le domicile de son père et celui de son oncle. La décision prise est finalement d'aller le faire soigner chez Tà Wuna ; ce sorcier qui guérit toutes les maladies. Il était donc certain qu'il trouverait un remède à Thomas. Malheureusement pour le malade, le grand féticheur n'a rien pu faire pour lui. Car, dit-il :

dans cette congrégation, ils n'utilisent pas seulement nos pouvoirs, la sorcellerie des Noirs. Non ! Ils se servent aussi de la magie noire des Blancs. Moi, j'ai combattu avec l'aide des ancêtres et de Jésus-Christ les forces de chez nous. Les autres, pour les anéantir, il ne reste que les prières !¹⁴⁹

Ainsi, à la lecture de cet extrait, le féticheur Tà Wuna, par cette affirmation, pose les limites de son pouvoir, qui émanerait non seulement des ancêtres, de la magie noire de la magie des blancs, mais également de Jésus-Christ et donc par conséquent, la puissance de guérir toutes les maladies. Il semble y avoir divers niveaux dans la sorcellerie, et celle dont souffre Thomas est de haut niveau : coriace, trop puissante. Elle serait due au brassage de la pratique de la magie noire des Africains et de la magie noire des blancs selon les propos du féticheur Ta Wuna. Et donc, il apparaît, pour étayer son diagnostic, que ce qui reste à faire est

¹⁴⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

de se remettre à Dieu par la prière du prophète Tà Bonga pour définitivement anéantir cette maladie.

On comprend dès lors que lorsqu'en Afrique la médecine moderne ne peut trouver des traitements pour soigner le patient ou est dans l'incapacité de donner un diagnostic, les populations se tournent sans hésiter vers les thérapeutes africaines, vers les sorciers et lorsque ces derniers n'en peuvent plus, le dernier rempart, la dernière solution reste Dieu. Malgré ce prosélytisme, le guérisseur est incapable de sauver Thomas, il mourra.

Dès lors, dans cet univers romanesque où croyance en la sorcellerie et en Dieu cohabitent, les hommes pour vivre se laissent convaincre par les discours des pasteurs et des marabouts. Ceux-ci, en réalité dans l'univers diégétique constitueraient un duo d'arnaqueurs travaillant ensemble ; tantôt les fidèles de l'église de réveils sont accusés de sorcellerie tantôt, c'est le féticheur qui exhorte ces patients malades d'associer ses potions, ses décoctions et partant le port des amulettes au récitation quotidien de la prière, pierre de voute de la guérison divine. Ainsi, cette association de malfaiteurs pour qui leurs intérêts à travers des mensonges et rumeurs quant à une quelconque puissance venant de Dieu ou des ancêtres ou encore des plantes, ne tient lieu que de l'envoutement, la naïveté, la force de la persuasion argumentative des propos à la fois des prophètes mais également grâce à ceux des féticheurs et marabouts. Le peuple dans sa naïveté et partant son obscurantisme reste aveugler et dans une léthargie profonde. Assujettis à ces ordres mystico-religieux, la croyance au miracle du pasteur donc de Dieu et celle des vendeurs d'illusions, les féticheurs et marabout qui se déclarent capable de tout guérir, les populations demeurent incapables de se questionner, de s'interroger de se remettre en cause, de remettre en cause ces pratiques ou du moins la véracité de ces pratiques, leur finalité, leur authenticité quant à la probabilité de leur effet sur la vie de ces gens. Est-ce que ça fonctionne vraiment, la puissance de la main Tà Bonga.

On le voit bien, les personnages de notre corpus ont un rapport particulier avec les croyances. Subir seulement, telle est la représentation de ces individus, « ce qui compte c'est le but, que le comment ou le pourquoi, ça ne

l'intéresse pas. »¹⁵⁰ Et c'est pour cela que les pasteurs, prophètes, hommes proclamé de Dieu, féticheurs et marabout excellent dans cette société. Ainsi, en Afrique, dans la culture noire, comme l'affirme Paul Lando,

L'espace et son contenu appartiennent à Dieu et aux dieux, et les dieux sont toujours positionnés dans l'espace dans un premier temps. Les humains prennent possession du reste de l'espace en s'inspirant des recommandations divines. Ainsi, des forêts sacrées peuvent intégrer la cité et devenir des espaces protégés parce que c'est la volonté des dieux. La position de l'humain n'est pas facile à élucider¹⁵¹.

Il apparaît dès lors que dans l'univers culturel africain intégré à un groupe qui lui dicte les attitudes, les comportements et lui enseigne les codes, l'homme demeure attaché à sa culture et ses pratiques qui le subliment et le hissent au rang de dieu. De ce discours des peuples autochtones, les pasteurs, les prophètes et marabouts, devins ou féticheurs, ont compris les manigances à mettre en œuvre pour assujettir davantage ces populations et pour se faire de l'argent. A ce sujet, les propos de Lumière et Kwédi sont assez explicites :

En traversant la brousse pour venir ici, nous avons trouvé les restes d'une cérémonie. Il y avait une tête de chèvre attachée au tronc d'un arbre, avec une liasse de billet dans la bouche. Il y avait aussi des bouteilles vides, sentant encore le vin de palme. Kwédi avait hoché la tête, avant de dire sur le ton d'une évidence : Oh, ils ont vendu quelqu'un, c'est tout. Ils ont sacrifié quelqu'un à un esprit qu'ils ont payé et nourri pour ses services. La chèvre représente cette personne et...¹⁵²

En traversant la brousse pour amener les filles à Ilondi afin de les préparer au voyage, Lumière avait trouvé les restes d'une cérémonie mystique destiné à

¹⁵⁰. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.103.

¹⁵¹. Lando (P.), *Espaces et sociétés en milieu vodoun : Aménagements et territoires de conflit*, Thèse de doctorat, 2013, P. 13.

¹⁵². Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.71-72.

tuer un homme. C'est pour cette raison que Kwédi estime qu'ils ont certainement sacrifié cette personne. Nous pouvons dès lors poser la question à travers le prisme et l'appréhension de la réalité africaine chez les non-croyants, ceux-là chez qui, ni le fétiche ni Dieu ou la guérison divine n'a de sens. Peuvent-ils rester insensibles à travers la résonance, l'ordonnement des faits culturels et religieux de leur milieu environnant ?

I.2.3. Regard sur les non-croyants

L'univers textuel sur lequel s'articule notre étude révèle une relation peu harmonieuse entre croyants et non-croyants. Le regard des premiers sur les seconds est somme toute dysphorique. A cet effet, les propos de la mère de Joseph en l'encontre de son fils ou de François sont très explicites.

Je suis à peine dehors que Mère m'interpelle. Elle, c'est surtout de messe qu'elle me cause.

- c'est pas mon truc, màma ! que je lui fais.

Je n'y vais jamais !

- Comment ?? Une famille de chrétiens comme la nôtre avoir en son sein un fils du Diable !...

Et la voilà qui se met à discourir sur Lucifer, sur son action partout à Brazza, sur ce qu'il a fait de ma pensée, de mon être. Un diable que je suis. Un être rempli de fiel et de vermine, puisque je ne prie pas.¹⁵³

A la lecture de cet extrait, l'on constate que tous les frères et sœurs de Joseph, de même que ses parents qui vont à la messe tous les dimanches et participeraient aux différentes activités de l'église. Mais ce qui semble surprenant

¹⁵³ Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.91.

c'est que la mère compare son fils Joseph, à la vermine, à un pécheur, au diable à cause de son refus de se rendre à la messe. La mère se demande en effet comment a-t-elle pu fait pour mettre au monde une telle personne, un incroyant. De ce discours sur les représentations sociales et partant de la pratique du fait religieux, il ressort que tout le monde, toute la maisonnée devrait faire et agir comme eux, penser et réfléchir comme eux. Avoir une opinion contraire à la leur, signifie se mettre à dos toute la famille.

A la lecture de *L'Impasse*, Daniel Biyaoula, une fois de plus, nous décrit à travers ces propos, l'importance de la religion dans la société africaine. Il en résulte de cette critique la résonance du jugement du prochain, qui semble s'actualiser dans l'univers romanesque. C'est le cas, lorsque Joseph sort avec François puis revient tard et tout seul chez lui. En le sermonnant, ses parents estiment que François est un mauvais garçon qui aurait des mauvaises fréquentations :

il ne te fera connaître que des lieux de perdition ! Ce n'est pas une bonne fréquentation ! Il n'est pas vraiment respectueux ! De plus il paraît qu'il fume l'herbe ah ! Il a un cœur de Satan, ce garçon ! C'est pas comme Théophile ! lui c'est quelqu'un de bien !¹⁵⁴

Dans ce discours, il y a une comparaison évidente entre François le pécheur et Théophile, le vertueux, le chrétien, dont apparemment tout oppose. L'un vivrait dans le péché et l'autre, pieux et respectueux, ne traîne pas dans les bars, ne fume pas et ne boit d'alcool. Effectivement, pour les chrétiens, l'exposition, la fréquentation à la vie mondaine, à la consommation de la cigarette et de l'alcool, représente la débauche, des vices qui éloignent l'homme de Dieu.

Depuis son retour à Brazza, Joseph s'étonne de la transformation, du changement de comportement de ses amis. Leur quotidien oscille entre la religion, la croyance en la sorcellerie et la critique des non-croyant. C'est ce que démontre la discussion entre Philippe, le jeune frère de Joseph et François.

¹⁵⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.82.

- Et toi, tu ne te nourris que d'alcool ! que lance Philippe.

- Et oui ! Une autre façon de prier ! que dit François.

- Arrête de dire des bêtises ! qu'il fait, Denis.

- Des bêtises ? Mais quelles bêtises ? On dirait que t'as encore rien compris, toi ! [...]

- Des paroles de soûlard, hein ? Pourtant je n'ai presque rien bu ! En tout cas, je ne suis pas soûl. Et tu ne me feras pas changer d'avis que l'alcool et la prière, c'est presque la même chose. Les seules différences entre eux, c'est que l'alcool, lui, il faut l'acheter, et puis son abus, ça coupe complètement les moyens, alors que la prière, c'est tout gratuit. Et plus on en use, plus ça vous donne l'illusion de réaliser quelques choses. Même le plus démunis y a accès.¹⁵⁵

Dans cet extrait et partant de l'énonciation d'une telle théorie, François estime que la prière endort le peuple, elle le maintient dans un état de léthargie, d'impuissance et de nonchalance dans laquelle il refuse de se révolter face aux inégalités maintenues par les politiques. Il pense qu'en restant dans la prière que celle-ci déclencherait la fin de leurs difficultés. Croire sans avoir vu ou la croyance en Dieu, en la foi sans vouloir changer les conditions de vie matérielle est bien trop un idéal auquel il ne peut se résoudre et par conséquent, il le qualifie d'absurde.

Mais, il se trouve qu'en Afrique, les nouveaux chrétiens révélés dans les églises de réveils préfèrent s'engouffrer dans leurs dogmatismes. Dogmatisme en effet, caractérisé par la foi, est l'attitude de l'homme qui accepte et tient pour vraies des réalités qui lui sont invisibles, ou incontrôlables (Hébreux 11.1). La foi est un acte par lequel le croyant se remet volontairement à Dieu, le reconnaissant comme fidèle et capable de tenir ses promesses. Ce serait donc la manifestation d'une grâce divine quelconque qui les sortirait de la pauvreté. Ils se confortent dans l'idéal à venir, l'espoir d'un changement qui se fait pourtant si attendre. Mais, cet

¹⁵⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.68.

espoir qui est au fondement de la vie chrétienne, semble si inaccessible pour eux. Il leur permet de supporter l'insupportable à travers toute la misère, la pauvreté et les vices qui se présentent à eux dans la transformation et dans la mutation de la société africaine contemporaine : « c'est essentiel, cette chose-là qu'est l'espoir ! Comment !!! Mais ça fait vivre ! Sans lui, la vie serait impossible ! que dit Philippe. »¹⁵⁶. L'espoir demeure un masque, un voile qui empêche de voir la réalité, l'évidence et dans lequel se déploierait tous les possibles d'une vie meilleure.

La religion apparaît comme une illusion, un monde fantastique produit par notre imaginaire, dans lequel l'individu se réfugie pour oublier sa propre misère, « la religion est le soupir de la créature opprimée », (voir Critique de la philosophie du droit de Hegel (1843). Elle serait de ce fait qu'un simulacre pour supporter la vie. Une existence qui se voudrait meilleure, débarrassée de tous les maux du quotidien, voilà exactement, ce à quoi ils s'attendraient. Mais les propos de François, bien souvent pessimistes sur cet espoir ne semblent pas toujours faux.

On est dans un égout, dans un champ de repos, tu comprends ? On est sur la paille, quoi ! Moi, tu vois, j'ai trouvé le moyen de ne pas penser à tout ça vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je bois. Quand je ne traficote pas, je bois. C'est ma consolation à moi. Je ne suis pas le seul à avoir trouvé ce refuge-là. Une multitude qui le fait. Mais, vrai, je te le dis, moi, je sais que je fuis.¹⁵⁷

De cet extrait, se dessine le refus de François à fréquenter les églises, à être comme ses amis chrétiens, ne pouvant plus traduire la réalité sociale qu'en réponse à une prétendue divination ou fait divin alors que la vérité prend forme à travers l'impasse dans laquelle ils vivent. Tous ces hommes faméliques et miséreux : « Je ne vois rien autour de moi. Je ne vois rien devant moi. Qu'une impasse, que la nuit partout ! »¹⁵⁸. C'est aussi le cas, lorsqu'il accompagne Joseph

¹⁵⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.69.

¹⁵⁷. *Idem*, P.71.

¹⁵⁸. *Ibid.*

déposer les différents colis et courriers qu'il doit déposer chez les parents de ses amis de Poury. C'est partout la désolation qui se présente à eux. Lui, qui depuis quinze années n'est pas revenu à Brazzaville rencontre sur son passage des gens qu'il a autrefois connu et qui ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes : « Des gars et des filles qui n'ont même pas quarante ans, qui ont l'air d'en avoir quinze ou vingt ans de plus. Tous maigres, tous pas heureux, tous sans travail. Des végétatifs, quoi ! »¹⁵⁹ Dans ce cas, comment croire en un Dieu qui semble muet aux supplications d'une population meurtrie, affamée.

C'est toute cette misère qui confine François dans l'idée de refus de tout espoir, de tout changement à venir. Il est certainement aisé d'accuser les politiques, mais que fait ce peuple, pourquoi donc cette passivité de l'africain face à sa réalité. Serait-il condamner à tout recevoir de l'occident, aide de tout genre sans pour autant chercher lui-même à se construire, à se réaliser ?

Autant de questions qui semblent sans réponse. Mais, comment François penserait-il un jour sortir de cette épouvante ? Des pays où des bistrots et des lieux de prière sont plus nombreux que des écoles ou des hôpitaux qui sont par excellence les endroits qui soignent le corps et l'esprit. Nos gouvernants préfèrent abrutir et endormir le peuple à travers des églises et l'alcool. Comme le souligne d'ailleurs François : « [...] Et tu peux être sûr que dans tous les bars c'est la même chose ! Et il y en a beaucoup de bars, à Brazza ! Autant que les lieux de prières ! En tout cas, plus que les écoles et beaucoup beaucoup plus que les hôpitaux... »¹⁶⁰. Ce monologue de François peut s'inscrire dans une approche de l'interaction entre la narration textuelle et la réalité sociale environnante qui sert de fil conducteur aux romanciers de nos corpus.

¹⁵⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.72.

¹⁶⁰. *Idem*, P.75.

I.3. La figure de l'enfant dans la société

Si la religion est donc « l'opium du peuple » au sens où elle serait comme une drogue qui tend à faire oublier nos souffrances par la promesse d'un bonheur éternel, il n'empêche que la littérature puise sa substance dans les représentations sociales, dans la réalité quotidienne des populations. Ainsi, cette écriture, cette dénonciation de cette quotidienneté peut aussi s'inscrire à l'explication de la marginalisation de l'enfant ou la figure de « l'enfant sorcier » en Afrique.

I.3.1. La figure de l'enfant sorcier

Tout comme les enfants-soldats, les enfants de la rue, un nouveau fléau appelé « *Bandoki* »¹⁶¹ en lingala, dépeint cette réalité sociale, que l'on qualifie au Congo par l'appellatif « enfant sorcier », qui se développe de manière inquiétante. Ce phénomène est assez récent et vient de l'émergence des sectes religieuses, de la situation sociopolitique et la guerre civile qui perdure dans cette partie du monde. L'accroissement du nombre des enfants orphelins et le manque de moyens des familles pour s'en occuper sont des éléments qui participent à l'évolution des enfants sorciers. Soulignons cependant qu'ils ne viennent pas seulement,

des parents pauvres mais il y a aussi ceux des familles nanties. Le phénomène de la vision des pasteurs et la pauvreté criante qui fait suite au paiement à compte-goutte du salaire et la dégradation du tissu social sont comptés parmi les diverses causes de ce fléau¹⁶².

On peut remarquer un facteur plus grandissant qui trouve sa signification dans le phénomène de la mainmise des pasteurs et des marabouts dans le cercle

¹⁶¹. Bandoki en lingala, langue parlée au Congo-Brazzaville et en République Démocratique du Congo, signifie enfants sorciers.

¹⁶². www.groupeavenir.fr consulté le 19 janvier 2013.

familial. L'enfant qui pourtant, dans la culture traditionnelle africaine est une richesse devient ici la principale cause des malheurs qui accable une famille. Incapable d'élever et de nourrir leurs progénitures, la plupart des parents démunis n'hésitent pas à les accuser de tous les maux et font d'eux, leur bouc-émissaire. C'est ce que Musango confirme en ces termes : « [je] suis véritablement comme les autres, tous ces autres que leurs parents ont chassés et qui se nourrissent comme ils peuvent à même les nombreuses décharges improvisées où des ordures s'amoncellent en plein cœur de la ville. »¹⁶³ Par l'utilisation de l'embrayeur « je », dans ces propos Musango se définit comme l'énonciateur singulier du texte et comme le personnage à partir duquel s'actualise le récit. Elle parle aussi bien d'elle que des autres enfants en s'identifiant à eux.

Ainsi, dans cet extrait, il ne s'agit pas d'un échange de parole entre deux ou plusieurs personnes mais plutôt d'un monologue intérieur de Musango qui interpelle sur le sort que lui réserve les portes ouvertes de la rue. Ainsi donc, Musango use d'un « je » inclusif en le subsumant aux syntagmes nominaux « les autres », « tous les autres ». La répétition de ce syntagme « autres » vient non seulement renforcer le discours de l'énonciateur mais cherche aussi à attirer l'attention du lecteur sur ces « autres » que des familles entières n'hésitent pas à jeter dans la rue. Le pronom indéfini, « les autres », renvoie au pronom personnel du pluriel, « ils », qui signale une cataphore grammaticale¹⁶⁴. En effet, « ils » est le représentant textuel du sème /enfants/ que le locuteur révélera au cours du déroulement de l'énoncé. Dès lors, Benveniste considère ces éléments linguistiques,

comme des éléments non personnels dans la mesure où leur référent peut être animé ou non, humain ou non, concret ou abstrait, proche ou lointain. Ils ne désignent « spécifiquement rien ou personne »

¹⁶³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.190.

¹⁶⁴. Il y a deux types de cataphore, l'une est rhétorique et l'autre grammaticale. La cataphore grammaticale est un sème ou un syntagme, qui renvoie dans un énoncé à un segment de phrase à venir nommé conséquent. Les noms, les adverbes ou les pronoms peuvent jouer le rôle de cataphore. La cataphore rhétorique quant à elle, ressemble l'anacoluthie, elle est la position d'un groupe nominal ou d'un pronom en fin de phrase.

puisqu'ils ne sont identifiables que dans un environnement interne au discours, grâce aux énoncés précédents ou suivants.¹⁶⁵

Dans ces énoncés à la troisième personne, ces types d'éléments ne peuvent pas être considérés comme des embrayeurs car ils ne participent pas activement au déroulement de l'énonciation. Leur évocation dans le discours est due à la volonté du narrateur de les prendre comme «objet du discours ». Ce pronom dans la phrase permet donc d'identifier le référent « enfant-sorcier » dont il est question ici. Dans l'énoncé, le désignateur pronom « ils », devient un « non-je », car le « je » principal relate ce qui advient aux enfants dits sorciers lorsqu'ils sont livrés à la justice populaire,

[ils] ont parfois cinq ou six ans. Jetés à la rue, ils sont cueillis par des voisins déchaînés qui s'investissent de la mission de justifier l'expulsion parentale. Un pneu usé leur est passé autour du corps, qui leur immobilise les bras. On y met le feu. S'ils brûlent, ils sont des sorciers.¹⁶⁶

Toutefois, le pronom « je » (qui représente Musango) est susceptible de subir les mêmes supplices que les autres enfants si des voisins mal intentionnés s'acharnent sur elle, « je suis de ceux qui doivent subir le supplice du cercle de feu »¹⁶⁷. Le verbe perfectif être, « je suis » et de modalité « doivent » indiquent qu'elle pourrait être brûlé par le feu, ce qui n'est pas encore, semble-t-il son cas, d'où l'utilisation du pronom « ils » exclusif.

Il y a un processus de désunion du « je » énonciateur avec les autres enfants. Dans l'énoncé en effet, l'utilisation du point signale la fin du discours sur soi du personnage. Musango dévoile dans la suite du texte un discours dans lequel, elle s'exclue instinctivement des autres,

¹⁶⁵. Dillou (J-F.), *L'analyse textuelle*, Paris, Armand Colin, 2006, P.57.

¹⁶⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*

¹⁶⁷. *Idem.*

je suis de ceux qui doivent subir le supplice du cercle de feu. Ils ont parfois cinq ou six ans. Jetés à la rue, ils sont cueillis par des voisins déchaînés qui s'investissent de la mission de justifier l'expulsion parentale.¹⁶⁸

On voit qu'il y a un changement du récit de soi dans le premier syntagme narratif et la suite du discours avec l'absence de l'embrayeur « je » dans le second énoncé. Par cette technique d'écriture, le narrateur se désolidarise de la situation fataliste des autres enfants que les stratégies énonciatives révèlent avec effroi. L'usage des embrayeurs¹⁶⁹ permet ainsi de séparer l'énoncé individuel et le discours sur les enfants sorciers. La seconde partie du discours met en exergue la violence des actes qui sont le quotidien de ces enfants. L'extrait ci-dessous permet de relever ce qui suit en ces termes :

[un] pneu usé leur est passé autour du corps, qui leur immobilise le bras. On y met le feu. S'ils brûlent, ils sont des sorciers. Il est très rare que le pneu usagé ne s'embrase pas immédiatement, que les cris de l'enfant ne viennent pas faire entendre qu'un peuple tout entier renonce à son futur, le piétinant furieusement, un peu comme on écrase un scarabée ou un mille-pattes. L'avenir est devenu un insecte nuisible dont la dépouille écrasée laisse échapper une odeur de caoutchouc carbonisé.¹⁷⁰

La technique argumentative de Musango démontre une explication sur les personnages et lieu dans lequel ils se trouvent. Aussi, les syntagmes négatives imprègnent le texte et sont associés par une assonance insistante en « é ». Il en résulte dès lors, une unité phonétique sur l'axe syntagmatique de la figure /enfant/ ; « jetés », « déchaînés », « usés », « passé », « sorciers », « usagés »,

¹⁶⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*

¹⁶⁹. Le terme embrayeur en linguistique renvoie à tous les indices narratifs qui participent à l'actualisation de l'énonciation. Les pronoms et les unités temporelles constituent des embrayeurs.

¹⁷⁰. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*, PP.190-191.

« écrasés », « scarabée » « carbonisé » qui ne sont que le vécu de ces enfants sorciers.

Par ailleurs, dans l'extrait que nous analysons, l'oxymore ¹⁷¹ qui se dévoile dans « l'avenir est devenu un insecte nuisible », et le participe présent renforcé par l'adverbe dans « qu'un peuple tout entier renonce à son futur, le piétinant furieusement » viennent conforter le lecteur dans l'anéantissement de l'avenir de cette partie du monde. L'enfant se révèle dans un espace où ses droits sont bafoués et il n'a d'autres options que de subir ces supplices.

Les rares associations ¹⁷² qui essaient de lutter contre ce phénomène sont limitées financièrement. Elles ne peuvent pas prendre en charge toutes les carences dues à l'absence des politiques publiques en matière de protections et de sécurisation des orphelins abandonnés.

Dès lors, le tableau ci-dessous nous permet de dresser le profil de ces enfants dits sorciers à partir de catégories telles que le niveau d'éducation, l'âge, la situation familiale et le sexe.

¹⁷¹. L'oxymore est une figure du discours qui consiste en une relation disjonctif entre deux termes présents dans une même phrase.

¹⁷². Il y a parmi elles, la Communauté du Chemin Neuf à Kinshasa, mais faute de moyen conséquent elle ne peut mener à bien ses activités. Il y a aussi l'UNICEF qui s'implique à sa manière.

Tableau : profil des enfants dits sorciers¹⁷³

Profil des enfants dits sorcier						
Situation familiale	Niveau d'éducation		Âge		Sexe	
	%		%		M	F
Parents en vie	2%					
Parents décédés (père et mère)	15%	Complètement analphabètes	15%	3ans		
Familles divorcées (père ou mère)	32%	Partiellement Analphabètes	30%	à	70%	30%
Familles monoparentales	5%	3 à 5 années d'études	50%	18 ans		
Familles reconstituées	3%					
Familles pauvres	90%	Complété Ecole primaire	10%			

Commentaire du tableau :

¹⁷³. François Kibwengue El-Esu, *Les enfants sorciers d'Afrique : Perspectives théologiques*, coll. Eglises d'Afrique, Paris, L'Harmattan, 2008.

Pour une meilleure compréhension du tableau du profil des enfants dits sorciers, le pourcentage indiqué sur chaque catégorie est à lire de la manière suivante :

- Dans la situation familiale :

Sur 100 familles dont les deux parents sont encore en vie 2% des enfants sont sorciers.

Sur 100 familles dans lesquelles les deux parents sont morts, 15% sont des accusés de sorcellerie.

Sur 100 familles dont les parents sont divorcés il y a 32% d'enfants sorciers.

Sur 100 familles monoparentales 5% des enfants sont sorciers

Sur 100 familles reconstituées il y a 3% des enfants qui sont dits sorciers.

Sur 100 familles 90% sont des enfants sorciers.

On retient donc que ce sont les familles pauvres qui sont les plus touchés par ce phénomène urbain.

Sur le plan de l'éducation,

Sur 100 enfants 15% sont complètement analphabètes

Sur 100 enfants partiellement analphabètes 30% sont sorciers

Sur 100 enfants qui ont fait le primaire 50% sont considérés comme sorciers.

Sur 100 enfants qui sont allés au-delà de l'école primaire 10% d'entre eux sont sorciers.

L'âge des enfants varie entre 3ans et 18 ans et sur 100 garçons, 70% sont dits sorciers alors que sur 100 filles 30% sont déclarées enfants sorciers.

Au regard du tableau il importe de souligner que la pauvreté, le niveau d'éducation, les enfants de sexes masculins et le divorce des parents, sont les principaux facteurs aggravants de ce phénomène.

A ces figures de l'enfant sorcier, il faut ajouter d'autres éléments non négligeables qui actualisent ce phénomène en Afrique subsaharien. Il peut se décliner sous d'autres angles tels que : « les handicaps physiques et les maladies.

C'est ce qui est le cas du personnage central de l'œuvre *Contours du jour qui vient*. C'est parce que Musango souffre de la drépanocytose »,¹⁷⁴ qu'elle a été accusé par la voyante Sésé d'avoir tué son père afin de se nourrir de son sang. C'est la société à travers les croyances qui décrète si un enfant est sorcier ou non. Les conséquences chez ces enfants marginalisés sont désastreuses, morbides.

En dépit des crises (politique ou économique) qui sévissent dans le continent, les pays africains devraient mettre en place une législation commune capable de juger et de protéger les victimes et partant, ils devraient être capables d'élaborer une stratégie adéquate, en rapport avec la protection des droits des enfants.

I.3.2. L'aîné ou le pouvoir de l'autorité

L'un des éléments qui caractérise la culture africaine est le respect dû aux aînés. L'aspect traditionnel met un point d'honneur pour le fonctionnement de ces normes. La culture africaine est régie par des codes fondamentaux qui confèrent des règles et devoirs à chaque individu et lui attribue une place au sein de la société. Aussi, la communauté est stratifiée de telle sorte que tout individu occupe une place définie et des devoirs qui lui sont propres. Il ne peut guère empiéter sur les droits et devoirs des autres au point d'en être indexé ou exclu. C'est le cas du respect que les cadets doivent aux aînés et qui constitue l'une des caractéristiques de cette culture. Ainsi, l'extrait ci-dessus nous permet de l'explicitier en ces termes,

Qu'est-ce que tu dis ?? Où est le problème, hein ??
Tu as entendu ! Louise ! Tu es témoin ! Tu es
témoin, hein ? Mais qu'est-ce qui se passe dans ta
tête, toi là ? Comment !!! M'appeler Samuel moi !
Me dire Samuel à moi ??? Mais nous sommes nés le
même jour toi et moi ou quoi ? Tu sais ce que c'est

¹⁷⁴. La drépanocytose est une maladie très fréquente chez les populations d'origine africaine. Elle se caractérise par de fréquentes fièvres, des troubles cardio-pulmonaires, un retard de la puberté et d'autres troubles plus ou moins graves.

le respect, toi ? Tu sais le respect que tu me dois, toi ? Tu crois que c'est parce que tu as passé quelques années à l'étranger que tu peux te permettre de marcher sur les traditions ? Tu es blanc, toi ? Tu es devenu blanc, toi ? Allez ! Viens ici et agenouille-toi devant moi, tu entends ? Viens t'agenouiller devant moi, je dis !

-Tout de même Samuel !

-Comment ? Tu continues ?? Mais je vais te montrer qui est l'aîné moi ! Qu'il hurle en se précipitant vers moi le bras levé.¹⁷⁵

Dans ce discours il se dégage une isotopie de /la colère/ dans laquelle s'articule une valeur négative du manque de respect. Il faut dire que Samuel, l'aîné de la famille se met dans cette colère parce que Joseph a osé l'appeler par son nom sans ajouter la particule « ya », « yaya » ou « djadji » comme il est souvent de coutume dans certaines régions d'Afrique Centrale.

Les petits-frères ou petites-sœurs au Congo ou au Gabon par exemple, ne peuvent prononcer le nom ou prénom de leurs aînés sans y ajouter le dénominatif « ya » ou « yaya » pour montrer la hiérarchie qui s'actualise à travers les différents membres d'une même famille ; le fait de l'oublier signale un manque de respect.

Celui qui est né avant, le grand-frère ou la grande-sœur représente l'autorité et peut parfois prendre le rôle du père ou de la mère lorsque ceux-ci sont absents. Notons toutefois que ces pratiques tendent à disparaître supplanté par un mode de vie occidentalisé. Le personnage de Samuel se voit donc spolier de ses attributs d'autorité et d'aînesse par son cadet Joseph. Il importe de souligner que les rapports sociaux au sein de la famille, du village, se réalisent à partir de la contribution, de la redistribution et par conséquent, à partir des rapports sociaux économiques. Celui qui a l'argent, aussi petit soit-il dans la hiérarchie familiale et sociale, devient le grand frère. Car, l'argent gouverne et donne le pouvoir à celui qui le possède. Ainsi, l'attitude de ce jeune frère vient donner une charge négative à l'objet de valeur, qui est le respect. Ce sème perd toute sa valeur à l'instant où Joseph nomme son frère Samuel. Il dit à ce propos : « M'appeler Samuel moi !

¹⁷⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.137.

Me dire Samuel à moi ??? Mais nous sommes nés le même jour toi et moi ou quoi ? Tu sais ce que c'est le respect, toi ? Tu sais le respect que tu me dois toi ? »¹⁷⁶.

D'emblée, on note une corrélation entre le respect et la hiérarchisation des individus selon les âges. Samuel insiste sur le respect que lui doit Joseph qui se thématise par la strate hiérarchique d'âge qui les sépare. Aussi pour signaler cette différence entre les deux personnages, Samuel actualise l'énoncé autour de lui en utilisant plusieurs fois le pronom à la première personne du singulier (**M'**appeler, **Moi**, tu **Me** dois, toi ?).

L'ensemble de ces syntagmes a pour seul but de justifier le respect que lui doit Joseph. La succession entre le pronom à la première personne du singulier « Moi » ou « Me » et celui à la deuxième personne du singulier traduit cette volonté de Samuel de marquer l'infériorité de Joseph et de lui faire ancrer son autorité dans son inconscient. La supériorité liée à l'âge et le respect sont étroitement liés.

L'âge et le respect dans cet énoncé fonctionnent donc comme un couple de mots qui créent et manifestent le respect des plus petits envers leurs aînés. Dans le discours de Samuel se révèle également la ponctuation forte qui se révèle par les deux phrases interrogatives marquées chacune par deux points d'interrogations ; elles renforcent l'expression de la colère qui bouscule chez Samuel.

La scène se situe en Afrique et il semble que le temps que Joseph a mis en Occident, a altéré son jugement sur les valeurs véhiculées dans son pays. A ce propos, Samuel lui dit : « Tu crois que c'est parce que tu as passé quelques années à l'étranger que tu peux te permettre de marcher sur les traditions ? Tu es blanc, toi ? Tu es devenu blanc, toi ? »¹⁷⁷. Cependant, ce n'est pas parce que Joseph vit en Europe qu'il peut oublier les principes de la culture africaine, qui sont axés sur le respect des aînés. Dans cet énoncé, la tradition se décompose en une dualité

¹⁷⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

¹⁷⁷. *Idem.*

dans laquelle s'oppose la tradition du point de vue de //l'Afrique traditionnelle// et //le modernisme occidental// révélé par l'attitude de Joseph.

Les deux principaux personnages sont rivés sur leur point de vue au point où Samuel ose même lever le bras sur son frère pour lui montrer qui est l'autorité. L'impératif présent du verbe aller et la répétition du syntagme « viens ici et agenouille-toi devant moi tu entends (...) Viens t'agenouiller devant moi je dis ! »¹⁷⁸ signalent le pouvoir dont jouit Samuel au sein de la famille et la correction qu'il veut infliger à Joseph s'inscrit dans ce cadre. Cependant, la locution « tout de même » émise par Joseph crée une graduation de la //colère// chez Samuel. Joseph se considère donc comme « un évolué » qui n'a de compte à rendre à personne. Après tout, être un « évolué » ne signifie pas absence de respect. Il y a certainement une aversion, ou une sorte d'ostracisme aux valeurs traditionnelles qui ne correspondent plus avec le modèle économique et social actuel. L'espace se lit sous l'aspect d'un lieu discordant et donc ambigu où chaque partie tient sur ses positions.

La relation entre l'espace et les individus sont perceptibles à travers des valeurs négatives qui s'y déploient. De ce fait, la corrélation affective des personnages est perçue comme glaciale. Samuel éprouve une grande colère de même Joseph de son côté ne veut pas se laisser humilier par son aîné. Le sème //tradition// laisse place ici à une ambiguïté non résolue qui installe les deux frères dans une posture bien distincte. C'est suite à ce différend que Samuel convoque une réunion familiale pour laver son honneur.

Dès qu'on me reconnaît, une espèce de froid enveloppe les gens. Denis me conduit jusqu'à l'endroit où sont installés les anciens de la famille. Ils sont assis en rond. On me dit que je dois me mettre au centre de ce rond. Je marque une hésitation....Je n'ai, posés sur moi, que des yeux réprobateurs, radiants. Je n'entends que des silences et des paroles écrasantes. Les voix de père et d'oncle Titémo me relèguent au fond des abysses où l'on est comme aveugle. On tient la bride haute avec moi.

¹⁷⁸. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit.

On me vitupère. Je fais tache dans la famille qu'on me dit... On veut, on exige que je sois, que je n'existe pas. On me met en demeure de battre ma coulpe, de m'effacer devant Samuel, d'être à sa dévotion, de le révéler. ... On me fait courber la tête, on me fait baiser la terre devant Samuel. Je regarde le sol devant lui.¹⁷⁹

A la suite de cet extrait, on peut dire que ce refus entraîne une crise au sein de la famille. Ainsi, parents, oncles, tantes et cousins se réunissent pour demander réparation à Joseph. Car, il a tort et son comportement vis-à-vis de la famille peut être jugé de déviant, de transgression des normes et des valeurs admises dans la société. Il doit s'effacer devant son aîné, à qui il doit dévotion, et même révérence. Au cours de cette réunion, les anciens vitupèrent contre Joseph et le blâme fortement, puis, ils lui demandent de s'abaisser devant Samuel, son grand-frère, afin de s'excuser, aussi dira-t-il : « [on] me fait courber la tête, on me fait baiser la terre devant Samuel. Je regarde le sol devant lui. »¹⁸⁰.

Dans l'extrait ci-dessus, ils se dégagent deux isotopies : l'humiliation pour l'un et le respect réhabilité pour l'autre. La corrélation entre la tradition et la modernité s'oppose de nouveau. Cette opposition se tisse dans l'espace à partir de l'incompréhension de la famille face au comportement de Joseph qui s'inscrit en marge du contexte traditionnel. Il a semble-t-il du mal avec ces pratiques avilissantes et passéistes qui ne donnent aucune opportunité à la personne de se défendre et de vivre librement.

Dans cet espace, l'individu appartient à un groupe et c'est lui qui l'oriente et le guide. Ils sont interdépendants l'un de l'autre et l'individu en tant qu'être singulier ne peut se construire hors du groupe. Lors d'un deuil, d'un mariage, d'une palabre ou d'un conflit entre deux hommes comme c'est le cas ici, la communauté à laquelle appartiennent ces gens se réunit afin de décider de la sanction ou de la solution la mieux adaptée à chacun des protagonistes. Pour ce

¹⁷⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, PP.140-141.

¹⁸⁰. *Idem*.

qui est de notre exemple, on note que la famille entière est du côté de Samuel et sanctionne Joseph.

Il est invité à se rendre au centre du cercle pour s'excuser publiquement devant le grand-frère offensé. L'espace se dévoile sous un aspect objectif pour la communauté alors que pour Joseph, il est subjectif, c'est-à-dire qu'il est contraire à sa réalité ; qui elle ne conçoit pas une telle humiliation face à un supposé manque de respect. L'attitude de l'assemblée signale la grandeur de la faute de Joseph. Il n'a plus d'autre issue que d'écouter les réprimandes de ses parents. L'espace traditionnelle renferme les traits de la condamnation et du blâme. L'assemblée sous les voix de « père » et de « oncle Titémo » s'investit pour l'accabler.

L'anaphore dans l'énoncé traduit bien ces faits. Les regards froids de l'assemblée cèdent la place aux réprimandes de son père et de son oncle. L'interaction entre l'espace et la réhabilitation des droits de Samuel se solde par l'exigence faite à Joseph de s'effacer devant cet aîné. Cet espace révèle des axiologies dysphoriques car l'équilibre est perturbé par un seul individu : Joseph. Ce reproche des personnes présentes à la réunion est l'un des aspects de l'attitude communautaire de l'Afrique traditionnelle. C'est-à-dire que quand un individu commet une faute, toute la communauté a le droit de le ramener à l'ordre. A la différence du monde occidental ; le sujet africain n'appartient pas seulement à sa famille restreinte et de ce fait, tout membre de la société peut se permettre de donner son avis lorsque l'individu a mal agit ou se comporte mal.

Dans ce passage, le « je » est contraint de subir ces réprimandes et ne trouve personne capable de plaider pour sa cause. Il fait l'expérience de ce que représente le manque de respect d'un cadet face à son aîné. Contraint par l'assemblée de s'excuser devant Samuel, il devient un « non-être », il doit s'effacer devant lui, être à sa dévotion totale. L'isotopie de la dévotion montre qu'il ne s'appartient plus à lui-même, c'est cette communauté qui décide de ce qu'il est, de sa personne. On note le fait traditionnel humilie et broie sur des idées qu'il n'arrive pas à défendre. Pour un regard extérieur, un lecteur étranger, il peut s'agir d'une dictature, et, pourtant, ce n'est pas une forme de soumission, mais seulement le

respect de certains codes de la tradition, et il faut obéir pour ne pas être exclu du cercle familial.

Joseph ne doit pas déroger à la règle du respect qu'il doit à Samuel, d'autant plus que c'est lui qui nourrit et prend soin de la famille. Appeler un aîné par son prénom est très grave et décevant car dans la cellule familiale on n'est pas tous au même niveau d'égalité.

I.3.3. La peau noire comme invariant d'exclusion sociale

Du point de vue de l'esthétique de la réception, l'œuvre littéraire doit être appréhendé par rapport à son espace de production « afin que l'on puisse déterminer sa situation historique, son rôle et son importance dans le contexte général de l'expérience littéraire »¹⁸¹. La critique littéraire s'est longtemps limitée dans le rapport entre le texte et l'auteur tout en omettant le dialogue entre le texte et le lecteur.

A cet effet, Michael Riffaterre estime que « ce n'est pas dans l'auteur, comme les critiques l'on longtemps cru, ni dans le texte isolé que se retrouve le lieu du phénomène littéraire, mais c'est dans une dialectique entre le texte et le lecteur »¹⁸². Aussi, l'interaction entre le texte et le lecteur nous permet d'analyser la peau noire comme signe d'exclusion dans le discours.

Dans *l'Impasse*, le narrateur renseigne le lecteur sur le problème lié à la perception de la peau noire. Dans certaines régions africaines, la dépigmentation de la peau par des produits nocifs est un véritable fléau de société. En effet, le fait d'être clair de peau serait un critère de beauté et permettrait d'acquérir une admiration évidente de son entourage. Cette posture laisse entrevoir l'aversion que certaines personnes ont de leur couleur de peau.

¹⁸¹. Jauss (H.R), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », P.63.

¹⁸². Riffaterre (M.), *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982, coll. « Points. Essais », P.92.

Dans l'inconscient de ces peuples, de certains ressortissant africains, la peau revient semble-t-il à se rapprocher de la couleur de peau de type caucasien, qui serait le teint par « excellence ». Pour de nombreuses personnes, être clair de peau ou métisse (être née d'une noir et d'un caucasien par exemple) est un statut très envié. Et cette logique a correspondu dans l'administration coloniale à partir du code de l'indigénat.¹⁸³ Elle se manifestait par exemple dans les fonctions réservées aux autochtones ou les fonctions subalternes, où les personnes métisses étaient mieux appréciées et occupaient de meilleurs postes que les autres à cause de la couleur de leur peau.

Les personnes qui ont un teint de peau plus foncé que la normal sont souvent en proie à des insultes ou rabaissé, ces railleries se manifestent aussi envers les personnes maigres. Alors qu'en Occident, la grosseur est synonyme de maladie ou de mal être, en Afrique, elle demeure l'un des critères de bien-être, d'épanouissement. Un personne maigre ou fine est pointée du doigt ou dénigrée par son entourage. C'est le cas de Joseph dans *L'Impasse*.

De retour dans son pays après quinze ans d'absence, sa famille le trouve trop mince : « elle me glisse à l'oreille qu'elle craint que je ne sois malade, pour quelqu'un qui vient de France je suis d'une maigreur à faire peur. Elle demande si je ne crève pas de faim à Paris »¹⁸⁴. Et pour renchérir, « faut que je prenne du poids, qu'il me dit, parce que je suis vraiment trop maigre, que je ne dois pas manger en France »¹⁸⁵.

Plus tard de retour en Europe, se décaper la peau et il va se goinfrer de nourriture afin de prendre plusieurs kilos. Il faut dire que sa famille et son entourage se moquaient souvent de sa couleur de peau qui est plus sombre que la

¹⁸³. Le code de l'indigénat est « un recueil de mesures discrétionnaires destinés à faire régner le « bon ordre colonial », celui-ci étant basé sur l'institutionnalisation de l'inégalité et de la justice. Ce code fut sans cesse « amélioré » de façon à adopter les intérêts des colons aux réalités du pays. » in www.axl.cefan.ulaval.ca/afrique/indigenat_code.htm consulté le 20 juillet 2014.

¹⁸⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse, op.cit.*, P.51.

¹⁸⁵. *Idem*, P.55.

moyenne, d'où son surnom Kala¹⁸⁶. Justin, étant aussi très noir de peau que Joseph, va lui raconter tout ce qu'il a pu subir à cause de ce teint.

Tu sais comment on m'appelait quand j'étais gosse ? Qu'il fait, l'œil étrange. Le Goudron. ... Tu n'as pas besoin que je t'explique pourquoi, n'est-ce pas ? Et tu sais qui me l'avait trouvé ce nom ? Celle qui paraît m'a mis au monde ! Et il m'a suivi partout ce surnom. Je n'ai presque eu personne pour me défendre... Elle se demandait comment elle avait pu donner le jour à un enfant aussi noir que moi. ... Elle ne m'aimait pas parce que je n'étais pas comme mes frères et sœurs qui, eux, avaient une peau beaucoup moins sombre que la mienne... Le Goudron fait ceci ! Le Goudron fait cela ! Le Goudron que tu es laid !... Tout ça, ça pénétra dans mon être, tu comprends ?¹⁸⁷

Par l'emploi de la métonymie¹⁸⁸ présente sous la dénomination de « le Goudron », l'énonciateur veut insister sur le rapport entre la couleur noire du « Goudron » et le teint de Justin. Le terme « goudron » est en fait confondu avec le bitume, qui elle est une substance composée d'un mélange d'hydrocarbure visqueux ou solide de couleur noir tandis que le goudron n'est en réalité qu'un de ses composants.

Il est donc employé de manière erronée. Ce qui est intéressant pour nous dans cet énoncé, c'est le trait disjonctif « noir » qui caractérise ce terme. Le sème /le Goudron/ par métonymie désigne la teinte de couleur de peau de type noir qui est plus foncée que la normale.

Ce teint sombre provoque une perturbation énonciative qui se révèle chez Justin dès son plus jeune âge, « tu sais comment on m'appelait quand j'étais

¹⁸⁶. Kala veut dire noir, sombre dans l'ethnie du narrateur principal. Ce surnom lui a été donné parce qu'il était plus noir de peau que ses frères et sœurs. De retour chez lui, Samuel va sommer ses proches d'arrêter de l'appeler ainsi.

¹⁸⁷. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP.322-323-324.

¹⁸⁸. Ducrot (O.) et Todorov (T), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, P.354. La métonymie est une figure de rhétorique caractérisée par le rapport qu'un élément donné a avec un autre. Pour Todorov, elle est « un mot pour désigner un objet ou une propriété qui se trouve dans un rapport existentiel avec la référence habituelle de ce mot. ».

gosse ? Qu'il fait l'œil étrange. Le Goudron. »¹⁸⁹. La conjonction de coordination « quand » est un indice qui introduit la durativité¹⁹⁰, c'est-à-dire que le procès s'est fait lorsqu'il était enfant dans un temps bien délimité.

Cette acception du syntagme « le goudron » ne s'actualise que dès qu'on le compare à d'autres personnes, en particulier ses frères et sœurs dont la peau « est moins sombre que la mienne ». Pour n'avoir pas eu de couleur de peau assez claire comme son entourage il ne peut prétendre à l'amour de sa mère. Dans cet espace singulier « le noir pur » devient un syntagme privatif qui dépouille « Le Goudron » de l'amour familial et des amitiés scolaires, il est celui qui fait les travaux domestique : « Le Goudron fait ceci ! Le Goudron fait cela ! Le Goudron que tu es laid ! ». Le rythme de la phrase (mis en exergue par les points d'exclamation) qui se dégage des propos de Justin montre qu'il ne s'est pas toujours remis de ce qu'on lui a fait subir dans son enfance. Personne n'ose l'appeler par Justin son prénom car sa peau caractérise pour eux tout ce qu'il est et restera : « Le Goudron ». Ces syntagmes verbaux ont donc pour but d'incruster dans la chair et l'âme de cette instance « Le Goudron » ce qu'il est et ce qu'il représente au sein de sa communauté. Etre plus « sombre » de peau devient un handicap qui de fait le marginalise même au sein de la société.

Les camarades de classe de Justin par ailleurs, se font plaisir et se moquent de lui en le dénommant ainsi : le Goudron. Ces railleries de la part de son entourage, au lieu de l'anéantir complètement, suscite au contraire une certaine force qui lui permet de se défendre lorsque ses amis d'école le prennent pour la « tête de turc¹⁹¹ ». Les bagarres répétées au sein de l'école à cause des injures verbales l'ont endurci et par conséquent, ces insultes ont diminuées alors que les regards des gens traduisent les gestes réprobateurs qu'on lui fait. Le fait de se battre, ou du moins de se défendre demeure pour Justin, le moyen par lequel, il

¹⁸⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit.

¹⁹⁰. Greimas (A.J) et Courtès (J.), *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie de langage*, Paris, Hachette, 1979, PP.111-112. La durativité est un terme aspectuel indiquant, sur l'axe syntagmatique, qu'un intervalle temporel, situé entre le terme inchoatif et le terme terminatif, est entièrement remplie par un procès.

¹⁹¹. Biyaoula, *L'impasse*, op.cit., P.325. L'instance énonciatrice désigne la manière dont il est appelé par ses camarades de classe qui se moquent de sa noirceur.

peut débloquer cette situation où les autres avaient de l'emprise sur lui. La bagarre devient la solution qui lui permet d'avoir un semblant de respect auprès de ses camarades d'école car dans sa famille rien n'y change.

Cependant, il demeure aux yeux de sa mère, cet enfant au teint si sombre qu'il peut contaminer ou influencer le teint de ses enfants à naître. Et pour que cela ne se produise pas, une fois enceinte, la mère de Justin multiplie les injures à son encontre et il est contraint de quitter la maison. En effet,

[elle] tomba enceinte. Elle ne supporta plus du tout ma présence. Elle craignait qu'en me regardant trop souvent son bébé ne me ressemblât. Elle devint plus odieuse avec moi qu'elle ne l'avait été jusque-là. Il n'eut plus un jour où elle ne cria après moi, ni ne me frappa. Je dus aller habiter chez mes grands-parents qui m'y traînèrent.¹⁹²

Le changement de condition de la mère (elle tomba enceinte) accentue le désamour qui la sépare de son fils. Ce comportement se révèle par l'isotopie de la peur qui la caractérise. Elle a peur que le nouveau-né ne prenne le teint du « Goudron ». L'énoncé actualise donc un changement qui se solde par le départ du malaimé. On le voit, le sujet énonçant est prié de quitter la maison jusqu'à ce que sa mère puisse accoucher. Le rapport qu'entretiennent ces deux actants a pour fond un élément disjonctif. La noirceur du teint de Justin est l'élément déclencheur de tant d'aversions de sa part. En dépit de cette haine, Justin ne se résout pas à laisser sa mère, ce n'est que par la force qu'il est obligé de quitter la maison pour ne plus subir ses coups. Il se traduit une répulsion-attraction de cette relation complexe entre la mère et son fils. C'est le teint de Justin qui est la cause de cette relation complexe, s'il avait été « moins sombre », « normal » sa mère ne l'insulterait pas de la sorte, il aurait bénéficié du même amour que ses frères et sœurs.

Le regard renferme une axiologie dysphorique dans la mesure où elle a peur qu'il ne puisse transférer « ce teint » à son bébé. Cette perception du /Goudron/

¹⁹² Bijaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.324.

conduit à un mouvement brusque en l'occurrence les injures. Le regard de l'un provoque chez l'autre les injures. Il est l'élément déclencheur de ces nouveaux troubles chez la mère.

Il actualise la haine qui à son tour fait naître des insultes. Par ailleurs, plus Le Goudron veut montrer son affection pour sa mère, moins elle est réceptive à ses sentiments. Ainsi, après son accouchement, il réintègre la maison mais rien ne change du rapport ambivalent qui l'unit à sa mère.

Je revins vivre chez nous. Ma torture recommença.
[...] Elle me disait : « Allez ! Va de là Le Goudron !
Tu ne vois pas que je suis occupée ! Ou « Je ne veux
pas te voir à côté de moi ! » ou quelque chose dans
le même style. Je ne conçus pourtant aucune haine
contre elle ou mes frères et sœurs pour lesquelles je
serais disparu que ça ne les aurait pas dérangés outre
mesure. [...] Que j'eusse voulu qu'elle m'aimât,
qu'elle m'appelât Justin !..¹⁹³

Les points d'exclamation dans ce discours traduisent l'amertume et le manque d'amour dont fait l'objet Justin. Il ne cherche des siens qu'un réconfort, un peu d'amour qui puisse le faire accepter au sein de la famille. L'énoncé actualise un narrateur animé par des valeurs positives mais il est mis en demeure par un univers dysphorique où tout lui est négatif à cause d'une teinte de peau qu'il n'a pourtant pas choisit. Il revient à se demander s'il ne s'agit pas d'un racisme, entre un même groupe de personne, une même communauté. Au vue de cette situation, il n'y a presque pas de différence entre le racisme actualisé entre les personnes de couleurs différentes et ce type d'exclusion communautaire due à une simple pigmentation de la peau, une carnation plus accentuée.

Le récepteur averti se retrouve dans ces énoncés car il fait partie de sa réalité. La scène d'énonciation actualise dans le roman des idéologèmes et des discours sociaux de l'Afrique. L'instance énonciatrice plonge le lecteur dans des espaces qui lui sont familiers ou non. Ici, il renseigne, il éclaire sur les réalités sociales africaines.

¹⁹³. Biyaoula, *L'Impasse*, op.cit., P.324.

Dans *Contours du jour qui vient* et dans *Le Ventre de l'Atlantique*, les rites coutumiers inhérents à la naissance d'un enfant sont des pratiques culturelles représentatives de l'Afrique traditionnelle. Dans une autre perspective, la culture se manifeste par l'exclusion ou la marginalisation comme c'est le cas des femmes stériles, de Justin ou de Joseph à cause de la couleur de leur peau ou encore de Musango, l'enfant sorcier. On le voit donc, la scène d'énonciation actualise un certain nombre de discours dominants qui freinent l'épanouissement des personnages. Par ailleurs, la résonance du fait culturel peut aussi se lire à travers les croyances religieuses qui jouent un rôle important chez l'individu. En dehors des facteurs liés à la culture, de nombreux autres éléments participent de la représentation du personnage dans la société, c'est ce qui fera l'objet de ce second chapitre.

Chapitre II: De la perception de l'autre à la représentation de l'individu dans l'espace social

Dans ce chapitre nous nous proposons d'analyser les regards croisés et la condition de l'individu à travers le milieu urbain. Cette étude va nous mener à voir comment le roman actualise les préjugés qui émergent de la perception de l'autre, que l'on soit blanc ou noir. Dans ce contexte social, la représentation de l'individu se conjugue avec les notions de précarité, de pauvreté criarde et d'un autre côté la fortune et le luxe sont manifestes. Face à cette dichotomie spatiale, l'école apparaît comme un lieu où les individus venant des milieux défavorisés peuvent s'épanouir, se construire, espérer à de meilleurs condition de vie. La description de ces lieux nous mènera à identifier les procédés esthétiques qui participent de l'écriture de la dénonciation dans nos romans.

II.1. Regards croisés

Dans « Les deux figures de l'immigré »¹⁹⁴, Didier Lapeyronie montre comment l'étranger est défini et perçu par l'autochtone. Ainsi, selon l'auteur, cette perception du « préjugé raciste » prend forme à partir d'éléments d'ordre physiologiques que sont : l'origine, la couleur de la peau ou le patronyme. Dès lors, la consistance à la notion de race, malgré l'intégration de l'immigré dans son nouvel environnement, « continue de porter le signe d'une « différence » non intégrable par la majorité de la population [...] à partir du signe qu'il porte, il est défini par le « regard » des autres, les dominants¹⁹⁵. » L'appartenance raciale dans

¹⁹⁴. Lapeyronie (D), « Les deux figures de l'immigré » in Michel Wieviorka, *Une société fragmentée ? Le multiculturalisme en débat*, Paris, La Découverte/ Poche, 2000, P.262. Dans son analyse, Didier Lapeyronie estime qu'il y a deux figures assignées à l'immigré. Le premier se révèle à travers le rapport de l'immigré à sa terre d'origine et le second cas est lié au regard que l'autre porte sur l'immigré qui s'articule autour de sa couleur de peau, ses cheveux, ses origines, etc.

¹⁹⁵. *Idem*.

une société marquée par les traits caractéristiques de l'étranger fait d'emblée ressortir l'opposition, l'écart qui sont portés sur les uns et les autres.

Ce point met en exergue les différentes perceptions du « noir » et du « blanc » que l'on soit en France ou en Afrique peint dans nos romans. Ces regards sur autrui s'articulent essentiellement sur le « préjugé raciste¹⁹⁶ », qui tend à évaluer et à rejeter les hommes selon leur appartenance identitaire ou même sociale à travers le comportement des actants. Ce manque de déférence ou de considération avéré se décline sous l'angle du racisme ou des stéréotypes. Cette attitude peut être considérée comme peu agréable, voire agressive vis-à-vis de l'individu discriminé. La question raciale s'invite aussi dans les couples mixtes où l'une des deux composantes de cette union peut se sentir lésée ou frustrée, à tort ou à raison au quotidien. Il importe de démontrer comment les écrivains de notre corpus mettent en exergue ces « regards croisés » positives ou négatives sur la question. De fait, le racisme blanc/noir, les préjugés ou les stéréotypes, s'enracinent et prennent consistance dans l'imaginaire collectif.

II.1.1. Le racisme blanc/noir

Fait structurant notre corpus, le racisme, sans conteste, rend compte de sa prégnance dans la société romanesque. Dès lors,

[l'évaluation] racisante implique de ne considérer les individus que pour ce qu'ils sont censés être (leur appartenance raciale) à l'exclusion de tout ce qu'ils peuvent faire. Et l'être racial qui définit pour chacun un destin s'indique par tel ou tel trait de son appartenance somatique, toujours socialement « vêtue » : l'individu ne saurait dès lors échapper à la catégorie fatale à laquelle l'assigne son mode d'apparaître, et qui se déchiffre à travers trop d'indices sensibles (visuels, auditifs, etc.).¹⁹⁷

¹⁹⁶. Lévi-Strauss (C.), *Race et Histoire*, Paris, Gallimard, 1987, P.9.

¹⁹⁷. Taguieff (P-A.), *Dans la force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1987, P.230.

Les éléments somatiques ont une incidence dans l'évaluation raciale à travers le comportement adopté face à l'être discriminé. Le racisme inscrit dans l'univers romanesque témoigne souvent de l'incapacité ou du refus d'accepter l'autre dans sa différence culturelle, identitaire ou sociale. Aussi, la construction des clichés sur l'Afrique, les théories et mythes justifiant l'esclavage et la colonisation ont une incidence sur cette évaluation racisante. Ils ont ainsi déshumanisé le nègre en lui attribuant certaines spécificités bestiales ou encore le définissant comme un être paresseux, sale, irréfléchi, dénué de raison.

Ce déni que Mouralis compare à la folie pour les occidentaux justifiait leur entreprise colonialiste, celle d'aller civiliser les peuples primitifs. Ainsi, il affirme que : « Sans doute, cette assimilation à la folie est-elle révélatrice d'une attitude réductrice qui vise à caractériser l'Africain sous un mode négatif en le privant de cet attribut qu'est la raison et qui est censé être le lot de l'homme blanc. »¹⁹⁸ Ainsi, dans *L'Impasse*, les relations entre les noirs et les blancs se meuvent dans un espace dysphorique où l'individu saisi de sentiments répulsifs, exclut l'autre. Ce rejet de l'autre se donne à lire à travers de nombreuses situations révélatrices telle que l'attitude des parents de Sabine lorsqu'elle leur apprend qu'elle sort avec Joseph. Les Rosta, parents de Sabine trouvent cette relation particulièrement inconvenable, anormal ce d'autant qu'il est noir, Joseph.

Quant à Sabine, elle était revenue me voir. Et moi, j'étais parti chez elle. Au début, ils avaient été particulièrement scandalisés par nos rapports qu'ils qualifiaient de contre-nature, ses parents. Son père en avait même eu une attaque cardiaque. Et ils n'avaient plus cessé, aux dires de Sabine, de reprocher à Alain qu'il m'eût invité.¹⁹⁹

Aussi, l'on peut constater qu'Alain, le collègue de Joseph qui connaît l'Afrique, est heureux de l'inviter chez lui. C'est donc, au cours de cette rencontre familiale que Joseph fait la connaissance de Sabine, la petite sœur d'Alain. Sabine,

¹⁹⁸. Mouralis (B.), *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence Africaine, 1993, P.9.

¹⁹⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, PP.163-164.

étant la sœur d'Alain qu'il considère d'ailleurs comme un « frère », il a plusieurs fois refusé les avances de celle-ci. Car, dira-t-il : « – Chez nous ça ne se fait pas !²⁰⁰ ». Pour lui en effet, il est important de garder des distances avec la sœur de son ami, autrement dit ne pas avoir une romance avec elle. Mais, très tôt, Sabine a battu en brèche ces considérations qu'elle trouvait peu convaincantes afin de sortir avec lui.

Dans l'extrait cité plus haut, les propos désobligeants à l'encontre de Joseph et dont la nature de leur union est qualifiée de « contre nature » démontre à suffisance et renforce ce qu'il convient d'appeler : le racisme. Ainsi, la suite de l'œuvre démontre et révèle l'attitude de la famille Rosta qui témoigne par leurs propos l'aberration et l'anormalité d'une telle union entre une femme blanche et un homme noir. Ce qui entraîne de fait un malaise physique qui se traduit par une « attaque cardiaque » chez le chef de famille. Le caractère discriminatoire dans ce discours est attesté par l'emploi de l'adjectif « contre-nature » qui d'emblée condamne la relation entre Sabine et Joseph. Cette condamnation explicitée par l'usage du vocable « contre-nature » nie l'Homme Noir en tant qu'être vivant, ne faisant pas partie de la « culture occidentale » au sens de la civilisation et par ricochet, le soustrait de son humanité. C'est, semble-t-il, la traduction d'une pensée qui tend à caractériser les « races » biologiquement dont le manque d'ouverture d'esprit se trouve légitimer par les stéréotypes et « préjugés racistes ». Ce manque de considération repose sans doute sur les préjugés, les théories historiques racistes qui concevaient l'inégalité des races humaines de manière qualitative. C'est dans ce sens qu'on peut lire : « Quelque part entre les hommes et le bétail, Dieu a créé un tritium quid et l'a appelé Nègre- une créature simple et bouffonne, à la fois adorable à l'intérieur de ses propres limites, mais conçue pour marcher sous un voile. »²⁰¹ Dès lors ce postulat nie l'humanité de l'Homme noir et réaffirme l'anormalité des rapports entre Sabine et Joseph auprès des parents de Sabine, les Rosta.

²⁰⁰. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

²⁰¹. Du Bois (W.E.B.), *The Souls of Black Folk*, N.Y, Bantam, 1903 (1989), P.63, (trad. Bessone (M.).

Ainsi donc, la couleur de la peau, le nom, l'origine apparaissent comme des « marqueurs », des éléments distinctifs privilégiés de comportements racisants. C'est dans cette optique que Daniel Biyaoula étale et démontre le difficile rapport, l'ambiguïté relationnelle du noir et du blanc dans cette société occidentale ouverte mais qui parfois s'avère restrictive à l'instant où l'étranger ose s'aventurer et empiéter sur certaines de ses limites, en l'occurrence sa vie privée : Joseph et Sabine. C'est ce que sous-tend Joseph lorsqu'il affirme que les relations amicales entre les blancs et les noirs deviennent problématiques et s'effritent quand le noir dépasse les cloisons de l'amitié en sortant avec un membre de la famille de son ami.

De même, Joseph fait le récit d'un de ses amis blancs qui fréquentait des étrangers « des Noirs, des Arabes, des Iraniens »²⁰², mais qui affirmait qu'il renierait ses filles si elles osaient sortir ou se marier avec l'un d'entre eux. Hallucinant et étonnant donc, ces amitiés dans lesquelles il ne faut surtout pas franchir et dépasser les limites amicales pour les immigrés. C'est d'ailleurs ce qui résulte de la relation entre Joseph et Sabine. En effet, Alain qui était jadis affable, avenant avec Joseph avant sa liaison avec sa sœur, désormais ne lui accorde que peu d'intérêt, une indifférence certaine. Ainsi, on note à l'extrait suivant que :

Le surlendemain, à l'usine, Alain il m'avait dit bonjour du bout des lèvres. Ça doit être à cause de Sabine que j'avais tout de suite pensé. J'en étais même sûr. [...]. Pourtant je soupçonnais aussi que c'était parce que j'étais noir qu'il réagissait ainsi. [...]. On accepte l'autre de bon cœur tant qu'il n'a pas touché à ce qui nous est très proche.²⁰³

Cet extrait démontre la consistance, la rigidité, du préjugé raciste issu de la relation amoureuse entre les noirs et les blancs ou mieux encore, les gens de couleurs. On le voit bien, le racisme témoigne de l'instabilité des amitiés et éloigne les hommes. Joseph, vu que c'est de lui qu'il s'agit, s'aperçoit que l'amitié

²⁰². Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.163.

²⁰³. *Idem*, P.164.

qui le liait à Alain est moins profonde qu'il ne le pense. Car, les croyances rigides et stéréotypées des Rosta sur les noirs sont un obstacle pour son couple et l'éloigne d'Alain, tout en remettant en cause la camaraderie qui les unissait. L'évidence est que non seulement il est noir mais en plus il ose sortir avec sa petite sœur.

Ce manque de considération des Rosta pour Joseph se traduit chez lui par une anxiété, un doute ; le doute sur les motivations et l'amour que lui porte Sabine. Et pour preuve, après deux années de relation entre eux, il s'interroge et se demande toujours pourquoi elle s'est intéressée à lui. Dès lors, cette attitude douteuse s'amplifie avec son statut d'étranger, d'homme noir et de smicard. Alors que Sabine, elle, est cadre dans une société d'assurance. A cause de la gêne qu'ils ont pour Joseph à cause de ses origines et, à cause de son statut, les Rosta diront même à leur fille : « qu'elle aurait pu au moins, au lieu d'un Noir ouvrier, en choisir un qui avait des diplômes »²⁰⁴. Il en ressort une stratification, une évaluation de race et classe sociale. Ainsi, chez les Rosta, le « diplômes » apparaît comme un facteur de distinction. Si Joseph avait été diplômé, cela atténuerait certainement le caractère, l'attitude répulsive qu'ils ont du « noir ».

Dans cette société romanesque imprégnée et gangrénée par le racisme, l'actant Joseph est d'ailleurs amené à s'interroger sur les sentiments de sa dulcinée Sabine. Et son questionnement se justifie par rapport aux regards haineux et hautains qui se dévoilent de sa relation avec Sabine. On peut lire à la suite dans le roman, qu'un jour en compagnie de Sabine, un homme blanc est descendu de sa voiture pour manifester sa colère, son animosité par rapport à l'idée de cette union contre-nature, à la formation des couples mixtes.

« Hé ! Toi noiraud, tu crois que tu vas devenir blanc ? » Qu'ils ont souvent rugi avec fiel, les hommes blancs, de leur voiture, quand j'étais avec Sabine. Un jour, c'était au début nos relations, l'un deux a craché sur moi dans ces termes. [...].
« Viens, sale Noir ! Tu vas voir comment je vais

²⁰⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

t'arranger le portrait ! [...] les yeux brulants de haine. »²⁰⁵.

On note que, sous l'expression d'une irritation exacerbée et d'agressives injures, les blancs témoignent de la répugnance qu'ils ont pour Joseph. De fait, les adjectifs « sale » et Noir » ont une valeur commune dans ce texte et s'assimilent à Joseph qui pour eux, la peau noir serait par essence crasseuse, repoussante et laide. D'ailleurs, on note qu'insulté et pour se défendre Joseph fait « un grand bras d'honneur²⁰⁶ ». Ce qui rend l'homme blanc de plus en plus nerveux et le pousse à descendre de sa voiture avec un bâton. En effet, suivit de sa fille de six ans, l'homme courroucé, furieux et tenant son « gros bâton dans la main²⁰⁷ » tout en promettant de lui « arranger le portrait »²⁰⁸. Mais, on note que dans cet espace d'hostilité, Joseph de son côté refuse de se laisser faire et s'approche rageusement de l'homme qui, finalement s'enfuit dès qu'il se trouve à quelque mètre de lui.

La nécessité d'une telle animosité n'est pourtant pas fondée mais résulte du refus de l'acceptation de l'autre et partant, de la nécessaire mixité entre les gens. A ce niveau, les propos tels que, « Hé ! toi le noiraud », « devenir blanc », « arranger le portrait », ou « sale noir ! » sont autant d'éléments qui traduisent la flétrissure, l'avilissement, le déshonneur de leur race que leur renvoie le personnage central de *L'Impasse*. Pourtant, à l'évidence ce qui les unit et importe n'est rien d'autre que ce sentiment agréable : l'Amour. Dès lors, l'amour est un sentiment qui permet de dépasser le racisme, de transcender la question raciale sur la couleur de la peau, sur le rang social des individus. Tant que les gens, les hommes sont heureux entre eux, c'est le plus important.

Dans cet environnement dysphorique et face aux regards désarmants, interrogateurs ancrés dans son quotidien ; Joseph désormais joue l'indifférent. Aussi, il importe de souligner que les propos racistes, haineux, tenus par les adultes à l'endroit des noirs dans cette société romanesque, sont également

²⁰⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit, P.165.

²⁰⁶. *Idem*.

²⁰⁷. *Ibid*.

²⁰⁸. *Ibidem*.

susceptibles d'être reproduit par les enfants pour qui, l'acceptation de l'autre, le droit à la différence passe par l'éducation et l'instruction. En effet, dans leur quotidienneté, le couple mixte que forme Sabine et le narrateur personnage Joseph, la couleur de la peau est à la fois un facteur de discrimination mais aussi stigmatisant. En faisant des courses dans un magasin, des enfants de « trois ou quatre ans »²⁰⁹ pointent leurs doigts en direction de Joseph en criant inlassablement : « Un monsieur tout noir ! »²¹⁰ Cette consistance du racisme est explicitée et confortée dans l'extrait suivant en ces termes :

Donc, ce jour-là, Sabine et moi on est dans un magasin. On y croise pas mal de gens qui parfois nous regardent de travers. Comme ça c'est un élément de notre vie, je n'y fais pas attention. Mais voilà que par deux fois, des petits enfants de trois ou quatre ans posent sur moi de grands yeux et se mettent à crier, en tendant le doigt vers moi : « Maman, maman ! regarde, maman ! Là ! Un monsieur tout noir ! Un monsieur tout noir ! » Embarrassées qu'elles sont, les mères ! « Taisez-vous ! Taisez-vous ! » Que dit l'une d'elles en évitant de me regarder. L'autre fuit vite tandis que le gosse continue de crier : « Un monsieur tout noir ! Un monsieur tout noir !... » Sabine et moi, on sourit. J'essaie de réagir comme avant, quoi ! De prendre la situation de haut, d'être insensible ! Mais je les sens saumâtres, mes sourires, et je respire avec peine. C'est comme si on m'avait décoché un coup de poing au plexus, qui m'aurait coupé tous mes moyens. Je reste même planté sur place pendant quelques secondes. [...]. Pendant l'heure qu'elle met avant de me rejoindre, je m'applique à faire disparaître cette espèce d'oppression, de lourdeur que je sens courir dans mes veines, en vain.²¹¹

Dans ce passage, le narrateur évoque les rapports de différence, de discrimination qui se traduisent par les cris que les enfants poussent à l'instant où

²⁰⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, p.169.

²¹⁰. *Idem.*

²¹¹. *Ibid.*

ils aperçoivent le noir. Ce qui le renvoie à sa condition d'immigré, à son statut d'homme noir parmi les hommes blancs. Ces exclamations des enfants laissent perplexes leurs mères dont, l'une d'entre elles préfère s'enfuir. Par ce comportement fuyant, cette femme décline toute responsabilité de l'incartade de son fils, alors que le geste de ces gamins ne serait à bien des égards que l'imitation des propos ou des sentiments de leurs parents ou proches sur les noirs. Il importe de souligner qu'à cet âge-là, quatre ou cinq ans, l'enfant ne fait que reproduire ce qui se dit et se fait dans son environnement et ne pourrait le dissimuler ou le voiler comme peuvent le faire les adultes. Ces huées incisives qui, de la bouche des enfants sortent, sont révélatrices de la société dans laquelle il évolue. Ainsi, dirait-il : « Mais je les sens saumâtres, mes sourires, et je respire avec peine. C'est comme si on m'avait décoché un coup de poing au plexus, qui m'aurait coupé tous mes moyens. »²¹² Toutefois, on peut lire que loin d'avoir de l'indifférence et du désintérêt face aux paroles de gamins proférer contre lui, Joseph quitte les lieux. Il se dérobe car, il a du mal à retenir et à contenir ses émotions. Il préfère donc aller attendre Sabine dans la voiture afin de mieux dissiper son mal-être.

D'ailleurs dans *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*²¹³, Christiane Albert, utilise ce même passage de *L'Impasse* pour démontrer les procédés d'intertextualité ou la permanence du regard du petit garçon blanc sur l'immigré. Elle affirme que,

Ce phénomène d'intertextualité souligne combien cette sensibilité raciale est une des constantes du personnage de l'immigré. Elle n'est pas le propre des immigrés nouvellement arrivés, car elle est aussi largement représentée dans la littérature beure ou dans certains récits autobiographiques comme *L'Exil selon Julia* (1996) de Gisèle Pineau où la narratrice enfant souffre d'être appelée « Blanche Neige » ou « Charbon et Cie » par ses camarades de classe.²¹⁴

²¹². Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

²¹³. Albert (C.), *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.

²¹⁴. *Idem*, p.91.

Dès lors, aigu et incisif chez l'enfant, le sentiment d'altérité s'énonce et s'instaure à partir des dénominations forts criardes pour révéler la différence entre lui et l'étranger. Du reste, l'analyse de Christiane Albert montre comment « la scène de genre du petit garçon »²¹⁵, est reprise par plusieurs romans africains tels que *Chronique de la dérive*²¹⁶, *Un Nègre à Paris*²¹⁷, *L'Impasse*²¹⁸, *Mirages de Paris*²¹⁹, où le regard scrutateur du petit garçon se décline de diverses manières et peut paraître malsain, indiscret, interrogateur ou curieux tout simplement. Ainsi, dans *Mirages de Paris*, on peut lire ce qui suit :

Maman regarde le monsieur ! Il a oublié de se débarbouiller, disait à sa mère, en levant un petit index timide, un blondinet aux cheveux dorés et au teint de maïs. Malgré la gêne de sa maman qui donnait des tapes sur le doigt toujours levé, le petit continuait. [...] – Oh ! S'écria la maman, écoute, tu es insupportable, il est gentil ce monsieur ! Dis-lui bonjour ! Le petit avança une main mi- confiante vers Fara qui la lui prit en souriant. Il contrôla sa menotte ; mais le monsieur n'y avait pas laissé de trace ; sa main était restée blanche ; n'y comprenant rien, il se désintéressa du monsieur.²²⁰

A la suite de cet extrait, l'on peut dire que l'univers romanesque des romanciers africains pose à l'évidence la question de la discrimination à partir de la couleur de la peau. Il apparaît dès lors que le « préjugé raciste » à l'encontre des noirs se présente comme la manifestation des avatars d'une société en butte à la mixité. A ce propos, la servante des Rosta dira à sa maîtresse que : « [vous] avez vu comment il est noir l'ami de monsieur Alain, madame ? [...] Mais jamais

²¹⁵. Albert (C.), *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, op.cit.

²¹⁶. Laferrière (D.), *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB éditeur, 1994, p.14.

²¹⁷. Dadié (B.), *Un Nègre à Paris*, Présence africaine, 1959, P.65.

²¹⁸. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., p.165.

²¹⁹. Socé (O.), *Mirages à Paris*, N.E.L, 1937, p.34.

²²⁰. *Idem*, PP.34-35.

j'ai vu quelqu'un d'aussi noir ! »²²¹. Tout cela ne reflète et ne traduit que la peur de l'autre, de l'étranger.

Ainsi, *L'Impasse* plonge le lecteur dans une société où les regards croisés créent davantage des tensions et déstabilisent l'individu. Ce qui fait dire à Joseph que : « Un seul tour qu'il fit mon sang. [...] Décidemment elle me poursuit partout ma noirceur ! [...] il faut qu'on me la rappelle chaque fois ! Comme si je trimbalais du monstrueux ! que je me dis. »²²² C'est donc sous le joug désobligeant des critiques que Joseph doit constamment vivre sa différence. Il ressort des paroles manifestes de Maria qu'il y a une classification de carnation passant du plus foncé au plus clair, elle a déjà vu des noirs mais jamais aussi noir que l'ami de monsieur Alain. Joseph appartiendrait ainsi à la classe la plus basse de l'échelle d'évaluation de couleur de peau d'où certainement ces étonnements, ces observations, ces insultes dès qu'on le voit.

Par ailleurs, dans un contexte autre, pendant qu'il attendait Sabine dans un café parce qu'elle serait en retard pour leur dîner au restaurant, Joseph semble percevoir de la moquerie et de la raillerie contre lui, venant deux couples assis non loin de lui. Deux femmes, lui lancent des regards et rient avant de se retourner. Dès lors, l'extrait suivant met en exergue ce caractère discriminant en ces termes :

A deux tables de la mienne il y a deux couples. Des gens quelconque. L'une des femmes, une toute petite, toute boulotte, depuis que je me suis installé jette sur moi des regards entendus, du type de ceux qu'on a quand on regarde un gros tas de crottes puantes. Elle parle à l'oreille de l'autre femme qui n'est pas mieux qu'elle d'ailleurs, puis elle rigole. Chaque fois cette dernière, qui me présente son dos, se retourne. Elles se disent un petit mot, puis elles éclatent de rire. Elles ne tardent pas me monter à la tête avec leurs aires de contemptrices, [...]. Je me dis qu'elles se moquent de moi. J'en suis certain. Les minutes s'écoulant sans que leur manège ne change [...]. Je la sens qui monte seconde après seconde dans ma tête, la colère. Toute acide, toute

²²¹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.151.

²²². *Idem*.

immonde qu'elle est. Je me lève brusquement et je fais quelques pas vers leur table. « Hé ! Toi... Oui, toi ! T'as pas fini de me regarder et de te marrer comme une idiote ? » que je lui dit les yeux flamboyants.- « Mais... Mais je ne te regarde pas, moi ! Qu'elle fait. Et puis, je suis chez moi, en France ! » [...]. Dis donc, négro ! T'as pas à t'adresser aux gens comme ça, hein !²²³.

Donc le mouvement de l'acte énonciatif dans cet extrait ancre dans le tissu textuel des sentiments de discrimination lié à l'origine et à la couleur de la peau de l'individu. La perception de l'autre, déclinée à travers les cris, les railleries, les moqueries sont autant de matériaux langagiers inscrits par le narrateur pour signifier et dire le racisme dont il fait l'objet dans la diégèse.

A travers le récit, Joseph, en prenant son « demi »²²⁴ est très vite attiré par les éclats de rire de ses voisines. Il sent alors insulté, frustré et discriminé, il dira : « depuis que je me suis installé [une femme] jette sur moi des regards entendus, du type de ceux qu'on a quand on regarde un gros tas de crottes puantes »²²⁵, ou encore « Elles se disent un petit mot, puis elles éclatent de rire »²²⁶. Joseph pense que par ces rires les femmes se moquent de lui.

C'est ce comportement abject des femmes qui le met dans un vil courroux et, refusant de se laisser insulter de la sorte, il n'hésite pas à employer un langage dépréciatif pour les décrire, ces femmes : « toute boulotte ²²⁷ », « deux grosses pleines de soupe, toutes moches, toutes crasseuses, toutes tarées, toutes vineuses »²²⁸, ou encore, « je les supporte de moins en moins leurs rires idiots, leurs dents gâtés, leur yeux de veau, leur figure de porc. ²²⁹ ». Ce qui l'emmène directement à s'expliquer avec elles. Mais, ces dernières nieront ses accusations portées contre elles. L'une d'entre elles d'ailleurs souligne même, « - Mais... Mais

²²³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP. 189-190.

²²⁴. Idem, p.189.

²²⁵. *Ibid.*

²²⁶. *Ibidem.*

²²⁷. *Ibidem.*

²²⁸. *Ibidem*, PP.189 à190

²²⁹. *Ibidem*, P.190.

je ne te regarde pas, moi ! Qu'elle fait»²³⁰. Cette hésitation de la dame, qui se traduit par la répétition de la conjonction de coordination suivie des points de suspension, laisse subitement place à une certaine fierté, une assurance, une confiance soudaine d'elle qui s'articule dans le dernier syntagme verbale « Et puis, je suis chez moi, en France ! »²³¹.

Indubitablement qu'elle est chez elle en France et Joseph est donc l'étranger, l'immigré, le noir à qui semble-t-il, elle pourrait dire ce qu'elle veut sans qu'il ne se défende. Le mari de l'une d'elles, le traite même de « négro », une injure qui de fait relève à coup sûr le racisme lié à sa couleur de peau. C'est donc de l'Homme noir à qui on nie subrepticement son appartenance à l'humanité, à la civilisation. C'est toute la complexité du rapport entre noir et blanc qu'actualise Daniel Biyaoula dans *L'Impasse*. Il y a encore chez les uns et les autres, les noirs tout comme chez les blancs des plaies ou du mépris que le temps a du mal à panser. Des blessures qui, de temps à autre s'ouvrent et surgissent chez les peuples jadis opprimés et frustrés par les comportements de certains individus, inhérents aux périodes d'esclavage et de colonisation. Pap Ndiaye à ce propos affirme même que

[la] noirceur a fait l'objet de constructions religieuses, philosophiques, anthropologiques, psychologiques, médicales, environnementales, artistiques, destinées à en démontrer le caractère inférieur, néfaste, dangereux ou repoussant. Dans le cadre de leur expansion coloniale, les Européens ont inventé ce qu'être noir signifiait aux époques moderne et contemporaine. Par contraste, la blancheur représentait un indice de normalité et d'universalité. Elle a servi de critère de civilisation.²³²

C'est d'ailleurs ce que fait monsieur Dugal qui n'hésite pas à dire sa haine et son mécontentement sur les gens qui ne sont pas comme lui : les noirs. Et lors

²³⁰. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit.

²³¹. *Idem*.

²³². Ndiaye (P.), *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Gallimard, 2009, P.89.

de sa présentation dans le roman, Joseph dira de lui que c'est « [un] véritable fanatique d'Hitler, de toutes les idées d'extermination de tout ce qui n'est pas blanc »²³³.

Ainsi, pour monsieur Dugal donc, la place du nègre n'est pas en Occident, elle se trouve en Afrique dans les arbres, entre les papayers ou les manguiers. « Ah ! Oui, qu'il les déteste ! Dès qu'il en voit un à la télévision, il change de chaîne en vomissant des imprécations à faire se lever des morts. »²³⁴ Au regard de cette animosité, de cette détestation du noir, il n'épargne pas Dieudonné qui a osé coucher avec son épouse. Cette animosité, cette détestation est mise en exergue dans l'extrait suivant :

[alors], comme ça on vient de sa forêt vierge pour emm... les civilisés, hein sale Nègre !... On vient bouffer notre pain !... on nous prend notre argent ! ... Mais c'est pas assez ??... maintenant on vient même nous prendre nos femmes ! ... et dans nos lits, hein, noiraud ?²³⁵

On comprend que monsieur Dugal voue surtout une haine profonde pour les noirs. L'orientation sémantique des mots choisis par lui justifie l'évaluation qu'il fait des hommes noirs. En effet, pour monsieur Dugal, les noirs viennent s'accaparer et s'emparer de tout ce qui de droit reviendrait aux blancs, de plus dans leur propre pays. Dans le même sens, on retient que les noirs viennent prendre « la bouffe », « l'argent » et même « les femmes », des blancs. Ces éléments syntaxiques laisse entrevoir et met en exergue le regard de l'occident sur l'immigration qui pour la plupart des européens, pensent que les migrants africains viendraient occuper leur place dans la société et profiter de leurs aides sociales. C'est ce qu'atteste, dans *Le Ventre de l'Atlantique*²³⁶, l'officier de douane à l'aéroport lors du contrôle de formalité des documents de Salie. En effet, pendant la vérification des papiers d'un couple d'africain, le douanier se rend compte

²³³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.215.

²³⁴. *Idem*.

²³⁵. *Idem*, P.217.

²³⁶. Diome (F.), *Le Ventre de L'Atlantique*, op.cit.

que la carte de résident²³⁷ du monsieur n'est plus valide depuis quelques jours et sur le passeport de la dame qui l'accompagne, « la femme sur la photo est beaucoup plus vieille qu'elle »²³⁸.

Ce qui lui fait dire qu'ils ne peuvent « pas séjourner sur le territoire français ! »²³⁹. Semblant ne pas comprendre ce que leur dit le douanier, le couple d'africain lui répond dans leur langue. Afin de mettre un terme à cette confusion langagière, le contrôleur de police demande à Salie qui est juste derrière eux de leur traduire ce qu'il dit. Eberluée, devant les propos du douanier elle lui explique qu'elle ne comprend pas non plus ce qu'ils disent. Mais un échange entre elle et le douanier, s'ensuivra en ces termes :

- Vous savez, monsieur, selon Georges Fortune...
- Je m'en fous de votre Georges et de sa Fortune, ce qui m'emmerde, c'est de vous voir tous, autant que vous êtes, venir chercher la vôtre ici. [...] Le visa figurait en bonne place dans mon passeport mais, comme c'était le tout premier, le vigile de l'Etat était soupçonneux. Des vacanciers africains à visas unique, avec un billet aller simple, il en avait rencontré ; ça finit par squatter les églises de France, manger chez Coluche, faire les yeux doux à l'assistante sociale, se confesser chez l'abbé Pierre et demander le droit de vote. La vue de mon billet aller-retour le rassura. Ouf !²⁴⁰

Ainsi, se dévoile une conception de l'Homme noir qui est construite sur des idées préconçues. Dès lors, suivant cette vision de l'immigration, les noirs venus avec un seul visa d'entrée et un billet aller-simple sont des immigrés économiques, des profiteurs. C'est la raison pour laquelle, avec des yeux argus, il scrute le passeport de Salie, et il veut bien croire qu'il ne s'agit pas d'un Africain de plus venu chez eux vivre des aides sociales. Ainsi cette représentation de

²³⁷. Diome (F.), *Le Ventre de L'Atlantique*, op.cit., P.203.

²³⁸. *Idem*.

²³⁹. *Ibid*.

²⁴⁰. *Ibidem*, PP.205-206.

l'autre, cette image peu valorisante de l'immigré africain renvoie à « l'altérité »²⁴¹ ou du moins à sa forme la plus radicale : le « racisme »²⁴².

En effet, Denise Jodelet²⁴³, examine les différentes figures de l'altérité (la discrimination, la violence, l'exclusion, le rejet ou le mépris) et y établit un lien avec le racisme. Aussi, le douanier par ses propos rejoint bien les paroles de monsieur Dugal face à Dieudonné dans *L'Impasse*. Les discours de l'un comme de l'autre sous-tendent une certaine appréhension, une peur qui dénote ce mépris de l'étranger. Cette peur s'articule à travers une fausse idée commune partagée selon laquelle : les étrangers viennent prendre « leur travail », « leurs métiers », « leurs emplois » et afin, de bénéficier des aides sociales des blancs. Cette fausse image de l'immigration et de l'étranger, confortée par les médias et les politiques, laisse augurer que les noirs ne travaillent pas, et par conséquent, ils ne participent pas au fonctionnement de l'économie du pays d'accueil.

Ces allégations prennent forment dans les propos de Véronique Vary qui pense que :

Dans une large mesure chez une frange de la population, un imaginaire social se construira autour de la peur de l'immigration urbaine. Cette peur de l'envahissement par l'Etranger (représentation angoissée de l'Autre) est cultivée par des « arguments » fonctionnant notamment sur la sensation de grouillement et de l'idée de prolifération²⁴⁴.

Cette représentation de l'autre se traduit également par des injures proférées aux noirs. D'ailleurs, lors des entraînements de football, il n'était pas

²⁴¹. Clavaron (Y.), « La mise en scène de l'altérité dans la littérature postcoloniale : entre insécurité et hybridité », in *Ethiopiennes* n°74, « Altérité et diversité culturelle », 1^{er} trimestre 2005, « L'altérité peut être de nature différente, sociale, culturelle, humaine, mais conserve toujours la trace d'une incompréhensibilité durable face à celui qui n'est pas moi [...]. L'autre a longtemps été confiné à un rôle subalterne et a trouvé sa définition dans une logique d'opposition et d'exclusion. »

²⁴². Jodelet (D.), « Formes et figures de l'altérité », [http:// www.uqac.ca/jmt.sociologue](http://www.uqac.ca/jmt.sociologue), p.24, consulté le 22 août 2014.

²⁴³. Idem.

²⁴⁴. Vary (V.), « La peur de Babel. Représentation des communautés étrangères au sein de Paris dans le roman policier « conservateur » de l'après-guerre. Le cas de Léo Malet » in revue en ligne *Equinoxes*, Issue 5, Printemps/ Été 2005, p.3, consulté le 29 mars 2013.

rare que les coéquipiers de foot de Moussa le conspuaient ou le ridiculisaient pour le déstabiliser dès qu'il avait le ballon en sa possession. L'extrait ci-dessous nous permet de saisir en ces termes les injures envers Moussa :

- Hé ! négro ! Tu ne sais pas faire une passe ou quoi ? Allez ! Passe le ballon, ce n'est pas une noix de coco ! [...]
- Hé ! les gars ! Peut-être qu'il préfère Pigalle ? Devinez quoi, le mec, il n'a jamais visité Paris et vous savez ce qu'il m'a sorti la dernière fois ? Eh oui ! C'était le temps des confidences, quoi, alors forcément pour oublier le mal de sa cambrousse, Tarzan s'épanche. [...]
- Ben, il dit que c'est un célèbre sculpteur français du XVIII^e siècle, un certain Jean-Baptiste, qui aurait donné son nom à la rue Pigalle ! Vous entendez ça, les mecs.
- On se demande où il va chercher tout ça. Me dis pas que ça discute sculpture sous les bananiers !²⁴⁵

C'est bien du racisme que manifestent les « amis » de Moussa par ces invectives à son encontre. A ce propos, Albert Memmi souligne que « [le] racisme est la dévalorisation généralisée et définitive, de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression. »²⁴⁶ En lui reniant sa connaissance de la culture française, les partenaires de jeu de Moussa impriment en eux son infériorité et de la sorte, actualisent l'imagerie coloniale : la déshumanisation de l'africain à travers la sottise et la débilité qui le caractériseraient. Effectivement, pour eux, le noir est un être inférieur qu'on compare aisément à un animal, il agirait donc par instinct et serait dénué de toute intelligence.

C'est sans doute pour cela, qu'à travers ces paroles dédaigneuses, les coéquipiers de Moussa, l'associent aux animaux en lui affublant des caractéristiques bestiales : « noix de coco », « cambrousse », « Tarzan »,

²⁴⁵. Diome (F.), *Le Ventre de L'Atlantique*, *op.cit.*, PP.99-100.

²⁴⁶. Memmi (A.), *Le racisme*, Paris, Gallimard, 1994, P.113.

« banane ». Dès lors Marqué par ces éléments dépréciatifs, le noir n'aurait par conséquent, aucune instruction, aucune connaissance de la France et de sa culture. Les origines, la couleur de la peau plongent d'emblée l'individu dans la forêt ou un jardin zoologique. A y voir clair, c'est la méconnaissance de l'Afrique et de ses habitants qu'ils expriment à partir des idées préfabriquées, des préjugés.

II.1.2. Entre préjugés et stéréotypes : la perception du blanc dans l'imaginaire collectif africain

Inhérente à la différence, l'altérité s'énonce dans l'imaginaire collectif d'un peuple ou d'une communauté. Cette énonciation de la différence face à l'autre dont l'angle la plus radicale est le racisme se meut également sous la forme du stéréotype. « Le stéréotype est une croyance, une opinion, une représentation concernant un groupe et ses membres [et le] préjugé désigne l'attitude adoptée envers les membres d'un groupe en question »²⁴⁷.

Dans cette section, il ne s'agit pas pour nous d'étudier le racisme du noir envers le blanc mais plutôt de relever les formes de préjugés et de stéréotypes dans l'imagerie communautaire africaine. Analyser la perception du blanc chez le noir dans notre corpus revient à comprendre le comportement des uns par rapport aux autres. Dans une société où le groupe influe sur la pensée individuelle le regard de l'africain sur le blanc se manifeste de manière diverses selon les personnages de notre corpus.

C'est dans ce sens que au cours du repas qui célèbre la venue de Joseph à Brazza, Samuel l'aîné de la famille ne cesse d'émettre des jugements évaluatifs et dépréciatifs sur ce qu'il a entendu dire sur l'attitude des blancs envers les noirs en France, peut être mis en exergue dans l'extrait qui suit :

Puis il se met à causer de ce qu'il a entendu dire sur
le comportement des blancs vis-à-vis des noirs en

²⁴⁷. Amossy (R.), Herschberg Pierrot (A.), *Stéréotypes et clichés : langue, discours et société*, Paris, Nathan, 1997, PP.34-35.

France. Père et mes oncles qui ont voix au chapitre ne cessent de s'indigner. Tous disent que de toute façon, les Blancs, que ce soit des hommes ou des femmes, ce n'est que des égoïstes, des mauvais, etc.²⁴⁸

Comme on peut le constater dans ce passage, l'égoïsme et la méchanceté seraient des éléments qui caractérisent les blancs. En effet, Samuel fonde son discours sur des faits préfabriqués, sur ce qu'il a entendu dire par rapport au comportement des hommes et des femmes occidentaux sur les immigrés africains en France. Et l'indignation de l'auditoire que suscitent de tels propos sont des prétextes pour corroborer l'ensemble des préjugés fixistes qu'un peuple peut avoir sur un autre.

Autant dire que Samuel et les siens n'ont jamais été confrontés à leur comportement, mais d'emblée, ils stigmatisent et condamnent toute une société en se basant sur des présupposés, des « on dit » tout en y énonçant un langage dépréciatif. Ces vilénies qui pour eux définiraient tout un peuple, est remis en cause par Joseph qui, calmement leur explique que tous les blancs ne sont pas tous pareils, tous « mauvais » ou « égoïstes ». Il sort avec Sabine, une femme blanche, et de fait, Joseph s'oppose à ce que Samuel puisse inclure tous les blancs dans un même moule.

Chez tous les hommes, les blancs comme les noirs, on y trouve des personnes bonnes ou mauvaises souligne-t-il et tout ce que raconte son frère aîné ne sont que des infamies, des préjugés que les personnes d'un peuple peuvent dire sur une autre. L'extrait suivant met en exergue les propos de Joseph en ces termes :

Mais je sais aussi que ça c'est des remarques qu'il ne faut pas faire si on ne veut pas être sorti du groupe, mis à l'écart, traité de tous les noms ; qu'ils aiment les préjugés, les gens, que ça leur est nécessaire, qu'on navigue dans un monde de clichés, qu'on cause des autres comme si c'est des

²⁴⁸. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, Paris, 1996, PP.55-56.

êtres standards, des moulages, des casseroles sorties
de la même chaîne de fabrication.²⁴⁹

De fait, défendre Sabine contre tous au regard des préjugés émis par Samuel est semble-t-il, indispensable, pour Joseph, le personnage central de *L'Impasse*, car il subit au quotidien des préjugés en France. Car, dans cette société africaine traditionnelle comme le fait remarquer Fatou Diome²⁵⁰, où la pensée individuelle est souvent écrasée par celle de la communauté, le groupe devient parfois un fardeau car il ne permet plus à l'individu de se mouvoir en émettant un avis contraire à la pensée unique. Dès lors, face à ce groupe familial, Joseph tente de prendre la défense de sa bien-aimée qui ne pourrait être selon lui assimilée à tous les blancs évoqués par Samuel. Pourtant, dans ce contexte d'énonciation, Joseph craint de se voir rejeter par les siens s'il va à l'encontre de leurs idées, de leurs préjugés. Ces préjugés se fondent à partir des « éléments épars et souvent lacunaires d'un modèle culturels préexistant »²⁵¹.

Les paroles de Joseph traduisent l'allusion au discours de Samuel et, tendent d'établir et de reconstruire son opinion sur une race bien identifiée : les blancs. Ainsi donc, les préjugés conditionnent l'individu et le contraignent à caricaturer l'autre sans pour autant prendre le temps de le connaître ou de s'imprégner de sa culture. Et c'est bien ce que fait Samuel qui s'enlise dans des discours préfabriqués sur les blancs et qu'il se refuserait de quitter. Pourtant, cette situation montre davantage comment Samuel et les autres membres de la famille (Père et oncle Titémo) peuvent se complaire dans des clichés, les « on dit ». Joseph déplore leur satisfaction sur le contenu d'un discours dont le manque de connaissance sur le sujet se justifie chez eux par une image captieuse et erronée du blanc.

C'est cette représentation de l'autre qui permet au personnage central du roman de Biyaoula de se rendre à l'évidence que le préjugé, « c'est comme un tombeau dans lequel on s'enferme, dans lequel on se décompose petit à petit sans

²⁴⁹. Biyaoula (D.), *L'impasse*, *op.cit.*, P.56.

²⁵⁰. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

²⁵¹. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.

qu'on s'en aperçoive ». ²⁵² D'ailleurs, les parents de Joseph sont si imprégnés des préjugés sur les blancs qu'ils refusent que Joseph épouse une femme blanche malgré son objection. Pour eux, il peut sortir avec une blanche cependant, il ne faudrait pas qu'il l'épouse : « Samuel dit qu'il espère que je n'aurai pas le malheur de m'engager dans une situation dramatique, que j'éviterai les Blanches comme la peste [...]. Une catastrophe, des unions anormales, contre-nature, qu'il dit ». ²⁵³

A tous égards, les affirmations de l'aîné de Joseph semblent se rapprocher de celles évoquées par monsieur Rosta, le père de Sabine que nous avons étudié dans le premier point de ce chapitre comme étant une discrimination raciale contre Joseph.

Mais ici, bien que se rapprochant du racisme, il importe de souligner que les paroles de Samuel sont à mettre en évidence sous l'angle du préjugé. En effet, dans le roman, ses propos montrent la différence culturelle dans les mariages mixtes, surtout homme noir et femme blanche. Ils traduisent une certaine incompréhension dans les divorces des mariages mixtes, nous y reviendrons.

L'emphase et l'empathie dans cet extrait de texte ponctuent le discours de Samuel. Il compare le mariage mixte à la « peste », à la « catastrophe » ou encore à un état de « contre-nature ». L'utilisation de ces syntagmes nominaux, liés aux préjugés raciaux, nous renseigne sur sa prise de position. Cette conception du mariage mixte est marquée par sa fermeté à contraindre et enjoindre Joseph d'accepter ce qu'il dit. Au cours de cette discussion, Joseph essaie de prouver à son frère que loin de l'origine ou de la couleur de la peau, c'est bien le comportement de la personne qu'il faudrait prendre en compte pour le bon fonctionnement de la relation de couple.

Ce qui le conduit d'ailleurs à lui demander que lui-même Samuel ne s'est-il pas séparé de deux femmes alors qu'elles n'étaient pas blanches. Et qu'il y a aussi « des blancs qui se sont mariés entre eux qui ont divorcé ! » ²⁵⁴ Samuel tient

²⁵². Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.56.

²⁵³. *Idem*.

²⁵⁴. *Ibid*, P.57.

ferme que les exemples émis par Joseph pour le contredire sont vains. Dans l'extrait que voici, on peut lire que :

Qu'est-ce que tu racontes là, toi ? Il y en a des tas d'imbéciles qui ramènent ces femmes-là ! Eh bien, sur cent, on ne compterait pas un couple qui a tenu dix ans. Ils ne sont jamais heureux, les gens ! J'en connais suffisamment des gens mariés à des blanches, qui se plaignent et qui regrettent ! Non, crois-moi, Joseph !²⁵⁵

Malgré la volonté, Joseph n'arrive pas à faire entendre raison à Samuel sur les raisons qui amènent certains couples au divorce ; raisons qui ne sont pas tributaires des femmes blanches. Mais Samuel, prétend le contraire et met en exergue des chiffres qui ne sont basés sur aucune étude. Ainsi donc, épouser une femme blanche renverrait aux regrets, aux plaintes et à être indéfiniment malheureux. Lors de ce débat houleux entre les deux frères, Joseph témoigne de l'hostilité contre son frère et cela se comprend aisément: Sabine, est blanche et il se refuse de laisser Samuel méjuger tous les blancs et particulièrement, les femmes blanches, sur fond de simples préjugés ou sur la base de quelques mariages de son entourage qui se révélèrent éphémères.

En somme, à la suite des propos de Samuel, la femme blanche, il ne faut surtout pas l'épouser mais par contre, on peut entretenir des rapports amoureux qui n'aboutiront point au mariage. Cela dénote toute la contradiction, toute la méfiance que l'on peut avoir sur l'autre. Et cette idée préconçue sur l'autre s'explique dans l'extrait qui suit en ce sens :

Que tu aies une amie blanche, c'est pas grave et c'est normal ! Mais sache que quand on en épouse une, c'est pas un cadeau qu'on se fait ! C'est pas des femmes à épouser, ces femmes-là !

- Et pourquoi ? Pourquoi ce ne serait pas des femmes à épouser ? Et puis, moi c'est pas avec des femmes blanches que je suis ! C'est Sabine.

²⁵⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit.

- Et après ? Elle n'est pas blanche ta Sabine ?
Ecoute Joseph. C'est la vérité que je te dis. Ça a une
autre manière de penser, les Blancs. Ils ne
réfléchissent pas comme nous. Rien que ça, eh bien,
ça suffit pour ne pas en épouser une !²⁵⁶

Dès lors, cet échange, ce dialogue met en évidence les raisons émises par les deux frères afin de défendre chacun sa position. Et Samuel dira d'ailleurs à propos des femmes blanches qu'elles « ne réfléchissent pas comme nous »²⁵⁷. Aussi, comment peut-on réduire toutes les femmes blanches à la seule manière de penser et d'agir qui, détermine et découle des préjugés ?

Cette dépréciation de l'union entre un homme noir et une femme blanche résulte chez Samuel de la méconnaissance de l'autre, de l'ignorance de l'autre, de la peur de l'autre et partant de la méconnaissance de la culture de l'autre. Ainsi, le mariage mixte dans notre corpus révèle le caractère prégnant des préjugés des uns sur les autres et permet aux différents personnages du roman de défendre leurs positions sur ce sujet. Ainsi constatons-nous que Samuel se rapporte à ce qu'il aurait entendu dire sur ce fait pour convaincre son auditoire qui n'y reste pas toujours indifférent. C'est le cas de l'oncle Titémo qui exaspéré par les propos de son neveu Joseph qui refuse d'adhérer aux arguments de son allocutaire Samuel. L'extrait qui suit met en exergue la force des rapports sociaux dans la famille et souligne par conséquent, le poids de la structure familiale en ces termes :

Ah ! Joseph !... Ecoute ! Ecoute-moi bien ! Tout ce que tu viens de dire, je l'ai entendu ! qu'il fait oncle Titémo. Et en vérité, ça me surprend trop ! Comment !!! Est-ce qu'il a tort, Samuel, de parler comme il l'a fait ? Comment !!! Mais si tu ramènes une telle femme, qui viendra encore te rendre visite ? Ça ne veut voir personne, une femme comme ça ! Est-ce que c'est elle qui s'occuperait de ton père, de ta mère ? Est-ce qu'elle leur ferait à manger tant qu'ils voudraient ? Est-ce qu'elle les accueillerait chez toi s'ils tombaient malades ? Est-

²⁵⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.58.

²⁵⁷. *Idem*.

ce qu'elle se consacrerait à eux comme une femme
de chez nous ?...²⁵⁸

De cet extrait, il en sort des réprimandes de l'oncle Titémo à son neveu, ce qui met en exergue deux réalités, deux traditions, deux cultures. Ainsi, le rapport de force au sein des familles, en ce qui concerne les mariages mixtes, reste imprégné des préjugés. Aussi, disons-le dans l'espace africain où la belle-fille a souvent plus de devoir que de droit pour les parents de son mari, il s'avère impossible pour oncle Titémo qu'une femme blanche mariée à un africain puisse accepter et subir tout ce que lui imposerait son nouvel univers familial ou social.

A cet effet, la bru ne doit pas seulement respecter ses beaux-parents, elle doit également s'en occuper si besoin est. La belle-famille au sein du couple a une place prépondérante et importante. Alors que pour les occidentaux, bien qu'il y ait respect, les beaux parents n'ont pas toujours cette place au sein du nouveau foyer qui est en construction.

La vie du couple en Afrique est indissociable de la vie de famille. Ainsi, le raisonnement de l'oncle Titémo se fonde sur la différence culturelle des mariages mixtes et, surtout sur le comportement de la femme blanche envers sa belle-famille, sur les prérogatives que doit avoir celle-ci pour ses beaux-parents. Cela dit, tout le monde ne pourrait être unanime dans la compréhension ou l'explication culturelle d'un peuple. Mais par conséquent, il dénote de l'attitude individuelle au sein de chaque famille. Comme le souligne si bien l'Homme de Barbès en faisant une comparaison de la vie en Occident et en Afrique : « Chaque couple habite, avec ses enfants, dans un appartement [...]. Ce n'est pas comme chez nous, où quatre générations cohabitent sous le même toit ».²⁵⁹

On voit donc dans cette illustration que les parents du mari, des oncles, tantes ou frères et sœurs n'ont pas de place dans cette structure familiale. C'est bien parce que la société traditionnelle est souvent inflexible avec la bru, que les

²⁵⁸. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.59.

²⁵⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.85.

positions de l'oncle Titémo ont un pouvoir de coercition et s'impose à Joseph dans cette union mixte.

Ce constat est révélateur de la culture africaine qui veut que l'épouse, la bru, soit, dans sa nouvelle famille, la soumise et s'imprègne donc de ses droits et devoirs envers sa belle-famille. Dès lors les positions de l'oncle Titémo démontre ou présuppose de l'impossible soumission de la femme blanche à l'ensemble des aspects de la culture africaine dans la conception du mariage et par conséquent, du rôle que l'épouse doit jouer dans la famille de son mari.

Par ailleurs, l'évaluation du blanc dans la société africaine s'actualise et se réalise à partir de certains « mythes » très récurrents dans l'imaginaire africain, qui à cet effet lui confère un statut de stéréotype. Effectivement, Amossy souligne la corrélation entre mythe contemporain et stéréotype. Le mythe qui est la représentation de l'origine d'un fait, d'un peuple ou d'une religion se dévoie chez Amossy pour acquérir une nouvelle acception, une forme contemporaine, moderne et se définirait comme la représentation collective que l'on se fait d'une société, d'une personne ou d'un fait qui par ses caractéristiques exceptionnelles et originales aura marqué une génération ou une époque et se verrait de la sorte adulé, admiré, loué.

La théoricienne Ruth Amossy dans *Les idées reçues* ²⁶⁰ soutient que certaines personnes deviennent des mythes parce qu'elles sont pourvus d'un avantage spécial et exceptionnel qui attire le public. C'est le cas de John Kennedy, James Bond, Tarzan, Marilyn Monroe ou Brigitte Bardot. Ces derniers deviennent des mythes parce qu'ils sont adulés et aimés par un public en représentant chez eux, un idéal, « l'investissement » d'un rêve possible. Le mythe est donc appréhendé comme « l'image simplifiée souvent illusoire, que les groupes humains élaborent ou acceptent au sujet d'un individu ou d'un fait et qui joue un rôle déterminant dans leur comportement et leur appréciation. »²⁶¹

Dès lors, le personnage de Brigitte Bardot perd son image de mythe et devient donc un stéréotype dès qu'il devient un individu commun, dès que son

²⁶⁰. Amossy (R.), *Les idées reçues*. « Sémiologie du stéréotype », Paris, Nathan, 1991.

²⁶¹. *Idem*, PP.97-98.

image préfabriquée se perd quand elle revêt les caractéristiques de toute femme au quotidien, quand elle s'habille et se coiffe comme le commun des mortels.

Ainsi, lorsque le personnage perd ce qui fait de lui un mythe et devient de la sorte non plus un personnage fantastique mais une personne accessible en n'exerçant plus aucune fascination, aucune séduction sur le public et celui-ci tombe dans l'oubli. De cette acception du mythe, l'on note les aspects illusoire qui se démarquent de la réalité, de la perception qu'on a d'une chose, d'un personnage, d'une société ou simplement d'un fait. En ce sens, le mythe correspond à la définition du stéréotype qui peut être vu comme

le schème abstrait, la grille que l'esprit applique sur le monde pour mieux l'investir. Il varie infiniment selon les époques, les cultures, les milieux. Omniprésent et fuyant, il ressemble aux fantômes qui ne se manifestent qu'à ceux qui s'obstinent à les reconnaître dans un nuage, un lambeau de brume, un coin de rêve.²⁶²

Ainsi, en partant du principe que le mythe soit une image collective, Amossy fait une analogie entre mythe et stéréotypes : ces deux notions font partie de l'imagerie collective de la société. Et peuvent dès lors, structurer les comportements, les attitudes des individus en s'imposant à eux comme un « fait social total ». Mythe et stéréotype participent « d'une image simplifiée et d' [un] modèle collectif, c'est-à-dire d'une représentation sociale qui s'impose à l'imaginaire. »²⁶³ Cela dit, nous considérons comme stéréotype le schème /France/ à l'instant où il se dévoilerait et s'appréhenderait comme mythe chez de nombreux personnages de notre corpus.

Ce rappel du mythe comme stéréotype s'invite dans notre étude à travers la perception de l'entité /France/ ou encore le mariage mixte qui pour certains de nos personnages serait un idéal qui leur permettrait à jamais de bannir la pauvreté de leur existence afin de vivre dans l'opulence, la richesse. A ce propos, comment

²⁶². Amossy (R.), *Les idées reçues. « Sémiologie du stéréotype », op.cit.*, P.24.

²⁶³. *Idem*, P.98.

l'idée collective que nos personnages se font du schème /France/ devient-elle un stéréotype ?

L'image de la « France » par exemple chez les insulaires de Niodior, chez Fatou Diome, est empreinte d'un idéal, d'une image magnifiée, souvent préfabriquée que leur vend ceux qui y ont séjournés à l'exemple de l'homme de Barbès. Bien souvent dans notre corpus, elle rime, cette image de la France, avec le mot « chance »²⁶⁴.

On note que, de son séjour en France, l'homme de Barbès omet souvent de raconter aux jeunes insulaires qui rêvent d'immigration, les difficultés qu'il a rencontrées, la face cachée de l'immigration surtout clandestine. Et de plus, comme pour se convaincre davantage, le narrateur souligne que : « le président n'a-t-il pas une femme blanche, les joueurs sénégalais qui évoluent en France n'ont-ils pas épousés de femmes blanches et construits de très grandes villas à Dakar, même Ndétare, l'instituteur a fait une partie de ses études là-bas »²⁶⁵. La France « se donne [à voire] comme une obsession collective »²⁶⁶ pour les personnages de nos romans. Elle incarne ainsi une image idéalisée, fascinante pour de nombreux personnages, elle demeure le lieu de la réalisation de tous les possibles.

Le mythe « France » se détériore et perd son halo en devenant ainsi un stéréotype lorsque l'individu est confronté aux difficultés, à la réalité occidentale comme c'est le cas de Moussa ou même de l'homme de Barbès. Et ce ne sont guère les propos de l'homme de Barbès qui y a fait fortune qui infirmeront un tel constat: « Il faut être bête pour rentrer bredouille ou pauvre de là-bas »²⁶⁷, claironne et affirme sans cesse l'homme de Barbès. Elle séduit les Africains et beaucoup rêvent de s'y rendre. Les regards pluriels du noir sur l'Occident sont donc empreints de préjugés et de stéréotypes. Chez certains africains la représentation de l'Occident, de la France constituerait un idéal du « mieux-être », du « bon-vivre ».

²⁶⁴. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.53.

²⁶⁵. *Idem*.

²⁶⁶. Amossy (R.), *Les idées reçues. « Sémiologie du stéréotype »*, op.cit., P.98.

²⁶⁷. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.87.

Alors que la France se révèle atroce pour certains immigrés. Cependant, ils veulent y aller faire fortune quand bien même ils émettent quelques réserves en ce qui concerne le mariage mixte. On peut y aller en Occident, faire fortune mais ne pas ramener une femme blanche qui s'opposerait et ne comprendrait pas certains aspects de la culture africaine.

II.1.3. Couple mixte : le fait racial comme élément perturbateur

Dans notre corpus, seul *L'Impasse* décrit de manière détaillée le quotidien et les difficultés d'une relation formée par un homme noir et une femme blanche. La principale difficulté de ce couple s'articule autour de la question de la race. Ainsi, Sabine et Joseph appréhendent de différentes manières les actes, le comportement ou les paroles des blancs face aux noirs. Là où Sabine voit une attitude qui révèle de l'humain et donc dénuée de tout sentiment racial, Joseph, quant à lui, la qualifie de racisme.

De ces différentes approches dichotomiques, perçues par l'une et l'autre de ces personnages de Biyaoula, naît toujours des incompréhensions, des discussions ou des questionnements. Ces préoccupations chez Joseph sont porteuses des idées préconçues sur le mariage mixte qu'ils forment. Mais Joseph avoue que dès que leur relation s'est peu à peu fortifiée et devenue sérieuse, il a eu un doute quant à la sincérité de l'amour que lui porte Sabine.

Lorsque ça a commencé à devenir sérieux entre Sabine et moi, des questions à n'en plus finir que je me suis posées pendant des jours. C'est qu'elle a un très bon poste, Sabine. Elle est responsable d'un secteur dans une grosse boîte d'assurances. Et elle est plutôt jolie. Longtemps, je me suis demandé ce qu'elle pouvait bien me trouver, vu qu'elle n'aurait eu aucun mal à se mettre avec quelqu'un de bien, un Blanc avec plein d'argent, un bon parti, quoi ! Mais non ! C'est moi qu'elle a choisi. Un gars qui n'est pas ce que l'on peut fabriquer de plus beau sur terre,

qui est tout noir, qu'est-ce que je dis ? Qui est aussi noir que du goudron si ce n'est pis, dont l'impécuniosité est la grande amie. Un smicard de dernière catégorie que je suis. Plutôt un handicap quand on est comme moi. « Pourquoi tu veux rester avec moi ? » que je lui ai souvent dit. – « Je t'aime Joseph ! J'aime le garçon que tu es ! » Qu'elle m'a chaque fois répondu. Jamais ça ne m'a convaincu, ses paroles. Encore après plus de deux ans ensemble, ça m'arrive de m'interroger.²⁶⁸

Ces doutes incessants face à l'être aimé sont corrélatifs à son statut d'homme noir vivant dans la précarité. En effet, les parents de Sabine trouvent leur relation « anormale ». Face à son refus de quitter Joseph, les parents de Sabine estiment qu'elle aurait pu au moins choisir un homme noir « diplômé » dont le statut aurait certainement « auraient atténué [sa] noirceur. »²⁶⁹

De fait, les soupçons de Joseph sont fondés et relèvent davantage de la différence raciale et partant, de leurs positions sociales. Joseph est chômeur alors que sa dulcinée occupe un très bon poste dans une société d'assurances²⁷⁰, ce qui accentue un peu plus les crispations au sein de ce couple mixte. Ces propos de Joseph viennent confirmer l'un des éléments sous-jacents à la relation des couples mixtes : la couleur de la peau.

Dans cet extrait cité plus haut, le personnage central de *L'Impasse*, n'énonce aucun mot sur les sentiments qu'il éprouve pour Sabine, ce qui le préoccupe n'est autre que la couleur de sa peau et son statut social. Par ailleurs, Sabine a le mérite d'être vraie et claire avec lui. Elle l'aime tout simplement pour ce qu'il est, pour sa personnalité. Et les récriminations de ses parents quant à « l'anormalité » de son couple, son statut social ou encore la noirceur de sa peau, ne sont pour elle des éléments que l'on qualifierait de futiles. En dépit de cette assurance qu'elle lui montre, de la véracité des sentiments amoureux de Sabine, les interrogations permanentes de Joseph laissent transparaître chez le lecteur son impossibilité à dépasser « le préjugé raciste » qui demeure l'élément primordial

²⁶⁸. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.164.

²⁶⁹. *Idem*.

²⁷⁰. *Ibid*.

de son épanouissement dans ce couple. Ce qui engendre bien de difficultés autour de leur relation qui tend à vaciller. Du reste, c'est ce qu'atteste cette autre dispute entre Joseph et Sabine. L'extrait qui suit met en exergue les contradictions inhérentes à l'appréhension que peut avoir chacun sur les « préjugés racistes ».

On regarde la télévision. On y passe une émission sur la découverte des Papous. Elle plaît beaucoup à Sabine. Mais vraiment pas à moi. Ça me met le cœur sur les lèvres comme les choses y sont présentées. Sans réfléchir je lui dis à Sabine que les Blancs ils continuent de nous fouler par terre, qu'ils ne peuvent s'empêcher des émissions comme celle que nous regardons, qui sans commentaires, sous des dehors innocents, dans un but prétendu éducatif ne font qu'entretenir, asseoir les préjugés qui remplissent leur tête, qui n'éduquent pas ; que ça dérange. Mes propos, ils font tomber Sabine des nues, vraiment. [...] Quant à elle, elle se lance dans un discours humanitaire, anthropologique et culturel pour m'expliquer l'intérêt de ce genre d'émission. Moi, ça m'énerve. On échange des mots violents. Tout ça finit par m'irriter. Je décide de rentrer chez moi. Sabine en est éberluée. Elle me cause. Moi, je ne veux même pas l'écouter.²⁷¹

La question de race actualisée dans le documentaire crée la dispute au sein du couple. Dès lors, il apparaît dans ce couple mixte une impossibilité de dépasser les préjugés ; ce qui conduit par la suite à ce que chacun vive dans son appartement. Ainsi, les questions raciales peuvent être au cœur de la division, de la séparation dans les couples mixtes. Aussi, les critiques de Joseph à propos de l'émission télévisée sur « la découverte des Papous »²⁷² qu'ils regardent tous deux, sont révélateurs chez lui, du malaise, du mal être face au jugement, au propos dépréciatifs à l'encontre des noirs. C'est dans ce sens que Joseph se demande sur l'importance et le bien-fondé d'une émission quant à la portée éducative alors que celle-ci s'inscrit dans une logique déshumanisante des noirs.

²⁷¹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.193.

²⁷². *Idem*.

Mais contrairement à Joseph qui parle de déshumanisation dans ce documentaire, Sabine quant à elle l'inscrit dans une logique de découverte et par conséquent, elle voit en l'émission une portée anthropologique. Elle est plutôt empreinte d'enseignements sur l'étude de certains peuples qui révèle de la nécessité de l'amélioration de leurs conditions de vie et la compréhension de leurs modes de vie. Cela dit, l'attitude de Joseph pourrait s'entendre et s'expliquer par le fait qu'il soit souvent en proie aux injures racistes telles que : « sale noir ! »²⁷³ ou « ... Alors, comme ça on vient de sa forêt vierge pour emm... les gens civilisés, sale Nègre ! ... »²⁷⁴. Ce qui justifierait ainsi ce sentiment colérique lorsqu'on lui présente à la télévision certains peuples noirs qui sans doute se refuseraient à tout développement selon l'entendement occidental et préfèrent vivre dans leur environnement naturel.

Toutefois, ce comportement de Joseph traduit vraisemblablement le refus de dépasser tous les clivages historiques ou idéologiques qui ont déshumanisé les noirs. Dès lors, Joseph doit se penser en homme et non en Africain ou en noir comme l'indique Sabine dans l'extrait qui suit :

T'as qu'à ne pas te penser en Noir ! Pense-toi en humain, Joseph ! Regarde-moi ! Moi, je me vois comme un être humain ! Jamais je ne me suis vécue en Blanche ! Jamais je ne me suis posé une seule question là-dessus ! Je suis ! C'est tout !²⁷⁵

Dans cette illustration, Sabine demande à Joseph de vivre en tant qu'homme individuel et universel, c'est-à-dire qu'il ne doit pas lier sa vie à tout un passé et un peuple dont les injustices et les meurtrissures subis sont liées à la couleur d'une peau. Il doit pour ainsi dire se départir de son passé, de son histoire afin d'aller de l'avant et de se construire. Mais, comment pourrait-il, Joseph occulter tout ce lourd passé, en se pensant en homme simplement ? Une tâche somme toute impossible pour lui qui est noir.

²⁷³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.165.

²⁷⁴. *Idem*, P.217.

²⁷⁵. *Ibid*, P.166.

En effet, les regards blessants ou les paroles vicieuses le renvoient inlassablement à son histoire, à son essence d'homme noir. Sabine en tant que blanche ne peut comprendre ce que le fardeau de l'héritage de l'esclavage ou de la colonisation est pour les noirs. Parce qu'elle n'est pas noire et a une autre perception de la condition et du statut de l'homme noir en tant qu'esclave, colonisé ou immigré.

Désavoué, marginalisé, honnit, stigmatisé et déshumanisé à travers les ères et les espaces, Joseph ne peut faire semblant et oublier en se considérant comme être humain, comme homme universel. De par ses propos, il est vrai que Sabine cherche à sortir son couple de la difficulté dans laquelle il s'enlise. Et cette incapacité de dépassement, de se penser en tant qu'être humain se justifie dans l'extrait suivant en ce sens :

Je me rends vite compte combien c'est dur de se changer en une machine. [...] C'est pendant que je me débats avec moi-même qu'il y a encore une dispute entre Sabine et moi. Ce coup-là on est chez moi. On regarde un film. Des rapports Blancs et Noirs aux Etats-Unis qu'il traite. C'est une scène où il y a une femme noire qui se fait violer par des Blancs qui déclenche tout.

- Combien de crime de ce type, combien de souffrance elles ont dû endurer les Noires ! Que je lance en suffoquant d'indignation.

- C'est toutes les femmes sans distinction de race qui subissent des viols de la part des hommes ! Qu'elle fait Sabine.

- Comment ?? Tu ne vas pas mettre sur le même plan ce qui se passe ici et ce qu'elles ont subi les Noires aux Etats-Unis ou en Afrique quand même ! Que je rétorque, outré.

- Si ! Le problème de la femme reste le même partout !

- Eh bien, laisse-moi te dire que tu te trompes du tout au tout ! Ah oui, il y a une sacrée confusion dans ta tête !²⁷⁶

²⁷⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.194.

De cet extrait montrant l'échange, le rapport au quotidien de ce couple mixte, il en découle de l'impossibilité du dépassement des « préjugés racistes » qui s'actualisent dans leur quotidien. Joseph se conforte dans l'idée selon laquelle la plupart des actes dépréciatifs faits contre un noir est lié au racisme tandis que Sabine y voit plutôt non pas le racisme mais le caractère mauvais qu'il y a, en chaque être humain. On comprend que le véritable problème entre ces deux personnages est la différence identitaire qui engendre chez Joseph, les problèmes de l'appréhension, de l'entendement au sein du couple. De toute évidence Joseph et Sabine s'aiment mais la difficulté réside dans l'appréhension du rapport Blanc et Noir. Dès lors, le comportement de Joseph est lié aux facteurs historiques (colonisation, esclavage) qui brouillent sa perception des choses en le confinant dans des jugements parfois trop hâtifs. Sabine ne peut saisir et comprendre, selon Joseph, la réalité noire vu qu'elle y est très éloignée.

Aussi donc, le trait sémantique de ce syntagme verbal renvoie à toutes les souffrances et les assujettissements de la condition noire. Toute la douleur, tous les maux que l'Homme noir a endurés sont autant des fêlures, des brèches qui, lorsqu'on ne peut dépasser sa condition de noir, conduisent irrémédiablement dans les tourments de l'histoire. Et de ce fait, le dépassement du « préjugé raciste » peut entraîner un autre sentiment : l'altérité qui est la marque de la civilisation, de l'universalisme.

II.2. La représentation de l'individu dans l'espace

Dans cette section, il est question de mettre en exergue d'une part, la représentation de l'individu face à l'espace et d'autre part montrer la corrélation avec les principaux lieux dans lesquels il se déploie : la ville, l'école de même que le travail. Celui-ci demeure en effet, un lieu d'activité où se meuvent les différents rapports sociaux. Ainsi, confronté à plusieurs types d'environnements, l'individu

se révèle selon le lieu auquel il appartient. Mais ces représentations spatiales peuvent s'avérer être des embûches et des obstacles pour certains personnages tandis que pour d'autres, ils restent un lieu d'exubérance totale.

II.2.1. La ville : entre espaces défavorisés et quartiers résidentiels

Dans ce premier point consacré à l'individu dans l'espace, nous voulons montrer comment se décrit l'espace urbain par nos romanciers. « La ville est avant tout un conglomérat d'habitations, variables dans le nombre, et doté de fonctions spécifiques »²⁷⁷. L'espace urbain se matérialise dans notre corpus à partir d'une dualité des lieux caractérisés d'un côté par le dénuement, la pauvreté tandis que de l'autre côté, il en ressort une luminosité dont le luxe, le bien-être n'en sont que l'une des nombreuses manifestations. Autrement dit, les villes africaines se subdivisent en deux principaux groupes : les quartiers des pauvres et les quartiers des riches. C'est dans ce sens que Pius Ngandu Nkashama, dans son analyse consacrée à l'étude de *Les Soleils des Indépendances* l'explique en ces termes :

Tout est transformé : les hommes, les éléments, les mots et les choses, [...] un lieu artificiel [dans lequel] le passage du colonisateur a produit une différenciation des cultures et des données sociales, amenant ainsi les divisions entre les individus, distendant les relations interpersonnelles.²⁷⁸

Ainsi, le critique congolais décrit le nouveau rapport établi entre les différentes couches de la population urbaine au sortir de l'ère coloniale. Pendant la colonisation en effet, il y avait une distinction binaire des quartiers dans la ville : un côté aisé réservé aux colons et un autre plus pauvre était celui des indigènes.

²⁷⁷. Roy (C.), « La ville africaine vue à travers la littérature subsaharienne. Un miroir de la réalité qui n'est pas si déformante. », Ressac-n°2-1^{er} semestre 2009, P.2.

²⁷⁸. Ngandu Nkashama (P.), *Kourouma et le mythe : Une lecture de Les Soleils des Indépendances*, Paris, Silex, 1985, P.77.

Et cela est bien mis en exergue par Eza Boto dans *Ville Cruelle*²⁷⁹ à travers la scission de Tanga : Tanga Nord où se trouve l'administration et les colons et Tanga Sud où vivent les autochtones.

Hérité donc de la colonisation, cette binarité spatiale définit désormais les villes africaines à travers la naissance de la classe aisée et celle des pauvres. En conséquence, cette représentation figurative dans laquelle s'inscrit la masse populaire s'invite aussi dans notre univers romanesque, d'une part sous forme de désolation et misère très prégnantes dans les groupes défavorisés et d'autre part, un quartier dans lequel argent et fortune définissent ses occupants.

La misère étant le symbole des laissés-pour-compte dans notre corpus et dans les espaces défavorisés, l'individu est confronté à divers maux. Cette situation est mise en exergue par le narrateur principal de *L'Impasse* qui, dans son déplacement diégétique demeure stupéfait face à autant de traîne-misère dans la ville dans l'extrait suivant :

Nous en revenons aux copains, aux copines. C'est toujours la même histoire qu'il me raconte sur eux, François. Ce n'est que des gosses qu'ils ont pondu, de leurs quantités de misères et de pauvretés, du grand cimetière qu'est Brazza, des vieux os qu'on n'y fait pas, qu'il me parle. Nous croisons beaucoup de gens que j'avais connus dans le temps. Des vieillards qu'ils sont devenus. Des gars ou des filles qui n'ont même pas quarante ans, qui ont l'air d'en avoir quinze ou vingt de plus. Tous maigres, tous pas heureux, tous sans travail. Des végétatifs, quoi. Et tout le long des rues, ce n'est que des masures branlantes, grises, des bouges, qui ressemblent aux gens, même pas dissimulées par des arbres, que je vois. [...] Et les ordures, il y en a plein les rues. Et il y a plein d'épouvantables odeurs qui infectent l'air qu'on respire. Des tonnes à rendre un éléphant malade, qui me raclent et le nez et la gorge, que j'avale. Elles m'entêtent.²⁸⁰

²⁷⁹. Boto (E.), *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine, 2000.

²⁸⁰. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, PP.72-73.

Dans cette illustration, Joseph, écœuré, décrit la pauvreté et la décrépitude dans laquelle se trouve la ville de Brazza et sa population. On comprend dès lors que le roman est le lieu à partir duquel s'ancre et se lisent les éléments décoratifs pour dire la misère qui sévit dans les bidonvilles. Dans un vocabulaire péjoratif épousant le malaise existentiel, le narrateur laisse transparaître le dénuement total dont l'individu fait l'objet. Dans cette configuration, le champ lexical de la mort, mis en exergue, décrit les populations de ces villes africaines, comme des malades en usant des termes tels que : cimetière, vieux os, vieillards, maigre, végétatif, mesures branlantes, épouvantables odeurs²⁸¹.

De cette description, l'on note que l'individu ne peut évoluer et se construire dans un espace qui se meurt, là où le jour a laissé place à l'obscurité, là où l'avenir n'est plus qu'une espérance déjà passée, là où s'inventer une vie n'est plus possible. Cet espace urbain demeure un horizon incertain en ce qu'il n'offre plus aucune latitude à ces laissés-pour-compte qui, inlassablement s'enlisent vers la mort. Ainsi, dans cet espace morbide, la jeunesse sous le regard de Joseph est présentée comme une jeunesse qui peu à peu s'éteint et se meurt telle que ces cases en lambeaux qui leur servent d'habitation.

La maladie reste pour l'homme une adversité qu'il faut combattre au nom de la vie. On la ressent habituellement comme un frein à l'épanouissement de l'individu, à sa santé, à son intégrité aussi bien physique que sociale ou morale. Terme générique, elle signifie l'état de morbidité, la pathologie, la souffrance physique ou la maigreur qui est signe évident de perte de santé et de vigueur.²⁸²

Dès lors, le corps malade témoigne de la détresse, du pourrissement de l'univers des bidonvilles des villes africaines. Cette insistance dans la description ambiante de la décrépitude par Joseph s'affirme aussi avec les effluves nauséabonds et des miasmes « à rendre un éléphant malade [et qui s'accaparent]

²⁸¹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

²⁸². Mvondo (M-R.), « *La maladie ou la déstabilisation de l'ordre moral* » in *Littérature et maladie en Afrique. Image et fonction de la maladie dans la production littéraire*, Actes du congrès de l'A.P.E.L.A, Nice, septembre 1991, Paris, L'Harmattan, 1994, P.308.

du nez et de la gorge »²⁸³. Qui plus est, l'odeur, qui est un élément figuratif dans le roman, s'ancre et s'imprègne dans l'espace et partant devient un actant, un personnage dans la mesure où elle joue un rôle important en se confondant, en se jumelant et en ornant les bidonvilles aussi bien qu'en agissant sur les individus qui y sont présents. Ainsi, par ricochet, c'est de cette manière que l'écriture, devient « une compétence, celle du narrateur à faire être, à faire exister quelque chose »²⁸⁴. Au même titre que la ville, l'odeur dévoile et témoigne de l'idée de putréfaction et d'indigence prégnante dans l'univers diégétique. L'omniprésence de la détresse, de la maladie et de la précarité deviennent les matériaux d'écriture de la topologie textuelle qui Sous-tendent et définissent les individus et partant, les conditions de vie ou leur misérabilisme quotidien.

Des traine-misère qui se confondent aux lieux de pauvreté, à travers le regard de Joseph qui les croise dans les ruelles des faubourgs de Brazza, l'extrait suivant permet de l'explicitier en ces termes :

Puis on parcourt des rues qui sont bourrées à craquer de gens tout squelettiques, tout en haillons, tout tristes, qui me donnent le sentiment de naviguer dans une soupe fangeuse que l'addition des misères aurait enfantée, qui les aurait petit à petit manger, dont ils n'ont aucun moyen de s'échapper. Impossible. C'est comme s'ils avaient croisé le regard de Méduse, quoi !²⁸⁵

Dans cet extrait, on constate que le regard de Joseph se fige et permet de comparer les populations de Brazza dont les corps squelettiques renvoient à la monstruosité, à la misère humaine dans la plupart de bidonvilles, des quartiers que l'on qualifie également de « Matitis²⁸⁶ ». Ainsi, l'univers misérable et pétrifiante des bidonvilles africains est comparé à des méduses représentatives de la

²⁸³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.73.

²⁸⁴. Hamon (P.), *Du Descriptif*, Paris, Hachette, 1993, P.111.

²⁸⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.120.

²⁸⁶. Ndong-Mbeng (H-F.), *Les matitis : mes pauvres univers en contre-plaqué, en planche et en tôle*, Paris, Sépia, 1992.

mythologie grecque. Aussi, la comparaison s'intensifie et à partir de la description des personnes qui rend compte de la subjectivité narrative des propos du narrateur. Les rues, renvoyant à la décrépitude quasi permanente sont des lieux de mouvement, de déploiement, se métaphorisent en espace d'enferment, de séquestration, de maladie de morbidité où le regard de l'individu, étranger à cet univers, se trouve tétanisé par la misère abyssale de ces lieux.

Par conséquent, la rue est présentée, à la fois comme un espace de vie, un espace de devenir professionnel mais aussi comme un espace de vie et de mort. C'est dans ce sens que la ville de Sombé se présente et s'offre en même temps, comme un cadre de fin de guerre. De fait, elle devient l'espace de prédilection des infortunés. Le narrateur présente ainsi un espace où se côtoient édifices brûlés, bâtiments pillés et maisons abandonnées. D'ailleurs, dans l'extrait qui suit, on note que :

[la] ville de Sombé est restée le souvenir fuyant de ce qu'elle tentait d'être avant le conflit : un endroit où vivre et travailler. Les constructions détruites par les batailles, les émeutes et les pillages dus à la guerre se tiennent comme elles peuvent, éventrées, brûlées, adressant comme les hommes de vaines suppliques au Ciel.²⁸⁷

De ce qui précède, on comprend que Sombé sort d'une guerre civile et il n'est donc pas étonnant d'y voir des constructions d'épaves. La reconstruction semble ne pas être d'actualité, ne pas être une priorité pour les gouvernants vu qu'ils semblent indifférents. A l'image de ces lieux abandonnés, comme nous le fait savoir le narrateur, de nombreux enfants restent les victimes de cette guerre civile. Ils sont pour la plupart rejetés par leurs parents ou encore, ils ont déserté les milices nés pendant le conflit et, se retrouvent dans la rue sans repère, sans appui et plein de crasses. On peut, pour renchérir, l'illustrer en ces termes :

²⁸⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.137.

Partout, des bandes d'enfants des rues errent à la recherche de leur pain de ce jour. Ils sont sales. Ils sont agressifs. Leurs yeux sont des abîmes obscurs au fond desquels des questions sans réponse s'agitent inlassablement.²⁸⁸.

Ainsi, l'espace romanesque misérable dans notre corpus s'impose et s'érige comme élément permettant la dénonciation d'un système social et politique peu enclin à l'amélioration des inégalités sociales et des conditions de vie des populations dans ces quartiers africains abandonnés. Christophe Roy, dans « *La ville africaine vue à travers la littérature subsaharienne* »²⁸⁹, à travers une analyse historiographique de la représentation de la ville chez les écrivains africains, met en exergue la permanence de la résonance de la misère et des odeurs dans les lieux où résident les laissés-pour-compte.

Aussi, importe-t-il de souligner que des auteurs africains à l'exemple de Sony Labou Tansi, Tierno Monémbo ou encore Amma Darko dévoilent les villes africaines sous l'angle de la laideur et de la misère, tout en confirmant la problématique de l'insalubrité, de la viabilisation des quartiers défavorisés dans la plupart des grandes villes africaines. C'est d'ailleurs ce que tente de préciser l'extrait qui suit en ces termes :

La Djoua et l'estuaire envoyaient sur notre ville un panache de parfums mêlés aux senteurs d'immondices. Cela renforçait l'idée selon laquelle notre terre n'était qu'une poubelle²⁹⁰
Dehors, en effet, la misère règne, reine impitoyable. Elle s'étale, elle est un vivier marécageux où baigne une foule grouillante de petites gens [...], allant et venant à molle allure, floc-flac, dans la gadoue, ou tout simplement dormant sur le trottoir, sous un manguier, offrant la bave gluante de leurs gueules à des nuées de mouches grasses²⁹¹.

²⁸⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

²⁸⁹. Roy (C.), « *La ville africaine vue à travers la littérature subsaharienne. Un miroir de la réalité qui n'est pas si déformante.* », Ressac-n°2-1^{er} semestre 2009.

²⁹⁰. Sony (L.T.), *Les yeux du volcan*, Paris, Seuil, 1988, P.140.

²⁹¹. Monémbo (T.) *Les crapauds-Brousses*, Paris, Seuil, 1979, P.12.

Akobi fut forcé de me dire que c'était son logement avant que je ne le croie. D'abord ce n'était pas un groupe de case avec une enceinte et un jardin [...], mais un tas de constructions misérables en tôle ondulée qui ressemblaient à un poulailler et partout, autour, au milieu, des caniveaux étroits et ouverts à l'air [...]. Dans ces caniveaux, en l'absence de tout drainage, stagnait jusqu'à ce qu'elle s'évapore l'eau sale de la lessive et des bains, l'urine aussi. [...] L'eau qui stagnait non seulement puait mais en plus nourrissait des méchantes ombres d'algues et des générations de gros moustiques qui se nourrissaient de notre sang la nuit. [...]. J'appris rapidement que les ordures n'étaient ramassées qu'une fois tous les deux mois ou presque. Non seulement cela attirait des milliers de mouches mais encore cela polluait l'air ambiante à tel point qu'on se réveillait presque toujours avec le nez qui saignait ou un affreux mal de tête.²⁹²

On note que d'un roman à l'autre, les grandes métropoles africaines dans l'univers romanesque dévoilent l'impitoyable précarité qui est la caractéristique des « bas-quartiers »²⁹³. Cet état des choses, cet enlèvement des personnages dans ces espaces n'est que la description d'un réel qui se veut dénonciation, critique, contre des politiques publiques ou de l'action publique des gouvernants africains.

Par conséquent, les différentes facettes de l'espace urbain se dénudent à travers les tribulations des personnages romanesques qui manifestent leur détresse, leur malaise social. Cette représentation des bidonvilles joue un rôle important car elle est nécessaire à l'appréhension de l'attitude des individus dans la configuration de ces espaces par le lecteur. En outre, la présence de toute cette pauvreté à Brazza et la vue de cette déchéance dans la périphérie est pour Joseph un supplice véritable, un tourment saisissant qu'il décrit en des termes morbides et accablants :

²⁹². Darko (A.), *Par-delà l'horizon*, Paris, Actes Sud, 1997, cité par Christophe Roy, op.cit., pp.7-8.

²⁹³. Par « bas-quartiers », nous entendons les bidonvilles, les quartiers défavorisés dans la représentation de l'univers africain.

Le foula-foula met plus d'une heure pour traverser les faubourgs de la ville qui est toute étalée. On dirait qu'une peste est passée par-là. En cette saison sèche, ils sont d'une tristesse à pleurer, les quartiers que nous parcourons. Il n'y a pas à dire, le soleil fait paraître la misère un peu moins disgracieuse. Il doit transmettre aux choses une partie de sa joie. Plus nous nous rapprochons de la périphérie, plus elle se dénude, la pauvreté, plus elle se fait crue. C'est que des maisons de guingois, du genre de celles qu'on doit rencontrer dans les enfers, dans lesquelles on n'imaginerait pas que des êtres de chair et de sang puissent habiter, que je vois. Que des tombeaux. Des tombeaux de misères autour de moi. [...]. Le toit, les murs sont composés de tout ce qui peut se trouver dans une décharge, tout ce qui peut arrêter un bout de pluie ou un bout de vent. Et les gens qui y circulent, ils leur ressemblent à leur mauvaise maison.²⁹⁴.

A la suite de cet extrait, la description de Joseph qui, dans le « foula-foula », (sorte de train ou de bus hérité de l'époque coloniale) qui traverse la ville, laisse apparaître une vue pitoyable de la banlieue et de certains quartiers de Brazza. Ces banlieues, ces bidonvilles sont ainsi représentatifs la souffrance qui se fait criarde sous le discours de Joseph, le personnage central de *L'Impasse*. Ainsi, cette description, de la misère des bidonvilles sous l'angle de la fadeur malgré le soleil qui tant à l'occulter en période hivernale tropicale ou de saison sèche, éclaire cette ténébreuse instabilité spatiale des « bas-quartiers ». De fait, le soleil, motif textuel, tend à éclipser un tant soit peu toute cette indigence, cet enfer des habitations et des personnages perçu par le narrateur.

A l'instar de l'enfer qui est le lieu de toutes les afflictions et de tous les maux, le narrateur use de la comparaison, « [c'est] que des maisons de guingois, du genre de celles qu'on doit rencontrer dans les enfers »²⁹⁵, pour peindre au lecteur l'insoutenable et l'innommable misère qui se découvre devant lui et le

²⁹⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.102.

²⁹⁵. *Idem*.

laisse stupéfait. Aussi, se demande-t-il comment tous les hommes peuvent-ils vivre dans un environnement aussi malsain et insalubre.

Il importe de souligner que l'exclamation « Que des tombeaux. » suivit de la métaphore in absentia « Des tombeaux de misères autour de moi », participent de l'idée de souffrance, de déchéance et de mort qui s'élève de ce milieu chaotique. Dès lors, comparé aux enfers, à des tombeaux, le lieu qui sert d'habitation aux couches défavorisées de la population, laisse entrevoir le gouffre et de la sorte, deviennent une sorte de prison. Un milieu carcéral dont les immondices provoquent la nausée et où il devient difficile pour l'humain de s'émouvoir complètement. Ainsi, la focalisation interne²⁹⁶ et le statut homodiégétique²⁹⁷ du narrateur décrit de manière subjective l'espace qu'il perçoit.

Dans la situation d'énonciation, le chagrin et l'affliction chez le narrateur permettent de donner davantage de crédit et de vraisemblance à l'espace représenté traduisant la réalité sociale africaine. Dès lors, le choix sémantique et l'arrangement syntaxique sont tributaires du lieu qu'il représente afin de mieux empreindre et accrocher le lecteur aux conditions de vie désespérées et désespérantes des plus démunis. L'énumération, « [le] toit, les murs sont composés de tout ce qui peut se trouver dans une décharge, tout ce qui peut arrêter un bout pluie ou un bout de vent. »²⁹⁸, et la gradation, « [plus] nous nous rapprochons de la périphérie, plus elle se dénude, la pauvreté, plus elle se fait crue »²⁹⁹, sont autant d'éléments stylistiques pour justifier et décrire ces lieux si accablants pour l'homme dans l'univers romanesque.

Comme Brazza, la ville de Sombé dans *Contours du jour qui vient*³⁰⁰, offre un spectacle aussi désolant de l'espace diégétique. Tenons par exemple, dans le quartier où vit Mbambè, la grand-mère de Musango, détritiques et effluves nauséabonds en sont le principal cortège que laisse entrevoir l'extrait suivant :

²⁹⁶. La focalisation est interne lorsque la description se fait du point de vue du narrateur-personnage, voir Genette, *Figures III*.

²⁹⁷. Le narrateur est homodiégétique lorsqu'il est présent et prend part à la diégèse, voir Genette, *Figures III*.

²⁹⁸. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.102.

²⁹⁹. *Idem*.

³⁰⁰. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

Bientôt, ce n'est plus une ville, même ravagée par la guerre, même surpeuplée de pauvres gens. [...] Ce n'est plus une ville, même hanté par de faux pasteurs [...]. Ce n'est plus une ville, même semée de grappes d'enfants rejetés traînant là [...]. Ce n'est plus une ville, et c'est pire que toutes les images qui s'étaient formées dans mon imagination lorsque, petite fille, je songeais au lieu de ta naissance. Voici Embényolo. Comme je te comprends. Il n'est pas possible de vivre ici. C'est sur la terre, et c'est en dessous de tout. [...], et il n'y a pas un millimètre carré de terrain qui ne soit pris d'assaut par les ordures. Elles se décomposent sur le sol, macèrent en elles-mêmes, se transforment en un condensé compact de crasse. [...] Voici donc Embényolo, le lieu où tu naquis. Je m'arrête, saisie d'épouvante. Il y a des gens ici. Ils respirent la puanteur de leur fumier. Ils vivent baignés dans les insoutenables effluves de leur mort. C'est le cadavre que cela sent.³⁰¹

A la suite de cet extrait, le personnage central de *Contours du jour qui vient* emprunte les dédales de Sombé qui l'entraîne à Embényolo, l'immense bidonville. Dans la dynamique énonciative, le narrateur ponctue son texte par l'anaphore, « ce n'est plus une ville, même »³⁰², afin d'insister et d'intensifier les caractéristiques représentatifs de ce qu'est Embényolo, le lieu de vie des « meurt-de-faim »³⁰³. Cette forme de répétition en début de chaque unité phrastique est renforcée par l'hypozeux³⁰⁴ à partir de l'adjonction de « et qui »³⁰⁵, construite sur la répétition syntaxique et attestant la désespérance et du désespoir des individus évoluant dans ce lieu. La construction structurelle des phrases rend aussi compte de la tristesse et de l'ébahissement du sujet narrant.

³⁰¹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP. 212 à 213.

³⁰². *Idem*, p.212.

³⁰³. Par cette expression, nous entendons les couches les plus défavorisées de la population, les miséreux.

³⁰⁴. L'hypozeux est une figure de style proche de la répétition dont « la succession des propositions est construite en parallèle ».

³⁰⁵. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

A la vue de cette misère criarde dans le bidonville de sa naissance, la narratrice de *Contours du jour qui vient* comprend mieux pourquoi Ewendji, sa mère a fui cet environnement pour aller se réfugier ailleurs. Comparé à Sombé, Embényolo le bidonville paraît si hideux, sous sa forme la plus dévoilée, la plus manifeste, elle se résume à la puanteur de la mort : C'est le cadavre que cela sent ³⁰⁶. Qui plus est, comme le confirme Paravy, « [le] monde ainsi décrit est un monde en putréfaction, en décomposition, qui paraît condamner à s'enfoncer lentement dans l'excrément, la boue, les immondices et ne peut inspirer que de la nausée »³⁰⁷. Pourtant, malgré tout cela, des enfants, des femmes et des hommes y vivent. Ainsi, la consistance des figures de répétition, à travers l'isotopie de la puanteur, est révélatrice de l'espace défavorisé. Il semble évident que comme la majorité des villes africaines qui offre un spectacle désolant de l'univers des couches populaires, « [l'espace] transposé en littérature influe sur la représentation de l'espace réel (référentiel), sur cet espace-souche dont il activera certaines virtualités ignorées jusque-là, ou réorientera la lecture. »³⁰⁸ La putréfaction des lieux devient pour Musango le prétexte d'écriture à partir duquel elle y décrit les conditions de vie des hommes à Embényolo tout en y transportant le lecteur afin qu'il le découvre le mieux possible.

Dans ces conditions de vie exécrales et misérables dans les bidonvilles, la plupart des jeunes, pour supporter et accepter leur sort, s'adonnent à la boisson. L'alcool, les bars restent pour eux la seule distraction. Éléments énonciatifs dans l'univers diégétique, ils jouissent d'un important rôle dans le décor romanesque et s'avèrent être la solution de l'acceptation d'une vie déplorable, de souffrance. C'est dans ce sens qu'on peut lire :

A la Belle Vie, il y a une ambiance de fête. Ça me fait quelque chose, vraiment. Voilà des années que je n'en ai pas connu une musique pareille. La

³⁰⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.213.

³⁰⁷. Paravy (F.), « L'écriture de l'espace dans le roman africain contemporain », op.cit., P.79.

³⁰⁸. Westphal (B.), « Pour une approche géocritique des textes : esquisse », in *La géocritique : mode d'emploi*, Pulim, Limoges, 2000, P.21.

musique tonne comme ce n'est pas croyable, mais elle n'arrive pas à couvrir les bruits des voix. C'est des tas de gens qu'il y a dedans. Des hommes, des femmes. « C'est toujours comme ça à cette heure-ci, et ça va durer jusqu'à l'aube, qu'il fait, François. Et tu peux être sûr que dans tous les bars c'est la même chose ! Et il y en a beaucoup, des bars, à Brazza ! Autant que les lieux de prières ! En tout cas, plus que les écoles et les hôpitaux... »³⁰⁹

De cet extrait, le brouhaha causé par la musique de même que l'alcool consommé dans le bar rendent compte de l'ambiance festive dans laquelle se plongent nos protagonistes. En effet, l'antiphrase au nom évocateur « Belle Vie »³¹⁰, l'appellatif du bar où se trouvent Joseph et François préfigure des lieux de divertissement mais aussi d'endormissement.

Au-delà de l'expression antiphrastique, les couches populaires l'associent à un espace dans lequel ils ne viennent pas étaler leur angoisse mais plutôt noyer leur malaise existentiel, leur souffrance quotidienne dans l'alcool et l'ambiance festive. De ce point de vue, l'on comprend aisément pourquoi, les bars, dans ces zones périurbaines, dans ces bidonvilles, dans ces matitis, sont plus nombreux que les lieux de savoirs ou les hôpitaux. Par ailleurs, il importe de souligner qu'à défaut d'être des exécutoires dans lesquels les jeunes, pour noyer leurs misères, pour fourir leurs tristesses, en se livrant à la consommation quotidienne de bières et de vins, ces bars se transforment en des lieux de joie et de plaisir. Comme on peut le voir, « François n'est plus grave. Il sourit, il rit »³¹¹. Ce lieu de bacchanale semble montrer à ceux qui s'y trouvent qu'ils vivent, qu'ils existent car, il les éloigne plus ou moins de leur fange quotidienne.

Ainsi, dans ces haut lieux de débauche, tant la consommation d'alcool est frappante que les rapports sexuels, l'alcool, le sexe sont les seules préoccupations qui permettent aux hommes et aux femmes de se rencontrer. C'est ce que fait Mado Téka, lorsque sans gêne aucune, elle fait des avances à Joseph et lui

³⁰⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.74.

³¹⁰. *Idem*.

³¹¹. *Ibid*, pp.74-75.

demande même de lui payer une Supérieure³¹², la bière locale de soixante-quinze centilitre qu'elle avale d'un trait. François lui conseille d'accepter les avances de Mado, mais Joseph s'y refuse. François, quant à lui rentrera avec l'une d'elle. Si les traîne-misère sont a priori dénués de biens matériels et donc d'argent, ils n'hésitent cependant pas à satisfaire l'étranger venu leur rendre visite en lui offrant à boire. « Que des traîne-misère que nous voyons, mais qui fouillent dans le fond de leur bourse trouée pour nous offrir à boire. A chaque fois, c'est des bouteilles de bière à avaler. Je n'ose pas refuser trop souvent. »³¹³

En effet, à la suite de cet exemple, on note que Joseph accompagné de son ami d'enfance décide d'aller déposer les colis que lui ont confiés ses amis en France pour leurs parents restés à Brazzaville. Pour Joseph l'attitude de ces gens est hallucinante et étonnant car, ils n'hésitent pas à prendre les derniers sous qui leur reste pour leur offrir à boire alors qu'ils n'ont même pas de quoi se nourrir correctement. Mais, il importe de souligner que cette offrande, l'achat de boissons, s'inscrit dans une logique du « don et contre-don » et de remerciement ; ce d'autant plus que Joseph leur rapporte des colis envoyés par leurs enfants de France.

A travers la représentation des espaces défavorisés, nos romanciers portent un regard critique sur cette réalité africaine qui est l'un des cortèges de malheurs que traîne le continent. A côté de ces quartiers moribonds correspondant à ces facettes des villes africaines, On découvre également des quartiers résidentiels, des quartiers de riches. Ainsi, cette dichotomie urbaine existe dans les villes désormais divisées en deux blocs bien distincts. D'ailleurs à ce propos, Calixte Bélyala affirme qu'il existe, « un cosmos bien organisé avec deux sphères superposées, dont l'une était l'antichambre du paradis et l'autre la cuisine de l'enfer »³¹⁴. Ainsi donc, les miséreux qui, pour la plupart sont vêtus d'haillons ou d'habits de moindre coût s'opposent aux riches qui, eux achètent leurs habits dans les magasins de luxe.

³¹². Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.76.

³¹³. *Idem*, P.75.

³¹⁴. Belyala (C.), *Assèze l'Africaine*, Paris, Albin Michel, P.68.

Tel est le cas de l'extrait suivant qui nous explique que Samuel, accompagné de Joseph se rend aux « Habits de Paris » en ces termes :

Il se gare devant les Habits de Paris, le magasin chic de Brazza, Samuel. « C'est ici que s'habillent les ministres, les hommes d'affaires, les hauts fonctionnaires, toute la crème du pays, quand ils ont oublié de faire leurs emplettes à Paris, qu'il me dit. » Mon frère y est bien connu. On lui sert du monsieur le directeur à chaque phrase. [...] En tout cas, il est ravi qu'on le nomme monsieur le directeur. Je le sens à sa manière de faire, de se tenir.³¹⁵

A la lecture de cet extrait, on note que c'est tout enthousiasmé, ému et exalté que Samuel décrit à son jeune frère les gens qui fréquentent « les Habits de Paris »³¹⁶. Content, Samuel l'est aussi car, il jouit de par son statut de fonctionnaire de l'administration, des mêmes privilèges que les autres clients de ce magasin de luxe. En effet, Samuel est « directeur de la recherche sur le développement accéléré et immédiat [du] pays »³¹⁷. Et à ce-titre, il fait partie de la classe aisée de Brazza et fait ses achats chez « les Habits de Paris ».

Pour rappel, Samuel a emmené son cadet dans ce luxueux magasin afin de lui trouver des vêtements dignes d'une personne qui vient de Paris. Car, leurs parents ont manifesté de la tristesse lorsqu'ils sont venus à l'aéroport le chercher. Ils l'ont découvert vêtu tel un paysan et pour eux, les habits que porte Joseph sont à l'opposé de la conception, de la représentation qu'ils s'en font de la mode parisienne. C'est fort de cette déception que Samuel décide de le conduire aux « Habits de Paris » afin qu'il se change. Par ailleurs, le moment d'énonciation prouve que Samuel jouit de bonheur lorsque le commerçant sans cesse lui sert du « monsieur le directeur »³¹⁸. Cette dénomination de l'actant montre que dans cet espace, l'exubérance extérieure, lorsqu'on a une situation sociale, une situation aisée, des titres, des vêtements luxueux et chics, de la richesse, vous rehausse dans

³¹⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP.45-46.

³¹⁶. *Idem*, P.45.

³¹⁷. *Ibid*, P.46.

³¹⁸. *Ibidem*, P.46.

la société. De ce fait, par ce qu'il est convenu d'appeler « l'être et l'avoir », occuperait un rang social, une position sociale importante dans la société.

Autrement dit, le respect émane et se justifie plus au statut social de l'individu, qu'à la présentation ostensiblement ostentatoire de son prestige. La recherche de la reconnaissance, le paraître, le « m'as-tu vu », dans ces villes africaines, comme le montre Samuel, est un marqueur privilégié de comportements de classe : « il est ravi qu'on le nomme monsieur le directeur. Je le sens à sa manière de faire, de se tenir ». ³¹⁹ Ainsi, l'ostentation être sapé comme jamais, la présentation des signes extérieurs de richesse, par exemple chez les personnages tels que Théodore de Muelle. Pour sûr, Théodore de Muelle, l'homme d'affaire et « quatrième personnalité du pays ³²⁰, de son air rogue se voit appeler et désigner par « monsieur le P.D.G » ³²¹.

Théodore de Muelle, ventripotent comme il se doit, joue le coq du village, cabotine et marche toujours devant nous. Il ne cesse de répondre aux salutations des gens [...]. Par-ci, par-là, c'est un nombre incalculable de P.D.G. que j'entends. Et lui, Théodore de Muelle, a la tête bien redressée et porte haut le front. ³²²

Dans cet extrait, on découvre que les révérences obséquieuses et les courbettes que lui font les gens à l'aéroport amène Théodore de Muelle à adopter une attitude rogue et une démarche lente lorsqu'il parcourt le hall de l'aéroport. Dès lors, cette posture et ce comportement de Théodore Muelle viennent signifier et justifier de sa puissance et son pouvoir dans l'univers romanesque. Cet aspect social, des hommes riches dans notre espace romanesque sont représentatifs des conditions de vie des dirigeants, des responsables d'administrations et des directeurs généraux dans certains pays d'Afrique ; d'où les regards créant de l'envie chez les meurt-de-faim. Ils sont, eux, squelettiques et maigres. Théodore

³¹⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

³²⁰. *Idem*, p.35.

³²¹. *Ibid*, p.34.

³²². *Ibidem*.

de Muelle est donc un privilégié qui a bâti sa fortune fort de sa relation avec le grand timonier. Les traîne-misère avec des regards convoiteux et admiratifs, oublient ou ignorent que la richesse des ministres ou les hommes d'affaires s'articulent souvent autour de nombreuses ambiguïtés, difficiles à appréhender.

De fait, l'expression de la perception de l'autre (le regard des gens sur Théodore de Muelle) accentue chez lui une arrogance, une suffisance, une fierté certaine. En effet, il n'hésite pas à se faire voir le mieux possible devant toutes ces personnes qui le reconnaissent et parfois envient sa situation d'homme riche. Ainsi, l'on note des syntagmes verbaux qui justifient cette suffisance, cette vantardise en ces termes : « joue le coq »³²³, « cabotine et marche toujours devant nous »³²⁴, « Théodore de Muelle a la tête bien redressés et porte haut le front »³²⁵. Ces syntagmes témoignent du comportement de certains « nouveaux riches » africains inhérent à leur statut social, à leur fortune.

En effet, c'est bien l'ostentation, la présentation des signes extérieurs de richesse, la fortune qui crée de l'admiration. Auréolé de ces attraits, les « nouveaux riches » n'hésitent pas à en jouer et en sur-jouer afin de marquer sa présence et créer l'éblouissement, l'émerveillement. Le désir de montrer son pouvoir et sa richesse est ce qui le mieux identifie nos hommes riches. C'est le cas, dans *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome, de El Hadj qui souvent de retour à Niodior se distingue par ses boubous bien amidonnés. Les quartiers résidentiels sont bien distincts des quartiers populaires, et souvent se situent en hauteur de la ville.

Ainsi, à travers le regard de Joseph on aperçoit la disparité urbaine entre les gens de Brazza en ce que :

Samuel, il réside à Mont Banéné. C'est par là-bas qu'on trouve la majorité des gens importants de la ville. C'est un monde à part, une sorte de gâteau doré côtoyant les bas-fonds, quoi ! Un endroit que la plupart des miséreux de la ville connaissent par

³²³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit.

³²⁴. *Idem*.

³²⁵. *Ibid*.

ouï-dire, mais où ils ne peuvent aller tant le trajet revient cher, et puis, ils y sont dans leurs petits souliers.³²⁶

De cet extrait, l'on découvre que les riches ne se mélangent pas aux pauvres et ils ont un monde, une bulle différente. Et d'ailleurs, Joseph, à la demande de ses parents qui trouvant anormal et inadmissible qu'un « parisien » puisse vivre dans les quartiers populaire, accepte en effet, d'aller vivre chez son aîné à « Mont Banéné », le quartier résidentiel, le quartier des riches. Aussi, il importe de souligner que cette distinction entre les quartiers riches et pauvres s'articule autour du sème « Mont » dans la dénomination du quartier, « Mont Banéné »³²⁷, qui surplombe la ville et se caractérisant ainsi par sa hauteur par rapport aux quartiers démunis. Ce sème « Mont », subodore une élévation, une hauteur évidente. Et comme le souligne à juste titre Songossaye, « [le] quartier résidentiel est construit dans l'espace d'en haut, lieu axiologique de la bourgeoisie, comme le quartier des laissés-pour-compte est l'espace d'en bas, lieu de la misère »³²⁸. Ainsi, on note l'insistance de l'éloignement, de l'élévation des lieux et des gens qui y vivent du point de vue de leur démarcation face aux miséreux.

Autrement dit, les termes tels que : « gens importants », « un monde à part », « gâteau doré », « ils [les meurt-de-faim] ne peuvent aller tant le trajet revient cher » sont autant d'éléments qui favorisent, renforcent, participent à cette volonté d'éloignement, à l'idée de distanciation et d'élévation face à la masse populaire. Ainsi, l'extrait suivant explicite la consistance de la distinction entre les populations de Brazza en ce que :

Ça fait partie du petit déjeuner monsieur !... A Mont Banéné on se réveille avec du champagne comme dans les bas-fonds la plupart le font avec de la bière ou un tort-boyaux local, monsieur ! qu'il me dit. »
[...] Ah ! oui, monsieur ! Ici c'est comme ça tous les

³²⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.125.

³²⁷. *Idem*.

³²⁸. Songossaye (M.), *Les figures spatio-temporelles dans le roman africain subsaharien anglophone et francophone*, Thèse de doctorat, 2005, P.104.

jours ! Le champagne, c'est matin, midi, soir ! Et de lundi à dimanche, monsieur ! ». ³²⁹

Le ministre d'Etat Laba n'habite pas Mont Banéné mais le Seizième, un quartier réservé aux très très hauts dignitaires du pouvoir. C'est là qu'on trouve la résidence principale du grand timonier, celles de Théodore de Muelle, des généralissimes et de quelques autres. ³³⁰

Dès lors, la valorisation de l'image de soi se fait également à travers : la composition du petit déjeuner. Ainsi, le champagne, vin onéreux et luxueux qui, souvent se consomme lors d'événements particuliers s'actualise au quotidien et ponctue tous les repas de la journée et ce, tous les jours de la semaine. On le voit, boire du champagne au petit déjeuner permet de renforcer son rang social, son image autant que possible.

Cette revalorisation de l'image, des gens aisés de la société passe aussi par le vin, il n'y a pas que l'habillement mais aussi les mets et la boisson. Le regard de l'autre, la perception caractérise ces riches dans notre univers diégétique. Il faut exposer et montrer ses biens. La symbolique de tout ceci est bien de marquer et montrer le comportement des riches africains. L'Afrique aux yeux du monde paraît souvent démunie, synonyme de pauvreté et de misère et pour se démarquer de tous ces schèmes, de cette perception dysphorique, nombreux sont ces personnes aisées socialement qui n'hésitent pas à extérioriser leurs avoirs. Mais ces nouvelles manières paraissent souvent absurdes et insupportables pour Joseph qui préfère ne pas toucher au champagne « des gens de Mont Banéné » ³³¹. Cette scène traduit toute la symbolique que revêt le comportement des riches dans cet univers diégétique, « c'est pour l'image » ³³² que :

[le] ministre d'Etat Laba n'habite pas Mont Banéné mais le Seizième, un quartier réservé aux très très hauts dignitaires du pouvoir. C'est là qu'on trouve la résidence principale du grand timonier du pays,

³²⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., p.125.

³³⁰. *Idem*, p.129-130.

³³¹. *Ibid*, p.125.

³³². *Ibidem*.

celles de Théodore de Muelle, des généralissimes et de quelques autres. [...] Il n'y a que des voitures de luxe et des grosses cylindrées garées devant. [...] Il y a déjà foule chez le ministre d'Etat. Peut-être deux centaines de personnes semblables, toutes pourries des pieds à la tête, toutes suffisantes, qui prennent des attitudes de grands hommes ou de grandes dames [...] Une engeance de plantureux, d'aigrefins et de meneurs de vie de château, quoi ! Les bonnes femmes, c'est des masses de chair et de gras. [...] La plupart, c'est des bourrelets partout qu'elles transportent avec elles. Au visage, à la poitrine, au ventre, aux fesses, aux cuisses. [...] Parmi les bonshommes, je ne vois pas un seul flandrin. D'ailleurs, je détonne par ma maigreur. On me regarde comme si je m'étais égaré parmi eux. Les jeunes comme les vieux ont une bedaine, de bonnes joues... Ils sont tous gonflés, quoi ! On dirait des porcs par trop nourris.³³³

On s'aperçoit que l'émergence des « nouveaux riches », en Afrique Centrale, est liée aux fonctions politiques, aux malversations, à la corruption ou aux affinités qu'on a avec le pouvoir en place. De fait, de vrais riches il n'en existe pas ou très peu. Comme on peut le voir dans notre extrait, les hommes aussi bien que les femmes sont physiquement identiques à travers les bourrelets et les rondeurs qui les caractérisent, qu'ils exposent et qui dans cet univers diégétique s'avère être synonyme de l'aisance contraire aux dépenaillés et miséreux. Il n'y a qu'avoir les regards de guingois qu'on pose sur Joseph qui est tout maigre comparé à eux. Comme cela ressort des paroles de Joseph, c'est la corruption qui caractérise la plupart de ces riches. Des hommes qui, de part des stratégies qui leurs sont propres ont réussi à se hisser à un rang social bien élevé sans tenir compte de la population. Au-delà de cette description des individus, c'est bien une fois de plus la gestion du pays qui est ici critiquée par le narrateur. Pour sûr, le partage des revenus n'est pas équitable et il n'y a qu'une seule partie de la population qui en profite alors que l'autre partie meurt et croupit dans le pourrissement et la misère totale.

³³³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP.129-131.

De fait, l'usage des superlatifs nominatifs « très très hauts dignitaires »³³⁴, « des généralissimes »³³⁵ ponctue le texte en y dévoilant l'intensité du pouvoir et la puissance manifeste de même que la richesse de ces personnages. En somme, « [la] topologie romanesque se plaît à confronter des lieux antithétiques, qui représentent les clivages culturels, économiques, sociaux et politiques au sein desquels se débattent les personnages. »³³⁶

II.2.2. L'école : lieu du savoir et moyen de défi

Notre volonté dans cette section est de montrer que l'école qui est le lieu du savoir, se révèle être aussi une arme de défi parce qu'elle constitue le réceptacle d'une jeunesse capable de prendre conscience de leur réalité, de la désintégration de leur espace et chercher à mettre en place un système de connaissance afin de les sortir d'une situation politique, économique et sociale souvent critique. Ainsi donc, Salie, Mme Mulonga, Musango pour ne citer que ces personnages, ont très tôt compris que l'école, lieu de l'instruction, peut permettre à l'Africain de s'affranchir de certains de ses maux et de la sorte, l'amènera à changer sa condition de vie.

Salie par exemple, moquée et raillée par les villageois trouve en l'école, la clé qui lui permettra de sortir de cet environnement dysphorique pour elle et l'emmènera à se réaliser autrement dans un espace autre à travers son exil en France. Au cours d'une énième bagarre où Salie se défend contre de nouvelles moqueries, l'instituteur Ndétare la conseillera en ces termes : « Tu devrais rester dans la classe pendant la récréation, et apprendre tes leçons ; avec un peu d'efforts, tu quitteras un jour ce panier de crabes. »³³⁷

³³⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP.129-130.

³³⁵. *Idem*, P.130.

³³⁶. Paravy (F.), « *L'écriture de l'espace dans le roman africain contemporain* » in *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs. Afrique, Caraïbes, Canada. Conférences du séminaire de Littérature comparée de l'université de la Sorbonne Nouvelle*, Bessière (J.) et Moura (J-M.), Paris, Honoré Champion, 1999, P.74.

³³⁷. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.78.

Ainsi pour Salie, l'école lui permet de se libérer des attaques et du dédain dus à son statut d'enfant illégitime et lui permet de se reconstruire dans un lieu qui ignore tout de son histoire, qui ne la juge pas à travers l'histoire liée sa venue au monde. C'est cette même liberté à travers l'école qui amène la directrice Mme Mulonga à insuffler et donner aux enfants le goût de l'effort et du travail bien fait. Et pour cela, elle se charge de punir ceux de ses élèves qui peinent à appréhender la langue française à travers des fautes de grammaire ou d'orthographe. Dès lors, l'extrait suivant témoigne de la rigueur de la directrice de l'école en ces termes :

Madame la directrice venait dans la classe le lundi, à la première heure du matin, tenant à la main les copies des délinquants. Elle lisait leurs noms. [...] Une fois qu'ils étaient près d'elle, elle donnait à la classe le détail de leurs délits grammaticaux, de leurs crimes orthographiques. Se saisissant de la règle métallique que le maître gardait sur son bureau, elle demandait aux enfants alignés de serrer les poings, et de les tendre vers elle. La règle s'abattait alors sur les phalanges : autant de coups que de fautes.³³⁸

Mme Mulonga, directrice du CENTRE PRESCOLAIRE ET ELEMENTAIRE DE DIBIYE a fait du cours de français le halo qui permet à ces jeunes élèves de se construire et d'égaliser la nation colonisatrice. Hérité de l'époque coloniale, l'instruction en Afrique post coloniale s'est constituée à partir de l'acte d'éducation qui s'effectuait par des châtiments corporels donnés à ceux qui avaient du mal à suivre certains cours et l'apprentissage du français. Si donc, un élève ne parvenait pas à rendre une copie de dictée sans fautes, Mme Mulonga se chargeait de le remettre sur le droit chemin avec une méthode bien à elle : les corrections physiques. Ces punitions si rudes qu'utilise la directrice, servent à confronter les élèves à la difficile réalité de la vie ou sans doute, il faudrait montrer aux yeux du monde que l'homme africain peut aussi développer son continent à travers l'instruction.

³³⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.154.

Dès lors, elle leur indique les chemins bien que tortueux qui déboucheront sur la reconstruction, la paix et la réalisation de l'Afrique. Car la vie, l'existence ne fait pas de cadeau aux plus faibles, elle les broie. Ainsi, l'Afrique aujourd'hui a plus besoin d'élites, d'intellectuels pour envisager son développement concret et ne plus avoir toujours et encore besoin des aides venant de l'extérieur. Elle doit au contraire, mettre plus d'accent sur la formation, l'éducation afin d'impulser le progrès social tant souhaité. Ce qui de fait, peut la sortir des aides humanitaires, souvent voilées qui supplantent bien leurs réelles motivations. A défaut d'impulser le développement, ces aides sont masquées et se soldent parfois par une diffusion insidieuse de la religion. Mais cette aide a également son cortège de manifestations qui décomposent et modifient le paysage africain comme l'indique l'extrait qui suit :

Imagine-toi que sur notre terre, autrefois animiste et païenne, on rencontre maintenant de plus en plus de femmes voilées, certaines de mes écolières viennent ainsi en classe [...]. En écoutant les informations, je me rends compte que de faux dévots sont en train d'envahir le pays ; pour propager leur doctrine, ils ouvrent des instituts, sous couvert d'aide humanitaire, et disséminent des écoles arabes jusque dans les campagnes. Mais, ils sont malins, on ne les voit pas ; ce sont ceux qu'ils tiennent sous leur joug qui s'occupent de tout [...]. Comme la colonisation, on se réveillera trop tard, quand les dégâts seront irrémédiables.³³⁹

On découvre les politiques d'expansion de l'islam en Afrique. Mais, l'usage de nouveaux concepts, dévoyés sous le couvert de l'aide humanitaire ou par la création des instituts, des nouvelles doctrines, laisse entrevoir la répulsion qu'a l'instituteur Ndétard à l'endroit de ces nouveaux arrivants.

En somme, il importe de souligner que le but de Mme Mulonga et de l'instituteur Ndétare est l'éducation de ces jeunes enfants. Eduquer les enfants, cet avenir dont le continent a besoin pourrait le sortir de la nonchalance, de la

³³⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.188.

déraison, de la désagrégation dans lesquelles il semble se délecter. Ces enfants, souvent très jeunes à travers les propos de Mme Mulonga, sont abandonnés à leur propre sort et pour survivre fouillent de quoi calmer leur faim dans les nombreuses poubelles présentes dans la ville de Sombé ainsi, on peut lire : « As-tu vu ces enfants qui mangent dans les décharges ? me demande-t-elle. Il n'y a plus rien pour eux ? [...]. Ils hurlent sans paroles, et le monde n'entend pas. »³⁴⁰ C'est donc de cette Afrique qui broie inlassablement son futur avant même que celui-ci ait pu éclore, une Afrique qui laisse paraître un avenir déjà passé, une Afrique où se meut une lumière déjà obscure tant les maux subis par ces enfants paraissent innommables, difficiles à comprendre. Mme Mulonga, directrice d'école a bien compris que le salut de l'Africain, son issu salvateur passe par l'instruction de ses enfants, de ces quelques-uns encore capables de prendre le chemin de l'école. Ainsi, l'extrait ci-dessous permet de l'explicitier en ces termes :

D'ici une heure, la classe va commencer. Il faut qu'elle sorte pour faire son travail. Ce n'est pas, me dit-elle, parce que la déraison s'est emparée du pays qu'il faut baisser les bras. Elle se sent le devoir de continuer à instruire ceux qui viennent à l'école, ceux qu'on n'a pas abandonnés aux sectes ou à la rue.³⁴¹

Il se dégage de ce passage toute la volonté de madame la directrice en ce qu'il est toujours possible de sauver ceux qui n'ont pas été happé par la rue, par l'enrôlement dans les milices, l'abonnement aux sectes ou églises d'éveils pour pouvoir conjuguer avec eux dans la reconstruction et la réhabilitation de cette Afrique dont les maux de tous genres n'ont que trop perdurer. Toutefois, dans cette volonté de voir une Afrique prospère à travers l'éducation, la formation, nombreux sont les parents qui assujettis par certaines croyances refusent de laisser leurs enfants suivre leurs voies en ne les laissant pas se réaliser sous prétexte des pseudos principes ou croyances. C'est d'ailleurs, le rôle dans lequel reste confiné

³⁴⁰. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, P.160.

³⁴¹. *Idem*, P.160.

la femme qui doit se limiter à la fécondation, à être mère et, les garçons à être polygames tels que l'énoncent si naïvement ces écoliers à qui Ndétare, l'instituteur de Niodior en plein cours leur demande ce qu'ils voudraient exercer comme métier plus tard, dans l'extrait suivant :

- Moi, je veux faire Maman !
- Mais ce n'est pas un métier, voyons, avait remarqué Ndétare dans un rire crispé. Il faut un métier, un travail pour gagner de l'argent, avoir de quoi vivre, tu comprends ?
- Ah si ! c'est même un bon métier ! Mon père dit qu'en faisant maman on peut gagner le paradis, et c'est beaucoup mieux que de l'argent [...]. Quand je serai grande, je ferai seulement maman, comme ma maman, et j'obéirai à mon mari pour aller au paradis, c'est ça qu'a dit mon père.³⁴²

Et dans le même élan, le frère de la jeune fille estime qu'il sera polygame par rapport à ce que dit leur père.

- Oh non ! Pas toi ! Je suppose que tu vas nous annoncer ta vocation de polygame, avec pour mission d'accroître le nombre de musulmans sur Terre, ça aussi, ça doit ouvrir les portes du paradis, n'est-ce pas ?
- Oui, monsieur, acquiesça le garçon, solennel, c'est ça qu'il a dit, mon père.³⁴³

Ces propos peuvent parfois prêter à sourire, laisser émailler un rire jaune mais les temps et les époques diffèrent. Etre maman ou polygame sont d'autres difficultés qui viennent hélas s'agripper à la difficile réalité du continent. Il importe par conséquent pour pallier à ces idées de trouver de nouveaux paramètres, de nouvelles techniques afin d'élaguer et d'instruire le peuple. Etre contrainte à être « maman » ou mère au foyer en Afrique aujourd'hui serait un crime, un blasphème. Il ne convient nullement ici, de nier à la femme le droit à la procréation et la tâche de l'éducation des enfants. Mais c'est le refus de ce statut

³⁴². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.187.

³⁴³. *Idem*.

de chosification de la femme, ce refus pour elle d'apporter son savoir pour l'édification du continent. Voici ici, où ce décline ce « être maman » machinalement et inconsciemment énoncé par cette gamine qui ignore tout de la réalité et des problèmes dont son pays est en proie. D'ailleurs, cette même pensée se retrouve dans le discours du père de Madické qui selon le narrateur estime qu'il est mieux de trouver les voies du paradis que d'apprendre une langue qui définitivement ne sert à rien.

Comme beaucoup de garçons de l'île, Madické n'avait fait que l'école coranique et ignorait tous des cours de Ndétare. Son père trouvait qu'il était plus utile d'apprendre à connaître Dieu et d'étudier les voies du salut que de s'embarrasser à décoder le langage des blancs. Adolescent, Madické avait délaissé l'école coranique, comme la plupart de ses camarades. En dehors de la pêche et des activités champêtres, il se consacrait essentiellement au football et à l'apprentissage du français.³⁴⁴

Pour le papa de Madické, l'enseignement de la religion est meilleur que l'école. Ils sont bien loin pour eux, c'est propos de la Grande Royale dans *L'Aventure ambigu* dans lesquels elle intima l'ordre aux Diallobé d'apprendre à lier le bois au bois, d'aller apprendre au-delà de leur frontière à gagner sans avoir raison. Car, le monde désormais en proie au changement irréversible l'Africain ne doit plus se contenter uniquement de sa seule culture, il faudrait qu'il s'ouvre désormais au monde en acquérant des capacités intellectuelles afin de soigner ses plaies toujours et encore béantes. Ainsi, l'Africain comme nous l'apprend Platon à travers son mythe de la caverne doit quitter les illusions, délaissé la caverne et y sortir afin de contempler la lumière, la vérité, la connaissance. Et par ricochet, il doit s'élever et ne plus se contenter de simples apparences, des idées médiocres, trompeuses et fausses. Cette lumière, cette vérité, cette connaissance ne sont autres que la liberté acquise à travers l'école afin de sortir des jougs inlassables des

³⁴⁴. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003, P.80.

guerres civiles, du poids souvent meurtrier de certaines croyances, des sectes, des religions, des politiques corrompus.

De fait, l'école, comme avec Salie, le personnage de *Le Ventre de l'Atlantique*, doit être non seulement une chance, mais elle doit être aussi la clé qui trouve bien de solutions à certains travers qui malheureusement tendent à trop perdurer dans société africaine. C'est pour cette même raison que Mbambè, la grand-mère de Musango estime que Mbalè, un enfant de la rue qu'elle héberge souvent chez elle doit retourner à l'école. On peut ainsi lire dans le texte suivant :

Mbalè s'en est allé rejoindre ses amis. Grand-mère dit qu'il devrait retourner à l'école, au lieu de perdre son temps de cette façon. Mais il n'ose pas. Il dit qu'il a passé son tour pour ces choses-là, que la rue lui a désappris la subordination. Il ne se voit pas assis entre quatre murs, à écouter des fables et des leçons de géographies. Elle espère encore le convaincre de faire des études.³⁴⁵

A la lecture de cet extrait, l'on s'aperçoit que le jeune Mbalè a déserté les rangs de l'école et se trouve trop vieux pour y retourner. Il préfère sa nouvelle socialisation de la rue, celle qu'il reçoit à travers son groupe de pair : les enfants de la rue. Mais par contre, la grand-mère estime qu'il doit y retourner car l'école permet d'appréhender mieux le monde. C'est le cas de Kocoumbo³⁴⁶ qui en dépit de son âge très avancé, à vingt et un ans il était encore au lycée, a pu terminer ses étude et obtenir une licence en droit et travailler et servir son pays. Par ailleurs, il importe de mettre en exergue non seulement l'importance de l'activité professionnelle dans nos corpus mais aussi, le sens et l'absence que celle-ci peut conférer aux personnages sous la forme de la précarité.

³⁴⁵. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.230.

³⁴⁶. Loba (A.), *Kocoumbo, l'étudiant noir*, op.cit., P.99.

II.2.3. Les activités socio-professionnelles : lieu de précarité

Le contexte social, économique et politique de même que le statut social de l'individu semble révélateur de la nature des métiers qu'effectuent nos actants. Le lieu dans lequel se joue de nombreuses actions, l'énonciation se dévoile comme l'espace où se déploie les hommes en quête d'un mieux-être, d'un idéal de vie, de meilleures conditions d'existence. De plus, qu'ils soient immigrés ou autochtones, vivant en France, à Brazza, à Niodior ou à Sombé, les activités professionnelles des individus de notre corpus s'avèrent souvent fragiles et certains sont astreints d'accepter des emplois qui ne reflètent pas leurs niveaux d'études.

Dans cette section, nous n'analysons pas le métier d'instituteur qui ne rentre pas dans cette catégorie d'étude. Ainsi, il s'agit d'étudier les métiers qu'exercent ces personnages qui témoignent souvent d'activités précaires et vulnérables. C'est ce qui ressort des propos de l'actant principal de *L'Impasse*, qui nous présente ses compatriotes venus le voir après son retour de Brazza en ces termes :

C'est des gars qui n'ont pas mis les pieds au pays depuis des lustres. Ils viennent aux nouvelles quoi ! Tous trois ont suivi des études très poussées. Zabikila a fini les siennes ça fait un moment, mais il me donne chaque fois l'impression de se poser éternellement la même question : s'il rentrera un jour ou s'il restera ici. [...] Zabikila, en dépit de ses diplômes, presque pareil que moi qu'il est. Il est gardien dans un hôtel. Okibi lui, il est calé en économie, il paraît, mais il travaille dans une entreprise de nettoyage. Quant à Béla, avec ses diplômes de droit, il soulève des frites dans un truc américain. Moi, vrai, chaque fois que je les vois, je me demande à quoi ça sert de passer des années et des années sur les bancs de l'école ! Vu que, même les diplômes, ils ne permettent pas d'atténuer les tares dont on nous dote.³⁴⁷

³⁴⁷. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP.171-172

Ce qui dès le premier abord ressort de cet extrait est que les compatriotes de Joseph ont fait des études supérieures. Béla a des diplômes en droit, Okibi en économie et Zabikila en a aussi bien que le narrateur ne nous donne pas son domaine d'étude. On sait donc qu'ils ont tous terminé leurs études depuis longtemps. Le second point marquant dans ce texte est qu'en dépit de leurs diplômes supérieurs, ils ont tous les trois des métiers vulnérables et donc précaires.

Il semble qu'ils sont contraints d'accepter de tels emplois pour ne pas demeurer au chômage. Et c'est ce qu'à juste titre souligne Yves Breem, « il semble qu'ils [les immigrés] soient plus souvent obligés d'accepter [les] contrats précaires pour éviter une situation de chômage alors que les Français de naissance l'accepte plus souvent par intérêt envers le travail. »³⁴⁸ Dès lors on peut se demander pourquoi ces trois individus, Béla, Okibi et Zabikila ne sont-ils pas recrutés dans leurs domaines d'études ? Les réponses à cette question semblent résider dans un contexte spatial particulier. Il importe de souligner que ces personnages, dans notre corpus ont un statut d'immigré qui laisse entrevoir que l'absence d'occupation d'un poste, d'un travail, d'un métier, correspondant à son niveau d'éducation, à son diplôme, procède d'une discrimination ou d'une politique d'intégration des minorités peu développée. On comprend mieux pourquoi ils travaillent dans ces endroits. L'acte énonciatif nous mène ainsi dans les différents emplois de l'immigré en France qui témoignent d'un espace de précarité.

A cet effet, dans « *L'emploi et les métiers des immigrés* »³⁴⁹, Cécile Jolly, Frédéric Lainé et Yves Breem stratifient les différents métiers occupés par les immigrés des pays tiers (les pays hors de l'Union européenne) en montrant la vulnérabilité de leurs emplois.

Largement recrutés comme employés non qualifiés ou comme ouvriers et manœuvres, les immigrés sont dès lors moins présents que les Français de naissance dans les professions intermédiaires de

³⁴⁸. Breem (Y.), « *Sous emploi et précarité chez les immigrés* » in Infos migrations, Numéro 17-décembre 2010, p.2.

³⁴⁹. Jolly (C.), Lainé (F.) et Breem (Y.), « *L'emploi et les métiers des immigrés* », Document de travail n°2012-01, février, Centre d'analyse stratégique.

même que dans les professions intellectuelles supérieures et chez les hauts cadres [...]. Corrélativement, ils sont plus proportionnellement plus nombreux parmi les ouvriers (qualifiés et non qualifiés) et les employés.³⁵⁰

Pour eux, ces immigrés occupent souvent des métiers dans le secteur tertiaire et de ce fait sont peu nombreux dans l'administration ou les professions de hauts cadres ou intellectuelles. C'est le cas aussi de Joseph qui s'occupe des vieux dans une clinique. Ainsi, l'extrait suivant permet de l'explicitier en ces termes :

Puis, voilà qu'un matin je reçois une lettre d'une clinique où on me demande de me rendre rapidement pour le travail. Là, j'en reste pantois, vraiment. Je comprends vite que c'est le docteur Malfoi qui m'a casé. [...] C'est dans une clinique pour vieux qu'il m'a trouvé mon travail, le docteur. [...] Mon boulot, c'est vider les pots de chambres, changer les vieux, les nettoyer quand ils ont déféqué sur eux, les laver quand ils ont passé l'arme à gauche. Je n'ose refuser. Ça ne court plus les rues cette chose-là qu'est le travail. Et pour nous autres, je ne dis pas !³⁵¹

A la suite de cet extrait, l'on se rend compte que malgré que Joseph ait reçu une lettre positive pour le travail, celui-ci se rendra compte que ce poste de travail lui a été accordé grâce à son docteur mais qu'il ne correspond pas à son niveau de qualification. Il s'agit d'un « petit boulot » à la clinique consistant à vider les pots de chambre, à changer les vieux, à nettoyer les morts. Mais, il ne peut le refuser car étant licencié de son entreprise et après avoir peiné pour trouver un nouveau travail, il accepte cette recommandation du docteur Malfoi à la clinique. Par ailleurs, Joseph qui a un diplôme d'informaticien se contente de vider les pots des vieux dans une clinique. Ainsi, à travers la trame romanesque,

³⁵⁰. Jolly (C.), Lainé (F.) et Breem (Y.), « *L'emploi et les métiers des immigrés* », *op.cit.*, P.21.

³⁵¹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, PP.263-264.

l'écrivain congolais nous plonge dans les difficultés existentielles et la fragilité de l'emploi chez les immigrés africains vivant en France.

Dès lors, dans une telle précarité de l'emploi, il s'avère difficile pour ces étrangers, ces immigrés de se mouvoir, de se réaliser aisément. Par ailleurs, les personnages de Fatou Diome dans *Le Ventre de l'Atlantique* se contentent pour la plupart de petits boulots pour survivre et aider leurs familles restées au pays. Salie, l'héroïne de ce roman n'en est pas exemptée. « J'avais beau dire à Madické que, femme de ménage, ma subsistance dépendait du nombre de serpillières que j'usais, il s'obstinait à m'imaginer repue, prenant mes aises à la cour de Louis XIV. »³⁵² Malgré le fait que l'immigré occupe un « petit boulot » en France qu'il envoi de l'argent gagné au labeur, les parents restés en Afrique pensent que celui-ci occupe un poste de responsabilité et qu'il est bien payé. Par ces propos, le narrateur veut une fois de plus montrer la vulnérabilité du travail des immigrés africains en France quand bien même les siens restés au pays pensent souvent à tort qu'ils vivent très bien en France.

Cette fragilité de l'emploi est ici mise en exergue par le « nombre de serpillières »³⁵³ effectué qui est tributaire à son salaire. L'homme de Barbès dans ses pérégrinations en France et ses différents boulots a aussi été vigile dans « une grande surface », « [...], l'apothéose même de sa carrière en France, c'était lorsqu'il passa de maître-chien à chien du maître : vigile dans une grande surface, il errait entre les rayons, se pouléchant les babine devant des marchandises hors de sa portée. »³⁵⁴ L'histoire de l'homme de Barbès à travers ses petits boulots, est un exemple de plus qui montre qu'avec des diplômes ou non, avec une qualification ou pas, les métiers réservés aux immigrés semblent être de même nature. Là, le métier de « vigile » le revigore, le rehausse un tant soit peu au regard des autres métiers qu'il a pu exercer.

Léonora Miano, quant à elle, nous dévoile la réalité des fonctionnaires qui ne perçoivent plus de salaire. Rejoignant Sombé cachée dans le coffre d'une

³⁵². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., pp.43-44.

³⁵³. *Idem*, p.44.

³⁵⁴. *Ibid*, p.90.

voiture, Musango nous décrit ce qu'elle voit. Ainsi, elle décrit des individus dans la rue qui plonge d'emblée le lecteur dans le contexte difficile dans lequel travaillent les salariés de l'Etat.

Une fois qu'il aura déposé ses enfants, il se rendra dans le service de l'Etat pour lequel il travaille, et où on lui doit toujours un an et demi de salaire. A la fin de la semaine, il ira défricher un champ en bordure de la ville et relever des pièges, espérant y trouver un porc-épic que les asticots n'auront pas dévoré.³⁵⁵

De toute évidence, la vulnérabilité au cœur du métier se révèle à travers l'absence de salaire ce qui vient de la sorte renforcer la fragilité de l'existence de ces personnages : « on lui doit toujours un an et demi de salaire. »³⁵⁶. Il surgit chez ces personnages romanesques le sentiment d'être oublié et délaissé par l'Etat, ce qui les pousse parfois à commettre un vol pour survivre. En effet, c'est le cas, lorsque Musango nous apprend que l'homme qui accompagne sa fille à l'école ira le weekend, « défricher un champ en bordure de la ville »³⁵⁷. Ici, l'article indéfini, « un », joint au sème « champ » dans cette illustration témoigne du fait qu'il ne lui appartient pas, cette étendue dans laquelle il va se servir. On comprend dès lors que cette précarité à travers l'absence de salaire entraîne et suscite des problèmes d'ordre existentiels à l'individu : la faim, le vol. Cela dit, cette situation des fonctionnaires est en parfaite cohésion avec l'emploi qui se veut désormais instable. Cette précarité, cette vulnérabilité liée au travail est mise en perspective comme suit :

Les assistances sociales viennent travailler tous les jours, pour se souvenir qu'elles ont un métier. Elles ne sont pas payer depuis des temps immémoriaux, et si d'aventure les sommes destinées aux populations étaient débloquées, elles en prélèveraient d'abord leur part. De temps en temps, il y en a une qui sort pour parler à la foule qui fait la

³⁵⁵. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.77-78.

³⁵⁶. *Idem*, P.78.

³⁵⁷. *Ibid.*

queue devant le bâtiment. Elle leur dit : *Il n'y a rien ici. Ni aides financières, ni bons alimentaires.*³⁵⁸

Dès lors, la cohorte des maux qui frappe le pays n'arrange rien à leur situation. Malgré l'absence de salaire, elles demeurent présentes à leur poste, espérant sans doute que les politiques trouvent une solution à leur détresse. Cette marginalisation ou cet oubli de leur employeur traduit l'image d'une Afrique chancelante et vulnérable où se meuvent des individus souffrants, miséreux. A travers cette écriture de l'emploi comme lieu de précarité, le narrateur tient à nous montrer une réalité contraignante et difficile pour ces hommes qui pourtant rêvent de meilleures conditions de vie.

II.3. De l'écriture de la dénonciation à la résonance du roman dans la société

Ecrire nous dit Sartre, « c'est faire appel au lecteur pour qu'il fasse passer à l'existence objective le dévoilement [...] entrepris par le moyen du langage »³⁵⁹. Ainsi dit, le roman pour les écrivains africains est le lieu de dénonciation des maux et des vices qui rongent le continent. A travers leurs textes, ils critiquent et dénoncent aussi bien les dictatures que les politiques des institutions internationales. Celles-ci, en effet avec les réformes, les ajustements structurels ou les privatisations des entreprises nationales ne permettent pas souvent l'épanouissement de la population.

De ce fait, les romanciers mettent en exergue quelques pistes de réflexions pour aboutir à la réhabilitation et à la réappropriation de l'Afrique par son peuple. Mais, pourtant le roman qui est l'espace de toutes ces problématiques peine à trouver sa place sur le continent noir et à imprégner de sa substance, de son message son destinataire. Dans cette section, la première partie s'articulera autour

³⁵⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.140.

³⁵⁹. Sartre (J-P.), *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p.59.

de l'écriture romanesque comme lieu de dénonciation, la seconde partie quant à elle, analysera les indices et méthodes suggérés par les romanciers pour la réhabilitation et la reconstruction de l'Afrique. La dernière partie enfin, s'intéressera aux mécanismes mis en place pour le rayonnement ou du moins à la résonance du roman africain.

II.3.1. L'écriture romanesque : espace de contestation et de dénonciation

Soucieux de présenter les réalités sociale, économique et politique, le roman africain postindépendance, se veut contestation et dénonciation. Une critique contre le désenchantement, au lendemain des indépendances, causé par la gouvernance des nouvelles dictatures du continent noir. Les indépendances, qui pourtant se voulaient espoir d'un monde et d'un avenir meilleur au sortir du colonialisme et de l'impérialisme des puissances occidentales n'a engendrée que désillusion, corruption, népotisme, malaise social dans la plupart des pays d'Afrique subsaharienne.

De cette gouvernance, les productions romanesques telles que *La Vie et demie*³⁶⁰, *Le cercle des tropiques*³⁶¹ ou *Les Soleils des Indépendances*³⁶², peignent un monde voué à l'oppression et à la gabegie sous le joug des dictateurs. A partir d'une esthétique narrative spécifique, les thèmes ici abordés ne sont plus la revendication de l'identité noire mais la dénonciation du népotisme ou des vicissitudes des comportements des dirigeants dans les pays tropicaux.

Dès lors, cette thématique de la contestation se renouvelle et se lit également à travers notre corpus. Ainsi, dans *L'Impasse* par exemple, le narrateur montre le quotidien des individus et le comportement d'un tyran à travers une écriture qui se voudrait carnavalesque. Toutefois, il importe de souligner que, c'est dans

³⁶⁰. Labou Tansi (S.), *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.

³⁶¹. Fantouré (A.), *Le cercle des tropiques*, Paris, Présence africaine, 1972.

³⁶². Kourouma (Ah.), *Les Soleils des Indépendances*, Paris, Seuil, 1970.

*L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge*³⁶³, que Bakhtine enrichit et définit le terme carnavalesque. Le carnaval, en effet, est cet espace d'égaiement, de réjouissance au cours d'un défilé dans la rue où se brassent et s'entrecroisent des individus à travers plusieurs types de déguisements et de musiques.

Pour le théoricien russe, le carnavalesque devient une écriture qui décrit les malaises de l'individu à travers un langage qui met en scène des personnages et leurs comportements souvent grotesque, burlesque ou absurde.

Pour lui donc,

l'origine allemande du mot carnaval, qui tirerait son étymologie de **Karne** ou **Karth**, ou « lieu saint » (c'est-à-dire la communauté païenne, les dieux et les serviteurs) et de val « ou **wal** » ou mort, « tué ». Carnaval signifierait donc « procession des dieux morts ». Nous citons cette explication dans le seul but de prouver à quel point l'idée de carnaval, compris comme la procession des dieux détrônés, pouvait être tenace.³⁶⁴

Ainsi, l'écriture carnavalesque devient lieu de dénonciation et de critique à travers un langage souvent empreint d'ironie ou satirique. Aussi, l'ambition du narrateur dans *L'Impasse*, est de révéler un système politique et social en inadéquation totale avec l'idéologie qu'il promeut. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il met par exemple en exergue l'étroite relation entre le « grand timonier » et les théoriciens ou les disciples du marxisme. A travers le regard de Joseph, saisissant et étonnant, la juxtaposition et le rapprochement que le narrateur laisse entrevoir entre le timonier et les portraits et statues de Marx, Lénine, Engels, Mao Tsé-Toung.

On note par ailleurs que dès l'entrée dans le pays, à l'aéroport, les individus sont attirés et marqués par ces portraits agrippés sur les murs.

³⁶³. Bakhtine (M.), *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1978.

³⁶⁴. *Idem*, p.390.

Ça ne me surprend pas non plus les portraits accrochés à la façade, qui vous rentrent dans l'œil quand on s'en approche. Ils sont immenses, ces portraits. Normal. Faut qu'on les voie. C'est ceux des grands esprits de notre pays, dont il est interdit d'oublier le visage ou la pensée qui sont indispensables à nos têtes, lesquelles seraient complètement creuses, totalement vides si elles n'avaient pas existé. Je reconnais Marx, Engels, Lénine, Mao Tsé-Toung, le défunt timonier et l'actuel conducteur du pays, le père de la nation.³⁶⁵

De cet extrait, c'est bien des dictateurs africains dont il est question. Ainsi, le symbolisme, la représentation des images et des bustes essaimés à l'effigie de ceux qui président aux destinées du pays a pour objectif, mieux marquer et imprégner la population de la puissance et du pouvoir dont ils se revendiquent.

D'emblée, dans les propos du narrateur se développent une critique des travers du pouvoir et une satire face aux dirigeants de son pays, « [c'est] ceux des grands esprits de notre pays, dont il est interdit d'oublier le visage ou la pensée qui sont indispensables à nos têtes, lesquelles seraient complètement creuses, totalement vides si elles n'avaient pas existé »³⁶⁶. Par cette technique de dénonciation qu'est la satire, « le satiriste met en place une stratégie rhétorique de la persuasion : pour rabaisser sa cible »³⁶⁷.

Dès lors, la « satire et critique sociale³⁶⁸ », qui s'articule dans cette illustration à travers trois principaux éléments que sont : satiriste qui n'est autre que le narrateur, la cible qui est représentée par le grand timonier et le destinataire qui est le lecteur. Par cette technique d'écriture, le narrateur dénonce les agissements des politiques en y mêlant un ton comique. Stratégie rhétorique révélatrice, le narrateur use de la satire pour rabaisser et dégrader le dictateur auprès du lecteur afin que celui-ci acquiesce et valide ses propos.

³⁶⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996, P.30.

³⁶⁶. *Idem*.

³⁶⁷. Duval (S.) et Martinez (M.), *La satire*, Paris, Armand .Colin, 2000, P.184.

³⁶⁸. Mikala (G.N.), *Satire littéraire et critique sociale chez Ahmadou Kourouma*, Paris, Edilivre, 2014, PP. 1-20.

Aussi, on note que par l'étalage et l'exhibition de ces portraits et figures auprès de son peuple, le « grand timonier » se veut marxiste en se hissant à la hauteur de ses théoriciens. La satire qui sous-tend les propos de Joseph n'est qu'une volonté de mettre en exergue le faux semblant et l'illusion prônés par les dirigeants politiques du pays. Il s'agit donc, des simulacres mis en place par un système pour servir ses intérêts et asseoir son pouvoir. Comparé à ces penseurs marxistes, le « grand timonier » veut à travers la représentation de ses « immenses » portraits faire ancrer dans l'inconscient de la population sa présence, du moins son omniprésence dans le pays.

Dès lors, l'affirmation et l'immensité de ces portraits montre la grandeur du pouvoir du guide de Brazza. Il s'y déploie néanmoins une ambivalence entre ce que traduit le « grand timonier » et ses actions. Cette dichotomie idéale se lit dans le sarcasme et la dénonciation qui sous-tendent les propos de Joseph cités plus haut.

De plus, l'extrait suivant met en exergue tous les lieux importants de Brazza où sont déployés les slogans et les images à la gloire du « grand timonier » en ces termes :

Nous passons à côté d'un poste de police devant lequel a été érigée la statue en bronze de l'ancien timonier et à la devanture duquel il y a son portrait, celui du timonier du moment et ceux de Karl Marx, d'Engels, de Lénine et de Mao Tsé-Toung.³⁶⁹

A la suite de cet extrait, le narrateur renchérit : « On émerge du marché par un autre côté. Par deux fois, je vois encore la statue et les portraits de nos penseurs, de nos cerveaux, ainsi que les slogans. D'ailleurs, j'en ai déjà vu des tas, des slogans »³⁷⁰. L'interrogation qui se dégage est celle de savoir comment prôner et louer un courant, une idéologie sans en respecter les principes ?

L'idéologie marxiste peut être éludée et pour cause, le narrateur plonge de temps à autre le lecteur dans le quotidien de la population qui ne reflète pas le courant prôné par les administrateurs du pays. Et pour un bref rappel, nous

³⁶⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.120.

³⁷⁰. *Idem*, P.121.

soulignons que le marxisme est créée par Karl Marx mais c'est à travers Lénine, Engels entre autre que cette idéologie fut véhiculé en l'Europe et le reste du monde. Du point de vue du monde occidental, le marxisme a consisté en une tentative de l'éclatement voire de la dissolution des classes sociales qui de fait créent un fossé économique, social et politique entre la bourgeoisie et le prolétariat.

En effet, à travers le capitalisme, le mode de production permet à la classe bourgeoise de s'enrichir et d'avoir une domination politique et économique au détriment des travailleurs qui sont les chevilles ouvrières de la production de valeurs ; donc, de la plus-value, le profit. Marx a donc théorisé sur une société dans laquelle il présageait la « lutte des classes » comme le moteur de l'histoire et où les rapports sociaux de production glisseraient en faveur les prolétaires qui sont les véritables artisans moteur du développement économique de la nation. Le marxisme est donc prôné par l'Africain en vue de présenter un nouvel ordre social, politique et économique dans lequel l'asservissement du noir, la misère et autres tare n'ont plus lieu.

Transposé sur le continent africain, le marxisme devient chez les leaders politiques et intellectuels noirs, une idéologie capable de sortir leurs pays de l'asservissement et de la suprématie du « maître blanc » à travers la réclamation de l'indépendance. Mais ils ont aussi pour parangon l'industrialisation des pays de l'ex URSS. C'est d'ailleurs ce que souligne Amady Aly Dieng, lorsqu'il dit que :

Durant la période postérieure à l'indépendance, le marxisme a continué à fasciner les élites africaines pour deux raisons : les pays de l'Est soutenaient la lutte pour l'indépendance des pays africains et la réussite de l'Union soviétique qui est passée du statut de pays arriéré au statut de pays développé grâce à son industrialisation³⁷¹.

³⁷¹. Aly Dieng (A.), « Que reste-t-il de vivant dans le marxisme en matière de développement ? » in <http://codesria.org/IMG/pdf/dieng.pdf?1419/afd4cee1073d72b5e74cb5261d3097051ce87f81> consulté le 03 septembre 2014.

Mais malheureusement, comme l'indique cet extrait, à la différence des pays l'ex 'Union soviétique, les gouvernements africains postindépendance n'ont pas su s'approprier cette idéologie marxiste telle qu'impulsée par les pays de l'ex Union soviétique en vue d'un véritable développement et partant, pour l'industrialisation des Etats africains. Au contraire, ils ont mal géré leur pays au point où la misère, la corruption et d'autres maux se sont accrus. La systématisation du marxisme dans ces pays d'Afrique noire, à défaut de la propension à la paupérisation, à l'appauvrissement, des populations n'a fait que promouvoir une élite illettrée. D'ailleurs, l'extrait qui suit démontre que le père de Laustel par exemple ne sait ni lire ni écrire mais il est ministre d'état de l'économie.

C'est un homme puissant, le père de Laustel ! Il fait de la politique. Ça fait quinze ans qu'il est au même poste. Son métier, c'est ministre. Et quel ministre ! de l'é-co-no-mie ! Dans notre milieu, on en parle du père à Laustel ! il paraît que la maison qu'il a à Brazza, personne n'en a jamais vu de pareille. C'est une sorte de château, de villa, inclassable. Tout y est importé ! Depuis le grain de sable jusqu'au bois des charpentes. [...] . N'est-ce pas flatteur qu'un type qui sait à peine lire soit ministre d'Etat de l'économie ?³⁷²

Ainsi, comme l'indique l'extrait ci-dessus, c'est bien l'écriture de la satire qui sous-tend la description que fait le narrateur sur le père de Laustel. Effectivement, les syntagmes verbaux employés : « C'est un homme puissant », « Il fait de la politique. », « Son métier, c'est ministre. Et quel ministre !³⁷³ », de même que la prononciation en syllabe du terme « é-co-no-mie³⁷⁴ » marquent l'ironie pour une fonction attribuée à un homme illettré qui plus est, ministre d'Etat de l'économie mais dont le poste reste important dans la gestion et le développement d'un pays. Cette attribution des postes ministériels par affinité et

³⁷². Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.22.

³⁷³. *Idem*.

³⁷⁴. *Ibid*.

surtout à des personnes sans instruction aucune, révèle tout un pan de la mal gouvernance et de la corruption très prégnante dans les pays africains.

Le narrateur souligne ainsi l'étendue du pouvoir d'un homme qui puise dans l'argent du contribuable afin de se faire construire une immense maison. Pour la construction de sa « villa inclassable³⁷⁵ », il importe tous les matériaux, du grain de sable au bois des charpentes. Ce qui traduit une certaine absurdité, lorsqu'on sait que la société de référence, ici le Congo, est un pays forestier et côtier et que tous les éléments susceptible à l'édification, à la construction d'une maison y sont présents, (sable, bois, etc.) et il n'y a donc pas lieu de les importer.

Dès lors, dans cette forme narrative, l'objectif est de dénoncer les larcins, les ponctions dans les caisses de l'état sans en être inquiété, de creuser davantage les inégalités sociales et de montrer ainsi la différence entre lui et tous les miséreux présents à Brazza. Ainsi, le narrateur met en exergue le visage politique et social d'une Afrique corrompue, morbide, incapable et inapte à mettre en œuvre et à appliquer des théories et idéologies venues d'ailleurs.

La démarche entreprise par Joseph et François est ainsi la dénonciation du pouvoir en place. Ils critiquent et jugent ce pouvoir qui prône l'égalité des classes sociales alors que les disparités et les inégalités sociales persistent et subsistent. Aux côtés de voiture de luxe qui sillonnent les rue de Brazza s'expose la misère d'un peuple famélique, moribond où des enfants sont obligés de travailler pour survivre.

Subséquentement, il importe de se demander où se trouve cette sociabilité tant prônées, étalées et exhibées par le « grand timonier », lorsqu'on peut lire ce qui suit :

à Brazza il y a aussi plein de jeunes garçons qui tiennent un petit commerce, qui tendent la main, lavent des voitures, cirent des chaussures... dont l'avenir est un passé, qui se cramponnent à des branches corrompues pour ne pas toucher l'abîme au-dessus duquel on les a suspendus. [...] Par contre tu les vois, les grosses cylindrés qui passent, n'est-ce pas ? Eh bien, il y en a des milliers à Brazza. C'est

³⁷⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

les riches ! Ils ne bossent pas, on ne voit pas le fruit de ce qu'ils font, mais ils ont quand même de l'argent ! Et ils achètent des voitures qui ne leur servent à rien ! Il n'y a pas de routes ici ! Et tu vois celles qui existent ? Toutes pourries, toutes crevassées !³⁷⁶

Loin donc de refléter l'idéologie qu'il promeut, l'omniprésence du timonier et des portraits des théoriciens du marxisme, n'est que simulacre, une mise en scène trompeuse d'un président qui se cantonne et tient de force un pouvoir qui se complaît dans la mauvaise gestion du pays et la corruption. Un gouvernement qui ne subvient pas aux besoins élémentaires et nécessaires de la population mais qui se découvre et se forge une idéologie dont il ne semble pas maîtriser les contours.

Tout cela peut apparaître comme une technique du « grand timonier » de Brazza consistant à maintenir le peuple dans une nonchalance de sorte qu'il ne puisse extérioriser sa révolte, sa peine, et partant, une contestation totale nationale contre un pouvoir qui ne peut lutter contre l'insuffisance alimentaire. Ils l'ont hélas bien compris les dirigeants africains, affamer le peuple, endormir la population, et attirer cependant son attention, son regard vers l'argent, vers un rêve pour eux définitivement inatteignable. C'est pour eux, une meilleure façon de rester aussi longtemps ; car, de façon caricaturale, un peuple qui a faim n'a point d'oreilles. Et par conséquent, il ne peut être enclin à la gestion dispendieuse de la richesse nationale.

C'est donc pour cela qu'ils bâtissent d'immenses maisons, conduisent de luxueuses voitures dans un espace où la plupart des enfants sont obligés de travailler ou même contraints de se prostituer afin de trouver de quoi manger et s'occuper de leur famille. Il se traduit une négligence voire une indifférence à faire de l'urgence sociale, une priorité. De ce fait, la parodie de l'idéologie marxiste se révèle donc importante. Elle est essentielle en ce sens que le marxisme, et par ricochet, le communisme a cette propension à faire croire que la misère du peuple affecte les dirigeants.

³⁷⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.123.

Aussi le marxisme, comme modèle de gouvernance à l'africaine se heurte dans le roman de Biyaoula au pouvoir politique dont les errements se résument à l'accumulation des richesses pour une catégorie de personne et surtout par le prestige social dont elle fait preuve. La réalité de cette Afrique-là ne s'articule qu'autour de de la misère, la paupérisation et surtout, à l'abandon des priorités fondamentales d'un pays. Par ailleurs, Fatou Diome et Léonora Miano inscrivent également leurs discours romanesque dans la dénonciation et la critique des dirigeants de leurs pays.

Ainsi, dans *Contours du jour qui vient*, le commissaire Djanéa se voit révoquer et destituer de ses fonctions parce qu'il a voulu enquêter sur la disparition de plusieurs jeunes filles à Sombé. L'extrait qui suit permet de l'explicitier en ces termes :

Elle me dit que le commissaire Djanéa n'est pas là, qu'il ne sera plus jamais en ces lieux et qu'il ne portera plus le titre de commissaire. En tout cas, pas dans une ville aussi importante que Sombé. [...] Ecoute, le commissaire a été limogé à cause de cette affaire. Ceux qu'il accusait de trafic humain sont des pasteurs d'une église d'éveil que fréquentent des gens qui comptent, ici à Sombé. Je te conseille de ne plus évoquer cette histoire.³⁷⁷

A la suite de cet extrait, on découvre que c'est lors de l'office à l'église que Musango se résout à prendre la parole et dénonce devant l'assemblée sa captivité pendant trois années à Elondi et la traite des femmes que font Lumière et Don de Dieu. Attentif au discours de la jeune fille, le commissaire Djénéa amené par son épouse dans cette église se lève et dit qu'il s'intéresse à cette affaire de proxénétisme depuis quelques temps déjà et les rumeurs persistante face à tout cela l'invite à ouvrir une enquête.

Toutefois, désireux de mener à bien cette enquête, le commissaire du commissariat central de Sombé est destitué de ses fonctions. Cette révocation du commissaire témoigne de la complicité entre les pseudos pasteurs, Lumière et Don

³⁷⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.140-141.

de Dieu et des gens puissants du pays qui, en aucune manière ne veulent voir cette affaire de proxénétisme se dévoiler, s'ébruiter. C'est pour cette raison d'ailleurs que, l'agent de police à qui s'adresse Musango pour la déposition de sa plainte lui demande d'oublier toute cette histoire. Dans la chaîne énonciative, la romancière camerounaise Léonora Miano met en exergue les propos de l'agent de police à travers le discours direct afin de mieux démontrer la véracité des propos qu'elle émet et surtout l'avilissement et la corruption du système par les garants des valeurs et du maintien de l'ordre d'un état. C'est donc dans le feuillet narratif que les romanciers de notre corpus étalent leurs plaintes contre les administrateurs et gouvernants africains.

C'est ce que fait Fatou Diome dans *Le Ventre de l'Atlantique* lorsqu'elle nous présente Ndétare, l'instituteur de Niodior qui pourtant,

Syndicaliste, il assure les fonctions de directeur de l'école primaire du village depuis bientôt un quart de siècle, depuis que le gouvernement, l'ayant considéré comme agitateur dangereux, l'a expédié sur l'île en lui donnant pour mission d'instruire des enfants de prolétaires.³⁷⁸

Ainsi, dans cet extrait, la romancière dénonce l'agissement des dirigeants sénégalais qui, lassés de certains partisans des causes nobles, du bien-être commun, les envoie dans de lointaines contrées afin d'étouffer en eux tout élan de revendication. Devenu maître d'école, l'ancien syndicaliste Ndétare aide de nombreux insulaires à se construire, à s'émanciper de certains aspects de la société traditionnelle qui maintiennent par exemple les filles dans leur rôle d'épouse et de mère, tel est le cas de Salie, la narratrice principale du roman. Par ailleurs l'adresse aux dirigeants s'inscrit aussi dans le roman par l'abandon des villageois à qui ils pensent uniquement lors des élections, l'illustration suivante démontre que :

³⁷⁸. Diome (F.) *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.65.

[d'ailleurs], on les oublie pour tout, le dispensaire est presque vide ; la malaria, ils s'en remettent grâce aux décoctions. Le président Père-de-la-nation n'a qu'à offrir sa paternité à qui la lui demande, ici personne n'attend rien de sa tutelle. Bref, on se moquait du gouvernement comme de ce que pouvait en raconter le journaliste !³⁷⁹

On le voit, avec l'arrivée de la première télévision au village, les adultes ne se sentent pas trop concernés par les informations qui leurs parviennent de Dakar. Oublié en effet, par le gouvernement, c'est à l'aide des tisanes et des décoctions³⁸⁰ qu'ils soignent leurs maux face à la pénurie de médicaments dans l'unique dispensaire de l'île.

C'est à travers la narration que Fatou Diome met en exergue le jeu du pouvoir qui ne vient s'enquérir des insulaires qu'à la veille des élections mais après les élections, ces dirigeants les oublieront une fois élus. Pour sûr, « ces villageois n'attendent plus rien du Président Père-de-la-nation »³⁸¹. En outre, l'autre aspect ou du moins l'autre versant de l'écriture de la dénonciation chez Fatou Diome se révèle à travers la critique face aux systèmes des aides des pays et organismes ou encore institutions occidentaux aux pays africains.

En effet, la romancière franco sénégalaise trouve que ces aides maintiennent les pays en voie de développement encore plus dans la dépendance financière et économique. Elles ne sont en vérité qu'une autre manière voilée, insidieuse et captieux de l'Occident, de se faire des intérêts, des profits, en gardant davantage l'Afrique sous son joug financier récurrent, sous sa sujétion économique permanente. Pour elle donc, la plupart des difficultés du continent africain est due à cette dépendance. C'est le cas de l'extrait suivant qui met en exergue la déferlante d'enfants à Niodior comme suit :

Tous ces régiments bientôt décimés sur la zone rouge du tiers-monde, par le sida, la dysenterie, le paludisme et les bazookas économiques dirigés vers

³⁷⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., PP.51-52.

³⁸⁰. *Idem*, P.52.

³⁸¹. *Ibid.*

nous depuis l'Occident. Dévaluation ! Démolition de notre monnaie, de notre avenir, de notre vie tout court ! Sur la balance de la mondialisation, une tête d'enfant du tiers-monde pèse moins lourd qu'un hamburger.³⁸²

Ainsi, au-delà de la dénonciation des échanges, de l'aide publique au développement et partant, de la mondialisation, le sort de la multitude d'enfants, les polygames et toutes les femmes en âge de procréer, le personnage principal de *Le Ventre de l'Atlantique* s'interroge quant à l'avenir, au sort qui leur est réservé. Elle s'interroge sur cet Afrique noire engluée dans les mécanismes et le poids des puissances coloniales transformées dans une logique d'aide au développement dévoyée sous l'optique humanitaire.

En effet, s'ils ne sont pas happés par les différents maux morbides qui s'actualisent sur le continent, ils ont moins de chance de se soustraire des systèmes politique et économique occidentales sur l'Afrique. C'est dans ce sens que Salie se plaint de certaines tares de la société africaine qui maintiennent les populations et plus particulièrement la femme dans l'assujettissement et dans la pauvreté dans son ensemble.

De même, non seulement, en indexant la polygamie des hommes dont la grandeur se solde et se lit par le nombre d'enfants, surtout les enfants garçons mais, elle pousse aussi un cri d'alarme, un cri de détresse sur l'avenir de cette « déferlante de progéniture³⁸³ » sur l'île. Ainsi, dans l'espace africain où les puissances occidentales imposent leurs lois, l'intérêt du profit passe par les réformes et par l'aide publique au développement qui impose un certain droit de regard quant à la gestion de cette aide accordée et partant, à la bonne gouvernance et à l'ouverture du marché local à l'international : c'est le prétexte de la croissance et du développement voulus par les institutions internationales qui n'ont pu impulser un véritable progrès social. Evidemment, cette aide n'étant pas gratuite, un don invitant à un « contre-don », elle permet aux pays occidentaux à guider, à orienter les politiques et l'économie nationale des pays africains. Ces institutions

³⁸². Diome (F.), *Le ventre de l'Atlantique*, op.cit.

³⁸³. *Idem*, P.85.

internationales qui fabriquent, évaluent et dévaluent l'argent des Africains, créent ce qu'il convient d'appeler : « Dévaluation ! Démolition de notre monnaie, de notre avenir, de notre vie tout court ! »³⁸⁴. Par cet exemple, il se lit les modalités d'asservissement inhérentes à la présence de l'Afrique au marché mondial. Cela dit, la valeur contestataire et de dénonciation d'une telle politique de sujétion par le narrateur, dépasse le simple fait d'informer le lecteur.

Dès lors, dans la chaîne énonciative, les points d'exclamation que précèdent les syntagmes « Dévaluation ! » et « Démolition ! » se reflètent les cris de colère et de détresse à un système délétère qui met chaque jour les populations dans la dépendance. Ainsi dans un système en effet, où « les gagnants et les maîtres de l'ordre actuel³⁸⁵ » pensent l'Afrique incapable de panser ses maux d'elle-même, et ils s'arrogent aisément le droit de dicter et guider les règles qui prévalent à sa sortie de crise économique et au développement pour ne pas dire le progrès social des pays africains. A ce sujet, Aminata Traoré estime que :

[les] plans de sauvetage proposés aux pays en difficultés comportent d'un côté de lourds emprunts et, de l'autre, l'intention déclarée des Occidentaux de faire de bonnes affaires, profitant des dévaluations massives de leurs monnaies pour acheter certaines entreprises en faillite pour une bouchée de pain.³⁸⁶

A la suite de cet exemple, l'on note que même si l'aide à la coopération du Nord vers le Sud est précieuse, il n'en demeure pas moins qu'elle est sous-tendue par la recherche de plus de profit. A la recherche de profit, le FMI, la Banque Mondiale créent des mécanismes économiques dont l'une des représentations n'est autre que la création d'une masse monétaire faible, la dévaluation du franc CFA. Dès lors, l'Afrique se retrouve dans l'impasse d'où la dénonciation de l'hypocrisie occidentale par Fatou Diome et Aminata Traoré. Il n'est donc pas

³⁸⁴. Diome (F.), *Le ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

³⁸⁵. Traoré (A.), *L'Afrique humiliée*, Paris, Hachette Littératures, 2008, P.76.

³⁸⁶. Traoré (A.), *L'Etau. L'Afrique dans un monde sans frontières*, Paris, Actes Sud, 1999, P.153.

étonnant que dans ce marché international ouvert, l'Afrique n'est pas à son avantage. Ainsi, comme le démontre l'essayiste malienne, les ajustements structurels par les instances internationales creusent davantage le fossé des inégalités.

En prenant l'exemple sur les paysans africains, elle dit que :

[le] travail pénible et à faible valeur ajoutée est fait au Sud, que le Nord inonde de biens manufacturés à prix élevés. Un planteur africain de café vend son produit 200 francs CFA le kilo, alors que le café servi dans un bar au Nord coûte 100 à 150 fois plus chers.³⁸⁷

La relation de commerce des puissances occidentales affecte les producteurs africains et est ainsi sujette à la critique, à la dénonciation. Il en est de même, souligne-t-elle du paysan malien qui vend son coton à un prix dérisoire et qui est incapable d'acheter le produit fini. Car, transformé en tissu, il prend une valeur très élevée qui lui sera définitivement trop chère pour lui de l'acheter, « alors qu'il est né de l'exploitation de son coton³⁸⁸ ». Et c'est à juste titre que Fatou Diome affirme de son côté que, « la pire indécence du XXI^e siècle, c'est l'Occident obèse face au tiers-monde rachitique »³⁸⁹. Une partie du monde qui a faim et dont les puissances dirigeantes à travers les institutions internationales, les privatisations des entreprises africaines (chemins de fer, télécommunication par la France par exemple), mettent en place un système « boulimique [et] injuste³⁹⁰ » qui engrange de nombreux bénéfices. A cela, Aminata Traoré ajoute que :

[Un] pays comme le Mali a énormément perdu dans le cadre de la libéralisation de son économie et des privatisations. J'ai fait référence au coton, à l'or et à l'énergie, mais un bilan rigoureux d'autres secteurs, comme les transports [...] ou la téléphonie mobile, nous édifierait davantage. En tant que Maliens, nous

³⁸⁷. Traoré (A.), *L'Afrique humiliée*, op.cit., P.76.

³⁸⁸. *Idem*.

³⁸⁹. Diome (F.), *Le ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.167.

³⁹⁰. Traoré (A.), *Le viol de l'imaginaire*, Paris, Actes Sud, 2002, P.97.

n'aurions jamais cru qu'un opérateur économique – Orange (c'est-à-dire France Télécom) – pouvait engranger et rapatrier en un an 52 milliards de francs CFA (après impôts) pendant que, à tous les niveaux, on se gargarise de mots sur la lutte contre la pauvreté et la bonne gouvernance.³⁹¹

Dès lors, on le voit, la mondialisation des échanges commerciaux, l'aide à la coopération et au développement instituée par les pays du Nord ne permet pas d'apporter de véritables solutions objectives afin de résoudre les principaux problèmes du continent noir. Leur politique est souvent rivée sur des réformes d'ajustement structurel, de libéralisation de l'économie, de privatisation et de dettes pour les pays africains dont la grande partie de la population ignore même jusqu'à son existence.

C'est dans cette optique que Fatou Diome revient longuement sur la nonchalance des Occidentaux sur la question de l'Afrique, sur cette néo colonisation, sur cette sournoise, insidieuse et captieuse recolonisation de cet Occident-là, sur la pseudo indépendance des pays africains. En effet,

[l'esclavage] n'a pas disparu, il a seulement changé de nature ; devenu économique, il avilit [...]. Et on ose dire que l'Afrique est libre ! Enfin, si on veut, elle est libre. Libre de rester soumise au FMI, de voir ses enfants crever de faim [...]. Libre de laisser pratiquer sur son peuple des expérimentations meurtrières de l'industrie pharmaceutique occidentale. Libre de laisser ses matières premières siphonnées par l'Occident [...]. Libre d'aduler ses tyrans repus [...]. Libre de laisser une minorité profiter [...] du bien de tous, de laisser des voleurs déguisés en président la piller avant d'aller s'installer dans leurs hôtels particuliers, en Europe, [...] qu'ils auraient pu construire chez eux [...]. Libre de continuer son tribalisme électoral, de subir des républiques génétiques aux fauteuils héréditaires [...]. Libre de ne pas mettre en place un vrai et franc panafricanisme [...]. Libre de remercier ceux qui nous affament et se prennent pour nos

³⁹¹. Traoré A.), *L'Afrique humiliée*, op.cit., PP.286-287.

sauveurs [...]. Libre de louer la mesquine charité des uns et des autres [...]. Aide ! Au lieu de soulager cette aide écrase; la condescendance de ce mot nous fera toujours perdre la face [...]. La véritable aide est celle qui rend autonome [...] pas un sadique goutte-à-goutte.³⁹²

Ainsi, « Libre³⁹³ », dans cette litanie qui ponctue le texte, déployé et agencé tout y est. Ce mot permet d'accentuer la dénonciation des avatars du modèle de développement voulu, imaginé par les Occidentaux pour les Africains. Dès lors, dans cet extrait, Fatou Diome appréhende avec insistance et résume dans ce syntagme nominal « Libre », les vices, les obstacles qui font que l'Afrique ne peut tendre vers une véritable indépendance. Mieux, l'auteur démontre que cette Afrique reste articulée et marquée par l'éventail même de sa non-autonomie, de sa sujétion face à l'impérialisme occidental. L'anaphore, procédé rhétorique qui marque la contestation et la dénonciation du narrateur, déploie et énumère la difficile condition inhérente du continent africain liée à une ambiante dépendance économique, politique et même sociale de l'africain.

Montrant par la suite que l'Afrique n'a jamais été indépendante, « Enfin, si on veut, elle est libre³⁹⁴ », par ce procédé énonciatif, le narrateur pousse un cri d'alarme, dont la résonance semble un muet écho à de sourdes personnes car le cri qu'elle pousse paraît ne réveiller personne. Il y a comme un mutisme des personnes vers qui est envoyée cette plainte. La résonance de ce silence chez les uns comme chez les autres (politiques occidentales sur l'Afrique, les dirigeants africains qui préfèrent spolier leurs citoyens au lieu de penser au bien-être commun) défavorise le continent. Aussi, l'Afrique est-elle « libre » et astreinte de cautionner toutes ces plaies et accepter définitivement une aide constante en un « sadique goutte à goutte³⁹⁵ » qui profite uniquement aux pseudos donateurs : il semble donner d'une main mais assurément pillent de l'autre main.

³⁹². Diome (F.), *Inassouvies, nos vies*, Paris, Flammarion, 2008, pp. 169-170.

³⁹³. *Idem*.

³⁹⁴. *Ibid.*

³⁹⁵. *Ibidem*.

L'énonciation des arguments de Fatou Diome révèle l'hypocrisie, les combines des instances internationales qui disent aider l'Afrique alors qu'elles l'appauvrissent de plus en plus, alors qu'elles pratiquent sur son sol de nombreuses expériences pourtant interdites en Europe. Fatou Diome tient à montrer à travers les différents prédicats qui sont adjoints au motif langagier « libre » le joug amène d'une Afrique sacrifiée par l'Occident.

La colonisation nouvelle toujours présente dans l'occurrence « libre », est « assumée » clairement par la soumission au FMI, par « les expériences meurtrières de l'industrie pharmaceutique occidentale³⁹⁶ », par ce refus de l'Afrique de s'affranchir des tutelles et de prendre en main son destin. Autant dire que, la romancière sénégalaise dénonce et critique l'aide occidentale en renforçant son argumentation dans la chaîne énonciative en s'y aidant du mode de l'anaphore. C'est aussi dans ce même élan que pour Fatou Diome, l'indépendance des pays africains ne s'avère qu'un leurre, une escroquerie savamment orchestrée par les puissances impérialistes, une colonisation nouvelle, simplement voilée. Loin donc de s'en prendre uniquement aux Africains, ces écrivains trouvent leur coupable chez l'Occident. L'enjeu de la critique des instances internationales et des dictateurs africains chez nos romanciers révèle plus ou moins les procédés narratifs dont l'énonciation se fait dans l'agencement du texte. C'est aussi cela qui crée et ouvre un autre problème qui persiste davantage et s'ancre dans certains espaces géographiques à savoir les émeutes de la faim ou encore l'immigration. En effet, l'Afrique meurtrie et dépouillée de toute part, certains africains sont obligés de fuir leur continent et chercher le meilleur vers l'hexagone.

Cependant, pour Léonora Miano le continent noir ne peut se relever, se débattre, grandir, devenir mature qu'en se ressourçant en lui-même. Il doit faire une sorte d'initiation, puiser au plus profond de lui son essence afin d'y retrouver toutes les valeurs et facteurs capables de le redorer, le magnifier, pour sa futur reconstruction.

³⁹⁶. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

II.3.2. Pour une reconstruction de l'Afrique : l'utopie d'un retour aux valeurs premières

Eu égard aux profits des puissances occidentales et aux maux qui gangrènent l'Afrique, la réhabilitation et la construction de celle-ci passent par le recouvrement, la reconquête de son essence, de son être et de sa culture ; ce qui lui permettra de mieux appréhender les défis qui se présentent à elle afin de mieux s'affirmer face à l'autre. Ainsi, comme l'affirme Aminata Traoré,

[cette] réappropriation de nos destins fait appel à nos langues, à nos repères, à des valeurs de société et de culture qui nous sont familières. [...] La désaffection pour les urnes, l'incivisme et la corruption découlent en grande partie de la distance qui sépare le citoyen ordinaire d'une démocratie qui vient d'ailleurs, s'enseigne et s'exerce dans une langue qu'il ne maîtrise pas, privilégie une ouverture économique dont il ne profite pas.³⁹⁷

Par la mise en exergue des valeurs africaines, Aminata Traoré montre que l'Africain doit d'abord lutter pour ce qui lui est élémentaire, nécessaire à sa survie, à son existence. Ainsi, nous invite-elle à un dialogue d'ensemble et chercher à sortir de l'impasse dans lequel le continent noir se trouve, tout en redéfinissant et renégociant les « contrats »³⁹⁸ qui nous lient aux occidentaux. Ce n'est que de la sorte que l'Afrique parviendra à se reconstruire.

En effet, « l'esclavage, la colonisation, la néocolonisation et la mondialisation néolibérale [...] procèdent de la même logique hégémonique et engendrent le même mépris, le même racisme³⁹⁹ ». Il faut dire que, c'est par ce qu'ils nous sont étrangers, c'est parce qu'ils nous sont imposés, c'est parce qu'ils sont adoptés, qu'il y a un écart dans la compréhension et l'appréhension de toutes ces entités venues d'ailleurs. La grande majorité de la population africaine ne les

³⁹⁷. Traoré (A.), *L'Afrique humiliée, op.cit.*, PP.285-286.

³⁹⁸. Par « contrat » nous entendons esclavage, colonisation, néocolonisation, mondialisation, etc. qui nous maintiennent sous le joug des puissances impériales.

³⁹⁹. Traoré (A.), *L'Afrique humiliée, op.cit.*, P.147.

comprennent pas toujours et est exclue des décisions, des réformes qui pourtant la concerne. L'échec de ces réformes (dont l'un des aspects est le chômage à travers les nombreuses privatisations) et la prégnance des dictatures ou encore l'incapacité des dirigeants à trouver des solutions aux différentes crises existantes, conduit de nombreux africains à l'immigration.

Cependant, la fuite de la misère vers l'Europe, la recherche en Occident de meilleures conditions de vie et de travail, l'abandon du continent, en un mot, l'exil ne peut être la solution pour l'homme africain. Et c'est dans ce sens que Léonora Miano dit que,

[tout] le monde ne peut pas faire l'Europe pendant que le pays se désagrège, dit-elle. Ils s'en vont pour avoir ce qui leur manque ici, sans se dire que ce qu'on est a plus de valeur que ce qu'on possède. Là où ils vont, ils ne sont rien pour personne. C'est ici que leur nom signifie quelque chose. [...] Il vaut mieux veiller la mère malade et pauvre qui ne vous reconnaît plus, plutôt que se prosterner aux pieds d'une riche marâtre qui n'a que haine et mépris...⁴⁰⁰

Ainsi donc, face aux multiples difficultés, la solution ne résulte pas dans l'immigration, vers des pays éloignés où l'essence d'être africaine n'a pas d'échos ni de résonance. Comme de nombreux africains désireux d'immigrer en Occident, Mbambè craint que Mbalè, l'enfant de la rue, plonge à son tour dans la tourmente de l'exil. Partir vers un ailleurs incapable de les définir en tant qu'être africain, un ailleurs ignorant de ce que signifient leurs noms et dont la résonance nominal est vide de sens. L'identité de l'Homme noir se perd, s'altère et se désagrège en Occident. S'en aller dans cet ailleurs, qui pourtant lui réfute leur humanisme parce qu'ils sont souvent sans papier, un ailleurs qui les veut différent de lui. Migrer vers cet ailleurs, en effet où « un Nègre ou un Arabe [est] enchaîné et roué de coups à l'aéroport de Roissy⁴⁰¹ » parce qu'il est dit-on clandestin, sans papier.

⁴⁰⁰. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP. 230-231

⁴⁰¹. Diop (BB.), « Le discours inacceptable de Nicolas Sarkozy », cité par Traoré (A.) in *L'Afrique humiliée*, op.cit., P.134.

Définitivement, cet ailleurs qui refuse l'Africain en construisant des barrières à sa frontière pour se protéger des invasions migratoires, laisse entrevoir ce qu'il convient d'appeler des cas sanglants et de massacres de Ceuta et Melilla où les forces de sécurité espagnoles et marocaines ont tiré sur des migrants, faisant ainsi des morts. Leur seul tort était de traverser le mur qui les mène vers l'Europe en quête de vie meilleure. Dès lors, l'identité selon le discours de la vieille femme pour l'Afrique est plus importante que tous les biens brassés ou récoltés en Occident.

C'est donc en Afrique qu'il faut demeurer, rester ou peut-être revenir pour la construire tous ensemble. Au lieu de ressasser inlassablement un passé qui ne lui fut pas avantageux, ou de se projeter dans un espace géographique qui ne le reconnaît pas. Et ce retour à la terre natale est mis en exergue par le personnage central de *Contours du jour qui vient* en ces termes :

Ensuite, ils disent que c'est de la faute des autres si nous sommes sous-développés. Ils devraient savoir qu'on ne peut se développer lorsqu'on s'arrime ainsi au jour qui fuit, au lieu de songer à celui qui vient. On ne peut rien bâtir lorsqu'on est inapte à envisager le futur. Nous sommes rétifs à cet exercice. [...] il ne nous reste plus qu'à risquer nos vies pour aller *faire l'Europe*.⁴⁰²

Cette illustration de Léonora Miano, consiste à saisir la difficulté très enracinée en l'Africain de se départir d'une histoire, d'un passé peu louable pour justifier de son incurie face aux problèmes qui lui sont actuels. Au contraire, l'homme noir doit chercher à développer des techniques et stratégies adéquates afin de se sortir du sous-développement, des crises politiques et économiques qui l'entourent. Il est vrai qu'elle est soumise à la dictature, à la corruption qui sont des obstacles à sa progression vers un idéal, toujours est-il que la critique et la dénonciation peuvent faire ployer certains administrateurs et à long terme, les amener à changer à revoir leur agissement.

⁴⁰². Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.70-71.

Le combat de l'Afrique réside ainsi dans le rêve, le rêve en des lendemains merveilleux pour ses enfants qui demeurent l'élément principal à son épanouissement et à son développement. De ce fait, pour y parvenir, il importe d'établir l'amour et la paix entre les peuples. Ce combat pour la réhabilitation de l'Homme et partant de l'Afrique est explicité dans l'extrait suivant en ces termes :

Ce que vous devez faire pour épouser les contours du jour qui vient, c'est vous souvenir de ce que vous êtes, le célébrer et l'inscrire dans la durée. Ce que vous êtes, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé, mais ce que vous ferez. Si la paix, qui est aussi l'amour, s'allie à la vérité, qui est une autre figure de la justice, ce que vous accomplirez sera grand.⁴⁰³

Dès lors, à la lecture de cet extrait, on peut dire que les notions, les valeurs telles que : « la paix », « l'amour », « la justice » sont d'autant plus consubstantielles, voire importantes à la réhabilitation, à la grandeur du continent africain. C'est donc dans un tel système de valeur qu'il importe au préalable de conjuguer et d'adopter afin de se ressaisir, au mieux d'envisager l'unité perdue entre les peuples. Ce système de valeurs (paix, amour, vérité et justice) doit se construire autour d'une réelle transformation, mieux autour d'une sorte d'épreuve rituelle, d'acte initiatique. Ainsi, comme le personnage central de la romancière camerounaise, l'Africain doit opérer une renaissance qui s'articule autour de trois points fondamentaux : la prise de conscience de son douloureux passé et son présent, opérer une démarche de pardon dans laquelle peut découler la paix, l'amour, la vérité et la justice.

La paix, en effet est précaire et souvent inexistante dans certaines contrées africaines, d'où les guerres civiles, les tensions sociales ou économiques qui en sont légions. La paix avec soi et avec l'autre, l'amour, la justice et même le pardon seraient les moteurs de la reconstruction et d'un développement certain. Ce processus nous permettra ainsi de s'affranchir et de devenir des êtres libres, des hommes indépendants.

⁴⁰³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP. 235-236.

Si notre peuple peut produire des individualités assez audacieuses pour affronter ses errances et ses lâchetés, il lui reste une chance de prétendre à la grandeur. Notre valeur ne réside pas dans les métaux du sous-sol auxquels d'autres ont donné une importance que nous ne comprenons toujours pas [...]. Notre grandeur viendra de ce que nous saurons engendrer des êtres libres.⁴⁰⁴

Au fond, la principale difficulté de l'Africain est de s'envisager lui-même, de se défaire des pensées et des idéologies venues de l'Occident. En effet, à travers la relation qui l'unit aux religions dites importées, de même que la considération qu'il accorde aux matières premières dont la valeur et la connaissance lui ont été imposées par le maître colonisateur font de lui un être enchaîné, prisonnier. C'est d'ailleurs pour cela que l'exploitation des ressources premières sert davantage à une minorité au détriment du peuple.

Cette grandeur comme l'estime Musango peut ou doit se définir par la capacité des Africains à devenir des êtres libres. Libre de pratiquer leur religion traditionnelle, libres d'étudier et d'enseigner leur culture, libres en effet d'inventer leur propre vie, leur propre futur. Cependant on note que le lectorat africain est très limité pour s'imprégner de sa culture, de son histoire à travers le livre.

Bien que souvent adressé en premier lieu au marché de lecture africain, les œuvres sont très peu lues. Les écrivains de la Nouvelle Génération par exemple, chez eux en Afrique, sont considérés comme des écrivains qui ne peuvent plus discourir sur l'Afrique parce qu'ils vivent loin d'elle et ne sont plus pour ainsi dire au contact même de la réalité africaine, des préoccupations de l'Africain. Par ailleurs, ce lecteur est en butte au coût très élevé du livre et le faible taux de scolarisation de cette population débouche sur le désintéressement des œuvres des auteurs. Par ailleurs, on peut y ajouter le manque de bibliothèques publiques dans les villes africaines qui freine la visibilité des auteurs. C'est le cas du Gabon par exemple où la seule bibliothèque publique est fermée depuis de nombreuses

⁴⁰⁴. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.161.

années. Dès lors l'incitation à la lecture, à la découverte de l'écriture, du livre peut sembler-t-il être l'un des enjeux majeurs afin d'inviter d'abord le lecteur africain à la découverte et à la réappropriation de sa culture à travers la vulgarisation des romans africains dans le monde de l'éducation et partant, dans les espaces publics dédiés à cette cause.

Ce qui d'ailleurs pour ces écrivains « assis entre deux marginalités, entre deux non-existences »⁴⁰⁵, ou même pour ceux qui vivent en Afrique, posent un autre problème, celui de la difficulté des instances littéraires africaines à mettre en œuvre des méthodes et techniques pour une meilleure accessibilité du livre en Afrique. Le manque de ressources financières pour les maisons d'éditions locales est l'un des enjeux, des obstacles de la distribution et de la diffusion du livre sur le continent africain. C'est pour cela que Schifano dit que, « le dixième des écrivains révélés ou potentiels n'est pas diffusé [...] 500 livres [...] pourrissent dans les cartons car, par chance on a trouvé de l'argent pour les imprimer mais il en manque pour les diffuser »⁴⁰⁶. Kom dans la même logique ajoute que, « Les maisons d'édition installées sur le continent connaissent un rythme végétatif et les productions émanant de l'intérieur sont dérisoires »⁴⁰⁷. A cette réflexion, il importe de souligner l'importance du circuit de distribution des œuvres dans le champ littéraire en même d'impulser un véritable rayonnement ou du moins la visibilité des œuvres africaines sur le marché de la lecture par le grand public.

II.3.3. De la résonance du roman dans la société

Dès son avènement, la littérature négro-africaine s'est voulue engagement. A cet égard, avec le contexte colonial, l'écrivain prend conscience de la déshumanisation de l'homme noir. Pour le réhabiliter dans son essence d'être

⁴⁰⁵. <http://terangaweb.com/lengagement-par-sami-tchak/> consulté, le 14 février 2014.

⁴⁰⁶. Schifano (E.), *L'Édition africaine en France : portrait*, Paris, L'Harmattan, 2003, P.108.

⁴⁰⁷. Kom (A.), *La Malédiction francophone : défis culturels et condition postcoloniale en Afrique*, Hamburg, Lit, 2000, p73.

humain, les mouvements littéraires et politiques noirs à l'exemple de la négritude ont revendiqué et ont tenté de restaurer les valeurs culturelles du monde noir ainsi que l'identité africaine longtemps reniée par la colonisation. L'écriture est pour eux, le moyen par lequel ils crient, dévoilent les meurtrissures, la déshumanisation du monde noir.

L'engagement, est donc une prise de position permettant de dénoncer les travers du système des puissances impérialistes. A ce propos, en parlant de l'écrivain engagé, Jean-Paul Sartre dira de lui qu'il sait que la parole est action : « il sait que dévoiler c'est charger et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de charger encore. Et encore, que s'il parle, il a choisi de tirer, « il faut que ce soit comme un homme, en visant des cibles et non comme un enfant au hasard, en fermant les yeux et pour le seul plaisir d'entendre des détonations. »⁴⁰⁸

Ainsi donc, les écrivains africains de cette période ont pour cible le colonisateur. Ils prennent position en dénonçant et réclamant une liberté pour les peuples opprimés, assujettis. La littérature négro-africaine dans son processus de modernité se détache des aspects liés au roman traditionnel, pour se fondre dans le questionnement du langage.

En effet, avant son avènement dans « l'ère moderne », l'écrivain africain a pour souci de lutter contre le colonialisme et de dénoncer avec virulence le quotidien africain. Les pionniers de la Négritude, à savoir Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon Gontran Damas, vont chercher à revendiquer l'identité culturelle noire, bafouée par le colon blanc. Leurs textes mettent l'accent sur l'Afrique en accordant une importance particulière à la culture africaine. Le but recherché est l'affirmation de l'homme noir en tant qu'être humain à part entière. Cependant, avec les écrivains dits de la « migritude »⁴⁰⁹, le terme engagement

⁴⁰⁸. Sartre (J.-P.) in *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF, 1948, P.9.

⁴⁰⁹. Chevrier (J.), *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006, PP.159-173. Le contexte d'énonciation et de production du renouveau du discours africain est l'Occident. Les écrivains de la migritude sont des expatriés qui, au cœur de leurs discours littéraires, mettent en exergue leur rapport à l'Afrique qu'ils ont quitté et l'appartenance à la terre d'élection. Ceci dit, la notion de migritude oscille entre la nature « d'expatrié » et le terme d'immigration des personnages actualisés dans l'univers romanesque. Les écrivains portent un regard sur les conditions d'existence de leurs personnages en Afrique et ceux vivant en Occident.

prend un sens nouveau, se désolidarise plus ou moins de l'acception que lui a donnée la négritude. Elle refuse de s'inscrire dans une idéologie, dans un système, dans un carcan particulier.

C'est pour cela que Christiane Albert affirme qu'il se lit désormais une rupture :

avec une tradition d'une écriture engagée [...] pour privilégier une forme individualiste où chaque individu négocie son intégration à la société en définissant son appartenance identitaire ou culturelle, ses repères éthiques, non à partir d'un cadre idéologique unique mais en fonction de parcours beaucoup plus personnels.⁴¹⁰

Christiane Albert désigne et définit la particularité de ces écrivains africains de la nouvelle génération qui résident en Occident. Ainsi dit-elle, entendent-ils être libres, s'affirmer comme individuel et autonome à travers les textes qui rapportent et témoignent d'une aventure culturelle et identitaire personnelle. Ils se veulent pour ainsi dire être pensé et vu d'abord comme des écrivains avant d'être africain.

Et c'est dans la même logique que Waberi estime « qu'on pourrait dire qu'auparavant on se voulait d'abord nègre et aujourd'hui on se voudrait d'abord écrivain et accessoirement nègre »⁴¹¹. Accessoirement nègre parce que l'objectif de leur combat a définitivement changé. De par leurs écrits, ils disent et témoignent l'Afrique sous l'angle de ses vices, de ses meurtrissures tout en y mêlant la question de l'immigration, les conditions d'existence de ces « exilés » africains vivant en Occident.

Aussi, ils ne recherchent plus une quelconque réhabilitation du noir, désormais ils se veulent écrivains universel. Pour justifier de cette forme nouvelle

⁴¹⁰. Albert (C.), *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Khartala, 2005, pp.164-165.

⁴¹¹. Waberi (A.), « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire » in *Notre Librairie*, n°135, Septembre-Décembre 1998, P.11.

des écritures africaines, Monénembo ajoute que : « Nous, nous avons écrit pour survivre [...], eux, pour devenir des écrivains, pour faire les écrivains. Elle [la nouvelle génération d'écrivains] semble plus sereine que la nôtre, j'allais dire plus décente, plus propre, plus appliquée »⁴¹². Le discours sur la validation et la reconnaissance de l'identité noire s'est déployé aussi bien sur le plan politique, social, culturel que littéraire.

A cette période, la causalité entre ces entités et le mouvement de la négritude a généré un engagement collectif, une lutte permanente, un combat intrinsèque de part et d'autre du monde entier. Les défenseurs de la négritude réclament ainsi la prise de conscience des valeurs nègres longtemps déniées par l'opresseur dans tous les domaines de la vie.

Dans le contexte postcolonial, on peut aisément se demander à quoi renvoie l'engagement ? Autrement dit, comme le signale Sami Tchak, « l'écrivain [africain est-il] engagé par sa plume ou par sa personne⁴¹³ ? ». Et quel est son statut dans le champ littéraire francophone aujourd'hui ? La réponse à cette question pour ce qui est des écrivains de notre corpus, est qu'ils sont aussi bien engagés par leurs textes que par leurs personnes. La défense des causes nobles qui leurs tiennent à cœur, la lutte permanente de la liberté des uns et des autres, les difficultés de l'africain résidant en France sont autant de prétexte qui sous-tende l'écriture de nos romanciers. Et pour ce faire entendre, pour se faire connaître et défendre leurs écritures, ils investissent l'espace médiatique qui participe à leur visibilité et à leur notoriété à travers le monde. Léonora Miano ou Fatou Diome par exemple multiplient les interviews télévisés, investissent les réseaux sociaux, créent des blogs et participent aux salons du livre.

Ainsi l'écrivain est le porte-parole des marginaux, des exclus de la société, il s'indigne face au système qui assujettisse et avilisse l'individu. Pour l'explicitier, Fatou Diome dit:

⁴¹². Monénembo cité par Mongo Mboussa, *L'indocilité : supplément au désir d'Afrique*, Paris, Gallimard, 2004, P.122.

⁴¹³. <http://terangaweb.com/lengagement-par-sami-tchak/> consulté, le 14 février 2014.

J'écris, pour regarder la vie en face, lui jeter à la figure toutes les dépendances qu'elle me propose [...]. J'écris, pour toutes les femmes qu'on a forcées à se marier, à coucher à contrecœur avec un homme [...]. J'écris, pour les hommes qui ont renoncé à leur amour, parce que d'autres en ont décidé autrement. [...] J'écris, contre l'obscurantisme religieux, les falsificateurs et les faux dévots qui condamnent des vies, que le Seigneur, le Tout-Puissant, Lui, a jugé bon de faire exister.⁴¹⁴

L'écrivain est donc le représentant, le porte-parole des opprimés, des plus faibles, des exclus en dénonçant les agissements auxquels ils sont assujettis et confrontés. L'objectif étant de se faire entendre par le plus grand nombre, aller à la rencontre du public pour qu'il s'intéresse, s'épanche et s'imprègne de ces causes afin d'apporter à leur tour une certaine solution. Qu'elle soit d'ordre politique, associative ou d'autres entités, l'objectif est qu'ils soient capables de leurs venir en aide. Cependant pour être un « écrivain monde » et être lu par le grand public occidental, il importe que ces écrivains fassent correspondre des expériences personnelles de leurs personnages à des thématiques d'ordre universel et qu'il y ait aussi dans leurs discours textuels des stratégies et techniques littéraires qui fassent s'émouvoir le lecteur.

Le fait que les œuvres littéraires africaines ne puissent pas toujours intéresser le public européen est simplement le fait que les thématiques souvent actualisées et énoncées sont loin de leur vécu, très loin de leur problématique. Dès lors, le lectorat Occidental est moins enclins à les lire car, elles n'ont aucun impact et n'influent pas sur la réalité française par exemple. C'est même pour cela que Dany Laferrière, écrivain canadien d'origine haïtienne refuse de se considérer comme un écrivain antillais et affirme que

comme je ne veux pas faire des livres folkloriques, anecdotiques, il faut que j'arrive à amarrer mon thème à une vision universelle. Je ne veux pas sortir

⁴¹⁴.Fatou Diome par [CAROLINE DOUDET \(L'IRRÉGULIÈRE\)](#) in <http://leschroniquesculturelles.com/2013/04/08/impossible-de-grandir-de-fatou-diome/> consulté le 22 janvier 2015.

cette chose palpitante, vivante et la lancer telle quelle à la face du lecteur. Je dois trouver le moyen de partager cette expérience intime avec le lecteur.⁴¹⁵

A ce propos, la visibilité, voire la notoriété du livre africain est donc trop limitée dans l'espace littéraire international. En tant qu'écrivain d'origine antillaise ou africaine pour ce qui est des romanciers de notre corpus, ces écrivains se veulent libres par rapport à une certaine idéologie malgré le fait qu'ils sont souvent confrontés à des obstacles qui sont des freins à l'épanouissement, à la résonance et au rayonnement mondial de leurs œuvres littéraires. Pour le dire autrement, l'écrivain Sami Tchak atteste que,

on jugera forcément une œuvre littéraire à partir de sa cohérence interne, de sa capacité à faire coïncider les particuliers et l'universel, à offrir une lecture originale de la condition humaine [...]. Césaire, Senghor, Damas, Brink, Jacques-Stephen Alexis, Boulgakov, Soljenitsyne, Lezama Lima, Arenas, Glissant, etc., ont eu, pour la plupart d'entre eux, une très grande conscience de la tragédie de leur peuple, mais en faisant la peinture, ils ont touché l'Homme. En d'autres termes, ce qu'il reste de leurs textes au fur et à mesure qu'ils s'enlisent dans le temps, c'est leur valeur esthétique et leur dimension universelle.⁴¹⁶

C'est sans doute l'absence de « la valeur esthétique » et surtout de « la dimension universelle » de la plupart des œuvres africaines que les grandes maisons d'édition françaises ont du mal à les publier. Effectivement, ces œuvres ne répondent pas aux impératifs des éditeurs qui eux sont liés au contrat du marché de lecture, au lectorat universel. Les grandes maisons d'édition doivent répondre et respecter certaines modalités inhérentes à l'univers de la littérature mondiale, ce qui chez eux entraîne une frilosité évidente quant à éditer les œuvres africaines.

⁴¹⁵. Chartrand (R.), « Dany Laferrière : le roman dans le corps », *Le Devoir*, 5 juillet 1997, P.D4 cité par Lise Gauvin, *Ecrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007, P.129.

⁴¹⁶. <http://terangaweb.com/lengagement-par-sami-tchak/> consulté, le 14 février 2014.

Pour autant, il n'en demeure pas moins que les éditions Seuil ou Gallimard par exemple, ont créé et inséré au sein de leurs éditions des collections dédiées à l'univers africains, *Continents Noirs* par exemple chez Gallimard. Cela afin de mieux répondre à ce manque de publication des œuvres africaines. Ces écrivains africains qui sont publiés par ces maisons d'éditions répondent à certains critères liés au « champ littéraire »⁴¹⁷ parisien. C'est dans cette optique que Dirkxx, en parlant de la notion de champ littéraire chère à Pierre Bourdieu, propose la définition suivante :

[...] un système différentiel et dynamique de position. Chacune de ces positions est associée à un certain capital (financier, social, culturel et symbolique), parcelle d'un capital global inégalement distribué et dont doit disposer un agent (littéraire) pour pouvoir investir la position qu'il tend à occuper.⁴¹⁸

Ces propos mettent en exergue le fait que le champ ou « le système »⁴¹⁹ littéraire est établi par un réseau qui le régit et le définit. En dehors du critère de l'écriture, l'écrivain doit s'inscrire dans un circuit de distribution qui débouche sur sa légitimation et consécration. Pour cela, il faut qu'il se forge un bon carnet d'adresse en côtoyant et en connaissant des éditeurs importants qui pourront l'aider.

En somme, la relation entre le système littéraire et l'écrivain africain en particulier se situe autour de la création d'un circuit capable d'une certaine légitimation mondiale des œuvres littéraires. De plus comme le souligne Ndombi Sow, la notoriété des écrivains francophones à l'exemple d'Assia Djébar réside à « travers la réussite dans le champ [qui entraîne] une légitimité tant interne

⁴¹⁷. Ponton (R.), « champ littéraire », *Le dictionnaire du littéraire*, Aron (P.), Saint-Jacques (D.) et Viala (A.), Paris, P.U.F, 2010, P.107.

⁴¹⁸. Dirkxx (P.), « L'"intérêt à l'auto-périphérisation" chez les agents littéraires francophones. L'exemple belge », Riesz (J.) et Porra (V.), *Français et Francophones. Tendances centrifuges et centripètes dans les littératures françaises / francophones d'aujourd'hui*, Bayreuth : Schultz et Stellmacher, Etudes francophones de Bayreuth, vol.2, 1998, P.48.

⁴¹⁹. Halen (P.), « Le système littéraire francophone : quelques réflexions complémentaire », D'Hulst (D.) et Moura SJ-M ;), *Les Etudes littéraires francophones : Etat des lieux*, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulles-Lille3, 2003, p.27.

qu'externe : légitimité dans la zone d'origine, légitimité dans le champ franco-parisien, légitimité dans les autres zones francophones et possible accès à la « république mondiale des Lettres »⁴²⁰. Alain Mabanckou et Dany Laferrière démontrent comment ils ont pu investir le champ littéraire franco-parisien et s'acquérir une légitimité mondiale, une place internationale. Pour y parvenir, il met exergue le champ littéraire et les différentes stratégies et méthodes qui les ont permis à atteindre une telle consécration dans un univers très fermé surtout pour les écrivains africains.

D'ailleurs, les écrivains de notre corpus, Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano peu à peu, investissent le système littéraire francophone à travers les prix littéraires, l'espace médiatique ou la critique qui désormais investissent leurs œuvres. On note cependant que l'espace et les institutions littéraires africains ne se sont intéressés à eux qu'à partir de leur rayonnement parisien, leur visibilité européenne. La ville de Paris, comme centre d'attractivité des écrivains demeure donc « un véritable certificat littéraire qui permet à [ces] écrivains [...] d'exister littérairement au plan international »⁴²¹. Il faut que les institutions littéraires françaises révèlent consacrent les écrivains africains afin qu'ils puissent être reconnus chez eux.

⁴²⁰. Ndombi Sow (G.), *L'entrée des écrivains africains et caribéens dans le système littéraire francophone. Les œuvres d'Alain Mabanckou et de Dany Laferrière dans les champs littéraires français et québécois*, thèse de doctorat, 2012, P.37.

⁴²¹. Casanova (P.), *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 2008, P.177.

Conclusion de la première partie :

Cette partie se proposait d'analyser et d'interpréter les motifs langagiers marquants le fonctionnement de la société à travers la scène d'énonciation dans notre corpus. Il ressort de cette étude que l'acte énonciatif actualise et met en interaction des éléments linguistiques et des faits extralinguistiques dans le roman. Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano plongent dans la culture et les croyances de leur société pour construire et élaborer leurs œuvres. On a pu ainsi démontrer que les regards croisés à travers le racisme et les préjugés de même que les espaces urbains participent à la marginalisation de l'individu dans l'espace social. L'écriture de la dénonciation se dévoile sous les traits d'une société aliénée et assujettie par les systèmes politiques des gouvernements africains et des instances internationales. Il découle donc de cette partie que l'énonciation romanesque est le lieu des manifestations des faits de société. Elle laisse également entrevoir les caractéristiques des personnages que l'on va analyser dans la deuxième partie de ce travail.

DEUXIEME PARTIE

**Le mode d'inscription énonciatif des personnages
dans le tissu textuel**

Le problème essentiel que l'œuvre d'art pose au linguiste est celui de sa littérarité⁴²². Énoncé de la sorte, on comprendrait que l'analyse du roman (pour ce qui est de notre cas), se concrétise et se réalise à partir du matériau langagier autour duquel s'articule l'écriture de chaque écrivain. L'œuvre romanesque, espace où se jouent les actions des personnages met en exergue des procédés d'écriture afin de permettre au lecteur de mieux appréhender sa structure et son organisation. Il s'y croise plusieurs « univers diégétiques »⁴²³ où la singularité de chaque récit est corrélative à l'identité ou au statut du personnage.

De fait, en étudiant le mode d'inscription énonciatif des personnages dans le tissu textuel, à partir de *L'Impasse*⁴²⁴, de *Le Ventre de l'Atlantique*⁴²⁵ et de *Contour du jour qui vient*⁴²⁶, c'est le mouvement des personnages dans la diégèse propre à chaque individu et leurs rapports aux autres face à diverses situations que nous relevons ici. Autrement dit, nous étudierons les caractéristiques des personnages de notre corpus. Dès lors, cette seconde partie met en exergue un ensemble d'éléments et d'indices narratifs présents dans nos romans afin de montrer la singularité de certains actants⁴²⁷ à partir de l'organisation syntaxique des énoncés. Cette partie se divise en deux chapitres :

⁴²². Riffaterre (M.), *La production du texte*, Paris, Seuil, 1982, P.7.

⁴²³. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, « [...] le mot « diégèse » désigne, dans le vocabulaire de l'analyse filmique, « tout ce qui appartient [...] à l'histoire racontée, au monde supposé ou proposé par la fiction du film » [...]. Étendu à la narratologie générale, ce terme recouvre, au-delà des univers fictionnels, l'histoire racontée comme contenu et plus largement le monde que propose et construit chaque récit : l'espace et le temps, les événements, les actes, les paroles et les pensées des personnages. L'univers diégétique d'un récit est interprétativement construit par le lecteur/auditeur à partir de ce qui est présupposé par le texte. »

⁴²⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996.

⁴²⁵. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

⁴²⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006.

⁴²⁷. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, *op.cit.*, « En sémiotique [...] le terme d' « actant » désigne les différents protagonistes qui participent du procès narratif. [...] En analyse du discours, ce terme est également utilisé comme en sémiotique narrative lorsqu'il s'agit d'analyser l'aspect narratif d'un texte, mais il sert également à désigner les instances de l'acte de communication. Certains utilisent le terme d' « interactants » pour désigner les locuteurs et interlocuteur de l'acte de langage.

« Le profil des personnages principaux » et « Enonciation et stratégies narratives dans le dispositif de communication ».

Chapitre III : Le profil des personnages principaux

Pour Vincent Jouve, « [...] l'identité du personnage ne peut se concevoir que comme le résultat d'une coopération productive entre le texte et le sujet lisant »⁴²⁸. C'est donc à partir de l'énonciation et à travers l'activité de lecture que se dresse le portrait des personnages.

Les traits du personnage dans la fiction romanesque se forment au gré de ses rencontres avec les autres individus du récit, mais surtout, au cours de l'acte langagier que lui offre l'énonciateur. Les échanges discursifs que les personnages romanesques nouent entre eux sont significatifs de leurs profils et de l'ensemble des représentations qu'ils ont de l'univers diégétique. Ceux-ci leur permettent d'atteindre ou non leurs quêtes.

Ainsi, l'exercice du langage dans notre corpus est le lieu de l'inscription des individus que nous analysons. « Le profil des personnages » ainsi nommé, ce chapitre consiste à rendre compte des procédés énonciatifs présents dans le texte afin de montrer le fait discursif révélateur des caractéristiques des personnages principaux qui se déploient dans nos romans.

Dès lors, « Le parcours initiatique de Musango », « Les jeux du je » et « Salie : Entre mirage et réalité de la vie parisienne », sont les trois axes à partir desquels s'articulera ce point. Aussi, l'efficacité du système d'écriture et de l'exercice du langage auquel il nous est donné de mettre en exergue s'appuie sur le fait que :

[le] locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques [...]. Mais immédiatement, dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'autre en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre. Toute

⁴²⁸. Jouve (V.), *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 2001, P.27.

énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocataire.⁴²⁹

On note que l'acte énonciatif n'est autre que ce lieu où s'agitent et communiquent deux instances : l'un émetteur et l'autre récepteur. Le premier sème le long de son texte des éléments narratifs qui permettent au second d'en faire sien, ces indices ; et de les décoder afin de mieux appréhender tout le contenu textuel. L'énonciation, matrice qui ponctue notre analyse révélera les règles qui gouvernent dans la relation entre les différents interlocuteurs. L'objet de ce chapitre est d'identifier les caractéristiques des personnages principaux et leurs rôles dans nos textes.

III.1.Le parcours initiatique de Musango

Musango l'héroïne de *Contours du jour qui vient* se révèle à travers une trajectoire romanesque faite de nombreux écueils dans le but de retrouver sa mère mais aussi de se reconstruire. Dès lors, nous examinerons les différentes étapes de ce voyage qui définissent ce personnage.

III.1.1. Identification textuelle de « l'actant-ombre⁴³⁰ »

La fiction romanesque, champ de l'énonciation à partir duquel se meut le langage, permet d'identifier les caractéristiques des individus. Le monologue de Musango marqué par l'adresse discursive qu'elle émet vers sa mère, lui permet de scruter et de décrire ce qui l'entourne. Elle y dévoile ainsi tous les sévices qu'elle subit.

⁴²⁹ Benveniste (E.), *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, P.82.

⁴³⁰. Nous nommons Musango, « actant-ombre » parce qu'elle se présente au lecteur comme étant une ombre, une personne morte par rapport à ce qui l'entourne. Nous verrons plus loin dans l'analyse pourquoi elle se définit ainsi.

Cette attitude du romancier à montrer le monde à travers la voix de l'énonciateur traduit la volonté de transmuier cette voix en acte. L'acte, ici, prend forme dans l'esprit virtuel du narrateur et se réalise dans l'énoncé. Dans son parcours initiatique, Musango, le personnage central de *Contours du jour qui vient* évolue dans un univers qui la transforme et la transporte au gré des situations qu'elle rencontre. Celles-ci font corps avec elle et s'imprègnent en elle en lui dictant la conduite à tenir. C'est ainsi qu'elle passe d'un statut initial d'actant-ombre à celui d'un personnage préoccupé par son cheminement vers la liberté qui l'emmènera à vouloir s'éclorre. Une éclosion qui s'éploie par une volonté incisive de se libérer des liens qui la maintenaient prisonnière.

L'une des caractéristiques les plus représentatives des énoncés qui peint l'actant-ombre est la musicalité du moins le rythme qui s'y scande à travers l'usage des anaphores⁴³¹ et des répétitions⁴³². L'environnement dans lequel se trouve Musango est fondamental pour saisir l'essence de la notion /ombre/ qui la désigne. Elle est liée au décor et au temps qui s'écoule autour d'elle sans pour autant pouvoir l'appréhender.

Le roman s'ouvre avec des phrases de Musango qui la représentent et actualisent sa réalité autour du mot /ombre/. Elle présente son espace comme une ombre qui déteint sur elle. Le syntagme nominal « ombre » connote des acceptions à forte charge négatives. L'ombre est assurément l'opposé de la lumière et renvoie à tout ce qui est flou, passif, qui manque de dynamisme donc sans vie. Être une ombre revient à se représenter comme une apparence, comme quelque chose d'absente et d'irréelle. L'énonciateur présente donc son environnement comme quelque chose de l'ordre de l'obscur.

**Il n'est que des ombres alentour, c'est à toi que
je pense⁴³³. Non pas qu'il fasse nuit, et que les**

⁴³¹. L'anaphore est une d'amplification qui rythme le texte par un processus de reprise d'éléments déjà cités ou par leur emploi déictique. C'est-à-dire par l'usage d'un pronom qui renvoie au nom préalablement cité.

⁴³². La répétition est une figure d'insistance qui consiste à mettre l'accent sur le terme répété.

⁴³³. En gras, nous soulignons les syntagmes autour desquels s'articule notre démonstration.

vivants aient soudain épousé les couleurs du moment. Il aurait pu en être ainsi, si le temps prenait encore la peine de se fractionner en intervalles réguliers : secondes, minutes, heures, jours, semaines... Mais le temps lui-même s'est lassé de ce découpage. « Le temps a bien vu comme nous toutes, comme moi que pareil décompte ne faisait pas sens. Qu'il y ait un matin ou qu'il y ait une nuit, tout est semblable. » **Il n'est plus que des ombres alentour, je suis l'une d'elles, et c'est à toi que je pense.**⁴³⁴

Dans cet extrait de texte, il se dégage une anaphore stylistique⁴³⁵ porteuse de sens. A travers cette figure rhétorique, l'énonciateur désire insister et renforcer son obsession devant ce qui l'entoure. La forme négative et impersonnel du verbe être « **Il n'est que** » renvoie à un constat de vide chez Musango. L'ajout de l'adverbe « plus » dans la seconde phrase vient renforcer l'apathie qu'il y a autour d'elle. Ce syntagme insiste sur la mélancolie du personnage. On note que dans la première phrase de notre illustration les propos de l'instance énonciatrice sont comme suspendus et ne livrent pas toutes les informations au lecteur. Dans la seconde relance de la phrase par contre, il apparaît une expansion syntaxique qui vient modifier l'énoncé en donnant plus d'information sur Musango.

Le narrateur signale que le personnage n'est pas seulement entouré d'ombre, il est l'une d'elles, une ombre. La répétition ici n'est pas vaine, les énoncés qui intercalent l'anaphore constituent une sorte d'éléments explicatifs pour comprendre le personnage.

En effet, entourée des ombres et étant elle-même une partie d'elle, elle ravive le souvenir de sa mère, « et c'est à toi que je pense »⁴³⁶. La conjonction de coordination redouble la pensée qu'elle a pour sa mère. Malgré la mort qu'il y a

⁴³⁴. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, P.15.

⁴³⁵. Il convient de distinguer l'anaphore stylistique de l'anaphore grammaticale. L'anaphore se subdivise en plusieurs sous branches telles que l'anaphore adverbiale qui est la répétition d'un mot ou d'un syntagme par un adverbe, l'anaphore lexicale est mise en exergue lorsque le sème reparaît, lie une relation de synonymie avec le mot antérieurement cité. Exemple : Le tigre a mangé une antilope. Le félin avait été repéré au bord de la rivière. L'anaphore stylistique ou rhétorique n'est que la reprise d'une même expression ou d'un même mot.

⁴³⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*

autour d'elle, et en dépit du fait qu'elle soit absorbée par ces ombres, Musango, en elle, puise la force nécessaire pour penser à l'être chère.

L'apposition vient introduire le personnage dans le contexte obscur des ombres et en fait l'une d'entre elle. Ces nuits, comme l'actant-ombre le souligne, ne sont guère synonymes d'une nuit apparente ou à venir, mais plutôt celle d'une attitude, une vie ou du moins de cette non vie qui la caractérise. C'est ce qu'elle énonce par « [non] pas qu'il fasse nuit, et que les vivants aient soudain épousé les couleurs du moment, [...]. Qu'il y ait un matin ou qu'il y ait une nuit, tout est semblable »⁴³⁷. On peut voir qu'il n'y a aucun élément pour dissocier le jour de la nuit, tout est identique. L'énumération a pour but de renforcer cette affirmation. On pourrait donc souligner que, Musango est un actant-ombre, entouré d'ombre.

L'imprécision à travers l'évocation du temps manifeste le caractère obscur de ce locuteur. C'est pour cela que les énoncés sont jalonnés de mots destinés à voiler le découpage naturel du temps.

Non pas qu'il fasse nuit, et que les vivants aient soudain épousé les couleurs du moment. Il aurait pu en être ainsi, si le temps prenait encore la peine de se fractionner en intervalles réguliers : secondes, minutes, heures, jours, semaines... Mais le temps lui-même s'est lassé de ce découpage. Le temps a bien vu comme nous toutes, comme moi que pareil décompte ne faisait pas sens. Qu'il y ait un matin ou qu'il y ait une nuit, tout est semblable.⁴³⁸

Musango, déterminant l'incertitude du temps, emploie la conjonction de subordination « si » et la conjonction de coordination « mais » afin de mettre en avant la disjonction que l'on pourrait marquer avec le décompte normal du temps. Il faut noter au passage, la résonance qui se révèle à travers les mots « ainsi » et « si » ou des mots en « é » dans l'énoncé : « [il] aurait pu en être **ainsi**, si le temps prenait encore la peine de se fractionner en intervalles réguliers : secondes, minutes, heures, jours, semaines [...] Mais le temps lui-même s'est lassé de ce

⁴³⁷ . Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

⁴³⁸ . *Idem*. P.15.

découpage », ce qui marque aussi l'écart d'avec le temps naturel. Il n'y a ni découpage ni intervalle dans ce temps. Les secondes, minutes et heures sont toutes brouillées.

Dès lors, la valeur grammaticale de ces indices temporels a pour seul objectif d'imprimer de manière incisive, la spécificité évanescence fragile de Musango qui fait corps avec ce milieu en devenant une ombre, aussi dira-t-elle : « [il] n'est plus que des ombres alentour, je suis l'une d'elles »⁴³⁹.

Il faut souligner que la jeune Musango est chassée de chez elle par sa mère, qui l'accuse d'être une mangeuse d'hommes, et plus tard, elle est enlevée par des trafiquants de tout genre. Elle sera emmenée par Wengisané chez elle pour la protéger des enfants soldats qui sévissent dans la ville.

Cette exclusion sociale fait d'elle la cible idéale, car elle est une enfant oubliée par les siens, « un enfant-sorcier ». On le voit donc, les enfants orphelins ou marginalisés par leurs familles deviennent des cibles potentielles pour les gangsters en mal d'argent. Mais, toutefois, on s'aperçoit que Mabo et ses compagnons ont inventé un faux cambriolage dont le but n'était que d'enlever Musango. Parce qu'elle ne représente rien aux yeux de cette société, les pseudos cambrioleurs se sont vite aperçus de ce que pourrait représenter pour eux une telle « marchandise »⁴⁴⁰. On peut alors lire :

Au milieu de la nuit, nous avons été attaqués. Nos assaillants portaient des cagoules et ne communiquaient que par gestes. J'ai néanmoins reconnu *Mabo* à sa démarche. Une légère claudication le ralentissait un peu. C'est lui qui m'a attaché les poignets et bandé les yeux, alors que certains de ses amis nous tenaient en joue avec la mitraillette et que les autres feignaient de s'intéresser au vieux téléviseur. En réalité, il n'y avait rien à voler. Ces messieurs le savaient. C'était pour moi qu'ils venaient, comme me l'avait promis le sourire de *Mabo*. [...] Ils ont fouillés les tiroirs

⁴³⁹ . Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.15.

⁴⁴⁰ . Nous mettons en exergue le fait que Musango soit pour Mabo, une marchandise, un vil objet qu'il vend aux proxénètes pour gagner de l'argent.

et renversés quelque chose. Au bout du compte, ils n'ont emporté que moi⁴⁴¹.

Après l'avoir enlevé, Maboia vend la fillette à Lumière qui l'emmène à la lisière de la ville dans un camp. Lumière et ses compagnons achètent des filles et les envoient se prostituer en Europe. Mais, Musango est là pour servir de femme de ménage, « Don de Dieu m'a dit que vous cherchiez des petites pour le ménage, des fillettes que personne ne viendrait réclamer [...] Celle-ci a été chassée par sa famille, pour sorcellerie »⁴⁴². Cette phrase vient intensifier la marginalisation et dessine le statut textuel d'actant-ombre qu'elle porte à travers le syntagme nominal « sorcellerie ». L'exclusion par sa famille et toute la charge négative que porte le mot « sorcellerie » ne peut que confiner Musango dans cette sorte d'ombre qu'elle est devenue pour la communauté.

On ne peut guère chercher ou s'occuper d'une ombre vue qu'elle est quasi-inexistante et ne sert à rien. Musango, en tant qu'exclue, occupe une position sociale reconnue comme différente, voire inférieure, par rapport à celle des autres enfants et de ses kidnappeurs. Ainsi, la valeur sémantique du discours des kidnappeurs de la jeune fille leur donne le pouvoir de faire de Musango ce qu'ils veulent et même de la vendre aux proxénètes. Elle n'est qu'une « ombre » et de surcroît une « sorcière », personne ne pourrait la réclamer. Ce qui fait d'ailleurs rire Lumière, lorsque Maboia décide de la vendre, « Lumière a ri : Une sorcière ! Exactement ce qu'il me faut »⁴⁴³.

Le statut de « l'actant-ombre » amène à s'interroger sur la condition de l'humain dans cet espace géographique en perpétuel décrépidité des valeurs, sans repère fiable pour cette société en devenir. Ainsi, *Contours du jour qui vient* pose le problème de la marginalisation, de l'exclusion familiale des enfants par une pseudo croyance en la sorcellerie. Rappelons que parmi tous les enfants regroupés dans la maison de Wengisané, il n'y a que Musango qu'on a enlevé parce que ces ravisseurs connaissent sa condition : elle est sorcière.

⁴⁴¹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.40-42.

⁴⁴². *Idem*, P.42.

⁴⁴³. *Ibid.*

Ainsi, constate-t-on que même ses propres rêves se confondent avec ce présent obscur qu'elle mène. De plus, Kwédi, la femme qu'elle aide dans les tâches ménagères ne voit en elle aucune utilité. Depuis qu'elle est arrivée au camp, elle est toujours alitée, terrassée par cette maladie qui la secoue au moins tous les trois mois. Elle souffre en effet, de la drépanocytose. C'est une maladie qui sévit principalement dans les zones tropicales. La personne drépanocytaire est sujette à des fièvres récurrentes tous les trimestres et ne peut de ce fait être en activités tout le temps, il lui faut régulièrement des transfusions sanguines pour sa survie. Cette maladie accentue dès lors sa position d'exclue ou d'ombre parce qu'elle fait de Musango une personne dépendante qui a toujours besoin d'aide. Et par conséquent, aux yeux de sa famille, Musango est inutile, improductive, insignifiante.

Par ailleurs, l'espace qui l'environne conforte ce statut d'ombre qui la caractérise. Elle n'est plus cette matière qui ressent les choses :

Le monde pour moi n'était rien que l'air moite de la pièce et l'odeur de la terre battue du sol. Il n'avait de réalité que vaporeuse, comme si j'avais été déplacée dans une dimension non physique [...]. **Le monde n'était plus** que ce silence dans lequel je m'étais retranchée, incapable du moindre ancrage. [...]. Je l'entendais sans le voir puisque mes mains ne quittaient pas mes paupières, et je me disais qu'Ayané me chercherait si tu ne le faisais pas, si tu estimais n'avoir aucune raison de le faire, puisque j'avais gâché ta vie. Cette espérance diffuse ne reposait sur rien. Elle m'a finalement quittée, comme une fièvre de passage.⁴⁴⁴

A travers l'isotopie⁴⁴⁵ de la mort qui sous-tend cet énoncé, le sujet-énonçant se trouve dans un univers sombre et humide qui ne reflète pas la vie encore moins

⁴⁴⁴. Miano (L.), *Contours du jour qui vient op.cit.*, P.59.

⁴⁴⁵. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, La notion d'isotopie désigne « globalement les procédés concourant à la cohérence d'une séquence discursive ou d'un message. Fondée sur la redondance d'un même trait dans le déploiement des énoncés, une telle cohérence concerne principalement l'organisation

la lumière. Elle se trouve dans un espace où on ne peut vivre. Les syntagmes « vaporeuse », « l'air moite » ou « silence » le démontrent dans le texte. Le narrateur justifie ainsi son état d'ombre à partir de l'espace dans lequel elle se trouve. Elle n'est plus une personne physique mais un individu irréel jonché dans le « non-physique »⁴⁴⁶. Les verbes statiques qui se dégagent de l'illustration traduisent la difficulté du personnage à agir, à être en activité et donc à vivre. Les syntagmes verbaux, « je m'étais retranchée », « J'étais là », « le monde n'était plus que ce silence » marque le caractère morne, l'absence de tout dynamisme, et d'une action propre au monde des vivants. De même, l'adjectif « incapable » ou le syntagme nominal « silence » renforce aussi la charge sémantique de ce personnage qui est devenu une ombre. Tout l'univers de Musango, assurément s'actualise autour du caractère d'ombre. De plus, elle est passée d'une réalité dynamique à un monde qui se présente sous l'angle de la non-vie⁴⁴⁷. Ce qui la transporte dans une nouvelle réalité, un monde où il n'existe aucun mouvement.

Dès lors, l'énonciation se construit autour de la figure de l'immobilisme, de la nonchalance ou de l'inactivité ; ce qui a pour but de justifier l'ombre qu'elle est désormais. Dans l'exemple plus haut cité, l'adverbe « comme si » vient renforcer l'état végétatif de Musango.

Le lieu dans lequel elle se trouve n'est pas palpable et renvoie à la mort, un univers où se côtoie tout ce qui est vacillant, brumeux, évanescent, insaisissable. Un milieu dans lequel résident les entités qui ne respectent plus les lois de la physique. Il n'y a pour ainsi dire que des ombres ou des personnes mortes pour se trouver dans un tel état. C'est d'ailleurs ce que traduit la locution adverbiale « [ne]...que » qui vient renforcer cet univers morbide à travers ce qui suit : « [le] monde n'était plus que ce silence dans lequel je m'étais retranché ». Le caractère

sémantique du discours. » L'isotopie serait donc la relation qui lierait des sèmes ayant un même trait sémantique dans la structure d'un texte. »

⁴⁴⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.59.

⁴⁴⁷. Greimas (A.J.) et Courtès (J.), *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979. A l'exemple du carré sémiotique de Greimas qui place sur un axe deux termes opposés à travers la relation contradictoire, la notion de vie s'oppose à la non-vie tandis que la mort s'oppose à la non-mort.

de personne-ombre de Musango continue à se dévoiler sous la forme de l'exclusion de au sein du groupe des filles qui sont retenues avec elle à Iloundi.

C'est là que j'ai vu les premières filles. Je ne me suis pas approchée d'elles. Lorsqu'on m'y a contrainte, elles n'ont pas accepté ma présence. Elles disaient que je leur porterais malchance, avec le tee-shirt de Sépu qui se décomposait à même ma peau sale, et l'odeur qui s'échappait de mes aisselles, de mon entrejambe, de mon être entier. [...] Les filles voyaient en moi ce que tu as vu, un esprit maléfique. Mon mutisme en cette terre d'oralité criait ma non-appartenance au genre humain⁴⁴⁸.

La gradation vient justifier son état de putréfaction. Ce n'est pas Musango personnellement qui fait peur aux filles mais c'est surtout la perception, le cadavre ambulante qu'elle est devenue, « je devais sentir le cadavre »⁴⁴⁹, ce qui fait croire aux filles qu'elle est un esprit maléfique. Car, comment penser qu'une personne normale puisse se laisser pourrir de la sorte. Les odeurs nauséabondes et la putréfaction manifeste du corps de la jeune fille justifient le fait que les autres filles ne veulent pas la voir près d'elles. Par les effluves qui s'échappent de son être, les filles ont peur que Musango ne leur porte la malchance. Musango est bien consciente de sa condition car elle se dit qu'elle ne peut pas appartenir au genre humain à cause des odeurs malodorantes qu'elle dégage mais aussi par rapport à son mutisme. De par ce silence, elle ne peut demander à ses geôliers de quoi se laver et changer ses vêtements. L'emploi du discours indirect⁴⁵⁰ dans « [elles] disaient que je leur porterais malchance, avec le tee-shirt de Sépu qui se décomposait à même ma peau sale, et l'odeur qui s'échappait de mes aisselles, de mon entrejambe, de mon être entier » se fonde dans l'énoncé du locuteur et signale l'homogénéité du récit. La construction de cet acte énonciatif entraîne avec elle, l'intrusion de la proposition « avec ». De même, la suite de l'unité linguistique qui

⁴⁴⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.60.

⁴⁴⁹. *Idem*.

⁴⁵⁰. L'acte d'énonciation qui s'articule autour de plusieurs discours tel que le discours indirect. Ici nommé, le discours indirect s'actualise à partir des verbes introducteurs qui permettent de citer l'énoncé de quelqu'un d'autre.

s'en suit n'a pour seul but que d'indiquer la non- appartenance au genre humain⁴⁵¹ du narrateur.

Avec l'emploi des subjectivèmes⁴⁵² possessifs, dans la suite de la phrase, le narrateur prend en charge le reste du discours rapporté afin que le lecteur y dissocie bien les éléments qui indexe le sujet-énonçant. La mort ou du moins l'ombre s'est établit en elle, et Musango l'a accepté. Elle sait pourtant que si elle ne dit rien ou ne demande rien, elle restera dans cet état. Le mutisme la conforte dans l'ombre, car elle est sale et personne ne veut qu'elle s'approche d'eux. La saleté qu'elle porte est telle que même le t-shirt qu'elle a sur elle se décompose.

On peut sans doute dire que le personnage crée lui-même cette situation d'ombre ou du moins s'y complaît. Cependant, dans ce camp d'Iloni, Musango n'est pas la seule ombre. Toutes les filles présentes sont des ombres car elles sont non seulement prisonnières, mais parce que Don de Dieu et Lumière ont pris une partie d'elles, nous y reviendrons.

III.1.2. Le cheminement vers la liberté

La marginalisation de Musango au sein du groupe des filles l'emmène à passer ses journées au bord d'une flaque d'eau où elle observe des têtards qui se transforment en grenouilles. Cet espace devient le principal lieu dans lequel elle se détend en tuant ces batraciens.

C'est donc au cours de cette activité qu'elle se rend compte qu'elle peut aussi avoir un pouvoir de vie ou de mort sur ces animaux. Elle se décide dorénavant de s'ouvrir à la vie en prenant soin d'elle. La résurrection du narrateur se détermine par la souffrance et la mort qu'elle inflige aux grenouilles.

⁴⁵¹ . Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

⁴⁵². Kerbrat-Orecchioni, (C.), *L'énonciation*, Paris, Armand Colin, 1999. Pour Catherine Kerbrat-Orecchioni, le terme subjectivème met en exergue le fait que tout énoncé renferme toujours des traces du sujet énonçant.

[Je] les enfouissais entiers sous mon pied, jouissant de les tenir en mon pouvoir, mue par le désir irrépressible de mettre fin à leurs jours. Je les écrasais alors, m'appuyant de tout mon poids sur leur existence fragile, et la sensation des viscères et du sang qui s'échappaient de leur corps m'instruisait sur la réalité de ma puissance. Ils mourraient et je vivais. [...] Je suis allée voir Kwédi, et je lui ai parlé : [...] *pouvez-vous me dire comment je pourrais me laver, et s'il serait possible d'obtenir une vraie robe et aussi une culotte ? Je vous aiderai désormais comme cela m'est demandé.*⁴⁵³

La mort de ces têtards permet à Musango de se remettre en cause, de penser à sa transformation, de quitter cet état d'ombre dans lequel elle s'est enfermée. Le massacre des têtards est d'une importance capitale dans la transformation de la jeune fille. L'humeur en effet, est révélatrice des gestes de Musango, il l'influence dans l'assassinat des têtards ou des grenouilles. A ce propos on peut lire : « [à] d'autres occasions, selon mon humeur, je les enfouissais entiers sous mon pied, jouissant de les tenir en mon pouvoir, mue par le désir irrépressible de mettre fin à leurs jours »⁴⁵⁴.

L'incise⁴⁵⁵ qui se révèle de cette phrase traduit le lien entre l'humeur du personnage et l'action qu'il pose. Cette attitude de Musango à travers l'énoncé se soumet à l'acte du moment et montre l'étendue de sa puissance. Elle qui était, il n'y a pas longtemps une ombre commence à avoir des sentiments, à ressentir des sensations. Cette technique d'écriture de Léonora Miano consiste à montrer la transformation de Musango ; à partir de la mort de l'autre, animal soit-il, Musango éprouve une certaine jouissance qui l'emmène à prendre conscience de sa propre existence.

⁴⁵³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, P.61.

⁴⁵⁴. *Idem.*

⁴⁵⁵. Notion grammaticale, l'incise est un mot ou proposition indépendante inséré à l'intérieur d'une phrase. L'incise peut permettre de donner son jugement.

Cette prise de conscience de la vie se fait par la destruction d'un être plus faible. A partir de l'hypotypose⁴⁵⁶, le narrateur décrit et rend compte de ce plaisir manifeste que lui procure son acte. Nous reprenons le passage plus haut cité afin de mettre en avant le plaisir intense que ressent Musango pendant son acte.

Je les enfouissais entiers sous mon pied, jouissant de les tenir en mon pouvoir, mue par le désir irréprouvable de mettre fin à leurs jours. Je les écrasais alors, m'appuyant de tout mon poids sur leur existence fragile, et la sensation des viscères et du sang qui s'échappaient de leur corps m'instruisait sur la réalité de ma puissance⁴⁵⁷.

La description à travers la destruction des grenouilles et la jouissance de Musango n'est pas vaine. Elle vient au contraire justifier et mettre l'accent sur la « résurrection » de l'énonciateur : « [ils] mourraient **ET** je vivais. Les choses me sont apparues sous un autre angle⁴⁵⁸ ». Dans cette phrase la conjonction de coordination « et » est une consécutive. Elle lie les mots entre elles sans avoir une dépendance syntaxique, elle « (établit un lien entre deux éléments : et (addition), ou (choix), [...]) »⁴⁵⁹.

Il se dégage une relation de cause à conséquence, autrement dit de causalité directe. Musango tue pour renaître. La conséquence est introduite par le syntagme « et je vivais ». C'est donc l'action de faire mourir les grenouilles qui révèle à Musango sa renaissance. Comme le souligne Danlos, la relation de causalité directe est définie conceptuellement de la façon suivante : « le résultat est un changement d'état-physique ou matériel pour une entité X, la cause décrit une situation ayant causé ce changement d'état »⁴⁶⁰. Le visuel et le tactile ont aussi un

⁴⁵⁶. Akiem (M.) et Molinié. (G.), *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Librairie Générale, 1999, P.195. L'hypotypose est une figure de style qui « consiste en ce que dans un récit [...] dans une description, le narrateur sélectionne une partie seulement des informations correspondant à l'ensemble du thème traité, ne gardant que des notations particulièrement sensibles et fortes, accrochantes. »

⁴⁵⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.61.

⁴⁵⁸. Idem.

⁴⁵⁹. Gaillard (B.) et Colignon (J-P.), *Toute la grammaire*, Paris, Albin Michel, 2005, P.235.

⁴⁶⁰. Danlos (L.), *Discours causal et rôles thématiques*, [www.linguist.univ-paris-diderot.fr/~danlos/Dossier publis/Roles-thématiques '00.pdf](http://www.linguist.univ-paris-diderot.fr/~danlos/Dossier%20publis/Roles-thematiques%2000.pdf). consulté le 20 décembre 2012.

rôle important dans le sens où ils permettent à travers le discours du locuteur de saisir et de voir toute la subtilité de la scène, « Je les écrasais alors, m'appuyant de tout mon poids sur leur existence fragile, et la sensation des viscères et du sang qui s'échappaient de leur corps m'instruisait sur la réalité de ma puissance»⁴⁶¹, et donc de son existence. Le sens du toucher et celui de la perception participe à rendre compte du cheminement de Musango vers l'appropriation de sa vie. C'est par ces deux sens que le locuteur permet de saisir toute la force présente en elle, et qui lui servira d'affronter son existence. Il en résulte une sorte de sadisme, où le fait d'anéantir des êtres plus faibles que soi procure une jouissance et un plaisir certains. Ces actes qui donnent du plaisir au personnage central de *Contours du jour qui vient* lui confirment sa liberté proche et son futur lui paraît plus clair.

Le narrateur se sert dans cet exemple de l'hypotypose⁴⁶² pour coller au plus près de la vraisemblance. Il peint le réel avec une certaine objectivité afin de faire prendre connaissance au lecteur de la joie que lui procure ce geste.

La renaissance de Musango jadis ombre se réalise aussi à travers le discours direct dans lequel Musango demande à Kwédi de quoi se laver et se changer.

*Madame, lui ai-je dit, pouvez-vous me dire comment je pourrais me laver, et s'il serait possible d'obtenir d'obtenir une vraie robe et aussi une culotte. Je vous aiderai désormais comme cela m'est demandé.*⁴⁶³

Le bain et le port de nouveaux vêtements permettent de se purger et de détruire tout ce qui la retenait dans l'obscur, le morbide et l'insalubre. La phrase de clôture, « [je] vous aiderai désormais comme cela m'est demandé »⁴⁶⁴, manifeste cette volonté de passer d'un état initial de torpeur à une réappropriation de la vie. Car, ce sont les vivants qui sont dynamiques, se lavent et sont en

⁴⁶¹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.61.

⁴⁶². Aquiem (M.) et Molinié. (G.), *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Librairie Générale, 1999, P.195. L'hypotypose « consiste en ce que dans un récit [...] dans une description, le narrateur sélectionne une partie seulement des informations correspondant à l'ensemble du thème traité, ne gardant que des notations particulièrement sensibles et fortes, accrochantes. »

⁴⁶³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.61.

⁴⁶⁴. *Idem*.

perpétuelle activité, ce qui n'était pas le cas de Musango qui vivait non seulement dans l'insalubrité mais elle était souvent couchée par rapport au mal dont elle souffre. En effet, face à la maladie qui la retient au moins une fois par mois au lit, Kwédi demande à Don de Dieu de lui trouver une nouvelle aide. Mais, il refuse en disant qu'il ne pourrait pas ramener Musango en ville de peur qu'elle ne parle et il ne peut pas aussi lui ôter la vie. De là, Musango espère à sa liberté prochaine, elle commence à préparer un plan pour s'enfuir de cette prison.

Lorsqu'il a dit cela, j'ai su que j'aurais une vie. Pas seulement la vie sauve : une vraie vie. C'est pour **bientôt**. C'est déjà en cours. **La prochaine fois** qu'il viendra, Kwédi ne manquera pas de se plaindre. [...]. Puisqu'on me sait malade, on ne me cherchera pas. Vie Eternel ne fouillera pas sa voiture. Je serai dans le coffre qui ne ferme pas bien et qu'il attache avec un bout de corde fixé sur la serrure, avant de l'accrocher à un clou enfoncé à l'intérieur. **Il fait encore nuit, mère, mais le jour vient.**⁴⁶⁵

La voie de la liberté se révèle ici à travers le discours indirect de Vie Eternelle. Le refus de mettre un terme à la vie de Musango est le déclic qui lui fait prendre conscience de l'espérance en la vie. La durativité⁴⁶⁶ actualisée dans les verbes de cet extrait, est soumise par le passé composé, qui a pour fonction de traduire l'espoir qui commence à se constituer chez le locuteur. Autrement dit, Musango aspire désormais à un futur meilleur par rapport à la vie qu'elle subit actuellement. Ainsi, la forme verbale du présent de l'indicatif dans la dernière phrase « c'est », la conjonction de subordination « [lorsqu'il] » et l'adverbe de temps « bientôt » s'inscrivent dans ce même contexte. « Lorsqu'il » a une valeur

⁴⁶⁵. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.74.

⁴⁶⁶. Greimas (A.J.) et Courtés (J.), *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979. *La durativité est un sème aspectuel indiquant, sur l'axe syntagmatique, qu'un intervalle temporel, situé entre le terme inchoatif et le terme terminatif, est entièrement rempli par un procès*. En somme la durativité est le processus d'actualisation d'un fait et de son achèvement à travers plusieurs entités temporelles. Dans notre exemple, Musango prend conscience qu'elle aura enfin une vie, une vraie vie, à l'instant où Vie Eternelle assure à Kwédi qu'il ne pourrait lui ôter la vie.

énonciative temporelle, il assure le rapport de succession entre les événements et établit un rapport entre eux. Notons par ailleurs que « lorsque » marque le début de la volonté de l'énonciateur vers ce processus de vie et de liberté.

Le fait duratif fonctionne dans le récit selon un ordre logique. Il y a un événement déclencheur qui entraîne une conséquence. Le refus de Vie Eternelle de mettre fin à la vie de l'énonciateur produit chez ce dernier un fait, un espoir réel. On lui donne une chance de vivre. Les indices grammaticaux et temporels participent donc à la transformation de notre locuteur. L'adjectif « prochaine », dans « La prochaine fois qu'il viendra, Kwédi ne manquera pas de se plaindre. [...] Puisqu'on me sait malade, on ne me cherchera pas »⁴⁶⁷, dévoile le dessein qui anime Musango. Il va s'en dire que les procédés d'écriture de Léonora Miano à travers ce roman aussi bien sur le plan du contenu que sur le plan de l'expression, contribuent à la signification du récit et éclaire mieux sur les modalités de cheminement de Musango vers ce renouveau.

Deux faits essentiels se rejoignent donc, d'une part le refus de la mort et d'autre part la croyance en une vie naissante. L'espérance en cette vie laisse entrevoir la dissolution de tous ces maux qui la confinent dans son état d'ombre. Cet espoir attire un paramètre possible censé l'emmener vers sa vraie vie, sa renaissance.

En effet, c'est au moment où Vie Eternelle dit qu'il ne pourra pas assassiner Musango que cette dernière prend conscience de sa liberté futur. De plus, le verbe savoir, joue également un rôle non négligeable dans l'énoncé, « j'ai su que j'aurais une vie »⁴⁶⁸, et dégage une certitude intense et qui détermine la suite du déroulement du dessein du locuteur. L'emploi de l'indicatif constitue le mode de l'action et de l'agir de Musango, de par sa volonté à vouloir s'exclure du camp d'emprisonnement. Elle veut renaître et profiter de cette « vraie vie », pas seulement la vie sauve mais une vraie vie. Dans l'énoncé, l'adjectif « vraie » est antéposé. Cette antéposition est très marquée, résulte du fait que le locuteur insiste sur la nuance entre être en vie et avoir une vraie vie ; c'est-à-dire une vie pleine,

⁴⁶⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

⁴⁶⁸. *Idem* P.74.

dynamique et active. Une vie dans laquelle elle ne serait pas enfermée et disposerait de ses mouvements comme elle l'entend, une vie de liberté.

Cet espoir en la vraie vie lui permet de puiser en elle toute l'énergie capable de la transporter dans un ailleurs lumineux, sans obstacle ni ombre, aussi dit-elle « [il] fait encore nuit, mère, mais le jour vient »⁴⁶⁹. Dès lors, le cheminement qui mène vers la liberté n'est pas aisé. Il faudrait pour s'enfuir que Musango fasse semblant d'être malade afin d'éviter toute l'attention portée sur elle. Elle va s'enfermer dans le coffre de la voiture de Vie Eternelle. Notons dans ce passage sémantique le lien entre les syntagmes « vraie vie » et le nom composé de l'un de ses geôliers, « Vie Eternelle ».

Selon *Les Saintes Ecritures*, le chrétien après sa vie terrestre serait récompensé dans l'au-delà ou du moins au paradis par une « vie éternelle », une vie libérée de mort, de toute ombre, du moins de tous ces maux et vices qui se déploient dans le monde. Par analogie, le personnage de Vie Eternelle sert de canal, de transition à Musango pour atteindre la liberté puisque c'est dans le coffre de sa voiture qu'elle ira s'enfermer. Musango s'accroche à cette nouvelle espérance, à une vie réelle, à ce nouvel espoir.

Dès lors, elle met son plan à exécution, et se faufile dans la voiture en priant Nyambey⁴⁷⁰ de la protéger. Nyambey devient un adjuvant dans l'objet de quête de Musango. Cette dernière lui demande de guider ses pas et que si elle est toujours en vie, c'est parce qu'« [il] la destine à un autre avenir »⁴⁷¹ ; on lit en effet,

[le] moment venu, je me faufile dans les fourrés jusqu'à la voiture, priant Nyambey de protéger mes pas. Je lui dis de ne pas trahir mon courage cette fois, que je suis prête. S'Il ne m'a pas encore rappelée à Lui, c'est bien qu'Il me destine à quelque chose. Il n'y a rien pour moi dans cette brousse⁴⁷².

⁴⁶⁹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*

⁴⁷⁰. Nyambey c'est le terme en langue Douala pour désigner Dieu. Il se décline de plusieurs façons selon la région dans laquelle on se trouve en Afrique centrale, au Gabon par exemple on le nomme Nzambé.

⁴⁷¹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*, P.74.

⁴⁷². *Idem.*

On observe dans l'acte énonciatif un double discours dans l'actualisation du processus de son évation. En effet, on remarque un discours indirect qui est adressé à Nyambey, introduit par les syntagmes : « [Je] lui dis de ne pas trahir mon courage cette fois, que je suis prête. S'Il ne m'a pas encore rappelée à Lui, c'est bien qu'Il me destine à quelque chose »⁴⁷³.

La croyance en Dieu dans sa soif de liberté n'est pas moindre car elle participe à manifester le courage qui lui permet de quitter cette prison. Tout est mis en place pour que la fuite du narrateur du camp dans lequel il est prisonnier se fasse sans heurts. La prière qu'elle adresse à Nyambey et la corde qui sert à fermer le coffre arrière de la voiture sont autant d'éléments langagiers qui permettent à Musango de s'en fuir sans risque. L'incise qui participe de sa « prière » à Dieu joue le rôle d'argumentation dans la mesure où elle commente et explique le déroulement de sa fuite.

Le narrateur peut dans son récit soit intervenir avec des verbes introducteurs au présent, soit avec des termes de liaisons et continuer son récit. Ce choix du discours rapporté consiste à montrer la confiance qu'il met en Dieu afin qu'il concourt à la réalisation de sa fuite et montre au lecteur l'importance qu'il accorde à Dieu dans cette démarche. Ainsi, « il n'y a rien pour elle dans cette brousse »⁴⁷⁴ vu que Nyambey « la destine à quelque chose⁴⁷⁵ » d'autre.

De même, la confiance en cette liberté bientôt retrouvée est si prégnante en elle que son corps réagit à travers les battements de son cœur, « [le] long du trajet, mon cœur bat à se rompre. S'il peut battre si fort, c'est forcément que la vie en moi domine la mort ».⁴⁷⁶ Rien ne peut assurément détourner Musango de la poursuite de l'objet de valeur, même pas la maladie. Son mal n'est pas assez puissant pour l'immobiliser dans sa quête. Musango refuse l'abandon et la résignation. Pour elle, la détermination à se soustraire du joug et de la sujétion de ses geôliers est plus forte que cette terrible maladie.

⁴⁷³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.74-75.

⁴⁷⁴. *Idem*, P.75.

⁴⁷⁵. *Ibid.*

⁴⁷⁶. *Ibidem*.

Les globules en forme de faux peuvent bien se livrer une bataille sans merci, ils ne sont pas **ma fin en soi**. **Ma fin** serait de ne rien tenter, de me résigner à ne rien accomplir. Peut-être qu'un jour ils se désagrègeront pour m'emmener dans l'au-delà, mais j'aurai fait quelque chose avant⁴⁷⁷.

A travers cet exemple, Musango énonce les contours du mal dont elle souffre, la drépanocytose. Très répandue en Afrique, cette maladie fait bien des ravages dans les couches les plus défavorisées de la population. Et la plupart de ces malades ont une durée de vie limitée parce qu'ils n'ont pas souvent assez d'argent pour suivre le traitement lourd que la prise en charge du malade impose. Musango, connaissant la fragilité de son état est déterminée à se débattre et à s'affranchir de la captivité, avant que cette maladie ne l'emporte. Dès lors, la reprise du syntagme nominal dans l'illustration plus haut citée « ma fin » manifeste de toute la volonté dont elle est habitée pour survivre, « la vie en moi domine la mort »⁴⁷⁸. La perception de la vie en soi offerte par l'aspect tactile de son battement de cœur donne à Musango plus de vigueur qui lui permet de poursuivre la quête vers la liberté, la recherche d'une nouvelle vie. Elle est réceptive à cette vie qui domine en elle et met tout en œuvre pour la rendre possible. En dépit de sa maladie, elle veut y croire.

Mais, dans ce processus de renaissance, Musango est vite rattrapée par ses geôliers et elle est ainsi contrainte de faire une pause dans la conquête de sa liberté. En effet, arrivée en ville, Musango descend de la voiture de Lumière garée dans la cours de la concession qui leur sert de lieu de culte. A sa sortie du coffre elle ne prend pas le chemin qui mène vers l'extérieur. Elle est au contraire attirée par les chants qui proviennent de l'intérieur du bâtiment.

Aussi, elle s'y aventure sans précaution et au moment de pousser la porte du temple, elle entend la voix de Lumière qui l'invite à y rentrer.

⁴⁷⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*

⁴⁷⁸. *Idem.*

J'hésite une seconde à pousser la porte. Une voix grave dans mon dos m'encourage à entrer. Je me retourne et tombe nez à nez avec Lumière. Il sourit, mais ses yeux sont froids. [...] Il me pousse. La porte s'ouvre. Je tombe sur les fesses, en plein milieu de ce qui semble être l'office du matin. [...] Je reconnais Don de Dieu derrière le zinc, et lui aussi me reconnaît. Lumière et lui échangent un regard aussi noir que les ténèbres avant que la lumière fût. Ils ne disent mot, mais se comprennent parfaitement.⁴⁷⁹

Dans cet extrait de texte, l'énoncé est marqué par la stupéfaction de Don de Dieu et de Lumière dès l'instant où ils voient Musango. La construction de phrases courtes, composées essentiellement d'un sujet, d'un verbe et d'un complément marque l'irritation et la colère qui les animent. La jonction de deux éléments de nature différente, le sourire et les yeux froids participent du courroux des deux individus. Une fois de plus la perception visuelle joue un rôle important dans le texte. A travers le sens de la vue, le narrateur arrive à décrire l'attitude de Lumière et de Don de Dieu. Le regard devient dès lors un motif esthétique, une arme fatale qui détermine les sentiments de Don de Dieu et de Lumière. Par l'emploi de l'antithèse⁴⁸⁰, « il sourit, mais ses yeux sont froids » une réalité bien différente de la joie que procure la rencontre avec une personne que l'on est supposée connaître. L'alliance des termes opposés dans la phrase est un procédé expressif qui met en relief le trouble de ces deux personnages. L'espace dans lequel ils se trouvent, devant les gens, dans une assemblée de prière, ne leur permet pas de s'exprimer verbalement, de crainte d'attirer l'attention. Tout se fait par l'expression du visage et du regard.

⁴⁷⁹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*, P.81. Nous mettons en gras ces éléments afin de mieux souligner ce qui nous intéresse dans l'exemple cité.

⁴⁸⁰. L'antithèse est un procédé stylistique qui lie deux éléments opposés dans un énoncé afin de mettre en exergue leur différence.

Ils décident de garder Musango avec eux en attendant de la ramener à Ilondi, quand l'un d'eux s'y rendra dans quelques jours. Et pour la punir de sa fugue, Vie Eternelle décide de la frapper.

Après que ses comparses lui eurent demandé de me garder, il m'a battue. Pas aussi violemment que tu as pu le faire, mais tout de même. J'avais presque oublié la chaleur cuisante de la chicotte. La sienne était une courroie de caoutchouc, probablement quelque chose qui venait de sa vieille voiture. J'en ai eu le corps boursoufflé pendant deux jours, mais mon sang n'a pas coulé.⁴⁸¹

Dans ce monologue⁴⁸², Musango fait une comparaison entre la manière dont Lumière la bat et celle où sa mère la frappait. Il faut remarquer que le narrateur de *Contours du jour qui vient*, esthétise le corps de manière impressionnante afin de rappeler les coups et les douleurs qu'elle recevait. Dans le combat pour sa liberté aussi bien physique que morale, Musango souhaite aussi prendre ses distances d'avec sa mère.

Pendant⁴⁸³ un instant ma détermination s'effrite. Je me redresse vite, mentalement. Cette vie, je ne te la dois plus. Je te l'ai payée, et rubis sur l'ongle. Je veux à présent t'oublier, mais je n'y parviens pas. Peut-être le pourrai-je, lorsque je t'aurai regardée dans les yeux pour te dire que je n'ai rien à faire de toi.⁴⁸⁴

Dans ce passage, la conjonction de coordination « mais », liée à la modalité du vouloir-faire crée un effet disjonction avec l'idée de départ : « [je] veux à présent t'oublier, mais je n'y parviens pas. »⁴⁸⁵ L'élément adversatif « mais »,

⁴⁸¹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.85-86.

⁴⁸². Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, op.cit., le monologue est « un discours adressé [à quelqu'un d'autre que soi-même], mais qui échappe au principe d'alternance des tours de parole ».

⁴⁸³. Nous soulignons en gras ces syntagmes afin de les mettre en exergue.

⁴⁸⁴. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.94-95.

⁴⁸⁵. *Idem*.

conteste les paroles émises dans un premier temps et sous-entend un doute qui prend naissance avec l'introduction de l'adverbe « peut-être » ; « Peut-être le pourrai-je »⁴⁸⁶. Ainsi, la naissance, la libération de Musango est proche, mais il faut qu'elle oublie cette mère afin de mieux apprécier sa vie. La présence de cette mère dans son esprit pourrait constituer un écueil face à son évolution personnelle. Cet obstacle face à la réappropriation de soi fait naître un espoir réel en elle.

La résonance de l'émancipation est si vivace qu'elle se confronte à la réalité, à son enfermement aussi dira-t-elle : « je suis encore une petite chose enfermée, une existence potentielle. Je suis un possible en sursis. ». Cet affranchissement s'énonce à partir d'une technique énonciative qui va l'aider éclore.

III.1.3. L'éclosion de Musango

Le narrateur de *Contours du jour qui vient* articule le processus de libération de Musango à travers une organisation argumentative⁴⁸⁷ dans le roman. Cette technique narrative permet ainsi à Musango de mieux concevoir sa vie et d'enfin pardonner à sa mère. Aussi déclare-t-elle : « il faut que je réfléchisse à la manière d'appréhender enfin ma vie. Je me sens sur le point d'éclore, comme un poussin qui va briser sa coquille. Il n'y aura eu personne pour me couvrir ».⁴⁸⁸

On le voit donc, la jeune fille est sur le point de renaître. Après son départ de l'église, Musango plonge le lecteur dans des micros-récits, ce qui lui permettra de voir quelques aspects de la vie des habitants de Sombé. Ces récits nous révèlent aussi comment Musango ; à partir du rêve opère un voyage spirituel au cours duquel elle rencontre son « autre » : c'est le dédoublement de sa personnalité en Musango la vieille. En effet, fatiguée et épuisée de marcher sous la pluie dans

⁴⁸⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*

⁴⁸⁷. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.) *Dictionnaire d'analyse du discours*, *op.cit.*, Par organisation argumentative, nous entendons la cohérence et l'enchaînement des énoncés dans le discours. J.-B Grize définit l'argumentation comme « une démarche qui vise à intervenir sur l'opinion, l'attitude, voire le comportement de quelqu'un. »

⁴⁸⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*, P.108.

Sombé, Musango s'évanouit, s'affale et s'endort dans la boue. Au cours de ce sommeil profond, elle fait la rencontre de son autre, Musango la vieille : « [Pour] une fois, j'ai dormi et voyagé en moi-même. J'ai vu tous mes visages : Musango la fillette, Musango la vieille presque édentée. »⁴⁸⁹

Nous rappelons qu'après sa fuite de l'église, la jeune Musango est toujours en proie à la colère. Cette émotion manifeste ce qu'elle ressent contre sa mère. La voyant ainsi, pleine de haine, « Musango la vieille », lui raconte son histoire et lui conseille d'oublier la colère qu'elle a contre sa mère, afin de mieux avancer dans la vie. Musango au contact de son autre apprend que la vieille femme a été exclu et rejeté par les siens. La mort de son mari, suivie de la disparition successive et brusque de ses trois fils a vite fait de la condamner à l'exclusion. Consultés par les villageois qui cherchaient à « connaître la cause de tant de décès dans la même famille »⁴⁹⁰, les ondins ont révélés que Musango la vieille était à l'origine de tous ces maux. Elle est donc la sorcière, la « mangeuse d'âme ». Cette marginalisation du village lui vaut des jets de pierres des enfants lorsqu'ils l'aperçoivent. Dès lors, la vieille dame a transposé l'aversion présente en elle sur les cailloux que lui lancent les gamins pour se sortir de tout ressentiment. Elle en a fait une figurine.

Elle s'approche de la figurine, et désigne les cailloux : Voici les pierres de la lapidation, le rejet, l'injustice. Tout cela n'est plus qu'une forme sur le sol, que j'ai parfois plaisir à contempler en me disant : Tu es puissante, femme, puisque tu peux désamorcer la haine pour en faire cette figure inoffensive et attachante. Je regarde ces cailloux blancs, et je suis en paix.⁴⁹¹

En dépit de ce bannissement de la communauté villageoise et des lapidations qu'elle subit souvent, la vieille Musango est heureuse et en paix avec elle-même. Elle a su pardonner aux villageois, elle ne leur en veut pas et c'est ce qu'elle demande à Musango la jeune de faire à l'endroit de sa mère. Ces lapidations se

⁴⁸⁹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit*, P.131.

⁴⁹⁰. *Idem*, P.128.

⁴⁹¹. *Ibid*, P.128.

matérialisent à travers cette figurine dans sa propre réalité physique qui prend forme sur le sol.

En somme, tout le chagrin qui était en elle se retrouve par terre dans cette figurine de pierre. Pour construire et émettre son discours, elle organise ses phrases à partir d'une progression thématique qu'elle structure afin que Musango la jeune prenne bien connaissance de ce qu'elle ressent au plus profond d'elle.

Nous pouvons découper l'exemple cité en trois principales phrases autour desquelles s'articule un seul thème : le pardon. Nous avons ce qui suit :

Phrase 1 : « *Tout cela n'est plus qu'une forme sur le sol, **que j'ai parfois plaisir à contempler***⁴⁹². »

Phrase 2 : « ***Tu es puissante, femme, puisque tu peux désamorcer la haine pour en faire cette figure inoffensive et attachante.***⁴⁹³ »

Phrase 3 : « *Je regarde ces cailloux blancs, **et je suis en paix***⁴⁹⁴. »

En gras sont notifiés le thème⁴⁹⁵ principal qui lie les trois phrases et en italique l'information nouvelle qui vient s'y adjoindre. L'énonciateur était ainsi ses propos à partir d'une « progression à thème constant »⁴⁹⁶, c'est-à-dire que le thème dans les trois phrases ne change pas, ce qui diffère n'est autre que les éléments nouveaux apportés par le prédicat. On voit que dans les trois phrases c'est la « quiétude » à travers le fait d'avoir pardonner à son entourage qui est le

⁴⁹². Nous soulignons et mettons en gras ces segments de phrases afin de mieux faire la démarcation entre le *thème* et le *rhème*.

⁴⁹³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*

⁴⁹⁴. *Idem.*

⁴⁹⁵. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, P. 572-573. Le thème et le rhème ne doivent pas être confondus. La distinction se base sur la part d'information « à l'intérieur d'une phrase et, d'autre part, sur la grammaire des *enchaînements phrastiques*. » Le rhème est le message nouveau qu'apporte la phrase.

⁴⁹⁶. Combettes (B.), *Pour une grammaire textuelle, « La progression thématique »*, Paris-Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1988, P.95. Pour Combettes, la cohérence d'un texte peut aussi se faire à partir de la progression textuelle. Cette progression peut se déployer en trois points principaux que sont : la progression linéaire, la progression à thème constant et la progression à thème dérivé.

thème constant. Et ce qui change dans les énoncés c'est le rhème qui vient donner un autre élan à la phrase.

Dans la première phrase, la vieille femme est contente de contempler ces cailloux qui représentent, selon les informations du roman, la haine devenue pardon qu'elle avait en elle, elle s'est défaire de cela et l'a extériorisée pour mieux l'admirer sur le sol.

Dans la seconde phrase, l'information apportée est que la vieille femme est « puissante » car elle a pu se défaire de la haine, de la colère. Et enfin dans la dernière phrase, c'est la « paix » qui est le message apporté et « ces cailloux blancs » participent à rendre compte du pardon. Avec cette progression thématique, il s'agit de montrer comment à partir de l'activité énonciative, la vieille femme l'amène à sa prise de conscience et à la réappropriation de sa condition humaine. Ce pardon se concrétisera par rapport à l'abandon de l'aversion, de la répugnance qu'elle a de sa mère.

Aussi donc, la stratégie argumentative permet d'imbriquée de nouveaux éléments qui insufflent une nouvelle dynamique au récit principal. Pour arriver à cet échange narratif entre les deux personnages, le narrateur nous fait revivre et nous résume la vie de Musango la vieille à partir de micros-récits. Pour Musango la vieille, c'est parce qu'ils vivent dans le désespoir que les gens trouvent des bouc-émissaires pour expier leur maux, d'où le fait qu'ils s'en prennent à elle. Ainsi, on peut lire : « [les] gens d'ici souffrent, me dit-elle. Ils ont peur. Alors, il leur faut trouver des plus petits qu'eux, des faibles à piétiner. Être en mesure de faire souffrir quelqu'un, cela rassure ! »⁴⁹⁷ De cet extrait, on peut lire la cause de l'agissement des villageois envers la vieille dame. Celle-ci met en exergue la désolation et les peines qu'ils éprouvent et endurent au quotidien.

Face à ces conseils, Musango la jeune fille sait désormais la conduite à tenir pour se libérer de la colère et vivre désormais sa vie. Pour exposer sa thèse, elle subdivise son énoncé en plusieurs éléments qui le rythment et le coordonnent. Ainsi, on peut lire :

⁴⁹⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.129.

Elle vient de me montrer où trouver la clé, comment faire sauter les derniers verrous qui me retiennent encore loin de la liberté. C'est cela, je le sais maintenant, que je désire. Lorsque je parle de vivre ma vie, c'est de me sentir libre qu'il est question. La clé est cachée sous la colère, sous ce poids que j'emporte avec moi.⁴⁹⁸

Dès lors, la période⁴⁹⁹ comme procédé argumentatif est sollicitée par Musango afin d'extérioriser sa pensée, ses rêves, au regard de sa réalité physique réelle. La solution donnée par son autre montre sa détermination, ce désir de rompre avec sa captivité « mentale » et de se retrouver enfin libre.

Les connecteurs⁵⁰⁰ dépendants les uns des autres participent à rendre cohérent et fluide la progression de ses arguments. L'énonciateur lie ainsi des adverbes de lieu (où), de manière (comment), de temps (maintenant) et une conjonction (lorsque) afin de renforcer l'unité sémantique et permettre au lecteur de mieux le suivre. De plus, l'unité lexicale de la fin de certains syntagmes crée une musicalité rythmique qui marque la volonté de la fillette de se défaire de ses chaînes et à vivre sa vie.

Il semble que dans l'acte énonciatif, pour ce qui est de l'exemple cité plus haut, la cinquième période est un segment conclusif et serait pour ainsi dire la réponse à la question posée au début du texte. Si l'on procède donc par effacement de certains éléments du texte, nous aurons : « [elle] vient de me montrer où trouver la clé [...]. La clé est cachée sous la colère, sous ce poids que j'emporte avec moi. »⁵⁰¹ Désormais, Musango est apte à se débarrasser de cette / colère/ qu'elle vient d'identifier, et elle pourra à présent agir afin de recouvrer pleinement sa liberté.

⁴⁹⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.129-130.

⁴⁹⁹. Adam (J-M), *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse des discours*, Paris, Armand Colin, 2008, P.135, « [le] style périodique est celui où les propositions, où les phrases sont liées les unes aux autres, soit par le sens même, soit par des conjonctions ».

⁵⁰⁰. Les connecteurs sont des balises linguistiques qui ont pour but de structurer et de découper une phrase tout en y instaurant une dépendance sémantique entre les différents membres qui la composent.

⁵⁰¹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.130.

L'argumentation progressive est une stratégie énonciative qui permet de rendre compte de l'éclosion de Musango à travers le processus qui l'emmène vers son affranchissement à travers le pardon. L'enjeu du tissu narratif, ici révélé se résume aux affects d'un pardon masqué par la colère. Ce pardon plus haut nommé lui permet de prendre possession de sa vie et donc de sa liberté. L'énoncé se déploie sur une organisation textuelle autour de laquelle s'articule un espace de jeu sémantique et syntaxique définis en ces termes :

Nommer la douleur pour pouvoir la chasser, telle est la leçon que tu ne m'as pas enseignée, parce que tu ne l'as pas apprise. Je veux te pardonner, mère, et accepter que ce soit toi la fillette égarée qui n'a jamais grandi. Je veux te pardonner, et remonter avec toi le fleuve houleux de tes peines d'enfants.⁵⁰²

En définitive, la réalité d'une situation de captivité et de la résolution de cet état la conduit à joindre ses efforts à ceux de sa mère. Pour sa mère, Musango consent à se replonger dans la mémoire du temps. Ainsi, ces deux individus ensemble exhumeront leurs peines, longtemps enfouies en elles pour mieux les identifier, afin qu'à jamais elles puissent l'une et l'autre se pardonner de toute amertume.

Des excuses qui, de tout assujettissement, déchargeraient leurs âmes. De plus, les phrases, coordonnées et relancées, dans un enchaînement de certaines unités linguistiques, exposent la cohérence du texte. Cette relance crée une continuité non seulement sur la structure syntaxique mais aussi au niveau du sens, de sa signifiante et donc de sa réception par le lecteur.

Par les litanies qui suivent, elle se prouve à elle-même qu'elle pardonne sincèrement à sa mère, « [je] veux te pardonner. [...] Je veux te pardonner »⁵⁰³. Elle doit pardonner pour être enfin libre et s'épanouir normalement. Pour y parvenir elle doit nommer la douleur et s'en dépêtrer. Par ces propos Musango la

⁵⁰². Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

⁵⁰³. *Idem*.

fillette étaie son argumentation⁵⁰⁴ sur les raisons qui l'obligent à abandonner sa colère au profit du pardon.

Cette colère est vaine. Je veux la jeter au loin comme un nègre marron se défait de ses chaînes. Tu ne seras plus, mère, ces formes du chagrin qui peuplent ma solitude et mon acharnement à être une personne. Il ne sera plus nécessaire de batailler contre toi pour me construire, pour avoir une vie à moi. Je l'ai, ma vie.⁵⁰⁵

On note que le but de Musango n'est pas de convaincre une quelconque personne mais de se départir d'un poids qui la ronge et l'empêche de vivre pleinement. Et, pour s'accomplir, elle expose son raisonnement afin de donner son avis sur l'attitude qu'elle va adopter désormais vis-à-vis de sa mère. Ses propos orientent son point de vue et fondent sa capacité à s'affermir des valeurs nouvelles (courage et détermination), valeurs qui désormais pourront jaloner sa vie.

Pour mieux étayer son énoncé, elle compare « cette colère [...] vaine »⁵⁰⁶ à la manière dont les « nègres marron » défaisaient leurs chaînes. Pour mémoire, un nègre marron à l'époque coloniale est un esclave qui s'enfuit pour se libérer de l'autorité de son maître. Comparé donc au « nègre marron », on voit qu'il y a chez l'actant Musango, une volonté vive et ferme de se libérer de l'emprise morale et affective de sa mère, à travers ces nobles et purs désirs qui l'habitent.

On l'imagine bien, le « nègre marron » use d'une volonté et d'une force incroyable afin de venir à bout de ses chaînes qui le maintiennent en captivité. Assoiffée de liberté et de vie, Musango par réappropriation, voire par mimétisme use de la même force et de la même ténacité pour recouvrir sa liberté. Enfin, elle saisit cette vie qu'elle a longtemps considérée comme n'étant pas la sienne mais appartenant à sa mère, comme jadis, elle le lui répétait. La virgule qui sépare le syntagme nominal « ma vie » du syntagme verbal « [je] l'ai » vient, à n'en point

⁵⁰⁴. Amossy (R.), *L'Argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan, 2000, P.28.

⁵⁰⁵. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*

⁵⁰⁶. *Idem.*

douter, renforcer les modalités de cette vie qui deviennent siennes dès à présent. Musango, est désormais elle et s'éclot, vole de ses ailes.

En somme, le complément d'objet direct « vaine » constitue le thème annoncé dans le contexte. Et tous les propos qui découlent de cette phrase viennent sans doute affirmer, l'appréhension de ces contours du jour qui avec merveille arrivent.

Le narrateur, dans son énoncé, atteste le statut qu'il va désormais adopter face à sa mère. Bernard Combettes affirme que : « [pour] qu'un texte soit cohérent, il faut que son développement s'accompagne d'un apport sémantique constamment renouvelé »⁵⁰⁷. Et c'est ce qui se meut à travers les différents rhèmes actualisés dans l'exemple. Fort de sa rencontre avec la vieille Musango, Musango la jeune fille, opère un regard autre, un regard neuf, face aux ressentiments jadis, mûs en elle. Elle veut désormais pardonner à cette femme qui l'a longtemps maltraitée. Musango la vieille, la conseille à travers des paroles sages et lui demande de pardonner à sa mère.

Dès lors, cette analyse nous permet de voir non seulement le lien ambigu qui unit une mère à sa fille, mais aussi la construction énonciative qui permet au narrateur de *Contours du jour qui vient* de révéler le parcours initiatique de Musango à partir des éléments langagiers du roman. A l'instar de Musango l'héroïne du roman de Léonora Miano, Joseph le personnage centrale de *L'Impasse* se dévoile aussi à travers des traits qui lui sont propres.

III.2 : Les jeux du je dans le feuillet énonciatif

Dans l'espace textuel, Joseph se révèle sous deux aspects différents. D'un côté, il se manifeste à travers le refus de nier ses origines Africaines alors que d'un autre côté, il lui arrive de se réapproprier les faits qu'il dénonce afin de vivre

⁵⁰⁷. Combettes (B.), *Pour une grammaire textuelle. « La progression thématique »*, De Boeck-Wesmael, Bruxelles, 1988, P.76.

comme ses compatriotes. Il y a chez le narrateur de *L'Impasse* tout un mécanisme discursif qui permet de mettre en exergue ce double jeu.

II.2.1. Une image physique discréditée

Le langage corporel dans le roman ici étudié se manifeste par la disqualification sociale⁵⁰⁸ de l'image physique que renvoie Joseph à la société. Le roman, lieu dans lequel se meuvent des individus plus ou moins en proie à la reconnaissance sociale, actualise dans *L'Impasse* un langage dépréciatif face à Joseph.

Eu égard à son port vestimentaire et son refus d'altérer la couleur de sa peau, certains individus lui font de reproches véhéments. L'image ainsi discréditée apparaît dans la couche énonciative par des matériaux discursifs spécifiques. Dans cette perspective, l'on trouve Joseph, personnage principal du roman analysé, raillé par ses compatriotes dès qu'il rentre dans le hall de l'aéroport.

« Hé ! toi ! Tu ne viens pas de Paris, toi ! » ; « T'as vu comment tu es maigre, toi ? tu dois être clochard, toi ! » ; « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? D'où tu sors, toi ? » ; « T'as vu comme t'es fringué ? paysan ! » ; « T'aurais mieux fait de rester au pays ! »⁵⁰⁹.

En effet, les premiers passagers à descendre de l'avion, ceux qui n'ont pas pris le temps de faire attention à leurs images sont moqués et insultés par les badauds présents à l'aéroport. C'est ce qu'attestent leurs propos infâmes, lorsqu'ils aperçoivent Joseph. Un africain revenant de Paris ne devrait, assurément pas être aussi maigre et mal habillé, en somme ressembler à un nécessiteux.

⁵⁰⁸. Mesure (S.), et Savidan (P.), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006, « Le concept de « disqualification sociale » renvoie au processus d'affaiblissement ou de rupture des liens de l'individu à la société au sens de la perte de protection et de la reconnaissance sociales. » Ici, ce concept est réapproprié afin de montrer l'exclusion dont est assujetti Joseph, le personnage principal de *L'Impasse*.

⁵⁰⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996, P.30.

Le manque d'estime à l'endroit de Joseph traduit la rupture brusque entre l'image mentale que se font les gens du « Parisien » et cette image désuète et insignifiante que leur offre Joseph. Une vive intensité d'injures s'abat sur lui et ses pairs pour n'avoir pas été à la hauteur de leur attente. L'idéal, à leurs yeux, du « Parisien » est nettement bafoué et même floué. Le parisien rêvé, qui est imprégné de tous les possibles (avoir par exemple une belle vie, être riche) est absent et ne s'actualise pas chez Joseph.

Dans un langage familier et une tonalité violente, on indexe et interpelle Joseph sur son physique et aussi sur ses vêtements. Habillé ainsi, Joseph à leurs yeux, ressemble à un clochard et un tel individu ne pourrait revenir de France. Il est impossible, selon leur entendement, de trouver ce genre de personne en Europe. Et les indices langagiers qui le caractérisent : « [tu] as vu comme tu es maigre, toi ? [...], T'as vu comme t'es fringué ? paysan », « T'aurais mieux fait de rester au pays ! »⁵¹⁰, renverraient à un bouseux, un indigent tout droit sorti de la campagne et qui ne peut aller et encore moins vivre en France.

Cela dit, le physique, la mode et le style de vie jouent un rôle déterminant pour être considéré et valorisé aux yeux de ceux qui sont restés à Brazzaville. Les éléments qui fondent le discours s'actualisent dans un contexte bien défini et ne pourraient s'énoncer dans une autre sphère linguistique de la même manière, car les codes vestimentaires et corporels varient d'un espace à l'autre. Et comme le souligne Searle : « [en] énonçant une expression référentielle indexicale (telle que « je », « tu », « ici », « maintenant », etc., un locuteur fait référence à un objet en indiquant quelles sont les relations de l'objet avec l'énonciation elle-même. Autrement dit, « les conditions posées par l'énonciation de l'expression sont toujours sui-références à l'expression elle-même » ».⁵¹¹

C'est à partir du monde qui l'entourne que Joseph est indexé de la sorte. On le voit donc, dans cet énoncé il y a une comparaison entre l'énonciation et l'objet de référence qui est la France. A partir de la déclinaison des occurrences du « tu », l'objet de référence qui est ici /la France/ ne s'extériorise guère lorsque

⁵¹⁰. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.30.

⁵¹¹. Searle (J.R.), *L'Intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*, Paris, Seuil, 1985.

les gens voient Joseph. Autrement dit, aucune entité reflétant la France ne s'éploie en lui. D'où ce discours qu'ils émettent à son endroit. Ils ne peuvent aucunement se projeter vers ce « tu » qui ne se réfère pas à l'objet convoité : la /France/ ou du moins le /Parisien/ ici dénommé.

Pour eux, il y a une incompatibilité entre le trait sémantique que renferme, le signifié /Parisien/ et l'aspect physique que représente le signifiant que doit incarner Joseph. De tout ceci, l'indexicalité dans ce discours se réalise par cette absence de repère et de référence relatives aux « vrais parisiens » dont la traduction se fait par l'emploi des deixis « Tu », « Toi », « T'as vu » et « ici », qu'évoquent moqueries et railleries envers Joseph.

Ces éléments énonciatifs sont subtilement comparés à l'observateur « Je » qui émet ces propos et qui lui, vit sur place, à Brazzaville. En effet, ce « Je » discret et pourtant présent dans les phrases ne pourrait justifier le physique que Joseph lui renvoie. Car il ressemble par son habillement à un autochtone semblable à eux, à cette image qu'ils aimeraient effacer.

Cet impétueux langage semble, traduire la peur d'une illusion qui ne ressort pas chez Joseph. Cette stature, ce physique commun à beaucoup d'autres à Brazza ne peut que susciter les injures, les railleries parce qu'elle reflète leur misérable vie, leur existence quotidienne et de la sorte ne répond plus à leur rêve. Ce rêve qui se lit à partir de l'autre catégorie des voyageurs, les adeptes de la sape (sapologie), de beaux vêtements de la mode, de marque, de belles coiffures, à la peau claire, se donnent une allure de dandies ou de bourgeois gentilhomme, à tous les Africains qui s'adonnent à l'habillement du bord de la Seine aux bords du fleuve Congo. Le parisien doit également être en forme, gros. Il faut entendre par ici gros, quelqu'un qui a des rondeurs du moins pas maigre, comme il est bien prisé dans cette aire géographique.

On l'aura compris, un Parisien doit être adulé, admiré, il doit frimer élégamment et être respecté de tous. Il doit, en effet vendre le rêve, l'illusion comme c'est le cas de Karl de Muelle, resté dans l'avion avec ceux dont l'éclat vestimentaire et le physique éblouiraient les autochtones. Ils se font désirer, attendre, afin que les autres les admirent et aient des regards envieux face à ces

vrais Parisiens qui vivent en France. Leurs teints lumineux, leurs grosseurs enviabiles, leurs habillements chics ne sauraient les laisser indifférents.

Les passagers restés dans l'avion en sont donc descendus et s'approchent. [...] Là, ils n'ont autour d'eux que des yeux admirateurs. Ils virevoltent. Ils s'arrêtent. Ils crânent. Ils prennent de ces airs, comme s'ils étaient descendus du ciel. Et ceux du balcon, ils ne cessent d'applaudir, de pousser des cris d'admiration, de faire de tas de commentaires sur les habits qu'ils se sont mis. C'est un vrai spectacle.⁵¹²

Il faut noter qu'à l'atterrissage de l'avion, certaines personnes y sont restées afin de peaufiner et d'améliorer leurs images, se maquiller, se coiffer comme s'ils allaient à une fête.

Face à ce « cirque » qui se passe devant lui, Joseph demande à Karl pourquoi donc ils font tout cela et Karl lui dit : « [l']image frère... L'image ! Qu'il fait. »⁵¹³. Ainsi, ceux qui sont restés dans l'avion lors de l'atterrissage « arrangent » leur image en mettant des gants, des manteaux ou des vestes, se maquillent, se peignent afin de faire sensation et d'être complimentés et enviés par les gens présents dans l'aéroport. Ceux-là étalent une sorte d'aliénation culturelle et font répandre une certaine folie vestimentaire et surtout, le sentiment de bien vivre et de bien-être à Paris. Un vrai spectacle en effet pour Joseph qui n'est pas habitué à cela. Notons au passage qu'il est resté absent quinze ans hors du pays.

A travers ces énoncés, le narrateur décrit la joie, l'attitude, de ces « Parisiens » et celles des adeptes et des gens venus les accueillir. Ceci dit, lorsqu'il y a écart entre un « Parisien » et l'image que véhicule Karl il se déploie automatiquement des injures, moquerie. La honte se révèle par l'absence de chaleur réservée à Joseph lorsque les siens le voient à la sortie de la salle de formalité à l'aéroport.

⁵¹². Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.31.

⁵¹³. *Idem*, P.29.

Cette déception à la vue de Joseph n'est pas uniquement présente chez les badauds mais se justifie aussi chez ses propres parents. Ces derniers, qui pourtant, endimanchés pour l'occasion, essuieront une incisive humiliation.

Tous les miens, ils ont mis leurs plus beaux habits, ce me semble. A côté d'eux, je parais sorti de la brousse. On dirait qu'ils ne sont pas **très joyeux, très contents de me voir**, qu'ils auraient aimés que je sois différent. Sur leur visage, il y a encore un certain dépit, comme une déception. Ils veulent, **Mère et mon frère aîné surtout, que nous allions très vite**. Cet empressement, il ne doit pas être innocent. C'est comme s'ils étaient gênés, qu'ils eussent eu honte de quelque chose.⁵¹⁴

A partir de cet extrait, Joseph prend conscience, de la différence vestimentaire qui s'établit entre lui et les siens. Ces derniers ce sont sapés pour venir accueillir un « *Parisien* » qui hélas ne remplit pas les critères. Cette absence du culte du bon goût, du chic et de l'élégance crée chez ses parents une humiliation, qui les précipite à sortir de ce lieu de peur d'être, eux aussi raillés. Les syntagmes, que nous avons mis en gras dans l'illustration traduisent le mieux cet embarras.

Afin d'atténuer le déshonneur qui se lit sur le visage de la famille, Samuel demande aux parents de rentrer à la maison tandis qu'il emmène Joseph s'acheter de nouveaux vêtements vu qu'il n'a aucun costume à se mettre, comme le font les « Parisiens ». Il y a donc que chez les noirs en particulier chez les Africains venants du Congo Brazzaville et du Congo démocratique le paraître, le vestimentaire et l'allure comme élément premier qui qualifie l'homme ; qui le distingue dans la société. Comme on peut le notifier, le narrateur de *L'Impasse* fait une analogie entre ces individus restés dans l'avion pour prendre soin de leur apparence et les « sapologues ». La sapologie⁵¹⁵ est en effet, un mouvement congolais qui loue l'apparence de l'individu rien que par l'aspect extérieur, par

⁵¹⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996, P.38.

⁵¹⁵. La sapologie est un mouvement vestimentaire dandy, un style de vie, on peut l'admettre comme un trait culturel propre aux Congolais.

l'éclat et l'élégance que reflèteraient sa toilette. Le concept est né au Congo Brazzaville et au Congo Kinshasa. Le trait sémantique de ce comportement vestimentaire, renverrait à tous ces congolais, dont l'accoutrement est mis en exergue. C'est une attitude, un style et un mode de vie fondé sur le luxe ; et le respect de la trilogie de couleurs dans son allure vestimentaire, fait à base de costumes de grands couturiers.

[Samuel] s'éclaircit la gorge puis il me dit qu'il y a des règles à respecter, que je ne les aime peut-être pas les costumes, mais que je suis un Parisien, que le Parisien a une image à défendre, que pour eux, les gens de la famille, ce sera la honte insoluble qu'il y ait parmi eux un Parisien qui ne ressemble pas à un Parisien, qu'il faut que je pense aux miens, que je l'ai peut-être pas remarqué à l'aéroport combien ils ont été peu enthousiastes en voyant comme je suis alors qu'autour de nous les autres Parisiens faisaient honneur au pays d'où ils venaient ainsi qu'à leur famille, que c'est une question de prestige, que c'est important le prestige, qu'il passe par la manière qu'on a de s'habiller, que je ne suis pas bien mis.⁵¹⁶

On note que de cette illustration, lorsqu'on vit à Paris ou dans une autre ville française, la dénomination consacrée est « Parisien » dès le retour dans le pays d'origine. Cette appellation émane certainement du fait que la plupart des gens qui vivent hors de l'Occident du moins les Africains ne connaissent que Paris comme étant non seulement la capitale de la France. Elle demeure également pour eux la capitale européenne de la mode où dans les représentations, l'imaginaire de ces africains, le chic et le glamour n'a aucune signification ou ne signifie rien dans la désignation des noms d'autres villes de France.

L'appellation « *Parisiens* »⁵¹⁷ stoppe toute ambiguïté face à quiconque revient de ce pays. En somme, il est plus facile et aisé d'appeler quelqu'un parisien que de confondre à chaque fois les différents noms des autres villes. C'est la raison

⁵¹⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP.39-40.

⁵¹⁷. Nous mettons Parisien en italique non seulement parce qu'il est écrit en majuscule dans le texte mais, aussi et surtout il se révèle être une appellation locale pour tous les résidents qui vivent en France.

pour laquelle Samuel dit à Joseph que pour les gens du pays, tous ceux qui viennent de France sont des parisiens.

C'est ce que Joseph explique à Samuel lorsqu'il lui dit qu'il semble oublier qu'il n'habite pas Paris mais plutôt la ville de Poury⁵¹⁸ et de plus qu'il n'accorde aucune importance à l'habillement. Il est également à souligner que le nom « *Parisien* » dans le texte commence par une majuscule, parce que le locuteur lui donne une importance afin de montrer tout le pouvoir et le prestige qu'est d'être *Parisien* aux yeux des personnes qui se meuvent dans cette aire géographique.

Il se construit ici, une opposition entre « parisien » et « *Parisien* » un habitant de la ville de Paris. Le mot *Parisien* dans ce contexte devient une figure⁵¹⁹ rhétorique parce qu'il est énoncé de manière figurée, il désigne ainsi, les habitants de France, surtout les Africains qui y vivent et qui se démarquent par leur habillement. On le voit donc, à travers cette définition de la figure se meut l'idée d'éloignement dans l'acception du sème /parisien/. Il se contextualise dans cet espace à travers une nouvelle forme, à savoir la majuscule, le caractère italique et le trait sémantique qui s'y manifeste. Il y a lieu de parler d'un écart d'avec le signifié et l'écriture usuelle.

L'acte énonciatif permet non seulement de s'exprimer mais englobe dans le contenu sémantique des éléments capables de déterminer l'intention du narrateur. Le langage, comme le rappelle Nolke, « joue constamment sur la situation discursive en faisant allusion aux nombreux éléments de celle-ci (le co-texte, les protagonistes, [...], etc.) »⁵²⁰. Autrement dit, le contenu d'un même mot s'actualise différemment d'une communauté à une autre. Dès lors, cette unité linguistique indiquera selon les lieux des significations diverses. L'énonciation souligne et classe les gens à travers leurs pratiques vestimentaires, leurs espaces

⁵¹⁸. Poury est la dénomination de la ville où vit Joseph en France.

⁵¹⁹. Perelman (C.) et Olbrechts-Tyteca (O.), *Traité de l'argumentation, la nouvelle rhétorique*, Editions de l'Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 1970, P.227, la figure a « une structure discernable, indépendante du contenu, c'est-à-dire une forme [...] et un emploi qui s'éloigne de la façon normale de s'exprimer et, par-là, attire l'attention ».

⁵²⁰. Nolke (H.), *Le regard du locuteur*, « Pour une linguistique des traces énonciatives », Paris, Kimé, 1993, P.83. En d'autres termes, le langage est inhérent à la somme des d'indices que traduisent un fait, un état de choses.

de vie, leurs physiques. Elle est le lieu de nombreux critères qui participent à l'affirmation de soi dans la société.

II.2.2. Analyse discursive de la quête identitaire de Joseph

La transformation de Joseph, le personnage principal du roman de Daniel Biyaoula, *L'Impasse*, est l'un des faits fondamentaux autour duquel s'assemble le récit. Ce changement en lui, débute lors de sa rencontre avec le Docteur Malfoi⁵²¹. En effet, atteint d'une crise de démence⁵²², Joseph se réveille trois mois plus tard à l'hôpital.

On lui apprend qu'il a tout cassé chez lui et a tellement hurlé que les voisins ont dû appeler la police puis le Samu. Le Docteur Sanin qui s'est occupé de lui durant cette période d'inconscience ne trouve pas de solution concrète à ce mal qui ronge cet individu, car il ignore tout de la psychologie africaine, dira-t-il. Il le confie donc à son collègue, le Docteur Malfoi, lui, le spécialiste de cette psychologie noire.

Rappelons que le problème de ce personnage est inhérent aux ressentiments qu'il a envers les blancs et surtout cette répulsion qui se manifeste chez lui dès qu'il rencontre un noir dont la peau est altérée, qui se défrise les cheveux ou qui met des tissages ou des rajouts ; des faux cheveux qui, maintiennent les noirs dans cette tentative à vouloir ressembler à tout prix à l'Homme Blanc.

Parfois c'est comme si mon corps se refusait à aller naturellement vers elle. Et je dois faire des efforts sur moi-même pour la prendre dans mes bras. La plupart du temps je ne veux pas sortir avec elle

⁵²¹. La dénomination de Malfoi est construite sur l'opposition sémantique de deux syntagmes nominaux : « mal » et « foi ». Cela traduit la volonté du romancier à démontrer le fait que le médecin à travers sa thérapie, incite Joseph à s'appropriier et à adopter le comportement de ses compatriotes qu'il a toujours décrié ; la dépigmentation, le défrisage des cheveux ou encore la prise de poids. Des agissements qui pour Joseph participent du renoncement de son identité noire. Cependant sur les conseils fallacieux du docteur Malfoi, Joseph va physiquement changer.

⁵²² Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.246. Dans cette page, le narrateur nous met en évidence le trouble qui conduira Joseph en établissement psychiatrique.

comme si je voulais éviter qu'on ne nous voit ensemble. C'est sans doute surtout que je n'ai pas envie de sentir que les Blancs posent sur moi leurs regards étonnés ou courroucés. Je les supporte de moins en moins. Il m'arrive de rester enfermer chez moi trois ou quatre jours. Et quand je suis dehors, je ne vais plus au centre-ville. Si je dois parcourir des annonces, je fais l'aller-retour entre mon appartement et l'agence. Parce que croiser les femmes de chez moi, être confronté à leur masque de mardi-gras ou leur touffe de fils plus ou moins gonflée, c'est une vraie épreuve pour moi.

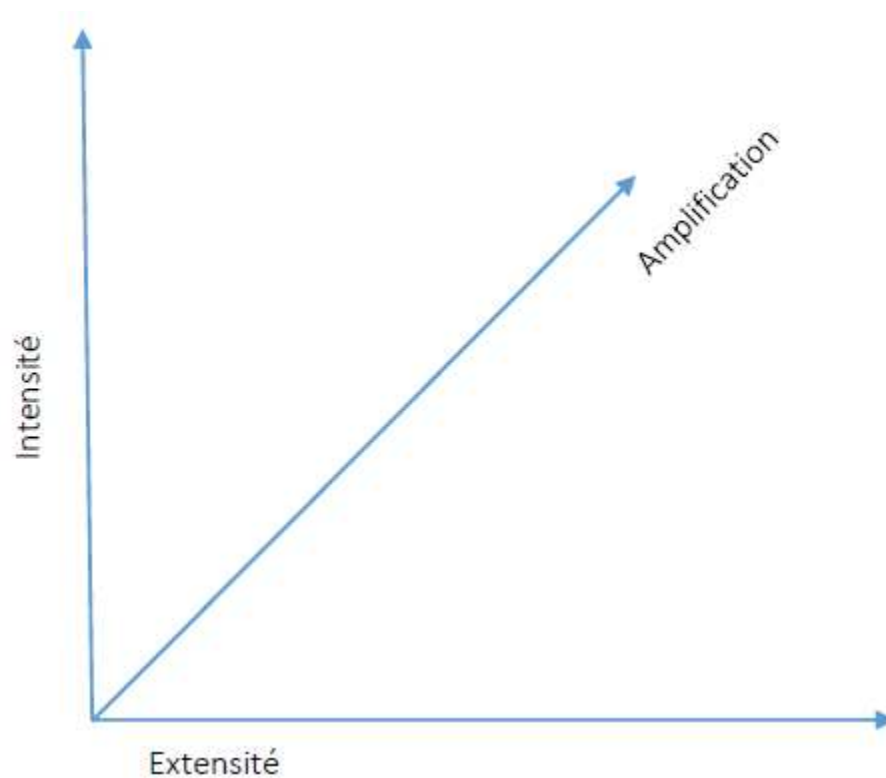
Le texte nous installe dans un espace tensif⁵²³ où s'agit un personnage tourmenté par des affects négatifs. Il met en exergue les ressentiments que Joseph éprouve pour les gens de son entourage. Nous rappelons qu'il sort avec Sabine qui est caucasienne. Cette antipathie envers l'autre, le condamne à se cloîtrer chez lui pendant de nombreux jour. Comme cela ressort dans l'extrait à travers l'adverbe « de moins en moins » copulé au verbe « supporte », Joseph est hostile et n'a que du dégoût pour ce milieu. Le narrateur nous place donc dans un territoire discursif où Occidentaux comme Africains demeurent un problème réel pour le personnage central de *L'Impasse*.

Les premiers pour leurs regards déplaisant face à la relation qui l'unit à Sabine. Et pour les seconds, leurs aspects physiques ne sont que de pâles copies des blancs (maquillage, l'éclaircissement de la peau) auxquels ils voudraient bien ressembler. Les conjonctions, « quand », « si », « [parce que] », et la locution « la plupart du temps » participent à rendre compte du sentiment de répulsion qui habite Joseph et qui anime notre texte. Par ailleurs, on note que pour aller chercher du travail dans les agences, il réorganise son chemin en évitant d'emprunter les lieux susceptibles de le contraindre à rencontrer tout ce qui le révolte. Les participes passés des verbes « étonnés ou courroucés », « confronté, gonflée », place le personnage central dans un univers inhospitalier. De ce fait, il se révèle un registre de l'ordre de la solitude et de l'hostilité chez ce personnage.

⁵²³. L'espace tensif est le lieu textuel dans lequel des états contradictoires et variables d'un personnage se meuvent à travers les axes de l'intensité et de l'extensité.

Par ce comportement le narrateur s'exclut de la société car cet espace actualise en lui des affects désagréables. Pour rendre compte et identifier l'intensité du trouble qui perturbe Joseph, nous illustrons et analysons le schéma qui suit :

Figure I.1 : Le schéma tensif de Joseph



La combinaison des deux valences que sont l'intensité et l'extensité crée ce que l'on appelle le schéma tensif. C'est la représentation dans laquelle se jouent et s'actualisent les troubles de Joseph. Aussi, l'intensité qui est située sur l'axe des ordonnées peut se définir comme ce qui relève du contenu, c'est-à-dire du plan du signifié. En somme tout ce qui est de l'ordre du sensible, perceptible et de l'affectif se manifestent sur cet axe. Et l'axe des abscisses encore appelé l'extensité, renvoie au signifiant, au plan de l'expression, de l'intelligible.

Joseph est habité par des affects négatifs qui l'empêchent de s'épanouir normalement. Et le champ lexical de la souffrance dans l'extrait de texte accentue l'appréhension de Joseph face à certains lieux communs. Cette attitude se traduit sur l'axe de l'intensité par l'irritation émotionnelle dont il est en proie. Dès lors, dans le passage de texte plus haut cité, la locution conjonctive de manière « comme si » ou encore les syntagmes verbaux « se refusait », « je ne veux pas sortir », « je voulais éviter », « je n'ai pas envie de sentir », « c'est une épreuve pour moi » laissent entrevoir l'anxiété qui le définit.

De plus, l'axe de l'amplification sur le schéma traduit la continuité et l'accroissement de sa peine. Celle-ci née de la corrélation converse entre l'intensité et l'extensité renforce le ressentiment de Joseph face aux gens qu'il rencontre. Plus, il les voit, plus la souffrance est grande, c'est la raison pour laquelle il s'enferme chez lui.

Au-delà de ce dégoût pour les autres, c'est sans doute, pour Joseph une quête d'une reconnaissance, d'une réhabilitation de soi par les occidentaux et partant, la tentative de la préservation de son identité, de sa différence dont les repères désormais sont évanescents chez ses compatriotes. Autour de lui, il n'y a que regards antipathiques et mimétisme qui s'actualisent. Ce qui vraisemblablement le plonge dans la solitude qui cause ses crises.

Dans ce contexte⁵²⁴, Joseph recherche la valeur intrinsèque, la valeur primitive du noir désormais dépossédé de toute authenticité, de tout caractère naturel. Ne trouvant plus chez ces semblables, cet aspect originel et original, il développe de fait une solitude qui entraîne inmanquablement la crise dont il fera l'objet et qui inévitablement le marginalise de la société dans laquelle il perd tout repère.

La solitude s'énonce à travers les rapports entre Joseph et les autres et se définit en fonction des questionnements et des regards qu'ils se lancent. Une solitude de nature problématique semble envahir son univers. En effet, comme on

⁵²⁴. Greimas (A.J.) et Courtès (J.), *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979. On appelle contexte ici l'ensemble du texte qui précède et /ou qui accompagne l'unité syntagmatique considérée, et dont dépend la signification.

le sait, Joseph déplore le fait que les noirs se dépigmentent la peau et portent des tissages ou des perruques ; pour lui, l'homme noir doit garder sa nature première et ne doit pas porter des parfums et des maquillages qui sont susceptibles d'altérer leur beauté première.

On observe que lorsque le roman, *L'Impasse*, s'ouvre, Joseph vit une situation d'isolement qu'il subit non seulement à cause des vêtements qu'il porte, de son teint mais aussi de sa relation avec Sabine. Cette situation est d'autant plus alarmante car il perd ses repères au sein même de sa communauté. Le sentiment de solitude chez Joseph résulte de l'incompréhension face au comportement de certains individus. L'expérience de la solitude se réalise donc par la répulsion de cette réalité extérieure dans laquelle il ne se retrouve pas.

Cet isolement vraisemblablement lié aux troubles qui se manifestent lors de son contact avec le dehors va l'entraîner dans la maladie. L'écrivain construit son personnage sous les traits d'une entité dépouillée de tout sentiment affectif envers ceux de sa race qui se dépigmentent, se décolorent la peau.

A partir du moment où il s'impose cette attitude vis-à-vis des autres, le sujet réagit par une retraite imposée à lui-même. En tenant les autres à l'écart, il s'enfonce vers un isolement qui annonce la folie. Joseph devient un personnage esseulé qui est en proie à certaines crises et va trouver le remède de ses hantises chez le Docteur Malfoi. Docteur en psychanalyse, le Docteur Malfoi va peu à peu emmener Joseph à accepter les autres tels qu'ils se déploient dans la société à travers leurs différences. C'est dans ce sens que Joseph affirme :

Et ça, c'est au docteur Malfoi que je dois. Vraiment un excellent praticien ! Oui, il est capable. Il peut vous aider en un rien de temps à vous percevoir différemment, à vous faire sortir de la mémoire tout ce qui peut vous vicier la vie. Il peut vous insuffler progressivement une dose d'objectivité, vous faire toucher du doigt toutes les menteries que vous vous racontiez.⁵²⁵

⁵²⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.266.

De cet extrait on peut voir que Joseph, qui était dans une impasse avérée, va reconsidérer sa vision, son idée sur l'altération de la peau noire et le regard que lui portent certains blancs. Ses consultations chez le spécialiste de la psychologie africaine, va faire naître une nouvelle attitude chez lui. Désormais, il est pour lui évident de reconsidérer les individus de son entourage.

L'étude des éléments énonciatifs permet ainsi de désigner ce qui a trait au contenu, donc au signifié. A partir de l'exercice de lecture, le lecteur arrive ainsi à nommer l'unité sémantique du comportement de ce personnage. Le mouvement narratif dans cet exemple, montre des sèmes inhérents /vraiment/ et /oui/ ou /capable/ et /excellent/ qui viennent coordonner et valider la certitude que Joseph a sur la prouesse dont fait montre le docteur.

A ce propos, notons que composé du sème /vrai/, l'adverbe /vraiment/ vient affermir la véracité du discours de Joseph sur ce spécialiste. Un médecin qui a pu effacer en lui, le faux qui y subsistait et renouveler ainsi son appréhension des hommes, « [il] peut [...] vous faire toucher du doigt toutes les menteries que vous vous racontiez ». Car, tout ce qu'il prenait pour réalité et qui fortement le troublait n'était que des reflets que lui renvoyait sa mémoire.

De tout cela, il ne pouvait qu'en être perturbé. En somme, l'attitude joyeuse qui ressort de son énoncé est révélatrice de la destruction du voile qui couvrait sa vision des choses et du monde. Au regard des explications de Malfoi, Joseph se rend compte que prisonnier, il l'est de son estime des noirs qui se dépignent la peau. Le récit de Daniel Biyaoula, met en exergue toute une histoire, le problème de l'identité noire. L'homme noir qui dans l'espace fictionnel aussi bien que réel se décolore la peau.

En discutant avec Joseph au cours de leurs différentes séances de thérapie, le docteur révèle et dénomme ses peurs, ses craintes et son mal. Pour Joseph, la décoloration de la peau est un assujettissement, une négation de l'essence même de son être, de cette spécificité qui fait l'homme. Aussi, dit-il que : « [comme] quoi il y a des choses qui sont ce qu'on est, qui nous font, qu'en les déstructurant,

en les modifiant, on se nie, on se refuse, on s'aliène ». ⁵²⁶ Ces différentes modifications de l'homme l'excluent des origines auxquelles il serait rattaché. Parce que aliéné par un renouveau identitaire. La locution conjonctive « comme quoi » marque l'intensité que révèle l'authenticité de l'Homme Noir que Joseph veut ici, identifier.

Cet homme original qu'est le noir n'a plus des éléments qui fondent sa spécificité. En la dénaturant ainsi et en le déstructurant, il s'oppose à l'identité unique que recherche Joseph à travers ses compatriotes et dont la perte de cet élément essentiel, le rend fortement malade.

Le gérondif des verbes « modifier » et « déstructurer » dans l'énoncé est un fait langagier qui insiste sur l'asservissement de l'homme noir et devient pour ainsi dire une technique d'expression qui apprécie peu ce mode de vie, la négation de soi tout simplement. Joseph dénonce la disjonction qui s'opère entre l'identité originelle, celle qui est à l'état pure, dénudé de tout changement, et cette identité africaine moderne renouveler au contact du brassage culturel. Cette volonté de s'identifier à l'Homme blanc, qui, dans les représentations, l'imaginaire et toute la symbolique de l'Homme africain, paraît bien meilleur. Le mimétisme par l'africain de la culture de l'autre, l'assujetti à jamais et de ce fait le condamne et l'enferme dans le renoncement et la perte de sa propre culture, de son identité africaine authentique, à la longue à son effacement sans doute.

Avant son changement total, Joseph semblait chercher à se comparer et à s'identifier à un ensemble qui formerait et engloberait un seul peuple noir, une seule identité noire. Aussi, dira-t-il : « C'est que je me sens lié à chacun de mes semblables par les liens impalpables, par tout ce que nos ancêtres ont vécu, par tout ce que nous-mêmes vivons. » ⁵²⁷

Face à la désappartenance identitaire ⁵²⁸ de ses semblables, l'agitation émotionnelle, prend forme en lui, et elle jaillit, lorsqu'il voit un des siens changer son extérieur à partir des produits toxiques.

⁵²⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.255.

⁵²⁷. *Idem*, P.256.

⁵²⁸. Atangana Kouana (C.D), *La symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*, Paris, Le Harmattan, 2010, P.137 : « la désappartenance réfère à la position à cheval

Je me cherche, voyez-vous !...Je voudrais savoir ce que sont l'être, l'âme noire dont parlent tant les très grands philosophes et les très grands poètes de nos pays !...Parce que si eux savent où tous deux se trouvent, moi, j'ai le sentiment de les perdre, de les abandonner chaque fois en route quand je vois l'un de mes pareils se composant une teinte ou une touffe autres que les natives car je sens moi que c'est aussi là-dedans, sur nous qu'ils résident qu'essayer de changer notre extérieur à coups d'artifices, c'est corrompre indirectement notre âme.⁵²⁹

La désappartenance identitaire ici nommée se meut au regard de Joseph à partir de ces individus présent dans la sphère linguistique romanesque qui ont dévoyé leur originalité d'antan. L'isotopie générique /identité/ unit l'unité syntagmatique « je voudrais savoir ce que sont l'être, l'âme noir ». Et cela justifie la quête identitaire dont est en proie Joseph. Et le signifié /noir/ dans l'imagisation⁵³⁰ ou l'impression référentielles de Joseph renverrait à toutes caractéristiques du /noir naturel/, qui aurait toute sa valeur. Tandis que dans le contexte qui est le sien, il ne se retrouve plus en eux. Ils ont donc choisi de se référer à d'autres valeurs culturelles, capables de mieux traduire leur être profond.

Joseph ne peut plus ainsi s'identifier à cet ensemble chanté par les poètes noirs.

« Femme nue, femme noire
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui
est beauté ! [...]
Femme nue, femme obscure
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extase du
vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche [...]
Femme noire, femme obscure [...]
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont
étoiles sur la nuit de ta peau. »⁵³¹

entre deux entités. Elle consiste en une rature de l'identité et en une tentative d'adoption de l'identité d'adoption de l'identité d'accueil ou d'assimilation à celle-ci. »

⁵²⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.257.

⁵³⁰. En sémiotique, l'imagisation serait l'union ou l'harmonisation qui découle d'un signifié et d'une image mentale.

⁵³¹. Senghor (L.S.), *Chants d'ombre*, Paris, Seuil, 1945.

La célébration de cette peau et de cette couleur pure par exemple, jadis chantée par Senghor, s'exprime en questionnement perpétuel chez Joseph. Le personnage principal de *L'Impasse* ne se retrouve plus dans ces hommes noirs qui ont perdu leur authenticité et perd tout repère qui le mènera aussi bien à la solitude qu'à des troubles plus accentués. Dans son discours, Joseph étale son argumentation par des expansions descriptives. Sa difficulté à appréhender ce nouveau /noir/ éveille en lui une tension, fort désespérante.

L'instance énonciatrice peine à saisir la réalité de la figure⁵³² du noir. Dans l'univers sémantique de Joseph, la couleur noir est une illusion. Illusion qui a perdu son contenu et tout son éclat.

Ce qui ne correspond plus à la sérénité d'une image exaltée par un Aimé Césaire ou encore un Senghor à travers leur « négritude⁵³³ ». En se dénaturant de la sorte, ils détruisent ce qui le mieux, les caractérise. De fait, ils ne sont plus noir mais autre chose. Ils se comportent par ces actes comme ceux qui longtemps, les ont assimilés à tout ce qui serait péjoratif. La couleur noire renverrait donc à ce qui est laid, mauvais.

Cette attitude de décomposition chez ses semblables l'horripile et le ronge fortement de l'intérieur. Cependant, le *Docteur Malfoi* estime que cette métamorphose chez ses pareils est normale et que même chez eux, les occidentaux, les femmes subliment et embellissent leurs peaux et cheveux. « Elles font des coiffures de toute sorte [...]. Elles se teignent les cheveux [...] ne se rendent pas malade... ! »⁵³⁴

Mais Joseph ne l'entend pas de cette manière car pour lui, l'africain serait différent et il est intrinsèquement lié à cette histoire lourde de son passé. Dès lors,

⁵³². Bertrand (D.), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000, P.262, « la figure se définit comme [tout] contenu d'un système de représentation (visuel, verbal ou autre) qui a un correspondant au plan de l'expression du monde naturel, c'est-à-dire de la perception. »

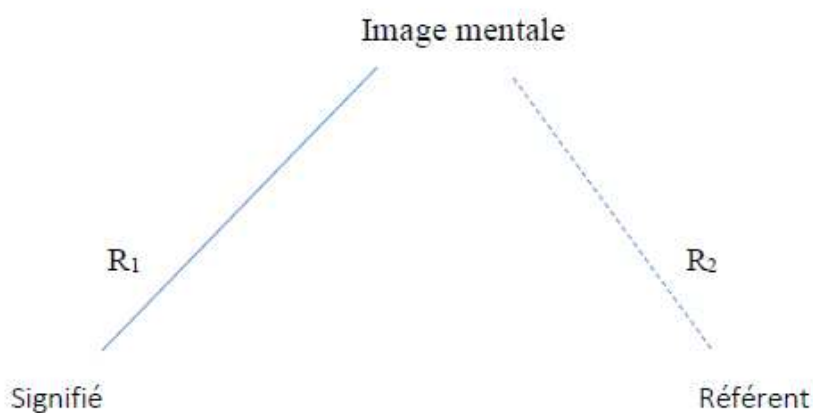
⁵³³. La négritude est un mouvement littéraire qui prône la réhabilitation de l'homme noir, dont les droits ont longtemps été rabaissés. Elle se veut abandon de l'assimilation culturelle et aussi rejet d'une certaine image de l'homme noir.

⁵³⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, Paris, 1996, P.255.

il ajoute que : Vous ne vous demandez pas si votre enveloppe est belle ou non ! D'ailleurs vous ne vous êtes jamais posé la question ! Alors que nous, on nous a poussé et on se pousse à ce qu'elle soit [...] n'est pas le même »⁵³⁵. Et de la sorte, l'Africain veut assurément rétablir son image longtemps méprisée par l'Occident alors que pour les Occidentaux, la question ne se pose pas sous l'angle de la restauration de l'identité. Ils se bronzent la peau ou les femmes blanches changent de coiffures par pur plaisir, et de ce fait, ne copient sur personnes. De modèles à imiter, ils n'en ont pas.

Ainsi, la représentation ou du moins l'impression référentielle de la femme noire, qui chez Joseph s'opère, pourrait se schématiser comme ce qui suit :

Figure I. 1 : L'impression référentielle de la femme



Source : Rastier, 1989, p.252.

Nous nous approprions le schéma ci-dessus de Rastier⁵³⁶ afin de représenter l'image que se fait Joseph de la femme africaine. En effet, Joseph établit une comparaison afin de mieux indexer l'agir de ces noirs. Des actes

⁵³⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.256.

⁵³⁶. Rastier (F.), *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989, P.252.

comportementaux qui ne sont plus spécifiques mais désormais guidés par un mimétisme de l'homme blanc. Raison pour laquelle, décoloration de la peau, défrisage du cheveu crépu sont autant de faits qui semblent les éloigner et effacer un tant soit peu toutes traces de leur négritude. Là, le symbole qu'est R₁ renverrait aux noirs dont les attributs nouvelles s'apparenteraient à l'objet de référenciation symbolisé par R₂, les Occidentaux.

Cette volonté de vouloir ressembler à l'homme blanc représentée par la dépigmentation de la peau ou le port des faux cheveux peut se lire comme une sorte de reniement identitaire, de mort de la culture noire, de rature complète de la couleur de leur peau. Le récit actualise ainsi ces comportements qui, dans la communauté africaine s'étend de plus en plus.

Nombre de publicités participent à l'essor de ces pratiques, au développement du phénomène de dépigmentation de la peau chez certains africains. On pourrait alors se demander s'il n'y a pas chez l'homme congolais, l'Homme africain un complexe, ou bien une volonté du fait de la colonisation à vouloir tout détruire, détruire tout ce qui est noir parce que l'on dit que le noir c'est mauvais et donc par conséquent il importe de ressembler à l'Homme blanc car tout ce qui est blanc est bon. Or, les utilisateurs de ces produits blanchissants ignorent qu'ils sont faits à base de substances toxiques et une forte dépigmentation de la peau l'expose à des maladies cancérogènes. L'énonciation de ces pratiques nuisible pour le corps permet au lecteur de prendre connaissance de cette mode présente dans la société africaine.

Aussi, Daniel Biyaoula, dans ce roman étale ces réalités quotidiennes des Africains afin de mettre en exergue une problématique particulière ; celle de la santé, de nouvelles pathologie dans le corps, de santé publique en Afrique liée à la dépigmentation. Ce procédé serait pour le romancier, une manière de saisir l'ambiguïté d'un tel phénomène.

C'est dans ce sens que Koné dira : « [le] roman se développe donc dans un type de société où l'individu prend l'initiative idéologique parce qu'il ne se

satisfait plus des réponses proposées par la collectivité. ».⁵³⁷ L'identification du noir à cette autre société, chez le narrateur, s'impose comme un reniement de l'essence de l'être. Du mal, dorénavant il en a, pour établir un lien avec ce « nouvel » africain.

Par l'histoire commune qui les rassemble, Joseph voudrait bien trouver des éléments chez ses congénères qui pourraient les unir. Mais, il n'y a qu'une absence et une vide qui se présentent à lui. Joseph en effet, pense être intimement lié à tous les africains à cause de l'histoire qu'a subie ce peuple. Dès lors, il affirme au docteur que : « [...] je me sens une partie du grand peuple noir ! C'est que je me sens lié à chacun de mes semblables par des liens impalpables, par tout ce que nos ancêtres ont vécu, par ce que nous-mêmes vivons. »⁵³⁸

Cependant, le Docteur Malfoi lui fera comprendre que pour mieux se réaliser et vivre sa propre vie, il doit se défaire de ce grand ensemble. Joseph, étant un individu singulier, il devra se construire en dehors du groupe. C'est de cette extériorisation qu'il pourra trouver le remède de ses crises. Sur les conseils de son médecin donc, il entreprend une acceptation de soi en tant qu'individu particulier et qui doit se modeler en dehors de cette grande histoire qui lierait tous les noirs.

La thérapie du Docteur Malfoi, consistera donc à lui instiller qu'il est d'abord un individu avant d'appartenir à un groupe. Pour y arriver il ne doit plus « se sentir responsable de qui que ce soit, ni de quoi que ce soit, je ne peux rien changer »⁵³⁹ dira-t-il. Le docteur lui inculque donc qu'il ne peut être responsable du fait commun qui unit les noirs. Après plusieurs séances de thérapie, Joseph commence à guérir et accepte les autres noirs si différents de lui.

Entre les séances, je repense à ce qu'il me dit, et sa vérité prend encore plus de force en moi. Lui, il n'est vraiment pas comme ces gens qui brassent les mots et toujours des mots, qui causent de choses qu'ils ne savent pas, qui font des discours édifiants sur des

⁵³⁷. Koné (A.), *Des textes oraux au roman moderne*, Franckfort, Verlag, 1993, P.22.

⁵³⁸. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.257.

⁵³⁹. *Idem*, P.258.

réalités qu'ils ne vivent que de loin ! Non, il n'ignore rien de l'Afrique et de l'Africain.⁵⁴⁰

Sans aucun doute, cette foi aux paroles ou du moins en la thérapie du docteur Malfoi du narrateur, est corrélative à son expérience africaine. Il est en effet dit dans le roman, que Malfoi a vécu en Afrique pendant plusieurs années, vingt ans exactement. Cette période passée en ces lieux, lui a permis de comprendre la vie africaine et la particularité de ce peuple. Il a même écrit de nombreux livres inhérents à la vie de cette communauté. Ici nommé, le sujet évaluateur Joseph, fort du vécu et des acquis de son docteur, dans cette région ne peut que ratifier et valider ses connaissances et son savoir dans le discours que nous analysons. Le temps présent et la certitude, la force dont est empreint la phrase que voici : « Non, il n'ignore rien de l'Afrique et de l'Africain », laisse vraiment entrevoir cette confiance en son médecin.

En somme, l'efficacité du langage agissant chez Joseph est caractérisée par l'embrayage spatial de Malfoi avec la terre africaine. A propos justement de cet embrayage spatial, l'énonciateur fait une comparaison avec les propos de ces personnes, qui eux n'ont jamais été en Afrique, mais dont les théories émergent à partir de l'expérience de ceux qui font des études de terrain.

L'attitude langagière de Joseph face à ces individus qui brassent des mots sur ce qu'ils ignorent⁵⁴¹, est étendue et diffuse. Cela se justifie par le fait qu'il voudrait mieux renforcer le caractère non-véridique de leur propos. Il ressort de cette comparaison un écart profond qui vient consolider la véracité du discours de Malfoi. Lui, il l'a fait l'ici et l'ailleurs. De cet état de fait, le débrayage spatial « des brasseurs de mots »⁵⁴² n'est pas objectif et le terme « ici » chez eux représente un « non-ici », un non-lieu car ces théoriciens de l'Afrique sont extérieurs au continent, ils le sont face à une réalité dont ils ignorent les enjeux et les contours réels. D'où la subjectivité dans leur discours qui ne saurait être validé par Joseph. L'embrayage spatial exprimé chez Malfoi est porteur d'un

⁵⁴⁰. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.261.

⁵⁴¹. *Idem*.

⁵⁴². *Ibid*.

changement radical chez Joseph. En effet, comme souligné plus haut, Joseph convaincu de l'exactitude des propos du psychanalyste se décide de changer complètement son aspect physique.

Nous pouvons donc voir, à travers les unités linguistiques et l'organisation du système discursif, comment Daniel Biyaoula fait évoluer les idées de son personnage principal. Une évolution mentale qui aboutit à une transformation radicale du physique du personnage. Rappelons qu'avant sa rencontre avec le docteur Malfoi, Joseph était opposé à toute altération de l'identité noire à partir des produits décapants pour la couleur de la peau et toutes substances utilisées pour le défrisage des cheveux crépu. Il décide cependant sous les conseils du praticien de changer physiquement en prenant du poids et en se décolorant la peau.

Sûr que sans lui, je serai encore là à me torturer, à me déchirer inutilement, à m'exciter les neurones, à me rendre malade pour tout, à me poser des tonnes de questions, à éviter de me regarder dans un miroir. [...] Au cours de certaines séances, comme avec l'amnésie, le docteur Malfoi, il me fait percevoir combien Il m'affirme, qu'on le veuille ou non, qu'un être humain, quelle que soit sa couleur, eh bien, il est forcément névrosé quelque part. [...] Dès lors, je décide d'aimer les névroses, d'en créer, de m'y réfugier.⁵⁴³

Comme on le sait déjà, la dépigmentation de la peau de ses camarades cause chez Joseph des crises qu'il peine à gérer et qui le rendent profondément malade. De fait, il découle en lui des questionnements perpétuels sur cette identité noire. Nous constatons que dans le passage de texte, Malfoi l'invite à faire de ses névroses des adjuvants hors pairs. Autrement dit, il doit accepter les troubles qui déclenchent en lui des dysfonctionnements et des bouleversements. Fin thérapeute, le docteur lui demande de reconsidérer ses crises et ces écarts comportementaux en leurs attribuant une valeur de faux-semblant, de simulacre afin de mieux les concevoir. Ainsi pour lui, « les névroses sont des lunettes

⁵⁴³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP.266-267.

efficaces contre les brûlures du soleil quand celui-ci se rapproche trop des yeux, qu'elles protègent l'homme »⁵⁴⁴. L'acceptation du physique et de l'identité dénaturés de ses « frères » ne serait pour lui qu'une protection, une barrière afin de mieux vivre, mieux assimiler cette existence de l'espace textuel dans lequel il s'émeut.

Ces propos du docteur envers son malade demeurent pour ainsi dire la clé, la solution contre les perturbations qui sont les siennes. Joseph voulait porter en lui tout le lourd passé du peuple noir.

La gradation⁵⁴⁵, du point de vue stylistique, permet d'ancrer dans l'inconscient de Joseph l'assentiment du remède qu'on lui a suggéré.

Je me dis que **plus elles seront nombreuses**, plus je **me sentirai en accord** avec mes semblables, et, **plus ils seront contents de moi, plus je serai joyeux**, que comme ça je **ne m'interrogerai** plus que pour la forme, je **ne regarderai plus**, je **ne verrai plus**, je **ne penserai plus**, je **me déconnecterai** les neurones, je **m'inventerai** mon monde, je **le peindrai** à ma façon.⁵⁴⁶

Les unités linguistiques qui sont soulignées par nous en gras forment la gradation et se subdivisent en deux groupes. Le premier type de gradation est ascendant. Là, le narrateur met en scène un faisceau de mots de l'ordre du bonheur. En effet, à travers les conseils de Malfoi, le narrateur adopte un nouveau comportement qui le mènera à la guérison. Il a compris que la seule façon de se sortir de sa maladie est de faire semblant. Il organise son argumentation autour du mieux-être. Une nouvelle manière de vivre qui lui permet d'étouffer ses crises à partir d'un simulacre. En effet, il opte pour l'indifférence face aux troubles qui se manifestent en lui. Cette technique lui permet de mener une existence normale et heureuse. Et c'est d'ailleurs pour cela qu'il fait sienne cette sagesse asiatique qui

⁵⁴⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

⁵⁴⁵. La gradation est une figure de style qui marque la progression ascendante ou descendante d'une idée.

⁵⁴⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.267.

découle des « trois singes ». Elle estime que pour vivre longtemps, il faudra, « ne pas entendre », « ne pas voir » et « ne pas parler ». Et Joseph dans la même perspective dit que : « je ne regarderai plus, je ne verrai plus, je ne penserai plus, je me déconnecterai les neurones ». Au sortir de cet entretien avec le médecin, il se décide de changer radicalement son physique.

Comme les choses commencent à s'arranger pour moi, j'essaie de me décolorer la peau de mon visage pour lui donner un peu de beauté, un peu d'allure et de hauteur.[...] Je décide donc de me mettre au régime, de changer de volume. [...] Et faut que je me conforme totalement à l'image que je dois donner aux gens, celle qu'ils attendent. Et je me vois bien rondouillard quelques mois après !⁵⁴⁷

A présent, il accepte même que les blancs l'appellent « black ». Nous rappelons qu'il était très sensible et se sentait insulté lorsqu'un blanc osait l'interpeller par « black » ou « noir ». Le racisme, il le voyait partout, d'où la colère inouïe, qui se dégageait en lui.

Désormais, le terme anglophone /black/ lui est fort agréable et il préfère qu'on le désigne de la sorte au lieu de noir. En effet, pour lui, il est moins « expressif » que le sens donné à /noir/, le terme francophone : « A ma sortie de l'hôpital dès que j'entendais « noir » mon oreille se redressait [...]. Vrai, ça m'allège, ça me soulage d'un faix énorme, immense, ce Black. »⁵⁴⁸ Ce sème /noir/ a une valeur négative qui semble être liée à l'histoire et aussi du fait que lui, sa carnation est plus prononcée, il est bien plus noir que certains noirs. Il préfère « black » dont la charge sémantique est plus légère que son synonyme français. Le terme /Noir/ actualise assurément chez lui le passé lourd d'esclavage et de colonisation que le peuple noir a enduré. Par le syntagme /Black/, il constate à travers cet appellatif, une désignation moins prononcée, une signification moins forte de ce passé. Il y a comme une sorte de reconnaissance, de valorisation de son

⁵⁴⁷. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., PP.266-267-268.

⁵⁴⁸. *Idem*, P.265.

statut d'humain, d'homme, d'un être vivant dont la relation de dominant/dominé ou de chef/esclave s'est dissipée. Une relation d'égalité avec ses collègues blancs, tel que présenté par le narrateur, lors de son travail à la clinique. Dès lors, il dira que : « [ce] dont je suis sûr c'est qu'il a presque déjà enlevé de ma tête une partie de ces grains de sable qui enrayent ma réflexion. »⁵⁴⁹

Joseph désormais prend pour vrai et acquis tout ce que lui dit le docteur tandis qu'avant, il refusait d'accepter les comportements qui dénaturaient l'identité de ses compatriotes. Ce qui au départ se traduisait par une aversion de Joseph contre les siens, s'appréhende et s'accepte mieux. Le docteur Malfoi, cet expert en psychologie africaine, par des méthodes qui sont siennes a pu transformer et réorienter la perception de son patient.

De cela, il découle une adhésion radicale de Joseph aux critères du noir moderne qui se traduit chez lui par un comportement changé et surprenant. Changement de couleur de peau, prise de poids, comportement vestimentaire autre, tels sont les nouveaux attributs de ce malade convalescent, dont la guérison semble passer par l'acceptation de ce qu'il critiquait chez les autres. Une conscience nouvelle de soi semble ainsi s'ouvrir à lui.

II.2.3. Les jeux du je

Dans *L'Impasse*, une double identité émerge en Joseph. Un « je » qui oscillerait avec un « moi » selon les circonstances que rencontre le personnage autour duquel s'articule le récit. D'où « les jeux du je » ici intitulé dans ce point.

L'étude de cette ambivalence, de cette cohabitation de deux entités, dans l'être de Joseph, nous permet de saisir le trouble, qui se manifeste en lui. Un « je », caractérisé par un aspect physique et parfois marqué par un « moi » interne, qui l'étreint en se manifestant par la peur et l'angoisse de l'individu. Le « je », serait donc Joseph et le « moi » son autre présent en lui.

⁵⁴⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit , P.260.

Il y a Fania, Cathy, une Sénégalaise, et Gény, une Ivoirienne. J'ai un grand coup de cœur quand je les vois, un déchirement intense, une espèce de liquéfaction même. Comme des gorgones que j'ai l'impression d'avoir devant moi. [...] Oh !oui j'ai peur que ça m'arrive à ce moment ! J'essaie de lutter contre son émergence, mais il est en train de resurgir inexorablement dans ma tête, s'empare de ma pensée, de ma raison. Je ne contrôle plus rien. Une sorte d'alchimie s'opère en moi, m'insufflé un grain de folie, une folie immonde qui déforme ma vision des trois filles.⁵⁵⁰

Le présent de l'indicatif témoigne et accentue la crise, le trouble de bipolarité de Joseph. Il s'en suit une tension certaine, un combat entre ce « je » qui est pourtant habituel de son être, et cet autre, « moi » qui tente de le dominer à fin de taire, à cet instant précis, les émois, qui s'agitent en lui.

Ainsi, la phrase « [je] ne contrôle plus rien.⁵⁵¹ », vient modifier son abandon, au profit du « moi » intérieur, tout-puissant, qui a su trouver la technique pour s'imposer. De même, l'entrelacement et la récurrence des pronoms personnels et possessifs dans la narration (ma, moi, je, j'ai), révélateurs de la mainmise de l'instance interne, transforment sa perception des choses et de la réalité. Une psychose⁵⁵², qui se traduit en lui par ce quelque chose de l'ordre de la folie. Une folie qui, se définit par l'opposition entre lui-même et son être interne. Le « moi » d'une part et le « je » d'autre part du personnage narrant :

[ma] folie m'obscurcit le cerveau, me le broie, me donne mal au crâne. Elle me fait percevoir dans les robes qu'elles se sont mises le genre robe-de-réveillon-de-mauvais-goût, à paillettes, décolletés, courtes à souhait pour étaler leur viande aux mâles en chasse ; sur leur trogne, des couches et des

⁵⁵⁰. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit.

⁵⁵¹. *Idem*.

⁵⁵². Rey (A.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2005, la psychose est une « [affection] mentale modifiant de manière essentielle le comportement et constituant un ensemble stable de symptômes dont le malade ne reconnaît pas en général, le caractère pathologique ».

couches de maquillage, un assemblage, un mariage indécent de couleurs très vives reposant sur une peau dont la couleur originelle serait méconnaissable à la lumière du jour.[...] Mon monstre intérieur m'opprime, scande que c'est des modèles de trivialité, qu'elle ressemble à d'effroyables chienlits, des épouvantails déprimants.

Ce « moi », actualisé par la perception vestimentaire et de la vue des maquillages que portent les trois jeunes filles, crée un univers tensif, traduit par des émotions diverses chez Joseph. Cet espace émotionnel manifesté, en lui, crée un simulacre qui voile le réel en le transformant. A ce stade, tout ce qu'il pense voir n'est que fausseté. Les syntagmes verbaux traduisent la duplicité réalisées par un « moi » teigneux. Ainsi donc, le « moi » que sous-tendent les différentes occurrences de la folie (m', ma, me) montre l'impuissance à combattre et à se défaire de son autre : « [je] le combat le monstre, je lutte contre mes céphalées, contre cette folie dont je ne veux absolument plus subir la moindre influence. »⁵⁵³

Au regard de la folie qui est sienne, le « moi » s'installe dans le tissu textuel afin de mieux brouiller le réel en ne lui montrant que des apparences. On peut relever que Joseph est animé par des affects qui oscillent entre les questionnements de « l'Être » et les agissements du « paraître ». Ces modalités discursives sont sources de conflit entre le moi intérieur et le « je » qui s'exprime.

Joseph a cependant connaissance de ce qui se joue en lui et souhaite maîtriser la situation :

[je] le combat le monstre, je lutte contre mes céphalées, contre cette folie dont je ne veux absolument plus subir la moindre influence. Je m'allège. Je deviens une plume. Je sors du précipice dans lequel ils ont essayé de m'entraîner. [...] Oui, je me sens mieux. Alors, mes sœurs, car c'est ainsi que je vais les appeler, me paraissent belles, et non des caricatures, des masques infernaux. Leur visage est maquillé, peinturluré comme il se doit. [...] Tour

⁵⁵³. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

à tour j'enfonce mes lèvres dans les couches de fond de teint qui couvrent les joues de mes sœurs. Des effluves de toute nature s'emparent de mon nez. [...] Je suis tenté de respirer par la bouche, mais je relègue dans les abysses de ma pensée tout ce qui contrarie mon plaisir. Alors je les ouvre bien grand, mes grosses narines. Je me gargarise des effluves de mes sœurs, et un énorme sourire épanouit ma bouche.⁵⁵⁴

La dichotomie narrative de ce personnage se manifeste par ce que l'on pourrait appeler un « jeu » entre les deux éléments énonciatifs que sont le « Je » et « Moi ». Un jeu caractérisé par « un Moi sans cesse perdu/retrouvé, construit, détruit »⁵⁵⁵ dans ses rapports avec le « Je ».

Nous savons que Joseph déteste les filles noires qui se décolorent la peau et qui se fardent le visage, mais, depuis qu'il suit des séances de thérapie chez le Docteur Malfoi, il lui arrive d'accepter la présence de ces filles. Malheureusement, à la soirée organisée, ce samedi, son être intérieur se réveille brusquement pour lui interdire de s'approcher et de parler avec les filles : « [j'ai] un grand coup de cœur quand je les vois, un déchirement intense, une espèce de liquéfaction même. Comme des gorgones que j'ai l'impression d'avoir devant moi. » Nous voyons que le « moi » se libère au contact des filles, change, modifie et altère la vision de Joseph.

En effet, la conjonction de subordination « quand » marque le temps et la simultanéité qui se dégage à l'instant où il voit les filles et le changement qui intervient en lui, son « grand coup de cœur » suivit d'une liquéfaction du personnage.

Cette succession d'événements, de sentiments crée une vive intensité croissante qui anime le sujet, *Joseph* qui est alors réduit dans un espace où des

⁵⁵⁴. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit, PP.301-302-303.

⁵⁵⁵. Rachid (A.), « Autobiographie et quête(s) d'identité », in « Identité et Altérité : Jeux d'Échos et de Miroirs », *Horizons*, No. 10, numéro spécial, Le Caire, 27-29 Mars 2005, p. 103. N'étant pas solide et en perpétuellement mouvement, l'identité se construit au contact de l'altérité.

« gorgones » s'offre à sa vision. Cette perception du « réelle » de son « moi », consiste à lui permettre d'évaluer négativement les filles.

Il prend peur dès qu'il s'aperçoit que le « moi » veut prendre le dessus en lui : «Oh !oui j'ai peur que ça m'arrive à ce moment »⁵⁵⁶, l'interjection au début de cette phrase traduit clairement cette angoisse qui l'habite, il est conscient de sa situation et désire la surmonter à tout prix. Le « moi » du narrateur trouve les filles très laides et insiste pour que le je ne les rejoigne pas. Cette attitude du « moi » trouble profondément l'être du « je ».

L'agir du « moi » consiste à rejeter les filles et à manipuler la vision de Joseph. Il se joue un jeu entre la difficulté pour Joseph de se maîtriser entre son « je » et son « moi » intérieur. Mais l'image que lui montre son « moi », se révèle avec acuité et Joseph a du mal à se maîtriser. Cette entité interne, qu'est son « moi », s'empare de tout son être et de toutes ses pensées. Par un effort considérable, il se libère de lui et contrôle la situation. Il se produit un revirement de situation où Joseph semble admirer les belles toilettes de Fania, Cathy et Gény :

[je] suis tenté de respirer par la bouche, mais je relègue dans les abysses de ma pensée tout ce qui contrarie mon plaisir. Alors je les ouvre bien grand, mes grosses narines. Je me gargarise des effluves de mes sœurs, et un énorme sourire épanouit ma bouche.

Il s'en dégage le contraste entre le « moi » et le « je », le désir profond du personnage de se retrouver avec les jeunes filles, est révélé par la folie qui empêche le héros de s'amuser. Angoissé par son moi, il arrive à contrôler ses gestes et endort ou du moins dissimule cette folie qui le tourmente. En outre, à travers cette perception neuve, il trouve que tout leur va à merveille. Ejectés par la classe et la beauté qui ont pris leur place, les masques infâmes qui voilaient leurs visages, se volatilisent.

⁵⁵⁶. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit.

La certitude avec laquelle il prend le contrôle de sa personne et énonce un « [oui], je me sens mieux »⁵⁵⁷ montre la suffisance et justifie dès lors le regard nouveau qu'il a sur ses « sœurs ». Il est en proie à un jeu qui se lit sous un comportement qui dissimule sa vraie personnalité.

A tout point de vue la personnalité de Joseph s'offre au lecteur sous deux modes de fonctionnement, à savoir un « état d'être » et un « état de paraître ». Les jugements de Joseph sur le maquillage et l'habillement des filles est fonction de ces deux modalités. Le « paraître » est fonction de sa perception du refus de s'identifier aux autres, à cette nouvelle mode, à ce nouveau style de vie ou nouveau canaux de la beauté constant à se décaper la peau, marque le sens de ses désirs refoulés. La personnalité entière de Joseph assemble et brasse le « paraître » et « l'être ». Joseph se trouve dans une position véridique (ce qui est et ce qui apparaît) vu qu'il arrive à cacher le faux, la laideur qui le trouble.

Il sait qu'il est manipulé par son « moi ». Ainsi, l'être du narrateur se conjugue à « un non-être ». Ce qui entraîne Joseph de partir du vrai vers l'illusion du « moi » dans laquelle s'impriment deux types de relation ; l'une positivement définie sur le plan de « l'être » et l'autre définie négativement sur celui du « paraître ».

Les indices textuels dans la chaîne énonciative s'accompagnent d'une bipolarité axiologique ou double polarité et correspond d'ailleurs à la relation de disjonction entre « l'être » et le « paraître ». La première est l'être sous lequel Joseph aperçoit les filles comme belles, jolies. Elle se révèle sous les traits de la beauté où se lit l'envie du narrateur d'aller vers elle. La seconde polarité quant à elle, est celle du « paraître » qui intime l'ordre à Joseph de se détourner de ces grossièretés. C'est delà qu'il faut comprendre la crise, le dysfonctionnement du personnage dans l'énonciation.

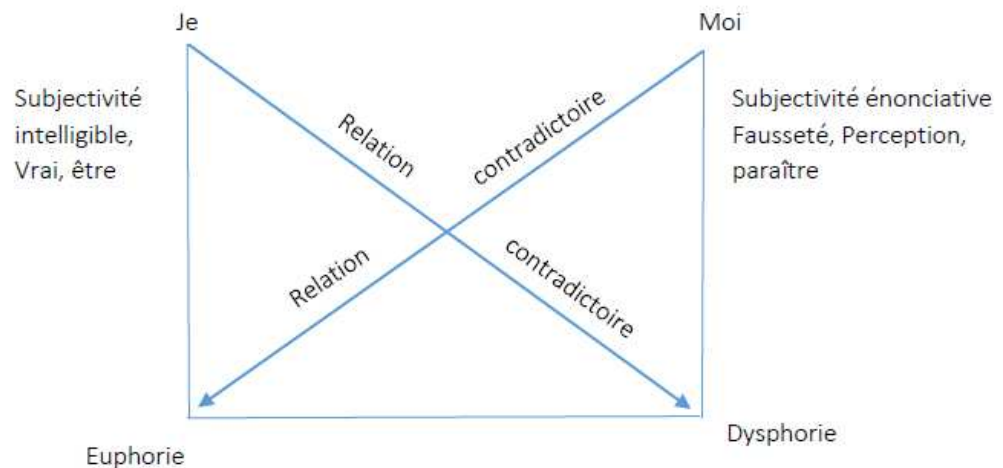
Ces deux polarités qui traversent le discours mettent en exergue le contraste qui détermine ce personnage au regard des verbes « être » et « paraître ». Ces éléments, qui oscillent entre un « je » et un « moi », et qui traversent le personnage

⁵⁵⁷. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

central de l'œuvre se déploie dans le roman à travers le jeu de l'énonciation. Les indices discursifs entre « l'être » et le « paraître » donne lieu à une illusion qui se crée et entraîne le narrateur dans une ambiguïté certaine.

Soit le carré sémiotique suivant afin de mieux révéler ce jeu de Joseph :

Figure 2 : le carré sémiotique



Les espaces dysphorique et euphorique dans le carré sémiotique sont des lieux opposés où se jouent les sentiments de Joseph. Cette configuration démontre de la subjectivité énonciative et rationnelle que l'on perçoit à travers le personnage. L'expérience contradictoire met en exergue l'identité réelle d'un « je » que voile souvent un « moi » perturbateur. L'actant a ainsi recourt à un jugement non-vrai lorsque le « moi » refait surface.

Dès lors il se lit un dialogue entre le « Je » et le « Moi ». Il se crée un espace où le « moi » et le « je » se déchirent et dans lequel se réalise le discours. Un univers où le « moi » et le « je » se révèlent sous le mode de la contradiction, à travers un langage ambivalent. C'est donc à travers ces motifs discursifs que s'actualise le jeu de Joseph. *Le Ventre de l'Atlantique* quant à lui dévoile à son tour son héroïne sous d'autres traits énonciatifs.

III.3. Salie : entre mirage et réalité de la vie parisienne

Cette section jette un regard sur l'infortune de Moussa en France et les conseils que Salie donne aux jeunes insulaires de Niodior sur les dangers de l'immigration clandestine. Cependant, les récits de la mésaventure de Moussa ne les dissuadent pas. En quête d'une vie meilleure, d'un travail bien rémunéré, ils veulent faire leur propre expérience de l'Europe. Salie quant à elle, immigré vivant entre la France et le Sénégal construit son chemin entre deux mondes. Elle, l'enfant illégitime et de la honte oscille entre plusieurs identités.

III.3.1. La vie des immigrés : le regard de Salie

Élément essentiel dans le roman de Fatou Diome, la notion de l'immigration⁵⁵⁸ ponctue *Le Ventre de l'Atlantique*⁵⁵⁹ et mène ainsi le lecteur dans les chemins troubles de la vie des immigrés en Europe. Faire « le voyage à l'envers⁵⁶⁰ » correspond pour plusieurs personnages à aller en Europe, le lieu qui selon eux permet de réaliser tous les possibles ; trouver du travail par exemple. Un métier en effet qui permettrait à l'immigré d'avoir des ressources financières afin d'aider la famille restée dans son pays d'origine.

C'est dans ce sens que Fatou Gassama affirme que : « [l'envoi] de sommes importantes dans le pays d'origine est un fait récurrent [...]. Cet important flux financier transforme non seulement les habitudes des villageois et des citadins, mais surtout leur habitation »⁵⁶¹. C'est sur la base de ces éléments (changement

⁵⁵⁸. La notion d'immigration est très présente en littérature africaine et est inhérente aux études de postcolonie. Elle pourrait se définir comme ce processus de l'individu à aller vers des contrées et pays nouveaux et s'y installer.

⁵⁵⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

⁵⁶⁰. Fonkoua (R-B), « *L'espace du Voyage à l'envers* » » in Bessière (J.) et Moura (J.M.), *Littératures francophones et représentation de l'ailleurs. Afrique, Caraïbes, Canada*, Paris, Honoré Champion, 1999, P.99. *Le voyage à l'envers* traduit la procédure qui conduit les habitants des territoires jadis nommés l'ailleurs ou territoires exotiques vers l'Europe. *Le voyage à l'endroit* quant à lui désignerait le voyage des européens à la découverte des mondes exotiques.

⁵⁶¹. Gassama (F.), Thèse : L'immigration sénégalaise en France, de 1914 à 1993 : Etude de l'implantation et du rôle des confréries musulmanes sénégalaises in <http://documents.univ->

positif de la vie) actualisés par leur entourage qui conduisent les jeunes villageois de l'île de Niodior à vouloir eux aussi, aller en France afin de devenir riche et soutenir financièrement leurs parents. Mais, Saly la narratrice de la fiction romanesque use de plusieurs procédés narratifs afin de les dissuader d'effectuer un tel voyage. A travers la structure de la syntaxe⁵⁶², le narrateur y déploie des éléments langagiers qu'il convient de décoder, de déchiffrer et d'interpréter afin de mieux saisir et de comprendre les réalités de la vie parisienne.

L'étude des caractéristiques du discours de Salie, consiste alors à appréhender son refus d'adhérer aux idées des villageois, qui veulent, quel qu'en soit le prix, aller en Europe, chercher une certaine aisance financière. Ainsi selon Molinié, la mise en forme d'un texte s'organise et s'articule autour de deux constituants essentiels de la phrase qui permettent au narrateur de structurer et de composer son discours : l'ordre intra-syntagmatique⁵⁶³ et l'ordre supra-syntagmatique.⁵⁶⁴

L'ordre intra-syntagmatique consiste à révéler la « disjonction » ou « l'inversion » à partir de la modification de la structure de la phrase canonique : Sujet-Verbe-Complément. Ce bouleversement de l'ordre normal des mots, s'actualise sur les segments de phrases et s'effectue de la sorte :

- « Par interruption : on fait attendre la suite après le sujet
- Par insertion d'un élément adventice
- Par doublage de l'occurrence du poste sujet »⁵⁶⁵

Dans notre corpus, l'inversion de la phrase nucléaire canonique s'établit dans le récit du narrateur lorsqu'il raconte le séjour de « l'homme de Barbès » en France. Fatou Diome dénonce, ce que les immigrés occultent dans leurs récits une fois rentrés au Sénégal.

lille3.fr/files/pub/www/recherche/theses/gassama-fatou/html/these.html , consulté le 13 mars 2011.

⁵⁶². Martinet (A.), *Syntaxe générale*, Paris, Armand Colin, 1985, P.13, la syntaxe est l'ensemble des « unités douées de sens [qui] se combinent dans la chaîne parlée pour former des énoncés ».

⁵⁶³. Molinié (G.), *Eléments de stylistique française*, Paris, PUF, 1986, P.54.

⁵⁶⁴. *Idem*, P.54.

⁵⁶⁵. Molinié (G.), *La stylistique*, Paris, PUF, 1993, P.100.

L'homme de Barbès incite les jeunes villageois à aller en Europe, mais, il omet de leur raconter une partie de ce qu'il a vécu en France avant de rentrer à Niodior auréolé de gloire parce qu'il y a semble-t-il « fait fortune »⁵⁶⁶. Pour se rendre compte de son séjour en France, il convient d'écouter Salie :

Le sceptre à la main, comment aurait-il pu avouer qu'il avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune ?⁵⁶⁷

Le syntagme micro-régulateur en début de phrase, « [le] sceptre à la main », met en exergue toute la puissance, le pouvoir et le statut d'homme sage de ce personnage dans le village. Cet élément textuel prépare pour ainsi dire, le lecteur à concevoir cette incapacité pour « l'homme de Barbès » à dévoiler la vérité qui entoure son séjour en France. Vérité qui dévoilée, risquerait inmanquablement de lui faire perdre toute son estime aux yeux des villageois.

De plus, l'inversion dans notre exemple prend aussi forme avec le syntagme sujet qui se trouve isolé du prédicat dans la chaîne énonciative par l'introduction d'éléments adventices mis en apposition : « chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut⁵⁶⁸ ». Cette segmentation permet au narrateur d'expliquer l'infortune cachée de l'homme de Barbès. C'est sans doute pour mieux expliquer au lecteur la dure réalité de la vie d'un immigré sans papier en France que l'énonciateur rend compte des difficultés rencontrées par « l'homme de Barbès » pour se loger. Ce compte-rendu consiste à dissuader les enfants de l'île de partir en France sans papiers. L'antéposition participe aussi à l'inversion de l'ordre canonique de la phrase en la bouleversant. Le narrateur met en exergue et souligne l'importance de l'immigration auprès des jeunes villageois et leur ressentiment pour quiconque les en dissuaderait. Dès lors,

⁵⁶⁶. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.89.

⁵⁶⁷. *Idem*.

⁵⁶⁸. *Ibid*.

« maudits étaient ceux qui s’avisait de contrecarrer la volonté des jeunes insulaires. »⁵⁶⁹

Ainsi antéposé, le prédicat permet d’accrocher le lecteur sur l’importance et la place de l’immigration auprès des jeunes. En outre, tout comme l’antéposition, la césure justifie aussi de cette inversion sur le plan intra-syntagmatique.

En effet, à travers la chaîne énonciative, la distribution des mots se voit morcelée. Et partant de là, elle crée ainsi une pause, donne du souffle et du rythme aux syntagmes verbaux : « [en] plus, en ce moment, le Premier ministre est socialiste, [...] c’est la gauche qui est au pouvoir, comme on le dit, des gens qui aident les pauvres, quoi. »⁵⁷⁰

Malgré les conseils avisés de Ndétare et de Saly, les jeunes insulaires souhaitent vivre paisiblement en France sans papiers administratifs. Ils estiment que le chef du gouvernement étant socialiste, tout se passera bien pour eux, et que jamais, ils ne seront inquiétés quant à leur présence sur le territoire français. Car, pensent-ils, le socialisme serait un mouvement politique dont la visée est d’assister les gens ou leur faciliter les différents processus qui mènent à une vie meilleure, des gens qui aident les pauvres, quoi.⁵⁷¹

De plus, dans l’exemple que nous analysons, se trouvent des éléments adventices ou « compléments de phrase »⁵⁷² dont l’importance est secondaire et leur suppression ne changerait en rien la logique même de l’énoncé. C’est le cas des syntagmes suivants, « [en] plus », « en ce moment » et « quoi ».

Le schéma traditionnel de la phrase articulé autour du syntagme sujet, du syntagme verbal et du prédicat se voit enrichi d’éléments adventices peu nécessaire à la compréhension de l’énoncé, d’où son caractère disjonctif. Cette même segmentation du discours se lit dans l’illustration suivante : « [que] nos héros expliquent à leurs frères le poids des papiers : la France qui revendique leurs

⁵⁶⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l’Atlantique*, *op.cit.*, P.165.

⁵⁷⁰. *Idem*, P.177.

⁵⁷¹. *Ibid.*

⁵⁷². Gardes-Tamine (J.), *La grammaire 2/La syntaxe*, Paris, Armand Colin, 1990, P.107. Pour Gardes-Tamine, les compléments de phrase « peuvent être supprimés sans attenter à la cohérence syntaxique de la proposition ».

exploits ne leur accorde, bien souvent, qu'une carte de séjour temporaire »⁵⁷³. Les deux points et l'adverbe temporel « bien souvent » marque aussi la disjonction.

En effet, dans le premier syntagme verbal : « [que] nos héros expliquent à leurs frères le poids des papiers »⁵⁷⁴, le narrateur s'insurge sur la dissimulation des vérités inhérentes à leurs expériences en France. Cette unité linguistique de par sa construction capte l'attention du lecteur. Par sa structure cadencée, ce segment accroît le rythme phrastique, par l'adverbe « que » et la syllabe « é » à la fin du sème « papiers » dont les deux points créent une inflexion tonale ascendante et pourrait avoir le rôle du point d'exclamation.

Par ce mouvement accentué, le narrateur enjoint les immigrés et surtout les footballeurs sénégalais évoluant dans les clubs français à édifier, ceux qui sont restés au pays sur les difficultés administratives, liées à l'obtention d'un permis de séjour.

La plupart de ces joueurs, au Sénégal, ont de belles et grandes villas et subviennent aux besoins de leurs familles⁵⁷⁵. Une telle image crée chez leurs fans, à l'exemple des enfants de Niodior de l'envie et surtout à vouloir aller en Europe en espérant devenir riche. Élément inattendu dans l'axe paradigmatique, bien souvent⁵⁷⁶, adverbe temporel, manifeste de la précarité de séjour de ces « héros » sur le territoire français. La forme des mots dans la phrase, leurs dispositions et la relation des propositions entre elles, expriment des procédés rhétoriques comme la gradation l'anaphore. Cela peut effectivement se lire dans l'énoncé suivant : « [en] Europe, mes frères, vous êtes d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce n'est pas écrit dans la constitution, mais certains le lisent sur votre peau »⁵⁷⁷.

Une étude sémantique des expansions adverbiales que sont « **d'abord** noirs », « **accessoirement** citoyens », « **définitivement** étrangers » postposées au

⁵⁷³. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.248.

⁵⁷⁴. *Idem*.

⁵⁷⁵. Le terme famille est pris dans le sens de la famille élargie et non famille restreinte comme il est souvent admis en Occident.

⁵⁷⁶. Nous soulignons et mettons cette incise en gras afin de montrer la non linéarité, qui crée la disjonction dans cette phrase.

⁵⁷⁷. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.176.

verbe d'état être à la deuxième personne du pluriel, vient certifier et renforcer l'idée selon laquelle, **l'homme noir** ne pourrait être l'égal de l'européen. Qu'il soit français ou africain, l'individu noir est avant tout étranger en France et rien, pas même son appartenance à la France ni son statut social ne pourrait lui enlever cette « identité noire » qui s'extériorise par la carnation de sa peau.

La narratrice peine à convaincre et à dissuader Garouwalé, un des amis de Malické, qui rêve d'aller aussi en France. Il est persuadé que du travail, il pourrait en trouver facilement et y faire fortune et devenu vieux, il viendra se reposer à Niodior comme la plupart des vieillards qui « ont fait la France »⁵⁷⁸. Salie ne cesse de leur expliquer que, les Français, au sortir de la seconde guerre mondiale ont eu besoin de la main d'œuvre bon marché pour reconstruire leur pays. Et pour cela, ils ont fait venir de nombreux immigrés d'Afrique.

Les enfants de ces travailleurs, pourtant nés en France et ayant la nationalité française, sont avant tout identifiés comme étant « **NOIRS** » et donc étranger. Leur appartenance à la nation française ne se manifeste point sur leur physique mais uniquement sur leurs papiers. Et de ce fait, tout individu noir est d'abord indexé comme immigré. Pour étayer et structurer son argument, elle procède par gradation⁵⁷⁹ afin de mieux signifier à Malické et aux siens, le statut inhérent à l'Homme Noir, en Occident.

N'ayant pas réhabilité son image, le noir est semble-t-il condamné à être un individu secondaire. C'est cette non-réhabilitation et surtout la difficulté, pour eux de vivre en France, en Occident, sans papier, qui amènerait le narrateur à mettre en garde les camarades de son frère qui pensent qu'en Europe, ils pourraient facilement se construire un avenir prometteur. D'ailleurs, la narratrice de *Le Ventre de l'Atlantique* justifie et fonde son propos sur l'expérience de Moussa, le footballeur. En effet, Moussa, l'espoir de toute une famille est venu en France croyant faire fortune en jouant dans un club de football. Malheureusement pour lui, ses résultats peu convaincants lors des différents tournois du club ont emmené

⁵⁷⁸. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.177.

⁵⁷⁹. La gradation est une figure de style qui a pour procédé d'énumérer progressivement par ordre croissant ou décroissant des termes dans le discours.

ses dirigeants à se débarrasser de lui. Sans club de football disposé à l'accueillir, Moussa se retrouve sans documents administratifs pouvant justifier de sa présence sur le territoire français.

Face à un tel embarras c'est bien « du calme » dont il aura besoin pour réfléchir sur son avenir.

Du calme ! Pour la première fois depuis son arrivée au centre, Moussa tapait du point. [...]. Du calme ! Il lui fallait du calme pour s'inventer un autre destin, une musique pour ses rêves. [...]. Enfin du calme ! Mais il n'en avait plus besoin pour entendre la plainte assourdissante des siens.⁵⁸⁰

Procédé stylistique qui consiste en la reprise d'un même syntagme afin d'insister et de rythmer le discours, l'anaphore⁵⁸¹, ici présent, permet au narrateur de montrer la nécessité et l'urgence pour Moussa de se réinventer une vie nouvelle. A partir de l'anaphore syntaxique mise en exergue par « [du] calme », Fatou Diome attire l'attention du lecteur sur l'urgence de Moussa de trouver au plus vite une solution à son nouveau statut.

Unité averbale, « [du] calme ! » sous-tend une forte affectivité soulignée par le point d'exclamation. Moussa veut du calme pour examiner l'impasse qui surgit devant lui. Motivé par l'effet de sens qui se dégage de cet extrait, le narrateur explique aux adolescents de son île, la réalité dans laquelle se retrouve l'individu, incapable désormais de réaliser son rêve.

Ce « calme », comment pourrait-il le trouver vu que ses parents compte sur lui pour sortir de leur indigence ? La dernière lettre de son père lui signifiait bien de ne pas oublier qui il était et d'où il venait et surtout qu'il attendait toujours l'aide financière qui tarde. En effet, depuis plus d'un an qu'il est allé en France, aucun mandat de sa part n'a été envoyé afin de les épauler, comme le font les autres qui immigrent en Europe. Etant le fils unique, son devoir est d'aider son

⁵⁸⁰. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.104.

⁵⁸¹. Le Guern (M.), « *La répétition chez les théoriciens de la 2^{de} moitié du XVII^e siècle* » in *Stylistique XVII^e siècle*, n°152, PP.270. *L'anaphore a pour fonction habituelle d'ornier le discours et d'exciter le mouvement de l'âme ; elle fournit à l'orateur un moyen commode d'amplification.*

père, sa mère et ses sœurs non encore mariées pour, un tant soit peu rehausser leur image. Afin donc d'éviter toute honte aux parents restés au Sénégal, il doit « travailler, économiser et revenir aux pays »⁵⁸² comme lui enjoint les recommandations de son père couchées par écrit sur la lettre dont il vient de prendre une fois de plus connaissance.

Comprenons qu'aucun calme ne peut se faire à cet instant en lui. Le club de football se débarrasse de lui alors qu'il est l'enfant sur lequel son père compte pour les aider à vivre. Sauveur⁵⁸³ de son côté, lui confisque son passeport et l'oblige à travailler au port dans le bateau de l'une de ses connaissances afin que Moussa lui rembourse tout l'argent qu'il a investi sur lui. Et ce n'est qu'au sortir de là, qu'il lui remettra son passeport. Eu égard à ce nouveau statut, Moussa est bien contraint de travailler : « Travailler ! Une fois au bateau, Moussa n'avait fait que cela. Travailler, encore et encore »⁵⁸⁴

Là, Fatou Diome sollicite la structure anaphorique pour présenter et résumer la principale activité de Moussa dans le bateau. Contraint à le faire, c'était pour Moussa, le seul moyen de rembourser Sauveur et de recouvrer ses papiers. Malgré toute l'énergie dépensée dans son travail, jamais il ne gagnera un rond et n'obtiendra ses papiers. Il sera même arrêté par la police puis renvoyé dans son pays. L'anaphore qui repose sur la relation qui lie l'antécédent « travailler » au pronom démonstratif « cela » met l'accent sur l'effet répétitif de la fonction attribuée à Moussa en ce lieu : « Travailler, encore et encore ». La locution « encore et encore » quant à elle, vient à nouveau insister sur les faits pour mieux retenir le regard du lecteur sur les conditions de la vie de cet actant dans le bateau.

Le « travailler, encore et encore » montre le côté avilissant de ce travail dans le bateau qui représentait pour Moussa la source de sa libération, le seul moyen de recouvrer ses papiers, son identité et de prétendre au bonheur tant rêvé. Au contraire, ce travail pour lequel il ne voyait pas sa paie, son salaire, dans ce bateau, sera la source de son éviction de la France.

⁵⁸². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.104.

⁵⁸³. *Idem*, Sauveur c'est le nom de celui qui repère et recrute les jeunes talents africains.

⁵⁸⁴. *Ibid*, P.105.

III.3.2. Salie, l'enfant illégitime : étude de la structure textuelle

L'analyse d'un texte littéraire ne pourrait uniquement se faire à partir d'éléments grammaticaux, linguistiques, sémantiques ou syntaxiques mais, sa structure, sa composition ou sa construction demeure aussi un fait important sur lequel il convient de s'interroger. A ce propos, Jean-Michel Adam estime qu'il « faut accepter de se situer aux frontières du linguistique dans le but de rendre compte de l'hétérogénéité de toute composition textuelle »⁵⁸⁵.

En effet, selon le linguiste, la séquence textuelle s'imbrique dans l'énonciation à partir des phrases de type narratif, descriptif, argumentatif injonctif ou de texte dialogue. Ce type de phrases s'insèrent dans le récit en créant un lien énonciatif entre le locuteur et l'interlocuteur. Le narrateur tisse ainsi un lien avec son co-narrateur dans l'enchevêtrement des séquences énonciatives. A partir d'une organisation séquentielle donc, le narrateur de *Le Ventre de l'Atlantique* nous révèle la vie de Salie, le personnage central de l'œuvre.

Nous savons ainsi qu'enfant non désiré, Salie est marginalisée par les villageois. Elle est accueillie et élevée par sa grand-mère maternelle. Les formes énonciatives de ce rejet, de cette exclusion dans notre roman se décèlent à partir de différents types de séquences phrastiques capables de déterminer et d'identifier le statut de cet enfant non désiré par toute une communauté.

Dans notre corpus effectivement, l'imbrication des séquences textuelles s'actualise à travers le récit de la vie d'enfance du narrateur. Enfance au cours de laquelle, elle se voit exclure par les insulaires à cause de l'origine de sa naissance. Ainsi, la première organisation phrastique ci-dessous nous permet de l'explicitier et de poser ce qui suit :

⁵⁸⁵. Adam (J.-M.), *Les textes : types et prototypes*, Paris, Nathan, 1997, P.20.

Séquence narrative⁵⁸⁶ :

Petite déjà, incapable de tout calcul et ignorant les attraits de l'émigration, j'avais compris que *partir* serait le corollaire de mon existence. Ayant trop attendu que mon anniversaire rappelait un jour funeste et mesuré la honte que ma présence représente pour les miens, [...].⁵⁸⁷

De cet extrait, il se dégage **une séquence explicative** dont la signification est à rechercher dans les logiques de la société traditionnelle sénégalaise. On peut noter ce qui suit :

si les enfants proprement nés sont éduqués par l'ensemble de la communauté et protégés en vertu du respect dû à leurs parents, les sans-baptême, eux, gagnent l'unique droit d'être rossés par qui s'en trouve le prétexte, alibi du reste inutile, puisque le délit jamais amnistié de leur naissance légitime tous les châtiments.⁵⁸⁸

Dès lors, la seconde **séquence narrative** qui suit permet de préciser ou d'expliciter l'origine sociale du narrateur, en ce sens que les éléments de la conscience nous renvoient dans sa condition humaine, dans toutes les tribulations qu'elle a dû subir pour se réaliser. On peut y lire :

[j'ai] grandi avec un sentiment de culpabilité, la conscience de devoir expier une faute qui est ma vie même. En baissant les paupières, c'était mon être tout entier que je cherchais à dissimuler.⁵⁸⁹

Ainsi, dans cette séquence textuelle explicitée, il s'entrelace deux types de textes : deux textes narratifs et un texte explicatif. Dans cette construction ou structure explicative, le narrateur explique et rend compte de l'agissement de la communauté sur l'agir social, l'action future d'un enfant qui, elle est fonction du

⁵⁸⁶. Nous mettons en gras les différents types de séquences afin de mieux les distinguer dans le tissu textuel.

⁵⁸⁷. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.225.

⁵⁸⁸. *Idem*, PP.225-226.

⁵⁸⁹. *Ibid*, P.226.

statut social, de stratification sociale de la société traditionnelle de naissance de l'enfant.

Dans cet espace traditionnel, l'enfant n'appartient pas uniquement aux parents biologiques mais à tout le village. Cette appartenance à la communauté trouve son explication même dans le mariage. Ainsi, dans la communauté traditionnelle africaine, les mariages se faisaient entre cousins éloignés et le mariage permettait à la communauté de s'agrandir. Dès lors, on remarque que c'est presque la même famille qui est au fondement du village ou de la communauté. Car, avec la généalogie, on se rend compte qu'un membre d'une famille peut s'être marié ou a épousé un autre membre d'une autre famille mais qui appartient à un ancêtre commun, à un même tronc nucléaire. Ainsi, la généalogie permet de rendre compte du lien filial dans la communauté. Dès lors, le lien de naissance dans la société traditionnelle africaine quoi que clivant, va dépasser le cadre de la filiation nucléaire et s'étendre à l'ensemble de la communauté. Les enfants dans cet environnement appartiennent au groupe. D'ailleurs par le passé, la communauté pouvait cotiser pour « le devenir » d'un enfant porteur d'espoir et l'envoyer en Europe. Celui-ci devenait le bienfaiteur, profitable pour l'ensemble de village.

Le fait de la communauté de bien faisait que tout le monde pouvait s'occuper à l'éducation, apprendre autant de choses à chaque enfant du village. Mais actuellement, cette appartenance, ce lien filial de l'enfant dans la communauté se trouve bafouée. Le droit est porté sur les enfants dont on respecte le rang, le statut social des parents. Mais en revanche on peut battre ou châtier comme bon leur semble les enfants de la honte, ceux nés de pères inconnus. Parce qu'ils savent que de compte, ils n'en rendront à personnes. L'enfant « bâtard » n'a pour ainsi dire aucun droit dans la mesure où, le père qui donne à l'enfant ces droits et qui représente l'autorité, le pouvoir et donc le respect est inexistant, invisible.

Et la mère, souvent raillée et moquée à cause de sa conception illégitime qui est une faute ne peut défendre son fils, le fruit de sa honte publique. Se taire et subir en silence tout simplement est ce qui lui va le mieux. Ce qu'elle pourrait seulement faire, c'est dans le secret des maisons prodiguer quelques conseils à son

« bâtard » pour éviter quelques corrections qui des villageois pourraient émaner. Loin d'être une digression, le texte explicatif permet au narrateur de faire comprendre un événement ou un fait au lecteur, en lui apportant une réponse claire face à un doute ou une question sous-jacente. C'est dans ce sens que Combettes et Tomassone disent que : « [le] texte explicatif a sans doute une base informative, mais se caractérise, en plus, par sa volonté de faire comprendre les phénomènes : d'où implicite ou explicite, l'existence d'une question comme point de départ, que le texte s'efforcera d'élucider ». ⁵⁹⁰ Pour Salie, l'exil demeure indispensable à son épanouissement. Il faudrait qu'elle parte se reconstruire, pour renaître d'elle-même sur de nouvelles terres où personne ne la jugerait sur la base de sa naissance.

La narratrice donne aux différents syntagmes de sa séquence narrative, un rythme qui invite le lecteur à mieux se pencher sur son « crime », pour s'en approprier les faits dans le texte. C'est ce qui permet à Umberto Eco de dire qu'« [en] narrativité, le souffle n'est pas confié à des phrases, mais à des macro-propositions plus amples, à des scansions d'événements » ⁵⁹¹. La séquence narrative est une unité textuelle dans laquelle le narrateur relate un récit. Narrer c'est en effet, relater des événements imaginaires ou réels dans un enchaînement de propositions narratives. Dans notre exemple, le texte narratif raconte les difficultés rencontrées par Salie. Aussi, l'axe sémantique, déploie avec finesse le désir de l'ailleurs de la narratrice. Une envie de l'ailleurs, qui est due à son statut : enfant illégitime. La grand-mère de Salie a refusé que sa petite fille porte le nom du mari de sa mère, ou encore n'a pas voulu se débarrasser d'elle, bien que la tradition la lui imposait. Le mélange entre ces textes de nature composites ne laisse entrevoir aucune rupture sémantique. L'axe sémantique se manifeste par une continuité dans les énoncés. Dans la première séquence narrative, l'énonciateur relate cette envie de quitter sa terre natale à cause de sa réalité, son statut adultérin, difficile à appréhender pour les villageois.

⁵⁹⁰. Combettes (B.) et Tamassone (R.), *Le texte informatif, aspect linguistique*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1988, P.6.

⁵⁹¹. Eco (U.), *Apostille au Nom de la rose*, Paris, Grasset-Le livre de Poche, 1985, P.50.

Dans le texte explicatif, elle oriente le lecteur en l'informant sur les faits en usage dans sa société traditionnelle. Les termes tels que « les sans-baptême », « droit d'être rossés par qui s'en trouve le prétexte »⁵⁹², « puisque le délit jamais amnistié de leur naissance légitime tous les châtiments »⁵⁹³, très significatifs relèvent d'une seconde phrase qui est fortement liée au premier énoncé. Et, le choix des verbes, dans la dernier type narratif : « expier », « cherchais », « dissimuler », de même que les syntagmes : « sentiment de culpabilité »⁵⁹⁴, « une faute qui est ma vie »⁵⁹⁵ ou « en baissant les paupières »⁵⁹⁶ sont inhérents à l'ensemble des énoncés sans qu'il y ait une quelconque différence thématique. Le beau-père de Salie, pour se venger de sa femme s'en prend à « l'incarnation du péché, la fille du diable »⁵⁹⁷, à Salie lorsqu'elle n'était encore qu'un bébé. En effet, son beau-père l'abandonnait dehors, dans la cours de la maison. Sous le vent, la poussière et le sable, Salie, encore jeune nourrisson tombait toujours malade.

Le mari de sa mère agissait de la sorte afin que les maladies successives dont elle était en proie la conduisent inéluctablement vers la mort. Heureusement que sa grand-mère est averti par une voisine et la sauva des griffes de ce méchant beau-père. Le narrateur pour mieux faire comprendre son existence d'enfant maltraité au narrataire procède par un récit en y mêlant un texte-dialogue ou du moins, un monologue-dialogue.

Ainsi, Salie met en valeur l'amour qu'elle éprouve pour sa grand-mère qui l'a élevée et aimée comme sa propre fille. Dans l'extrait suivant on note ce qui suit :

Séquence narration Résolue à me sauver, ma grand-mère m'emmena avec elle. Pour me guérir, elle multiplia les décoctions et les massages au beurre de karité. [...] **Séquence monologue-dialogue** Alors *mater* ? La mère à la maternité perpétuelle, ma grand-mère : *madre, mother,*

⁵⁹². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique, op.cit.*

⁵⁹³. *Idem.*

⁵⁹⁴. *Ibid.*

⁵⁹⁵. *Ibidem.*

⁵⁹⁶. *Ibidem.*

⁵⁹⁷. *Ibidem*, P.77. C'est ainsi qu'il nommait Salie au regard des circonstances de sa naissance.

*mamma mia, yaye boye, nénam, nakony, maman chérie, ma mamie-maman, ma mère pour de bon ! De ses douces mains qui ont coupé mon cordon ombilical, qui caressait ma tête [...], ma grand-mère n'a jamais cessé de tisser le fil qui me relie à la vie.*⁵⁹⁸ **Séquence narration**

Pour l'affection que sa grand-mère n'a eu de cesse de lui manifester, il émane de Salie, un amour incommensurable et des remerciements infinis. Cette valorisation de la reconnaissance mise en italique par la romancière et déclinée en plusieurs langues lui permet de crier et de signifier au monde son amour maternel à l'être cher, sa « mamie-maman ».

Le Ventre de l'Atlantique est ponctué de plusieurs unités textuelles de l'ordre du monologue. Ces types de phrases ne sont pas des dialogues classiques, mais plutôt des monologues à travers lesquels, l'énonciateur semble poser une question au lecteur et il y répond promptement. A ces monologues-dialogues, se meuvent aussi des séquences conversationnelles. Autrement dit, « narration-conversation-narration ». Le discours direct de certains personnages présents dans le récit, sert d'outil syntaxique au narrateur afin de justifier son statut d'enfant bâtard.

Séquence narration-conversation-narration

La cour de récréation se transformait souvent en champ de bataille et monsieur Ndétare avait fini par repérer sa brebis galeuse. Me sortant d'une énième bagarre, il m'avait soufflé : **Séquence narration**
-Comme moi, tu resteras une étrangère dans ce village, et tu ne pourras pas te battre chaque fois qu'on se moquera de ton nom. D'ailleurs, il est très beau, il signifie *dignité* ; [...] **Séquence conversation**
Pour la première fois j'étais fière de mon nom. Le jour même, j'interrogeai ma grand-mère. Elle confirma la version de Ndétare et, avec un verbe bien à elle, me raconta, sur ma lignée paternelle, une

⁵⁹⁸ Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003, P.75-76.

histoire qui me fit redresser les épaules et porter la tête bien droite.⁵⁹⁹ **Séquence narration**

Tout comme leurs parents, les camarades d'école de Salie ne manquent aucune occasion pour lui rappeler qu'elle n'est pas des leurs. Elle est souvent ridiculisée et moquée au regard de son patronyme, nom étranger du village. Ces moqueries incessantes, créent des bagarres entre Salie et les autres enfants. Se défendre était la seule technique qui se présentait à elle. C'est au cours de l'une de ces altercations que l'instituteur Ndétare lui conseilla de se concentrer davantage sur ses études, unique moyen pour elle de partir du village au lieu de s'attarder à ces vaines luttes. Et que, son nom, étranger soit-il, elle devait l'aimer, car il signifie Dignité. Ainsi, l'hétérogénéité narrative, loin d'être une écriture plate est au contraire un procédé d'écriture qui permet au narrateur de mieux renseigner le lecteur sur la vie des habitants de l'île.

Pour faire taire tous ceux qui avaient d'un mauvais œil critiqué le fait qu'elle élève un enfant adultérin, l'enfant de la honte dans cet espace traditionnelle, la grand-mère devait relever un défi, celui de montrer aux villageois que c'est l'éducation qui guide un enfant tout au long de sa croissance afin qu'il ne dévie pas vers un comportement non élogieux. Elle relève implicitement qu'on ne peut juger un enfant par l'histoire qui auréole sa conception et qui le promeut de fait, au rang d'enfant illégitime ou légitime, mais à partir des enseignements, L'éducation, l'instruction et du savoir-vivre qu'on lui aurait donné.

Séquence narration Même mon adorable grand-mère, pour me prouver son amour, ne cessait de me murmurer : **séquence dialogue** « Élever un enfant illégitime dans ce village, j'ai dû accepter le déshonneur pour le faire ; prouve-moi que j'ai eu raison, sois polie, courageuse, intelligente, irréprochable. » **Séquence narration** afin que je sois tout ça, sa sévérité fut à la hauteur de son sacrifice, terrible. Elle ne battait pas, elle bastonnait.⁶⁰⁰

⁵⁹⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.78.

⁶⁰⁰. *Idem.*, P.226.

Dans cet exemple, Salie nous dévoile ce qu'attendait sa grand-mère d'elle. Cette attente se manifeste à travers son éducation. La vieille femme veillait à ce qu'elle n'ait pas un comportement irrespectueux, que Salie ne détruise pas tous les efforts que la « mamie-maman » a déployés pour faire de la narratrice une femme irréprochable, qu'elle ait un comportement aux antipodes d'une éducation « ratée » comme le souhaitaient bon nombre de personnes dans le village.

Par ailleurs, Salie en terre d'exil fait de l'écriture son allier principal. L'acte d'écriture désormais supplée et remplace la mère inexistante dans la vie de la narratrice. Il en est encore plus de la « mamie-maman » à qui elle doit tout, et est absente du pays où elle vit maintenant. Le passage suivant permet d'explicitier ce qui suit :

Séquence narrative, Tant pis pour les séparations douloureuses et kilomètres de blues, l'écriture m'offre un sourire maternel complice, [...]. **Conversation** *Papiers ? Tous les replis de la Terre. Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant. Papier ! Ma mémoire est mon identité.* **Séquence narrative**, Etrangère partout, je porte en moi un théâtre invisible, grouillant de fantôme. Seule la mémoire m'offre sa scène.⁶⁰¹

En somme à partir du procédé de conversation, l'écriture participe à révéler l'identité mouvante et erratique du narrateur qui n'est plus celle de son village mais s'étend vers le monde. Elle appartient dorénavant au « Tout-Monde »⁶⁰² : « *Papiers ? Tous les replis de la Terre. Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant.* »⁶⁰³. De plus, l'écriture permet d'exhumer les souvenirs tout en les actualisant au travers de la mémoire.

⁶⁰¹ Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.227.

⁶⁰² *Idem*.

⁶⁰³ *Ibid*.

III.3.3. La résonance d'une identité hybride

La résonance d'une identité hybride pourrait s'entendre comme ce quelque chose de l'ordre de la relation⁶⁰⁴. Comme l'indique Edouard Glissant, la « poétique de la relation » ou « identité rhizome » est cette ouverture au monde de l'individu, à l'altérité à travers un faisceau, un système qui se veut construction de soi dans son rapport à l'autre mais aussi dans sa différence.

Dans cette relation, l'individu ne se contente plus de son identité originelle mais se réalise à travers son expérience à l'autre. Et pour ce qui est du personnage central de *Le Ventre de l'Atlantique*, cette relation chez Salie, se lit à travers l'analyse de ses différents statuts dans le roman à savoir : enfant illégitime dans son village et sa vie d'immigré en France. En tant que femme de ménage en France pour payer ses études, elle a pu côtoyer l'Autre et s'imprégner ainsi de sa culture tout en se frayant un chemin et se constituant une identité nouvelle mouvante et erratique. Cette nouvelle identité née donc de la juxtaposition de ses deux entités, crée une identité disloquée entre deux mondes. C'est ce qu'atteste les propos que voici,

Chez moi ? Chez l'Autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l'enfant présenté au sabre du roi Salomon pour le juste partage. Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité. L'écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords.⁶⁰⁵

D'emblée, la narratrice se pose comme un être hybride lorsque Malické, son jeune frère lui demande de rentrer définitivement au Sénégal. Il n'y a pas qu'une

⁶⁰⁴. Glissant (E.), *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, P.23. Pour l'écrivain martiniquais, *[l]a pensée du rhizome serait au principe de ce qu' [il] appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre*. Autrement dit, la relation révèle deux identités distinctes, l'identité racine qui est l'ancrage du sujet dans ses origines et l'identité rhizome qui s'étire vers l'autre.

⁶⁰⁵. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.254.

identité mais des identités sociales et culturelles qui se bouleversent en elle. Salie est en proie aux assauts de plusieurs facteurs qui la maintiennent à cheval sur deux espaces.

Les syntagmes nominaux invariables que sont, « [chez] moi ? Chez l'Autre ? »⁶⁰⁶, en début de phrase, que scande une interrogation forte et la phrase qui suit, « [être] hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent perplexes, quel bout de moi leur appartient »⁶⁰⁷, traduisent à coup sûr, l'incapacité du sujet énonçant à opérer un choix entre la France et le Sénégal. Appartenant donc à ces deux espaces géographiques, Salie ne peut en choisir un au détriment de l'autre, les deux se valent.

On voit que l'être hybride en elle, se caractérise par la diversité culturelle qui désormais, la maintient dans l'identité rhizome. Cette pluralité culturelle se traduit par une errance identitaire. Cette identité erratique qui lui permet d'appréhender et de déchiffrer le monde qui l'entoure afin de mieux se recréer dans cette dislocation et quête identitaire qui est sienne.

L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination. Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances.⁶⁰⁸

Dans cet espace énonciatif, l'exil ne pourrait se constituer comme un fait négatif ou une fatalité encore moins un élément positif pour Salie. Il participe au contraire de sa volonté de se réaliser, le socle par lequel elle s'ouvre à la culture de l'autre. Salie se meut au monde et puise à travers l'errance le matériau langagier nécessaire à son épanouissement : l'écriture.

⁶⁰⁶. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit.

⁶⁰⁷. *Idem*.

⁶⁰⁸. *Ibid*, p.226.

En effet, l'écriture est fortement liée à son identité : « [exilée] en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité. L'écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords. »⁶⁰⁹

L'écriture assurément participe à sa relation au monde et l'emmène à se chercher pour mieux s'identifier. L'acte d'écriture, l'excluant de l'appartenance à un territoire quelconque réel, lui ouvre tous les possibles en ne l'enfermant pas sur un territoire donné ou délimité.

Cette identité relation passe par l'instruction qui est la clé de l'ouverture à l'altérité et au monde. Celle-ci prend forme dès son entrée à l'école, lorsque Ndétare, l'instituteur du village l'accepte dans sa classe après moult refus pour qu'elle suive enfin les cours comme les autres enfants du village qui allaient à l'école pendant qu'elle restait à la maison. Aussi dira-t-elle, « parce que je ne cessais de le harceler, il m'a tout donné : la lettre, le chiffre, la clé du monde »⁶¹⁰.

L'instruction pour Salie est importante car, elle participe à établir et à nouer un contact avec l'ailleurs. L'instruction est donc, cette clé du monde qu'elle transporte dans son carnet et qui constitue pour elle son territoire et partout où elle va, elle est chez elle, tout en n'appartenant pourtant pas à un territoire donné : « [je] cherche mon territoire sur une page blanche ; un carnet, ça tient dans un sac de voyage. Alors partout où je pose mes valises, je suis chez moi ».⁶¹¹ Ce carnet peut en effet la transporter partout et lui ouvrir tous les espaces géographiques sans qu'aucune frontière réelle ne s'érige devant elle.

En quête donc de son identité, l'écriture permet à Salie d'unifier toutes les composantes disparates et hétéroclites culturelles qu'elle a acquise au gré de ses déplacements et rencontres spatiaux, tant en Afrique qu'en Europe. C'est ce nouveau lieu, créé par l'acte d'écriture qui devient son territoire. Un espace fait par l'addition de deux mondes à partir des mots-valises au contenu prohibé, dont

⁶⁰⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

⁶¹⁰. *Idem.*

⁶¹¹. *Ibid*, p.255.

le sens, malgré les détours, conduit vers un double soi : « moi d'ici, moi de là-bas ». ⁶¹²

C'est un espace dans lequel elle énonce et décrit sa vie d'immigrée à Strasbourg et sa vie fait de souvenir de son enfance, tout en actualisant par un effet « miroir » les activités des villageois à Niodior. Cette page blanche sur laquelle, elle se révèle devient son « pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier ses multiples strates » ⁶¹³.

Cette propension du sujet-énonçant à faire cohabiter des matériaux divers eu égard à son métissage, se veut l'ouverture au monde, aux autres et à soi-même. Une identité à travers l'écriture du narrateur se lit par cette écriture de l'errance qui s'exclue des normes scripturaires de la prose en y insufflant un souffle poétique. Car, « contre l'exclusivité du territoire, l'errance oppose ainsi la pluralité des lieux qui se relaient, s'opposent et s'apposent » ⁶¹⁴.

On l'aura donc compris, l'identité-relation énonciative se fait aussi par l'avènement de l'errance qui rompt d'avec toutes les frontières territoriales et normatives en nommant les choses par une écriture qui se dédouane de l'appartenance de toutes règles établies.

De cette écriture donc surgit un rythme musical ou du moins un souffle de poésie dans les énoncés de Fatou Diome. A partir de son identité plurielle, avon-nous dit, qui s'actualise et prend naissance dans un lieu nouveau dans lequel l'actant énonciateur se sent mieux. D'où les propos suivants qui viennent confirmer son état,

[vert], jaune, rouge ? Bleu, blanc, rouge ? Des barbelés ? **Evidemment** ⁶¹⁵ ! Je préfère le mauve, cette couleur tempérée, mélange de la rouge chaleur africaine et du froid bleu européen. Qu'est-ce qui fait la beauté du mauve ? Le bleu ou le rouge ? **Et**

⁶¹². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.224-225.

⁶¹³. *Idem*.

⁶¹⁴. Moatamri (I.), « Poétique de la Relation » Amina Saïd et Edouard Glissant», TRANS-<http://trans.revues.org/180>, consulté le 28 novembre 2012.

⁶¹⁵. Nous mettons en gras ces deux adverbes « Evidemment » ainsi que « Et puis » afin de montrer la consécution entre ces deux éléments.

puis, à quoi sert-il de s'en enquérir si le mauve vous va bien ?⁶¹⁶

Le narrateur use du temps commentatif⁶¹⁷ et des adverbes de consécution afin de mieux ancrer sa réalité dans cet espace erratique et mouvant. Les adverbes « évidemment » et « et puis » viennent renforcer la certitude du narrateur à vivre enfermé dans une frontière délimitée et palpable si elle choisissait l'un ou l'autre des pays; la France ou le Sénégal.

Pour mieux se réapproprier son « soi », elle décide de mêler les couleurs des drapeaux de son pays d'adoption et de son pays d'origine afin de créer une harmonie, une couleur autre, une couleur neutre qui n'appartient point à ses deux pays et qui pourrait mieux la définir.

Le second adverbe qui clôt les interrogations de Salie montre que l'essentiel est de se définir à partir d'éléments hétérogènes. Elle se définit donc comme un être universel, qui n'appartient pas à une identité spécifique mais plutôt hybride. Avec ces adverbes et le présent de la narration, Salie invite le lecteur à l'appréhender telle qu'elle se dévoile. Et ce monologue qu'elle fait permet au marché de la lecture de discerner et de nommer l'identité du narrateur. L'univers énonciatif actualise aussi l'identité relation, par la présence au côté de la prose, d'autres genres littéraires que sont la poésie, les chants et les contes qui rythment le roman de Fatou Diome.

Cette écriture se refuse à l'enfermement et à la pureté d'un genre unique afin de mettre en exergue cette identité erratique et hybride de *Salie*. Son écriture lui permet de s'ouvrir à l'autre et chercher à se construire elle-même entre la France et le Sénégal ; les lieux où se joue la fiction romanesque. A la recherche de son identité, elle instille à son discours romanesque, une écriture poétique qui participe de ce qu'elle est. Un être d'une diversité culturelle opposée mais complémentaire : un personnage « d'ici et de là-bas »⁶¹⁸.

⁶¹⁶. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.254.

⁶¹⁷. Le temps commentatif est le moment de l'écriture, l'instant où les événements ont lieu qu'il faut distinguer du temps narratif qui est le temps utilisé par le narrateur pour décrire les événements après que les faits se soient déroulés.

⁶¹⁸. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit.

A l'exemple du griot qui irrigue de musicalité, les récits qu'il énonce, en oscillant entre passé et présent, chants et proverbes ; la romancière sénégalaise puise certains éléments dans l'oralité africaine qu'elle mêle à son écriture.

On retient de ce chapitre que les personnages principaux se dévoilent dans l'acte énonciatif à travers les modalités d'écriture spécifiques. Musango passe par une quête initiatique, un voyage fait de nombreux obstacles. Elle se présente dès l'ouverture du roman comme une ombre, une personne qui n'a aucune existence. Mais plus tard, elle se ravise et décide de ne pas se laisser mourir. Elle prend possession de sa vie et se libère du joug dans lequel elle était. Un joug tant physique que moral. Physique par ce qu'elle est prisonnière, enfermée dans la brousse par des proxénètes, la prison devient morale à l'instant où Musango refuse de pardonner à sa mère. Par ailleurs, grâce à son double Musango la vieille, la jeune fille accepte de retrouver sa mère afin de lui pardonner. Un pardon qui lui permet de se construire et de rêver à l'avenir.

Dans *L'Impasse*, Joseph est en proie à des affects contradictoires qui se meuvent en lui. Si dans un premier temps il décrit sa peine face à ses compatriotes qui se dépigmentent la peau et dès lors, ils renient leur authenticité ; Joseph finira sous les conseils du docteur Malfoi à appréhender ces éléments et se comporter désormais comme ses amis. Toutefois, cela se manifeste chez lui dans un espace tensif dans lequel il ne peut s'assumer concrètement. En effet, il oscille sans cesse entre réalité et fausseté. Il est en proie à une dualité dichotomique dans le rapport qui lie son je à son moi dans la même chaîne énonciative. Dès lors, l'ambiguïté et la complexité de cette situation, le maintiennent dans l'impasse car il ne s'appartient plus lui-même. Le je et le moi dans un jeu d'affects le détermine selon les différentes situations qui se présente à lui.

Fatou Diome quant à elle assume l'identité plurielle de son héroïne. Un personnage central, Salie, qui a décidé de se laisser conduire et construire par l'écriture. Une écriture qui la définit et la place dans une multitude de monde, dans une pluralité de culture, le tout-monde. L'enfant bâtard, la fille de la honte se

défini désormais comme un mélange, un ensemble et une diversité d'identité. Elle fait du monde son pays, de la terre entière son espace de vie. Toutefois, à travers la cohérence de son texte, elle refuse de laisser les enfants de son village attirés par l'immigration de partir. Partir sans papier administratif équivaut à la mort. Car, l'Europe qui se veut pour eux paradis n'est en fait qu'un mirage, une illusion où se perdent de nombreux immigrés.

L'énonciation a une visée communicative et laisse entrevoir les différents comportements qui caractérisent chaque personnage. De fait, dans le roman, il se déploie des stratégies narratives qui s'actualisent et se réalisent à partir du processus discursif. Dès lors, cette opération langagière permet de relever les règles qui gouvernent au fonctionnement et à l'élaboration de la signification textuelle.

Chapitre IV : Énonciation et stratégies narratives dans le dispositif de communication

Ce chapitre est centré sur l'analyse des procédés narratifs qui sont à l'origine de la compréhension du dispositif de communication dans notre corpus. L'œuvre romanesque actualise des modalités énonciatives spécifiques en rapport avec le comportement des personnages qui s'expriment en eux au gré des situations qu'ils rencontrent. D'ailleurs, dans *L'Impasse*, *Le Ventre de l'Atlantique* et *Contours du jour qui vient*, les noms, certains types de discours et les émotions jouent un rôle important dans leurs manifestations textuelles. Ce chapitre s'organise en trois parties. Le premier point s'articule autour de l'analyse lexico-sémantique des noms, la seconde s'intéresse aux enjeux du discours et dans le dernier point il s'agira de voir comment l'émotion devient une stratégie d'écriture dans nos romans.

IV.1. Analyse lexico-sémantique des noms

Cette première étude en rapport avec l'anthroponymie de certains personnages permet de montrer comment se structurent et se manifestent leurs appellatifs dans le texte. Pour cela nous analyserons l'ironie et la périphrase pour mettre en exergue ce système dénominatif.

IV.1.1. L'esthétisation des noms par l'ironie

L'ironie est une technique d'expression qui dénonce ou révèle les manques et les limites d'un système en y relevant ces travers. La forme esthétique de l'anthroponyme de certains personnages rend compte de l'ironie. Celle-ci se définit comme,

un énoncé par lequel on dit autre chose que ce que l'on pense en faisant comprendre autre chose que ce que l'on dit. Il fonctionne comme subversion du discours de l'autre : on emprunte à l'adversaire la littéralité de ses énoncés, mais en introduisant un décalage de contexte, de style ou de ton qui les rend virtuellement absurdes, odieux ou ridicule, et qui exprime implicitement le désaccord de l'énonciateur.⁶¹⁹

Lors de leur consécration, certains évangélistes se dépossèdent de leurs noms usuels au profit de patronymes aptes à mieux témoigner de leur mission dans l'église. C'est le cas de nos pseudos-évangélistes dont les appellatifs : Lumière, Colonne du Temple, Don de Dieu ou Vie Eternelle, sont assurément empreint d'un humour⁶²⁰ certain. Le Mboasu⁶²¹ qui se dévoile entre la fin d'une guerre civile, la pauvreté et la perte des repères de la population entraine celle-ci vers la recherche d'un Dieu qui pourrait les sortir de leur situation précaire.

Fort de cette quête déique, de pseudos-pasteurs émergent en promettant de jours meilleurs à leurs ouailles. La narratrice de *Contours du jour qui vient*, recourt à l'ironie afin de dénoncer ceux qui n'ont pour but que de profiter d'une population crédule attirée par un discours christique afin de s'enrichir sur leur dos. Ces pseudos évangélistes n'ont pour intention réelle que de dépouiller et de corrompre les fidèles et servir leurs intérêts propres. Et c'est à juste titre que nous le dévoile Musango, « ils ont alors créé leur petite entreprise. Ils font dans l'arnaque spirituelle et dans la traite des femmes »⁶²².

Ces jeunes gens ne travaillant pas parce qu'ils n'ont pas été enrôlé dans les « bandes armées » ont trouvé judicieux de créer leur propre « entreprise » ; une congrégation de prière, qui voile le proxénétisme, leur activité principale. Ils achètent et vendent des filles qui vont se prostituer en Europe. La déclinaison de

⁶¹⁹ Lejeune (Ph.) cité par Robrieux (J.-J.), *Rhétorique et argumentation*, Paris, Nathan, 2000, P.83-84.

⁶²⁰. L'humour est un aspect de l'ironie.

⁶²¹. C'est le pays dans lequel se meuvent les personnages de *Contours du jour qui vient*

⁶²². Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, P.15

leurs noms renvoie aux éléments qui auréolent la dénomination de Dieu ou de Jésus-Christ.

Selon la Bible, Jésus-Christ est l'envoyé de Dieu, cette « lumière » qui vient sauver l'humanité des ténèbres et quiconque croira en Lui, sera sauvé et aura la « Vie Eternelle » dans un monde nouveau où vices et maux de tous genres auraient définitivement disparus.

Par l'antiphrase⁶²³, sur laquelle s'articule l'ironie, le narrateur révèle le non-sens, l'anomalie des noms de ces évangélistes. Ce trope est donc l'instance rhétorique, qui désigne le mieux les travers de ce système religieux qui ne prône que l'intérêt personnel, la corruption, le viol et le mensonge. Lumière, Don de Dieu, Colonne du Temple ou Vie Eternelle, ne présentent à leur victime que la mort, l'ombre d'elles-mêmes au travers des vices. Loin d'être dévolus à la cause de Dieu, les actes de nos évangélistes se caractérisent par des maux et des intérêts personnels.

C'est le cas, lors de la préparation spirituelle d'Endalé. Pour la purifier de tout péché et pour qu'elle puisse « faire l'Europe »⁶²⁴, Vie Eternelle ordonne aux jeunes hommes de l'église de la violer encore et encore jusqu'à épuisement. La multitude des rapports sexuels la purifierait de toutes souillures. Au-delà de ce discours, c'est bien un simulacre qu'il a trouvé pour l'engrosser rapidement car une femme enceinte aurait plus de chance que les autres d'arriver en Europe.

Ensuite, il fait venir un des jeunes gens que j'ai vus le jour de notre arrivée ici. Il doit coucher avec elle le plus de fois que possible dans la journée. Ensuite, il ira se purifier par un jeûne sec de trois jours et un de ses camarades le relaira.⁶²⁵

Ce viol à outrance incarnerait pour ces évangélistes une purification de l'âme de la patiente. Les relations sexuelles hors mariage, qui sont pourtant

⁶²³. Cicéron, *L'orateur*, cité par Carine Duteil Mougel, l'antiphrase « fera entendre le contraire de ce qu'il dit », <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2173>, consulté le 19juin 2012.

⁶²⁴. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

⁶²⁵. *Idem*, p.87.

interdites par l'église, demeurent ici l'acte de délivrance totale et de purification des corps et des âmes souillées. La chaîne narrative est garante de la manifestation de l'ironie. En effet, l'anormalité, exprimée par le narrateur, résonne comme une ironie qui lui permet de nommer les vicissitudes de certains hommes d'église sans scrupule. Ils sont prêts à toutes les abominations et atrocités possibles et inimaginables pour leur profit.

L'ironie demeure dans la récurrence des rapports sexuels liée à la purification du corps et de l'âme par ce jeûne de trois jours qui s'en suit immédiatement. Se purger par le jeûne donc, après avoir commis consciemment certaines atrocités permettrait d'obtenir de Dieu le pardon et se renouveler spirituellement.

Par ailleurs, pour leur garantir l'efficacité et le bon déroulement du voyage pour l'Europe, Vie Eternelle fait un rituel de protection aux jeunes filles qu'ils séquestrent à Ilondi. Pour cela, l'évangéliste leur fait réciter le « Notre Père », puis, il leur fait manger des écorces en prenant soin de prendre quelques éléments de leurs corps : cheveux, et ongles. Il les conserve précieusement dans de petits sacs.

Il avait rejoint les filles, muni d'une lampe tempête et du Livre. Il avait aussi une besace contenant ses poudres et ses écorces. On ne savait jamais, si Dieu n'était pas réellement omnipotent. [...] *Une pour chaque fille. Une fois chez lui, il ferait certainement des choses que nul ne devait voir.*⁶²⁶

Ce faisant, l'ironie atteste de l'incrédulité en Dieu de l'évangéliste dans ce qu'il fait. La Bible ne semble pas assez suffisante pour la prière qu'il fait aux jeunes filles. Il faudra y adjoindre quelques amulettes pour une meilleure efficacité.

De ce procédé rhétorique, il ressort de l'attitude du pasteur de la dénégation de Dieu, car il semble douter de son omnipotence, de cette toute puissance qui

⁶²⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, PP.53-55.

pourtant guide les hommes de Dieu dans leur foi. Pour le pasteur qu'il prétend être, nul besoin pour lui, d'ajouter des fétiches à la prière qu'il souhaite faire. L'église qui pourtant désapprouve et réfute toutes les pratiques et rites ésotériques relevant de la sorcellerie, à l'occultisme ou aux diableries, le mélange de genre, entre prière, magie noire, se trouve ici incarné dans ces pratiques, la guérison divine. L'église, la guérison divine, devient l'acte ultime de la délivrance des souffrances de l'ensemble des sujets. Ainsi, le discours doctrinaire tel que « arrêtez de souffrir » est la raison qui illumine toutes les prédications. Il est la raison d'être le centre du discours véhiculé dans ces Eglises de réveils ou dites réveillées. Par cette technique qui est sienne, Musango justifie de l'absurdité de l'agir de Vie Eternelle : « On ne savait jamais, si Dieu n'était pas réellement omnipotent »⁶²⁷.

L'ironie, au regard des appellatifs que sont Lumière, Don de Dieu, Vie Eternelle, se joue de l'inadéquation de l'attitude et les pratiques posées par ces personnages. Pour eux, l'église est à la fois un fonds de commerce, un tremplin qui leur permet d'attirer toutes les jeunes filles, toutes les âmes sensibles à ce discours de la « guérison divine » vers le proxénétisme. Cette figure du discours, mêlée d'humour n'est qu'un procédé d'écriture permettant au narrateur de dénoncer les insuffisances et l'injustice d'un monde en perdition.

De fait, l'énonciation pour Greimas et Fontanille est « un lieu de médiation où s'opère-essentiellement grâce aux différentes formes de débrayage/embrayage et de modélisation- la convocation des universaux sémiotiques ».⁶²⁸ En d'autres termes, l'identification de l'ironie pourrait se faire sous le mode de l'embrayage et du débrayage qui sont les marqueurs principaux liant l'énonciation à l'énoncé. En effet, l'embrayage est la catégorie qui exprime les matériaux évocateurs du sujet énonçant à partir des instances actantielles, temporelle et spatiale, « ego, hic et nunc » (je, ici et maintenant). Tandis que le débrayage participerait des

⁶²⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

⁶²⁸. Greimas (AJ.) et Fontanille (J.), *Sémiotique de passions. Des états de choses aux états d'âmes*, Paris, Seuil, 1991, P.11.

catégories linguistiques qui insufflent des valeurs négatives tout en déniaient l'existence même de ces instances.

Cette dénégation de l'acte énonciatif actualise l'ironie qui n'est ici qu'une autre forme de dépréciation d'un jugement évaluatif dans le discours. Et comme le souligne Hamon : « [le] jugement constitue le cœur même de l'acte d'énonciation ironique. »⁶²⁹ Aussi donc, la disjonction au sein du débrayage énonciatif serait la transformation des catégories actantiel, spatial et temporel. Dans ce cas, le « Je » se mue en « Il », l'espace devient un « non-espace » et le lieu, un « non-lieu ». De par sa valeur sémantique négative, le débrayage participe de l'ironie. C'est le cas de l'actant, Vie Eternelle, qui est destitué de tous les attributs inhérents au rôle qu'il joue au sein de l'assemblée.

Les femmes ne lavent pas ses soutanes, excepté si [il] Lumière les leur donne avec les siennes. Autrement, il doit se débrouiller pour trouver de quoi payer le pressing. Pourtant, préparateur spirituel, ce n'est pas rien ! D'ailleurs, quand ils sont venus le chercher chez lui à Losipotipé, c'est bien parce que sa réputation n'était plus à faire...⁶³⁰

Effectivement, Vie Eternelle qui pourtant travaille pour la congrégation n'a aucun estime aux yeux des fidèles et surtout des femmes qui font le ménage chez les autres guides de l'assemblée que sont Lumière, Don de Dieu ou Colonne du Temple. Lui, au contraire, il doit lui-même chercher de quoi laver sa soutane alors que sa réputation de « préparateur spirituel »⁶³¹ n'était pourtant plus à démontrer.

On l'aura compris, l'ironie se manifeste par la dénégation de l'autorité et des privilèges que lui imposent son rang, sur sa présumée réputation qui est tout simplement remise en question, bafouée. La disjonction énonciative s'opère par la perte des attributs qu'il avait ailleurs, à Losipotipé et les points de suspension et d'exclamation viennent fortement corroborer ce jugement ironique.

⁶²⁹. Hamon (P.), *De l'ironie littéraire*, Paris, Hachette, 1996, PP.30-31.

⁶³⁰. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.87.

⁶³¹. *Idem*.

IV.1.2. L'esthétisation des noms par périphrase

Le narrateur de *Le Ventre de L'Atlantique* procède par périphrase pour déterminer et préciser les contours du nom de cet homme qui a fait fortune en France et qui définitivement, s'est installé à Niodior. La périphrase pour Fontanier, « consiste à exprimer d'une manière détournée, étendue, et ordinairement fastueuse, une pensée qui pourrait être rendue d'une manière directe et en même temps plus simple et plus courte »⁶³².

De fait, Salie, le personnage central du roman, use des traits caractérisant cet individu pour le désigner sous le syntagme de « l'homme de Barbès ». De construction nominale, le sujet « l'homme », dans la périphrase « l'homme de Barbès », la préposition « de » et le complément du nom « Barbès » dénotent des marques distinctives de la notoriété acquise de l'homme au village. Par la dénomination « l'homme de Barbès », ce n'est donc que la corrélation inhérente entre les actes attribués au personnage et son nom qu'on relève ici.

Ainsi nommé, c'est non seulement son vécu en France ou sa fréquentation assidue du boulevard de Barbès dont il est question, mais aussi et surtout la camelote et la pacotille qu'il y a ramené en le faisant passer pour des objets de valeurs.

Rappelons que Barbès est un boulevard du XVIIIème arrondissement de Paris où la plupart des magasins vendent des articles bon marché, souvent de moindre valeur. Le nom révélateur que porte « l'homme de Barbès » se réalise au fil du roman par les différents éléments qui fondent ses biens. Le discours devient ainsi, le lieu où s'énonce la signification de son patronyme et de sa richesse. Soit ce qui suit,

Comme sa Rolex de contrebande, qu'il ne savait pas régler, comme son salon en cuir, toujours emballé dans une cotonnade blanche, comme son congélateur et son frigo, fermés à clef, comme sa troisième épouse, éclipsée par la quatrième, qu'il ne

⁶³². Fontanier (P.), *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, P.361.

remarquait plus que les soirs où sa rotation conjugale l'y obligeait, cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite.⁶³³

De valeur causale, la conjonction « comme » dans l'exemple (cité plus haut qui illustre l'origine du nom de l'homme de Barbès) consiste à démontrer les biens de l'homme dont la conséquence directe n'est autre que la notification de sa richesse. Et comme le souligne si bien Danlos : « La relation de causalité directe est définie conceptuellement de la façon suivante : le résultat est un changement d'état physique ou matériel pour une entité X, la cause décrit une situation ayant directement causé ce changement d'état. »⁶³⁴ C'est donc à son retour de France que l'homme de Barbès a changé de statut eu égard aux différents éléments qui le hissent désormais au rang de « bourgeois ».

Construite à partir de propositions indépendantes liées thématiquement au dernier segment de phrase, « cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite. »⁶³⁵, le connecteur « comme » confirme par suite logique les différents éléments qui fondent la fortune de ce personnage. A l'évidence, sur cette chaîne énonciative, les syntagmes « Rolex de contrebande »⁶³⁶, « salon en cuir », « congélateur et son frigo », « sa troisième épouse » ont une valeur informative. Et le rapport causal de tout cela n'est rien d'autre que la dénomination que lui donne le narrateur, « l'homme de Barbès ».

Par ailleurs, ce texte peut s'analyser sous forme de construction détachée, dont le point de jonction est révélateur de la richesse du personnage : la pacotille et donc le faux pour bon nombre d'entre eux. La construction détachée ou CD comme le souligne Bernard Combettes,

[apparaît] souvent comme une parenthèse, une sorte d'incise explicative, qui n'est pas utilisée pour déterminer un groupe nominal, mais pour apporter

⁶³³. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., PP.29-30.

⁶³⁴. Danlos (L.), « *Discours causal et rôles thématiques* ». M.Plénat. Des structures linguistiques à leurs interprétations, mélanges en l'honneur d'André Borillo, Rodopi, 2000, P.1. « [https : //halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00082788](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00082788) », consulté le 18 février 2010.

⁶³⁵. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit.

⁶³⁶. *Idem*.

sur lui une nouvelle information comme le ferait une structure de phrase indépendante bâtie sur une articulation prédicative. C'est pour cela que la CD peut être interprété comme un constituant périphérique : prédication seconde, elle vient toujours s'ajouter à une prédication première, principale, dans une relation qui est [...] plus lâche.⁶³⁷

Ce procédé narratif permet au narrateur de dénombrer et d'énumérer la valeur de chaque objet qui fait la fortune de l'actant. Ceci dit dans cet énoncé, chaque syntagme verbal commençant par la conjonction « comme » est un prédicat, une unité de sens qui peut être décomposée et constituer une seule phrase avec le dernier syntagme verbal : « cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite »⁶³⁸.

« **Comme**⁶³⁹ sa Rolex de contrebande, qu'il ne savait pas régler, cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite. »

« **comme** son salon en cuir, toujours emballé dans une cotonnade blanche, cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite. »

« **comme** son congélateur et son frigo, fermés à clef, cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite. »

« **comme** sa troisième épouse, éclipsée par la quatrième, qu'il ne remarquait plus que les soirs où sa rotation conjugale l'y obligeait, cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite. »

La construction détachée, avec les différentes occurrences énoncées amplifie le discours en faisant étalage de l'aisance de « l'homme de Barbès » dans

⁶³⁷. Combettes (B.), *Les constructions détachées*, Paris, Orphys, 1998, P.12.

⁶³⁸. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

⁶³⁹. Nous soulignons en gras la conjonction « comme » non seulement parce qu'elle « a une valeur causale sans nuance temporelle d'antériorité, elle décrit un état inhérent ou un état transitoire de longue durée qui forme un arrière-plan à l'action décrite dans la phrase principale », Havu, (E.) «L'interprétation des constructions détachées » in <http://pendientedemigracion.ucm.es/info/circulo/no10/havu.htm> , consulté le 20 janvier 2011, mais aussi et surtout parce qu'elle est dépendante du reste de la phrase et ne la conditionne pas.

cette partie du monde où tout ce qui revient de l'hexagone a une valeur certaine. Les syntagmes verbaux ainsi isolés ne perdent en rien leur essence face à la dénomination du personnage, l'homme de Barbès.

Ces éléments fondent cette richesse qui provient de Barbès. Il se traduit ainsi une adéquation entre le nom et les biens de l'actant. C'est parce qu'il a séjourné à Paris et ramené toutes ces affaires qu'il est considéré comme un homme riche ayant réussi sa vie. Les CD quoique indépendantes les unes par rapport aux autres renferment un ensemble de signification qui se révèle sous la périphrase, très évocateur du nom de cet actant.

Comme le rappelle Jean-Michel Adam : « la construction participiale détachée [...], permettrait d'exprimer l'antériorité d'un énoncé et donc l'enchaînement causal de prédicats successifs». ⁶⁴⁰ Dans notre illustration, les constructions détachées viennent, renseigner et révéler les éléments que possède l'homme de Barbès, afin de valider le sens qui sous-tend son patronyme.

Le narrateur dévoile dans l'exemple cité plus haut les différentes entités constitutives de la fortune de « l'homme de Barbès ». Pour mieux comprendre cet extrait, il convient de rappeler que, Madické, l'un des personnages de *Le Ventre de l'Atlantique* est allé regarder un match de football chez l'homme de Barbès, mais la télévision s'est brusquement arrêtée de fonctionner à cause du coup d'éclairs.

Face à cela, « l'homme de Barbès » n'a pas semblé inquiet du sort réservé au poste téléviseur, au contraire, il esquisse un sourire et dit au jeune villageois qu'il n'y a plus rien à faire pour redémarrer la télévision. Il dit en effet « - [je] crois qu'elle [la télévision] est morte, il n'y a plus rien à faire, elle n'a jamais aimé la saison des pluies. ⁶⁴¹ ». A travers cette attitude de l'hôte, Madické se demande si le vieil homme n'est pas heureux de cette situation qui leur empêche de suivre la série de tirs au but.

⁶⁴⁰. Adam (J-M), *La linguistique textuelle*, « Introduction à l'analyse textuelle des discours », Paris, Armand Colin, 2008, P.49.

⁶⁴¹. *Idem*, P.29.

Loin de signifier le refus de leur présence chez lui comme le pensait Madické, le sourire qu'esquisse le vieil homme traduit plutôt la jouissance de la réussite que lui renvoyaient tous les biens qu'il possédait. C'est aussi cela l'aisance matérielle, la fortune d'un immigré revenu de France ! Fier, il l'était, le vieil homme, d'exposer ainsi ses biens à l'exemple de la télévision dont la plupart n'était que pur contrebande. C'est à cause de tout le confort qui désigne sa réussite qu'il est respecté au village.

De fait, pour les insulaires de Niodior, seule l'immigration participe à se bâtir une richesse. Pour cela, il est donc préférable de s'expatrier en y laissant parfois sa vie, afin de fuir les exhalaisons suffocante de la pauvreté. Comme le souligne cette litanie du narrateur parsemée le long du roman, « n'oublie jamais, chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité.⁶⁴² » Et cette dignité, c'est souvent au prix fort que beaucoup l'expient dans les profondeurs de l'océan. En dépit de cette tragédie évidente, d'aucuns n'hésitent pas à s'exiler en espérant le meilleur ailleurs. C'est le cas de notre personnage, qui au cours de ses nombreux congés chez lui s'est peu à peu bâti sa fortune en partageant de temps à autre, « la friperie de Barbès » aux villageois.

Il distribuait quelques billets et **des pacotilles made in France**⁶⁴³, que personne n'aurait échangées contre un bloc d'émeraude. Ici, « **la friperie de Barbès** vous donne un air d'importance, et ça, ça n'as pas de prix.⁶⁴⁴

Dans cette région éloignée, est considéré comme luxueux, tout matériel venant de l'Occident. Et l'homme de Barbès n'hésite pas à donner aux villageois des choses qui viennent de France. De ce fait, ils ne peuvent refuser de tels présents dont la valeur, à leurs yeux est si inestimable. Le nom du personnage, « l'homme de Barbès » trouve une fois de plus son explication ici. L'occurrence

⁶⁴². Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.30.

⁶⁴³. Nous soulignons ces deux segments de phrases pour mettre en évidence le dénominateur « l'homme de Barbès » dans la mesure où ces syntagmes justifie bien l'origine de ce nom.

⁶⁴⁴. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit, PP.30-31.

« **la friperie de Barbès** vous donne **un air d'importance**, et ça, ça n'as pas de **prix** »⁶⁴⁵, à travers un rapprochement dans le discours de l'énonciateur se révèle comme une métaphore *in absentia*⁶⁴⁶. Cette métaphore a une valeur informative dans l'énoncé vu qu'elle donne un renseignement sur la dénomination de « l'homme de Barbès », qui n'est autre que le comparé implicite.

C'est fort de ces friperies venues de l'hexagone que l'homme est devenu notable de son village. La pacotille sous-jacent dans le nom « l'homme de Barbès » se donne à lire aussi à travers les bijoux clinquants que portent ses différentes femmes. Cela se dénote dans l'accoutrement de sa quatrième épouse, lorsqu'elle vient faire le service de thé.

Des bruits de talons animaient le couloir de la grande demeure de l'homme de Barbès. Un cliquetis de bijoux en toc annonçait l'arrivée de sa quatrième épouse, habillée à l'occidentale, qui apportait le dernier service de thé et un plateau de mangues dénoyautées.⁶⁴⁷

Elle porte des « bijoux en toc » dont la valeur lui est méconnue, mais cela ne l'empêche pas d'en être fière. C'est vraisemblablement le lieu de provenance de l'objet qui lui confère tout son luxe. A l'image de « l'homme de Barbès », ces bijoux ne sont enduis que de verni qui cachent très bien leur valeur réelle. Le signifié de la chaîne linguistique permet de faire un rapprochement, en filigrane entre la périphrase et tout ce qui l'environne, tout ce dont il est propriétaire. Le narrateur dépeint donc péjorativement le vestimentaire de la femme qui enveloppe son corps. Ici, se révèle le thème du /faux/ qui dévoile et confine le patronyme du personnage, à partir des articulations et des déclinaisons de ses biens qui renvoient à la périphrase l'homme de Barbès.

⁶⁴⁵. Nous soulignons ici, ces différents syntagmes afin de montrer la corrélation entre le dénominateur « l'homme de Barbès » et tous les attributs qui peuvent justifier ce qualificatif.

⁶⁴⁶. Il y a plusieurs types de métaphores parmi lesquelles la métaphore *in praesentia* et la métaphore *in absentia*. La métaphore *in praesentia* met sur une même chaîne linguistique un comparant et un comparé, tandis que dans la métaphore *in absentia*, seul le comparant est présent sur la chaîne linguistique.

⁶⁴⁷. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.87.

Au regard des indices énonciatifs évoqués par le narrateur, l'article indéfini, « des », le verbe « animaient » et l'incise « habillée à l'occidentale » marquent les artifices qui voilent l'univers de « l'homme de Barbès ». Cette phrase n'est qu'une illustration de plus sur la signification du nom de l'actant. Il y a une volonté du narrateur de révéler la similitude du faux entre la vie de l'actant et son nom. En se mordillant la joue, l'homme de Barbès se jetait dans son lit, soulagé d'avoir réussi, une fois de plus, à préserver, mieux, à consolider son rang. Assurément qu'il « avait été un nègre à Paris et s'était mis, dès son retour, à entretenir les mirages qui l'auréolaient de prestige ». ⁶⁴⁸

Cet énoncé s'articule autour de plusieurs virgules afin de mettre l'accent sur la peur qui anime l'homme de Barbès. Ce dernier, en effet, enjolive son discours sur la réalité de sa vie en France. Il use de simulacres pour faire croire aux villageois que sa vie dans ce pays était agréable et plaisant, alors qu'il a peur qu'on découvre son mensonge.

Le système de virgule, six au total, dans les deux unités linguistiques marque l'apaisement de l'homme qui se laisse découvrir sous des masques qu'il dissimule assez bien, et de fait, permettent de comprendre la signification de la périphrase « l'homme de Barbès ». Dans cet énoncé l'usage des incises dans sont en accord avec le thème de la tromperie dont fait montre ce personnage, tout en y imprimant l'honorabilité dont il jouit au sein du village.

Les incises sont actualisées pour mieux accentuer et expliquer la teneur même de ce statut. Les verbes au passé « soulagé d'avoir réussi », à l'infinitif « préserver », « consolider » traduisent à n'en point douter les fabulations que renferment ce personnage. Par ailleurs, l'adverbe « une fois de plus » montre bien que ses affabulations sont récurrentes. Le faux qui unit l'homme à son discours est renforcé par les éléments grammaticaux au sein de la narration.

Si ses courtisans gobaient ses fables, sa conscience
le malmenait, car ce n'était pas sans peine qu'il
donnait le sel pour sucre, même si, au clair de lune,
les deux brillent du même éclat. Cependant, l'égo

⁶⁴⁸. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.88.

éclipsant le remords, il refoulait le menteur en lui :
quel mal y avait-il à trier ses souvenirs, à choisir
méthodiquement ceux qui pouvaient être exposés et
à laisser les autres enfouis sous la trappe de l'oubli ?
Jamais ses récits torrentiels ne laissaient émerger
l'existence minable qu'il avait menée en France.⁶⁴⁹

Etant hétérodiégétique dans le roman, le narrateur a donc une focalisation zéro⁶⁵⁰ sur l'ensemble des personnages. En effet, il sait tout et voit tout, il connaît même les pensées les plus intimes des personnages qui se meuvent dans *Le Ventre de l'Atlantique*.

Il en est ainsi des remords, ces rares fois où les regrets semblent habiter l'homme de Barbès. La vie en France, de cet individu était miséreuse et chaotique que celle qui voudrait bien révéler à ses interlocuteurs. L'homme n'a aucune inquiétude à se faire sur ses différentes fables vu qu'aucun de ces villageois ne peuvent les vérifier, ses propos. Ils sont plus obnubilés par les affabulations que leur vend cet actant que par la recherche d'une quelconque vérité.

Aussi, l'homme de Barbès en fit autant, son vernis ne risquait aucune éraflure, il en était sûr :

les adultes l'enviaient trop pour lui chercher des
poux ; quant aux jeunes, ils n'avaient pas les ongles
assez solides pour l'inquiéter. Petits pélicans
assoiffés d'azur, ils avaient besoin de ses becquées
de couleur pour peindre leur ciel. En le quittant, à la
fin de chaque veillée, ils se montraient
reconnaisants et respectueux.⁶⁵¹

L'énoncé conforte « l'homme de Barbès » dans la duperie dans la mesure où aucun villageois, vieux comme jeunes ne pourraient percer le secret de sa vie en France. Les prépositions⁶⁵² juxtaposées dans la phrase illustrent bien le fait

⁶⁴⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.88.

⁶⁵⁰. Dans un récit c'est lorsque le narrateur voit tout ce qui se passe et il sait tout des personnages qu'on parle de la focalisation zéro.

⁶⁵¹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, PP.90-91.

⁶⁵². Grevisse (M.) et Grosse (A.), la proposition est « un mot invariable qui sert à ordinairement à introduire un élément qu'il relie et subordonne, par tel ou tel rapport, à un autre élément de la phrase », *Le bon usage*, J.Duculot, 1993, P.369.

que l'homme de Barbès n'a rien à craindre, car voyons-nous son secret ne pourrait être découvert par quiconque.

La proposition, « les adultes l'enviaient trop »⁶⁵³ permet d'affirmer qu'ils sont tellement impressionnés par le discours du personnage et tous ses biens pour pouvoir un jour se poser des questions sur sa véritable vie en France. De plus, mus par un désir inouï de faire fortune en France, les jeunes villageois à travers la préposition « quant aux jeunes »⁶⁵⁴ viennent le conforter dans son idée de bien garder son mensonge. L'introduction de la métaphore *in absentia* à travers l'occurrence « Petits pélicans assoiffés » rentre dans le même contexte de détourner la vérité en y apportant un récit merveilleux, doux à entendre et qui ne peut être ponctués par des récits traumatisants que l'actant a vécu là-bas. Le comparé dans cette métaphore est ici « les jeunes » et le comparant est le rêve, le mensonge du moins les affabulations que « l'homme de Barbès » agrmente avec de l'espoir, « ses becquées de couleurs pour leur ciel »⁶⁵⁵.

La métaphore *in absentia* dans ce texte, au même titre que les fabulations du vieil homme n'a pour seul but que de tromper, d'émettre des idées fausses qui redorent le quotidien de l'homme de Barbès en le hissant à un des rangs les plus haut de cette communauté, un rang de noblesse, d'où le respect et la reconnaissance que lui témoignent les habitants, « en le quittant, à la fin de chaque veillée, ils se montraient reconnaissants et respectueux »⁶⁵⁶.

Comment aurait-il pu leur dire, du moins leur énoncer les difficultés qui ont ponctué son séjour en Europe ? Il ne le pouvait, de peur d'être indexé, moqué par tout le village. Cette unité linguistique semble traduire l'agir de l'actant, « [tout] ce dont vous rêvez est possible. Il faut être un imbécile pour rentrer pauvre de là-bas. »⁶⁵⁷. C'est donc pour révéler la vérité sur l'homme de Barbès que le narrateur le nomme par la périphrase.

⁶⁵³. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique op.cit.*

⁶⁵⁴. *Idem.*

⁶⁵⁵. *Ibid.*

⁶⁵⁶. *Ibidem.*

⁶⁵⁷. *Ibidem*, P.87.

Les différentes dénominations de certains personnages secondaires sont liées à leurs comportements et à leurs trajectoires dans le roman. Chaque appellatif qu'il soit construit sous forme d'ironie ou de périphrase dévoile l'enjeu du fonctionnement du mécanisme énonciatif dans le texte. Il révèle ainsi les principes qui le gouvernent afin de mieux saisir la signification qu'il renferme. Et dans la même perspective, d'autres types de discours déterminent leurs enjeux et l'importance de leurs rôles dans l'appréhension du roman.

IV.2. Les enjeux du discours dans l'espace romanesque

Cette partie consiste à analyser le mode de fonctionnement de l'énonciation dans l'univers textuel. De fait, à partir du discours rapporté on déterminera la relation qui unit les personnages à leurs mères ; l'anachronie narrative nous permettra d'identifier le statut du père dans nos romans ce qui nous mènera à appréhender le récit comme motif révélateur de l'humanisme féminin dans notre corpus.

IV.2.1. Le discours rapporté comme manifestation du rapport conflictuel entre les personnages et leurs mères

Témoignant d'une hétérogénéité narrative, la diégèse⁶⁵⁸ est révélatrice des liens et rapports entre les différents individus se mouvant dans la couche énonciative. Par cette multiplicité de voix, le narrateur se veut objectif afin de montrer la véracité et l'authenticité des propos énoncés qu'il rapporte.

Ainsi, le discours rapporté justifie, dans notre travail, de cette relation conflictuelle entre la mère et les personnages principaux. Joseph, Salie et Musango mettent en évidence des discours autres pour prouver ce rapport hostile

⁶⁵⁸. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, le mot « diégèse » [...] recouvre, au-delà des seuls univers fictionnels, l'histoire racontée comme contenu et plus largement le monde que propose et construit chaque récit : l'espace et le temps, les événements, les actes, les paroles et les pensées des personnages. P.485.

qui les lie avec leurs génitrices. *L'Impasse*⁶⁵⁹ et *Le Ventre de l'Atlantique*⁶⁶⁰, de manière assez implicite, expriment peu ce différend entre les personnages et les femmes qui les ont mises au monde.

En effet, il y a que la mère de Salie est insensible à tout ce que son mari fait subir au jeune nourrisson. Car, Salie semble être la honte et l'erreur de jeunesse dont il faut se débarrasser afin de faire plaisir au nouvel époux. Et, Joseph, quant à lui, traduit quelque peu, son désaccord avec cette mère qui se décolore la peau avec des produits décapants.

Ainsi, *Contours du jour qui vient* est, sans doute, le roman de notre corpus qui installe le mieux, le discours de l'autre au cœur d'un récit dans lequel, la dichotomie affective laisse découvrir le statut, combien difficile de la mère et de l'enfant.

Le discours direct et le discours indirect, constituants de ce que l'on nomme discours rapporté⁶⁶¹, analysé ici, se veut la technique énonciative autour de laquelle s'articule le ressentiment d'Ewendji. Cette dernière invective sans cesse Musango sur les différents maux dont elle est en proie et l'accuse même d'avoir tué son père. Et, ce n'est pas la vieille Sésé, la voyante qui en dira le contraire. Sésé corrobore et renforce les arguments qu'Ewendji tient sur sa fille. Pour elle, Musango est une sorcière, une tueuse, et s'en débarrasser, il le faudrait et prestement ! Dès lors,

« Elle avait dit : C'est ta fille. Tu crois qu'elle est ton enfant, mais c'est un démon que ta sœur Epétie a envoyé te terrasser. Tu sais qu'elle ne voulait pas que tu épouses cet homme ! [...] Tu dois te débarrasser de cette petite, sinon elle te tuera. C'est un vampire.»⁶⁶².

Comme on peut l'observer, l'hétérogénéité narrative s'insère dans le discours direct à partir du verbe introducteur « avait dit », installé dans la phrase

⁶⁵⁹. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*

⁶⁶⁰. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*

⁶⁶¹. Le discours rapporté permet au narrateur de s'effacer au profit d'autres voix narratives.

⁶⁶². Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*, PP.17-18.

par l'instance citant et le discours cité. Ce discours direct rétablit l'exactitude des propos de la voyante à travers le caractère italique des termes et le contexte énonciatif bien déterminé. C'est au cours d'une énième bastonnade infligée à la jeune fille et sûre de sa culpabilité, que Sésé demande à Ewendji de se débarrasser de l'enfant.

La voyante estime que Musango n'est qu'un esprit maléfique envoyé par sa sœur pour lui faire du mal. Le pronom démonstratif aussi bien que l'adjectif démonstratif « [c] est un démon »⁶⁶³, « [cette] petite »⁶⁶⁴ marque l'attitude vile et méprisable qui ressort de l'énoncé du locuteur.

Le champ lexical caractérisé par les sèmes, /terrasser/, /démon/, /tuera/ ou /vampire/, sont le point d'ancrage de l'animosité révélée à Ewendji envers Musango, son enfant. Autant dire que pour Sésé, Musango ne peut être « son enfant », l'enfant d'Ewendji, mais plutôt la réincarnation du mal, d'un démon qui s'est manifeste par la mort de son mari et tous les problèmes. Ainsi, « [tu] criais : Elle a tué son père ! C'est à cause d'elle qu'il est mort et que nous sommes pauvres à présent ! Cela m'a été révélé, et je dois me débarrasser d'elle... [...] pour extirper le démon qu'elle abrite en elle et qui cause notre malheur⁶⁶⁵ », met en exergue le comportement d'Ewendji dans le discours direct qui se révèle être brut, sévère et rigoureux envers Musango.

Introduite par le verbe de parole « criais » et les deux points, le premier segment de phrase consiste à mettre en exergue la neutralité du narrateur dans les segments de phrases qui suivent et donc de présenter les données factuelles. Musango ne fait aucune interprétation des propos de sa mère qu'elle rapporte. Aussi donc, se refuse-t-elle de porter toute la charge sémantique qui entoure ce discours qui n'est pas le sien. Musango invite le lecteur à voir de lui-même, à percevoir par ses sens et à entendre de la sorte, la rudesse, la cruauté de sa vie faite de conflits avec sa daronne. Au regard de la présence des voisins venus s'enquérir de la situation, l'exemple mentionné, consiste pour la maman de Musango à

⁶⁶³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.17.

⁶⁶⁴. *Idem*.

⁶⁶⁵. *Ibid*, P.17.

justifier les conséquences de l'implication de sa fille dans la disparition du père de famille. La rage et la haine qui émanent d'elle se traduisent par l'emploi du participe passé et le présent de l'indicatif dans l'énoncé. Pour sûr, ils se réclament de la certitude et de la réalité des faits racontés par Ewendji: « [elle] a tué son père ! »⁶⁶⁶, « [cela] m'a été révélé »⁶⁶⁷. Par l'emploi des temps verbaux utilisés, Ewendji cherche à convaincre son entourage de la véracité de ses propos.

C'est à travers le monologue ou « parole silencieuse » que Musango nous ressasse cette partie de son enfance. Dans le texte cité plus haut, on peut noter aussi que Ewendji rejette sa fille parce qu'elle refuse d'assumer pleinement la maladie dont souffre Musango. En effet, toutes les deux, Musango et sa mère ont la drépanocytose. La mère naturellement s'en exempt et elle préfère l'identifier chez sa fille comme étant de la sorcellerie. Elle oublie, sans doute, que Musango a hérité cette maladie d'elle. Les croyances populaires n'y aidant pas, on accuse la jeune fille d'avoir tué son père pour se nourrir de son sang.

Le pronom anaphorique « cela » dans l'extrait plus haut valide la décision de cette femme de se débarrasser de l'objet du mal : Musango. Pour Ewendji donc, tout est de sa faute si elles se retrouvent dans cette situation de pauvreté.

On le voit bien, Ewendji ne se préoccupe pas du statut, encore moins de l'avenir de sa seule fille. Sa préoccupation n'est autre que la situation désastreuse qui s'est invitée dans sa maison après la mort de son mari. Chassée de chez elle, Musango va chercher refuge chez la mère de son « père », mais celle-ci à son tour refuse de lui porter secours. Elle s'engouffre donc dans les rues de Sombé où proxénétisme, pédérastie, viol et crime de tous genres sont légions.

Le discours rapporté dans le récit plonge inexorablement le lecteur dans cette relation mère-fille chaotique dans laquelle aucune communication n'est possible et ne pourrait s'instaurer. Tout ce que fait Ewendji, ce sont d'incessantes plaintes, contre Musango. Des plaintes, qui souvent se soldent par la torture physique de l'enfant.

⁶⁶⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

⁶⁶⁷. *Idem*.

A partir du discours direct, Musango montre ce qu'elle a subi et cette parole de l'autre est le principe par lequel le narrateur montre son objectivité dans le discours et le comportement désastreux d'Ewendji. La maison, lieu de calme et de tranquillité se révèle être l'espace de tous les tourments pour la petite fille.

Comprenons que sa mère n'a aucune activité professionnelle, qu'elle était financièrement dépendante de son mari. Et qu'à la mort de celui-ci, elle est perdue tout. C'est aussi cela, cette haine et hargne envers l'enfant.

Le récit de *Contours du jour qui vient*, entrecoupé de discours rapportés se veut le témoignage de l'existence d'un actant face au ressentiment d'une mère résolue à chasser le démon qui habite en elle. Le discours indirect, à la différence du discours direct, ne consiste pas seulement à dire avec exactitude les paroles de l'autre mais à rapporter une idée, faire une analyse de l'idée qui sous-tend les propos.

Ainsi, « Tu m'avais rossé de toutes tes forces avant de convoquer nos voisins, afin qu'ils voient ce que tu comptais faire de cet esprit malin qui vivait sous ton toit et se disait ta fille. »⁶⁶⁸, marque et indique le discours indirect et révèle le rapport conflictuel entre Musango et sa mère.

L'emploi de l'imparfait, temps de la répétition, justifie la fréquence de la mère à battre « cet esprit malin [...] qui se disait sa fille. »⁶⁶⁹ Il n'y a pas qu'une fois qu'elle l'eut frappé mais plusieurs fois. Introduite par la proposition subordonnée complétive « ce que » et le verbe de parole « se disait », le premier segment de phrase présente l'action.

La mère de Musango prend à témoin le voisinage pour mieux légitimer son acte. Il semblerait même que la jeune fille soit possédée et pour la délivrer, il faudrait la battre, encore et encore jusqu'à ce que l'esprit daigne enfin quitter son corps. Et cela se produit devant des spectateurs qui sont, indifférents aux atrocités que subit l'enfant.

« Le discours dans le discours, l'énonciation dans l'énonciation » tel que défini par Bakhtine, le discours rapporté se veut l'actualisation des faits vécus et

⁶⁶⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.15.

⁶⁶⁹. *Idem*.

actualisés par l'énonciateur à travers son récit. L'image de la mère dans *Contours du jour qui vient* est très présente et est la principale problématique autour de laquelle s'articule le roman. Les éléments énonciatifs fixent les contours de la relation mère-fille en marquant leur évolution. Leur rapport se définit autour de la violence.

Deux jours plus tard, tu m'avais attachée la tête en bas à une branche du manguier. Tu avais empoigné des bambous encore verts et ils avaient fendu l'air pour venir me déchirer la peau, encore et encore et encore... Tu tremblais de tout ton être, alors que tu t'acharnais sur moi. **Tu disais que ce n'était pas possible. Que depuis que papa était mort, tout ce que nous possédions passait dans le paiement des frais médicaux.**⁶⁷⁰

Si la description est bien attribuée au seul locuteur, sa mention nous permet de contextualiser les actes commis par Ewendji à partir du monologue de Musango. Somme toute, c'est encore la rhétorique du tourment qui prend effet dans cette hétérogénéité narrative.

Assurément, le narrateur projette ici son calvaire avec des occurrences de récurrence : « Deux jours plus tard »⁶⁷¹ ou « encore et encore et encore »⁶⁷², dans laquelle se rencontrent le châtiment corporel, qui tendent tous à concrétiser le rapport belliqueux entre mère et fille, « tu m'avais attachée la tête »⁶⁷³, « ils avaient fendu l'air pour venir me déchirer la peau »⁶⁷⁴, « tu t'acharnais sur moi »⁶⁷⁵.

Le discours indirect, que nous avons mis en gras, dans l'exemple cité plus haut, est construit à l'aide d'une proposition principal dont est adjointe une proposition subordonnée complétive « que » ou « ce que ». Cette parole de l'autre est une autre preuve du courroux qui s'abat sur Musango.

⁶⁷⁰. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.19.

⁶⁷¹. *Idem*.

⁶⁷². *Ibid.*

⁶⁷³. *Ibidem*.

⁶⁷⁴. *Ibidem*.

⁶⁷⁵. *Ibidem*.

Ewendji est pauvre et n'a rien pour vivre, en plus, sa belle-famille l'a spoliée à la mort de son mari.

Lorsque tu t'es saisie de la dame-jeanne de pétrole que nous gardions pour allumer des lampes tempête au cours des trop nombreuses coupures d'électricité, la vieille Sésé s'est rapprochée. Elle a retenu ton bras. Tous, ils t'avaient vue me garnir les oreilles, les narines et le sexe de papier journal, afin que le feu prenne plus vite. Mes bras étaient attachés à la tête du lit. Tu m'avais sanglé les jambes après les avoir écartées. J'étais nue et ma peau portait encore les marques laissées par les bambous.⁶⁷⁶

Loin du calme et de la sérénité qui pourtant semble caractériser la vie familiale, c'est la torture qui demeure le quotidien de Musango. Elle ne se contente pas seulement de lui infliger des sévices corporels, mais il lui arrive de vouloir mettre fin à ses jours, tuer sa propre fille. Musango nous rapporte les sévices corporels qu'elle subit et éprouve. Elle est sanglée des jambes et ses « bras attachés à la tête du lit ».

N'eut été la présence de Sésé en ces lieux, Musango, sans doute aurait été brûlée vive par une mère résolue à se départir de cet esprit mauvais qui a tué son mari. Effectivement, sur les conseils de la voyante, elle la chasse de la maison au lieu de la tuer.

La fonction conative qui anime Musango pour une réelle réconciliation avec sa mère se solde par l'échec. En effet, bien des années plus tard, le narrateur-scripteur souhaite établir la paix avec Ewendji, mais le comportement hargneux de celle-ci anéantit tout espoir de rapprochement.

Tu recules d'un pas pour hurler : Où étais-tu passée, ne sais-tu pas que je t'ai cherchée ? Ce n'est pas parce que je t'ai chassée que tu pouvais te permettre de disparaître ainsi. S'il y a bien une chose au monde qui soit à moi et rien qu'à moi, c'est ta misérable vie ! Tu devais te cacher dans les

⁶⁷⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.19.

*environs, me laisser te trouver une fois calmée. Tu devais attendre sur le pas de la porte, pour me supplier de te reprendre une fois ma colère apaisée !*⁶⁷⁷

C'est dans le cimetière où gît son père que Musango retrouve enfin sa mère après l'avoir longtemps cherchée. C'est non, sans compter sur la colère d'Ewendji que se passent les retrouvailles. Celle qui pourtant ne voulait plus la voir, installe dans son discours une dichotomie d'avec ses antécédents propos quant à la présence de Musango dans sa vie.

Ce mécontentement qu'accompagnent les paroles qui suivent : « [s'il] y a bien une chose au monde qui soit à moi et rien qu'à moi, c'est ta misérable vie ! »⁶⁷⁸, marque fortement l'instabilité d'Ewendji. Cependant, face à tout cela, c'est de l'amour que Musango témoigne à sa mère.

Mais, elle sait que désormais pour vivre aisément, prendre son envol reste l'élément primordial qui s'offre à elle. Elle doit, en effet, renaître pour mieux se reconstruire comme ce fut le cas de Salie. Cette dernière a choisi l'exil, pour aller « accoucher d'elle-même »⁶⁷⁹ tel que mentionné dans le premier chapitre de cette partie. Pour l'instance énonciatrice de ce roman de Léonora Miano, cela se fera aux côtés de Mbalè, dont l'appellatif d'ailleurs ne signifie-t-il pas vérité ? Une vérité, sans doute capable de renégocier les contours nouveaux de ce jour naissant, qui à eux, désormais s'éclot : « Je prends la main de Mbalè, et c'est le cœur ardent que j'étreins puissamment les contours du jour qui vient. »⁶⁸⁰.

Mis en exergue donc, le discours rapporté permet d'édifier le lecteur sur la brutalité qu'est la vie de Musango aux côtés de sa génitrice, en proie disons-le à des troubles psychologiques. C'est bien à travers l'isotopie de la torture que se construit cette relation mère-fille. Le discours direct met en exergue l'objectivité

⁶⁷⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.244.

⁶⁷⁸. *Idem*.

⁶⁷⁹. *Ibid*.

⁶⁸⁰. *Ibidem*, P.248.

des propos rapportés et le discours indirect quant à lui, se veut « l'écart séparant les paroles narrativisées des paroles effectivement proférées »⁶⁸¹.

IV.2.2. L'anachronie narrative de la présence-absence de la figure père

Les romans de notre étude mettent en exergue une figure du père marginalisée, secondaire et dont l'existence ne se fait qu'à travers les souvenirs du narrateur. D'où, les syntagmes de « présence-absence » que nous utilisons, afin de mieux signifier son évocation et sa représentation dans le récit. L'analepse est donc cette anachronie narrative, qui ancre et maintient le personnage dans sa « présence-absence » pour mieux l'éloigner du déroulement de la diégèse principale en l'implantant dans le passé.

Définie par Genette comme « toute évocation après coup d'un événement antérieur au point du récit où l'on se trouve »⁶⁸², l'analepse est l'élément narratif qui actualise le père comme présence-absente dans cet univers diégétique. Les termes de « présence-absence » n'ont pour signifiés que cette capacité du narrateur à inviter et actualiser un personnage au sein du récit qui pourtant n'existe plus au moment où il parle. Cela s'instaure aux travers des micros-récits qui actualisent un personnage qui n'est pas actuel au moment où celui-ci se meut dans le récit, mais sa présence n'est possible que par des faits relatés qui donnent donc à cette figure une présence déjà absente.

Cela dit, l'analepse est pour nous, le principe de toute évocation antérieure dans un récit. Léonora Miano aussi bien que Fatou Diome, pour ce qui est de ces romans, font revivre la figure paternelle au cours des pauses ou descriptions indépendantes de la diégèse principale en vue de renseigner le narrataire sur un point donné de l'enchaînement de l'histoire diégétique. Cette « non-présence » paternelle prend forme chez Musango avec l'assassinat de son père. Assassinat,

⁶⁸¹. Lane-Mercier (G.), *La Parole romanesque*, Ottawa-Paris, Presses de l'Université d'Ottawa et Klincksieck, 1989, P.43.

⁶⁸². Genette (G.), *Figures III*, Paris, Seuil, P.82.

qui soulignons-le marque le début des péripéties de ce personnage. Ainsi, l'extrait suivant,

[un] soir, quelques semaines après que j'ai eu neuf ans, il n'est pas rentré dîner. Nous l'avons attendu deux jours, et un officier de police est venu nous voir. Il a dit que papa avait eu une attaque de gangsters : « *Vous savez, madame, que ces voyous pullulent désormais en ville ! Ils se droguent et sont prêts à tout pour se procurer leur dose...Le corps de votre mari est à la morgue de l'hôpital général* »⁶⁸³.

Le syntagme verbal, que nous avons souligné en gras, de même que le passé composé marquent de toute évidence ce qui participe de l'antériorité du récit. Effectivement, Musango relate la manière dont on leur a annoncé le décès de son père.

L'acte informatif à travers lequel s'actualise l'analepse, « [un] soir, quelques semaines après que j'ai eu neuf ans » s'est construit à partir d'un souvenir qu'a Musango de l'amour que lui portait son père en comparaison de l'indifférence qu'aux yeux de sa mère, elle suscite. A l'évidence, déclinés de la sorte les pronoms personnels ou les compléments de phrases valide la disparition physique du père. D'où l'évocation d'une non-présence de la figure paternelle.

Toutefois, non sans être un effacement total dans le roman, ce personnage déjà décédé, se renouvelle et réapparaît de temps à autres dans le recours des micros-récits du narrateur. Musango ravive par exemple l'amour et l'affection que lui témoignait son père à l'égard de l'indifférence et de la haine manifestes de sa mère. De par sa perspicacité, son savoir, elle faisait pour ainsi dire la fierté de son daron.

La lumière n'était qu'un mot que je lisais dans les livres que m'offrait papa [...] Il me voulait brillante pour que je l'illumine. A travers mes prouesses mentales et mon sens de la repartie, c'était un peu son esprit qu'il trouvait admirable. [...] *Il voulait*

⁶⁸³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.35.

*croire que j'étais de lui, que je tenais de lui. [...] Je
vais lire une histoire à Musango, ma fille.*⁶⁸⁴

L'intelligence dont fait preuve *Musango* emmène le père à s'intéresser et à se rapprocher davantage d'elle. Papa attentionné, il se préoccupe de l'éducation de sa fille en lui offrant des livres afin qu'elle se cultive et soit brillante, une lumière, qui désormais n'est plus un simple mot lu dans les livres. Il veut bien croire que *Musango* soit son vrai enfant tant l'ingéniosité qui se dégage d'elle, lui renvoie sa propre intelligence.

A travers cette évocation du paternel, c'est la relation affective entre ces deux personnages, qu'elle souhaite souligner ici. *Musango* dans ses souvenirs fait revivre ce père absent, au moment où, dans son monologue, elle évoque les jours sombres qui ont ternis son enfance. A force de prendre sur soi et de subir les assauts récurrents d'Ewendji, elle n'a pu goûter au plaisir même de la vie. Cette joie, c'est au contact du père qu'elle l'effleura. Le temps à partir du souvenir marque la présence et l'affection de ce père maintenant disparu aux côtés de sa fille.

L'occurrence « lumière » utilisée plusieurs fois et déclinée sous plusieurs formes, est empreinte d'émoi pour le narrateur. C'est donc d'un père attentionné et d'un enfant dévoué à ce dernier dont il est question. La relation père-fille est déterminée par un lien affectif, un amour vrai caractérisé par l'intérêt qu'il porte à sa fille.

Par ailleurs, cette « présence-absence » se veut et se définit aussi comme une non-dénomination du père. Le seul repère nominatif indiqué, à savoir le terme « papa » ne saurait définir spécifiquement l'homme auquel fait référence le sujet-énonçant. Il renvoie en effet, à l'appellatif employé par les enfants à l'intention de l'homme qui les élève et les éduque, qu'il soit le géniteur ou non. Et plus largement, pour ce qui est du contexte africain, ce mot renvoie à tout homme adulte, par respect et considération ou encore les frères ou sœurs de la mère ou du père complété par le nom de la personne désignée. Nous aurons ainsi, « papa X

⁶⁸⁴. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, P.123.

ou papa Y ». Ce mot, dans le roman de Léonora Miano pointe déjà la vérité sur cette « présence-absence » de la figure paternelle. Dans tout le roman, le nom du père est occulté, à aucun moment le narrateur ne l'énonce pour le faire savoir au locuteur. Jamais, en effet, celui que Musango nomme par le terme générique et général de « papa » n'est explicitement désigné.

En réalité, il y a un vide, un manque qui veut se combler dans le ressassement des souvenirs. Cette absence se traduirait certainement par le fait que cet homme n'est pas son géniteur ou vraisemblablement pour souligner du caractère secondaire de ce personnage.

En effet, Musango ne connaît pas son géniteur et le lecteur de même n'en connaît pas grand-chose. Pour rappel, Ewendji a attribué la paternité au « père »⁶⁸⁵ de Musango pour se sortir de sa précaire condition sociale. C'est donc son enfant qui l'a, disons-le, maintenu dans la classe bourgeoise de Sombé. Comme le lui a rappelé Mbambè, l'homme qui l'a élevé n'est pas son vrai père :

En ce temps-là, elle fréquentait deux hommes, espérant se faire épouser de l'un d'eux. Ces deux hommes étaient mariés mais celui qu'elle aimait avait été quitté par sa femme. C'est celui-là qui t'a élevée. Cependant c'est à l'autre que tu ressembles.⁶⁸⁶

Telle est l'histoire qui sous-tend la naissance de Musango. Tout est clairement dit et justifié ! C'est au cours de leur première rencontre que Mbambè, la mère d'Ewendji lui apprend la vérité sur l'origine de sa naissance. Dans le récit, l'analepse rompt avec la linéarité des événements racontés en oscillant entre plusieurs petits récits.

Ce procédé morcelle l'ordre chronologique de la diégèse en ancrant et confortant le personnage du père dans la « présence-absence ». Ce qui permet d'engendrer dans le tissu textuel, la discontinuité narrative. Ainsi dit, les événements du passé s'insèrent dans le présent de la narration.

⁶⁸⁵. « Père » est mis entre guillemet pour souligner que ce père qu'elle dénomme ainsi n'est autre que celui qui l'a élevé et il n'est pas son véritable papa.

⁶⁸⁶. Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, P.219.

C'est le cas lorsque le sujet-énonçant relate à partir des souvenirs le déroulement de l'enterrement de son « père ».

La dernière fois que je suis venue ici, cette pierre n'avait pas encore été posée. **C'était le jour de l'enterrement**. [...] Les chorales chantaient des cantiques et les pleureuses les relayaient. [...] C'était des inconnus dont on avait loué à prix d'or les compétences lacrymales. Elles pleuraient à l'envi, n'hésitaient pas à se rouler par terre pour un simple supplément. [...] **Ce jour-là**, nous n'avions pas pu approcher la tombe qui n'était alors qu'un monticule. [...] **Au moment de l'enfouissement** de son corps sans vie, il avait tout à coup une cohorte d'amis. Il ne les connaissait pas tous, mais cela n'avait pas d'importance.⁶⁸⁷

Mouvante, le récit se déplace et s'étale d'une séquence diégétique à l'autre par la mise en exergue des instances temporelles. Ainsi, l'analepse est une pause descriptive au cours de laquelle Musango nous décrit l'enterrement de son père.

Le sujet-narrant nous plonge dans ce souvenir au moment de la rencontre avec Ewendji pour la réconciliation tant espérée. Les syntagmes mis en gras dans l'exemple cité plus haut de même que les verbes au passé valident de la discontinuité temporelle d'avec le récit premier. La description faite de l'enterrement du père du narrateur dénote d'un caractère artificiel ; d'une certaine mise en scène des individus qui sont venues lui rendre un dernier hommage. En effet ce sont des personnes pour la plupart méconnues du disparu et de sa famille qui s'y sont présentées. Endimanchées pour l'occasion, elles se sont présentées « émues » pour l'enterrement moyennant quelques billets. Restées en marge de la cérémonie, Musango et Ewendji ont de loin, observées et accompagnées cet homme qui a pourtant partagé leur vie. Mais elles n'appartiennent pas au rang social du défunt, d'où leur exclusion de la cérémonie.

Leur absence à cette cérémonie est encore plus prégnante : la « présence-absence » au cours de cette cérémonie burlesque pourrait aussi s'observer à travers

⁶⁸⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.243.

non seulement l'éloignement du mort des personnes avec lesquelles il a passé les dernières années de sa vie mais aussi et surtout à partir de ces autres personnes inconnus, payés par la famille pour faire des simagrées soit en étant dans le groupe des pleureuses occasionnels, ou chez ces autres personnes venues faire le nombre pour l'occasion.

Cela étant, la présence se justifie bien entendue par leur présence à l'enterrement et l'absence serait donc à souligner dans le caricatural, dans le fait qu'ils ne le connaissaient pas pour la plupart le mort, et aucun affect réel ou sentiment de compassion ne les a étreint en réalité. Ils sont juste là pour l'argent, l'argent qu'on doit leur remettre pour avoir théâtralisés leurs émotions.

L'analepse, encadrée de part et d'autre du récit informe par des faits rétrospectifs le lecteur sur une chose que le narrateur voudrait bien nous révéler. De ces quelques éléments textuels de l'étude de l'analepse sur le « papa » de Musango, il en ressort un homme dont le vécu narratif est aussi égal à son absence. Autrement dit, bien que déjà mort lors du déroulement du récit, il réapparaît à travers les flashs back de Musango.

En outre, le même constat est fait chez Fatou Diome pour ce qui est de cette absence du père. Le narrateur n'a de son géniteur que le nom qu'elle porte. Dans le premier chapitre, Saly ne connaît pas son père, outre ceci, c'est une bâtarde, un enfant né d'une aventure amoureuse passagère.

Ayant trop attendu que mon anniversaire rappelait un jour funeste et mesuré la honte que ma présence représentait pour les miens, j'ai toujours rêvé de me rendre invisible. Je vois encore cette ombre qui s'abattait, tel un filet d'épervier sur les visages strié de plis soucieux, dès qu'un visiteur, étourdi par la nombreuse parentèle, s'enquêrait de ma filiation.⁶⁸⁸

La présence-absence chez Salie se manifeste chez elle par le patronyme qu'elle porte, le nom de son père. C'est parce qu'elle est né d'un père étranger,

⁶⁸⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.225.

qu'elle subira de toute son enfance ses assauts désobligeants et jamais fondés, sur ses origines paternelles.

L'absence de ce personnage paternel dans l'existence de Salie est un supplice incessant, dû aux regards de son entourage. Ce comportement est légitimé par le fait traditionnel qui marginalise tout enfant né hors mariage et surtout ceux issus d'une aventure passagère, dont c'est le cas pour la narratrice de *Le Ventre de l'Atlantique*. Le manque de détail du narrateur sur la vie de son père se définit comme un abandon, cette incapacité de cet individu à prendre soin, à s'occuper de son propre enfant. A aucun moment, il ne s'est préoccupé de la vie de Salie, même pas prendre contact avec elle. C'est ce délaissement de son père qui accentue aussi le manque de respect que les autres villageois ont à l'égard de Salie. Aux yeux du lecteur, il apparaîtra comme un père indigne, incapable de se sacrifier pour le bien-être de sa fille.

Aucun indice ne nous apprend qu'il a tenté de contacter Salie. Tout ce qu'elle sait de lui, c'est une aventure avec sa mère, un étranger qui n'a pas trouvé grâce aux yeux des villageois et est parti. Il ne s'est donc jamais soucié de sa fille ni de son éducation encore moins de son existence. « J'ai grandi avec un sentiment de culpabilité, la conscience de devoir expier une faute qui est ma vie même ».⁶⁸⁹

Ici, on voit que le personnage du père, bien qu'absent, se fait encore plus présent dans la vie de notre narrateur. Il demeure pour elle un tourment existentiel, un véritable fardeau. C'est la certitude de sa « culpabilité » et le fait pour elle de « devoir expier une faute »⁶⁹⁰ qui n'est autre que sa vie qui éclaire le lecteur sur le cauchemar d'être un enfant adultérin dont la présence du père se résume en elle à cet affront perpétuel. L'isotopie de la souffrance établie permet de souligner l'infortune du narrateur : « même le mari de sa mère s'est refusé de l'élever et la garder chez lui »⁶⁹¹.

Bien que marginalisé, effacé et donc traduisant ce que nous avons appelé présence-absence de la figure du père, le personnage paternel dans le troisième

⁶⁸⁹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.226.

⁶⁹⁰. *Idem*.

⁶⁹¹. *Ibid*.

roman de notre corpus ne pourrait s'entendre ici comme une analepse. En effet, l'actualisation du père de Joseph se fait en même temps que le déroulement du récit. Sa présence pour ainsi dire n'est pas une pause que le narrateur fait au cours de sa diégèse.

Rappelons que la figure du père dans notre corpus apparaît comme un personnage assez effacé. Il est dénué des attributs paternels que sont le pouvoir et l'autorité qui sont caractéristiques du père de famille. Ici, l'homme de la famille est souvent absent ou tout simplement rétrogradé, marginalisé au profit d'autres personnages romanesques, qui eux sont auréolés de ses caractéristiques qui font d'eux le maître de maison.

En parcourant notre corpus c'est ce que l'on perçoit dans *L'Impasse* de Daniel Biyaoula. Le lecteur réalise que c'est Samuel, le frère aîné de Joseph qui a le rôle principal au sein de leur famille. Aucune décision n'est prise sans qu'il ne soit avisé, tout s'articule autour de lui. Même les décisions les plus triviales doivent avoir l'accord de Samuel.

Par exemple, avoir l'accord de Samuel pour que Joseph ait le droit d'avoir une copine lors de son séjour à Brazzaville, mettre le costume, manger comme un parisien, ne pas aller au village rencontrer son grand-père et surtout ne pas se déplacer en taxi brousse sont autant d'éléments qui justifieraient la figure du père de Joseph.

IV.2.3. Le récit : motif révélateur de l'humanisme féminin

Ainsi articulé, cette partie révèle la bienveillance qui anime une catégorie de femmes dans le corpus. En admettant que le récit par sa mise en scène actualise des événements dans le roman, on reconnaît que certains personnages, en proie à des difficultés trouvent auprès de la gente féminine le dénouement à leurs problèmes.

À vrai dire, pour eux, ce ne sera qu'un répit, une pause dans l'infortune qui est la leur. C'est le cas de Musango, cette gamine esseulée de neuf ans auprès de

ce cercle de commerçantes dont la compagnie ne procure aucune compassion, si ce n'est Kwin, qui s'apitoie sur le sort de la petite.

Kwin, lui a dit l'une d'elles, tu sais bien que ce sont nos marchandises que nous mangeons là. Nous les avons eues à crédits, et il nous faut les revendre, je te signale. Pas question de nourrir une bouche de plus ! Tu la connais, toi, cette petite ? Elle avait répondu calmement : Non, Tutè, je ne la connais pas. Tout ce que je vois, c'est qu'elle pourrait être ma petite fille. Après m'avoir regardée un long moment de ses yeux qui semblaient des pierres brutes, elle m'a tendu un bout de plantain braisé, sur lequel elle avait versé un filet d'huile de karité. Je l'ai remerciée d'un signe de la tête et me suis assise par terre pour manger.⁶⁹²

Après avoir erré dans la ville lorsqu'Ewendji l'a chassé de la maison c'est à « Kalati », le marché central de Sombé que Musango fait une pause dans le parcours erratique qui est le sien. Elle y rencontre des vendeuses qui passent la nuit sur place en attendant l'arrivée des marchandises qu'elles achètent et revendent par la suite, car ici, les prix sont plus abordables. Elles sont restées indifférentes quant à la présence de Musango à leur côté.

Effectivement dans cette Afrique désormais éclatée, le « moi d'abord » de l'individu est privilégié et la conséquence n'en est autre que la marginalisation des personnes faibles, abandonnées ou malades. On comprend dès lors que les propos de Tutè et de Kwin révèlent des sentiments contradictoires : l'une fait preuve d'égoïsme alors que l'autre est compatissante. Portée par l'intérêt personnel, Tutè refuse de partager sa marchandise en donnant quelques doigts de bananes à manger à cet invité inattendu.

Cette disposition de Kwin à l'égard de l'énonciateur n'est effective que par l'humanité de la commerçante qui voit en Musango une petite fille, un être humain qui a besoin d'aide. La phrase introductive des propos de Kwin, « [elle] avait

⁶⁹². Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., PP.27-28.

répondu calmement »⁶⁹³ dénote la fougue et l'indifférence que ponctue le discours de l'autre vendeuse.

Pour dire vrai, il est préférable de ne pas chercher à savoir car, « après on ne peut plus faire comme si on ne savait pas. »⁶⁹⁴. Et leur condition sociale ne leur permet pas de nourrir et de prendre en charge une bouche de plus à nourrir. *Kwin*, animée d'un élan de générosité outrepassé ce principe en demandant si les autres femmes lui avaient déjà donné à manger.

La bonté de *Kwin* se fait au regard de l'instinct maternel qui l'anime « Non, Tutè, je ne la connais pas. Tout ce que je vois, c'est qu'elle pourrait être ma petite fille. »⁶⁹⁵. Qui pourrait ne pas avoir de l'amour pour son enfant ou un membre de sa famille qui se présente affamé, à lui ?

De cet échange entre les deux femmes, trois principaux récits s'emboîtent : d'une part la description faite par le narrateur, d'autre part celui bien évidemment du narrateur qui rapporte les propos et enfin ceux des deux femmes. Cette structure narrative n'a pour conséquence que de témoigner de la générosité de *Kwin*, face au refus catégorique de Tutè de donner de quoi manger à Musango pour la nuit. Avec minutie, Musango décrit ce que fait *Kwin* qui lui propose un plantain braisé sur lequel est répandu « un filet d'huile de karité ».

L'ayant donné de quoi manger pour la nuit c'est sans aucune réticence qu'elle lui donne aussi une couverture pour se maintenir au chaud durant la nuit non sans compter sur ce brin d'ironie dans ces propos. Et la tendre douceur qui se meut dans sa dernière phrase : « *Kwin* m'avait donné un pagne pour me couvrir, en me disant de sa voix caverneuse : Tu voudras bien excuser le confort médiocre de notre résidence. Nous n'avons guère l'occasion de recevoir des invités. Dors, maintenant »⁶⁹⁶.

Le comportement de *Kwin* face à Musango est de fait une attitude compatissante. Loin d'être cet individu foncièrement égoïste, la femme peut aussi revêtir des caractéristiques altruistes, prête à aider son prochain. Certaines

⁶⁹³. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit.

⁶⁹⁴. *Idem*, P.26.

⁶⁹⁵. *Ibid.*

⁶⁹⁶. *Ibidem*, P.28.

travaillent même dans des centres associatifs uniquement mises en place pour venir en aide aux enfants rejetés par leurs familles ou des enfants soldats désormais abandonnés à eux même. Ayané⁶⁹⁷ donc, est l'une d'entre elles. Ayant été avertie par la présence d'un enfant au marché depuis plusieurs jours, elle est venue chercher Musango, pour la conduire au centre afin de la protéger de tous les vices qu'un enfant de cet âge en cours en vivant dans la rue.

C'est au coin de cette rue qu'Ayané m'a trouvée, au bout d'une semaine. Elle travaillait bénévolement pour une association qui prenait en charge les enfants des rues. Quelqu'un lui avait signalé une gamine mutique qui passait ses journées près d'un bar de Kalati, non loin du marché de Sombé.⁶⁹⁸

Le chaos qui a décimé le pays n'a pour réalité que ces anciens enfants soldats, des enfants délaissés ou chassés de chez eux pour sorcellerie et qui vivent dans les artères de cette grande ville africaine.

Le handicap que ces enfants sont pour la société révèle le chaos, la désagrégation de celle-ci. C'est dans ce sens que Gilles Boëtsch et Dominique Chevé disent que :

le corps pestiféré représenté est alors le reflet de la structure, du fonctionnement et des productions symboliques d'une société confrontée au mal, que celui-ci soit physique ou qu'il renvoie aux interprétations métaphysiques et morales d'une humanité en proie au fléau ou à sa propre finitude⁶⁹⁹.

Aussi, ces laissés pour compte sont représentatifs d'une société en perte de repère dans laquelle les gouvernements sont incapables de mettre en œuvre des programmes pour suivre et réinsérer ces enfants dans la société. De même, Mme

⁶⁹⁷. Ayané est le personnage central d'un roman de Léonora Miano, *L'Intérieur de la nuit*, Paris, Plon, 2005.

⁶⁹⁸. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, *op.cit.*, P.29.

⁶⁹⁹. Boëtsch (G.) et Chevé (D.), *Le corps dans tous ses états*, *op.cit.*, p.10.

Mulonga⁷⁰⁰ agira quelques années plus tard de la sorte lorsqu'elle aperçut Musango devant la cours de l'école.

Alors âgés de treize ans et ayant échappée à ses bourreaux, Musango va à la recherche de sa maman. La marche de Musango l'entraîne devant son ancienne école où dans son monologue, elle ressasse en quelques mots l'histoire de l'école fondée par Mme Mulonga et son amour pour les études en dépit de sa maladie qui la clouait souvent au lit. Elle nous rappelle qu'elle aimait « [les] fables de la Fontaine et les leçons d'histoire » relatifs « à la traite de Noirs » et « de la guerre d'indépendance ». C'est au cours de sa dernière année primaire que Musango est chassée de la maison et abandonne l'école. Après avoir passée trois année à Ilondi, elle se demande si finalement cet endroit n'était-il pas « un refuge » plutôt qu'une « prison », là-bas au moins, elle mangeait.

C'est pendant l'actualisation de ses souvenirs que Mme Mulonga la sort de ses pensées. Une similitude peut se faire avec la scène du marché de Kalati trois ans plus tôt. En effet, le marché tout comme l'école sont des lieux publics et tout comme Kwin, Mme Mulonga se propose de l'aider : « Que fais-tu là, Musango ? Ne vois-tu pas que la pluie vient ? Je ne peux pas croire que ce soit toi, et accourée de la sorte ! Allez, lève-toi, viens avec moi. »⁷⁰¹.

Toute d'haillons vêtue, elle lui propose de l'héberger chez elle avec l'orage qui pointe à l'horizon. Emprunt donc d'humanisme et sans se douter de ce qui s'est passé chez le sujet narrateur, elle l'invite chez elle. Après lui avoir livrée le récit de son infortune et lui dire qu'elle est à la recherche de sa mère, Mme Mulonga décide de l'aider à la retrouver. Et comme sa propre fille fréquente la même église qu'Ewendji, elle décide de l'y accompagner.

Dès ce soir, nous passerons La Porte Ouverte du Paradis, et nous lui rendrons sa poupée noire. Maintenant que tu m'as dit tout cela, je ne sais à quoi m'attendre de la part de ta mère. Ne crains rien, je serai là. A mon avis, elle a fait une sorte de crise de

⁷⁰⁰. C'est de cette manière que ce personnage est désigné dans le roman.

⁷⁰¹. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.147.

nerfs, une dépression... C'est un médecin qu'il lui faut, pas des fanatiques religieux.⁷⁰²

Mme Mulonga, personnage énonciateur dans ce dialogue se présente comme l'adjuvant apte à aider Musango dans sa quête. Avec des mots tendres comme s'il s'agissait de son propre enfant, elle rassure la quant à sa présence à l'église lorsqu'elle l'y mènera. Pour lui avoir raconté tout ce qu'elle lui a fait subir lorsqu'elle était enfant, Mme Mulonga estime que c'est bien plus d'une dépression due à la perte brutale de son mari qu'elle fait et pour cela c'est d'un psychiatre qu'il lui faut au lieu d'une église où aucun pasteur ne pourrait la soigner.

Dans ce passage, l'image de la femme est fortement en contradiction avec celle de Sésé ou encore d'Ewendji mis en exergue dans les premières pages du roman. Cette contradiction permet de souligner la dysmétrie narrative entre les différentes femmes qui composent notre corpus. Cette sympathie ce n'est pas seulement à un membre de sa famille à qui on la porte mais à toutes personnes faibles qui se trouvent dans leurs parcours énonciatives.

C'est le cas, ce dimanche matin après la messe, lorsqu'elles décident de faire un tour au marché pour acheter de quoi dîner à midi. Mme Mulonga ainsi que Kwin, la commerçante sauvent de justesse un enfant des griffes acérées des commerçantes qui veulent le frapper jusqu'à ce que mort s'en suive parce qu'il a osé prendre sur une étale un petit poisson pour calmer sa faim.

Un garçonnet malingre est traîné au milieu de l'attroupement dont nous nous sommes approchées, *Mme Mulonga* ayant d'abord rouspété contre ces sauvages qui lui font perdre son temps. Elle qui ne voulait qu'acheter de la morue... *Si je n'y vais pas, tu peux être sûre que ce gosse ne verra pas le soleil se coucher.* Je sais qu'elle a raison. [...] D'un même mouvement, Kwin et Mme Mulonga fendent la foule et se précipitent sur le garçon. Elles le remettent sur les jambes tremblantes et se tiennent l'une devant lui, l'autre derrière.⁷⁰³

⁷⁰². Miano (L.), *Contours du jour qui vient, op.cit.*, P.151.

⁷⁰³. *Idem*, PP.195-197.

Récurrente dans de nombreux pays du continent africains, la vindicte populaire est un procédé dissuasif contre les malfrats. Comme d'ailleurs, le souligne Habibou Bangré, « lorsque les Africains attrapent un voleur en fuite, ils le lynchent en groupe sans autre forme de procès. Des violences qui peuvent être mortelles. »⁷⁰⁴

De fait, que ce soit au Sénégal, au Cameroun, au Bénin ou en Côte d'Ivoire, devant un malfrat, la foule surexcitée n'hésite pas à se venger lorsqu'elle le capture. L'évidence d'un tel acte n'est autre que le manque de confiance aux institutions administratives garantes de justice et d'équité. A ses yeux, elles ont perdu tous les attributs qui garantissaient l'objectivité dans le traitement des enquêtes qu'elles mènent. Désabusée par l'incurie, la partialité et la corruption de la police, la population n'a pour seule reflexe que de se venger elle-même au regard des pots de vin, enquêtes bâclées ou non faites de la police.

Dans cet espace diégétique où les rapports entre les Hommes semblent plus que jamais osciller entre atrocité et horreur, la femme constitue un espoir ; elle est réceptive à la douleur des plus faibles. A l'image de Kwin ou de l'institutrice Mme Mulonga, elles n'ont aucun lien de parenté avec ces enfants mais usent de leur amour du prochain pour venir en aide aux êtres que marginalise la société.

Le romancier met en rapport le roman et la réalité de son espace géographique d'où il puise la source de son écriture. En parlant de la littérature africaine et de son rapport au contexte social, Ndachi Tagne affirme qu'elle « s'imprègne profondément des réalités Noires. Elle confirme, comme pour faire écho à Charles Du Bos, que « la vie et la littérature sont intimement liées l'une à l'autre ».⁷⁰⁵ La contextualisation du fait social n'est pour l'écrivain qu'un moyen non seulement d'étaler le réel mais aussi de dénoncer et de critiquer les vices et les maux qui s'y déploient. C'est ce que souligne les propos de Nkashama, « la poétique ne doit-elle pas s'en trouver elle aussi transposée avec de nouveaux

⁷⁰⁴. Bangré (H.), « Justice populaire », www.afrik.com/article6621.html, article consulté le 23 avril 2012.

⁷⁰⁵. Ndachi Tagne (D.), *Francis Bebey*, Paris, L'Harmattan, 1993, P.7.

rapports instaurés dans la colonisation et les sociétés africaines survenues depuis les indépendances politiques truquées ? »⁷⁰⁶

L'humanisme des femmes dans *Contours du jour qui vient*, est le même qui se lit chez Fatou Diome. Dans *Le Ventre de l'Atlantique* où l'altruisme s'énonce aussi bien chez les mères qui rêvent que leurs fils aillent en Europe afin de venir les aider, une fois riche que chez Salie qui œuvre pour que les jeunes ne quittent pas leur pays et se réalisent sur place. Le personnage central de *Le Ventre de l'Atlantique* a par exemple mis de côté de l'argent pour aider son frère à ouvrir une échoppe sur place au village. Magasin qui l'éloignerait et le dissuaderait de cette idée intrépide d'aller à tout prix en Europe. C'est bien de l'amour et de l'unité sociale dont aspirent ces femmes à travers leurs comportements envers l'autre.

Au regard de leurs infortunes, ces enfants dont nous avons relevé quelques aspects, étaient condamnés à l'esseulement ou à la vindicte dont la conséquence sans doute était la mort. Kwin, Mme Mulonga ou Salie sont convaincues des valeurs positives que disposent ces personnages pour la construction d'une Afrique nouvelle. Ces enfants sont en effet, l'avenir d'un continent, qui les livre à eux-mêmes par l'égoïsme des hommes, des tares de la tradition, des gouvernements incapables de mettre en place des politiques publiques, des politiques d'accompagnement ou de réinsertion. Ces femmes braves de par leur acte sont conscientes du devenir de ces enfants pour l'édifice et l'amélioration de cette Afrique moribonde, trop longtemps demeurée sous l'angle des guerres civiles, de la corruption ou des crimes de tous genres.

IV.3. L'émotion : stratégie énonciative dans l'espace romanesque

L'énonciation⁷⁰⁷ définit les marques autour desquelles se détermine l'émotivité des individus. Dans le discours, elle se manifeste au gré des

⁷⁰⁶. Ngandu Nkashama (P), *Négritude et poétique*, Paris, L'Harmattan, 1996, P.139.

⁷⁰⁷. Charaudeau (P.) et Maingueneau (D.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002. « L'énonciation constitue le pivot de la relation entre la langue et le monde : d'un côté elle

comportements des uns et des autres. Ainsi, dans notre corpus, les affects des personnages principaux ou secondaires se dévoilent par des situations plus ou moins variées.

L'émotion constitue donc une stratégie énonciative à partir de laquelle les personnages imprègnent leur être et, leur façon de faire à partir des éléments discursifs bien spécifiques du texte. Ainsi, pendant l'attente du décollage de son avion pour Brazzaville, Joseph, entend un groupe d'individus (congolais) le juger et se moque de lui, dans son ethnie, par rapport à son accoutrement vestimentaire et à la relation mixte qu'il entretient avec Sabine.

Pour eux, il est tellement « noir » et c'est pour cette raison qu'il sort avec une femme blanche afin d'altérer un peu cette noirceur qui le caractérise. Ses compatriotes critiquent sans ménagement des noirs qui ont des relations amoureuses avec des femmes blanches. Cette situation fait exploser Joseph de l'intérieur et il est en proie à un sentiment de rage qui naît des moqueries et des rires qui lui parviennent.

Tout le groupe éclate de rire. Leurs absurdités, je ne les supporte plus. Je vais exploser, je le sens. Je me tourne vers eux et pose mes yeux sur eux pendant quelques secondes. Le mépris qui fermente en moi, il est entrain de circuler et de grossir. Ils se sont arrêtés de rigoler. Certains nous regardent effrontément des pieds à la tête. Je m'apprête à aller les trouver quand Sabine me parle⁷⁰⁸.

A travers cet extrait on peut noter l'émotion qui envahit Joseph à ce moment. En effet, la relation entre les termes « absurdités », « mépris » et « effrontément » atteste du sentiment de rage du locuteur. Et dans la phrase, l'emploi des verbes au présent « je ne supporte plus », « je vais », « je le sens », « Je me tourne », « pose », « fermente », « [je] m'apprête », démontre la détermination de Joseph et une possible évolution dans son comportement qui pourrait se traduire par l'action.

permet de représenter dans l'énoncé des faits, mais d'un autre côté elle constitue elle-même un fait, un événement unique défini dans le temps et l'espace. On se réfère en général à la définition d'E. Benveniste (1974 : 80), comme « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » qu'il oppose à énoncé, comme l'acte se distinguant de son produit ».

⁷⁰⁸. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.15.

Dès lors, on note que le rôle du présent ici est double. Il révèle d'une part la chronologie des faits, et d'autre part il décrit un personnage animé par certains affects, un individu qui veut agir par rapport à ce qu'il ressent. Joseph démontre par son attitude qu'il est touché par les paroles et les regards qu'on lui lance. C'est bien parce que Sabine lui interdit de leur répondre qu'il se retient. Ainsi, le contraste énonciatif que le narrateur établit entre la gestuelle du groupe et ce que le narrateur éprouve traduit une attitude chez ce dernier où s'actualise et s'inscrit des sentiments. On comprend assurément que Joseph est en proie à une émotivité certaine, la colère.

Face à une situation donnée les hommes agissent de manière différente selon les affects qui les saisissent. Le sentiment de compassion se révèle à l'individu par rapport au monde et aux personnages qui l'entourent. Elle se manifeste dans l'émotion à travers la perception et l'action des individus. C'est ce qui semble se lire à travers les propos de Gilbert Simondon, « [l'action] ne peut résoudre les problèmes de la perception [...] que si action et émotion sont complémentaires, symboliques l'une par rapport à l'autre dans l'unité du collectif ». ⁷⁰⁹ Si c'est la colère qui se meut en Joseph lorsqu'on le critique et se moque de lui à l'aéroport, c'est un regard compatissant qu'il a quand il voit Thomas.

Quand je le vois de près, Thomas, une grosse envie de pleurer se saisit de moi. [...]. Mais j'ai beau me contenir pour les retenir, ces satanées larmes, je les sens qui suintent doucement de mes yeux. Je dirige vite mon regard ailleurs et discrètement je m'essuie les yeux ⁷¹⁰.

Vu la description que nous fait le narrateur lorsqu'il aperçoit Thomas, on souligne qu'il est affligé, il ressent de la pitié pour lui. La compassion se présente sous la forme d'une émotion brutale et spontanée. Joseph est incapable de se contrôler et fond en larmes. Les souvenirs qu'il a de son ami contrastent totalement avec son physique actuel. La maladie l'a complètement défiguré et il

⁷⁰⁹. Simondon (G.), *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Jérôme Million, P.253.

⁷¹⁰. *Idem*.

est tout amaigrit. C'est à peine que Joseph le reconnaît. L'émotion s'ancre dans le texte à travers l'organisation des mots, à partir des choix des verbes et d'autres éléments linguistiques comme la ponctuation qui composent la phrase.

IV.3.1. La ponctuation comme marque de l'émotion

« Système de signes servant à indiquer les divisions d'un texte, à noter certains rapports syntaxiques ou certaines nuances affectives »⁷¹¹, la ponctuation témoigne de l'émotion au sein des phrases. Les signes graphiques ont chacun un rôle dans l'énoncé et sont ainsi représentatifs des sentiments des personnages. A cet effet, ils sont des indices qui permettent de décoder la signification du discours, et comme le rappellent Ghiglione et Trognon :

Dès lors que l'on considère que : « communiquer c'est produire et interpréter des indices » et que le langage est porteur d'indices ; dès lors que l'on considère que « le locuteur fournit par son énoncé une expression interprétative d'une de ses pensées et [...] l'auditeur construit sur la base de cet énoncé une hypothèse interprétative portant sur l'intention informative du locuteur »⁷¹² ; il devient possible et nécessaire d'aller chercher dans le matériau langagier lui-même la réponse à des questions telles que : Qu'est-ce qui constitue tel ou tel élément langagier en indice ?

En quoi, et de quoi, cet indice constitue-t-il une expression interprétative ?

Pourquoi et comment, l'interlocuteur utilise-t-il ces indices pour faire des hypothèses interprétatives sur les intentions informatives du locuteur⁷¹³ ?

⁷¹¹. *Le Nouveau Petit Robert de langue française*, Paris, Millésime, 2007.

⁷¹². Sperber (D.), Wilson (D.), *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989, P. 346, cité par Ghiglione (R.), Trognon (A.), dans, *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*, Presses de l'Université de Grenoble, 1993

⁷¹³. Ghiglione (R.), Trognon (A.), *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*, Presses de l'Université de Grenoble, 1993, P.43.

L'émotion intègre la ponctuation⁷¹⁴ pour désigner et montrer les indices qui caractérisent les affects des individus dans la fiction romanesque. Participant de la signification des textes oraux ou écrits, les signes typographiques, au regard des propos de l'énonciateur permettent d'évaluer et de déceler l'affectivité qu'ils renferment. Ces signes graphiques : point d'exclamation, point d'interrogation ou encore les points de suspension constituent ce que l'on nomme la ponctuation expressive. Nous analyserons à travers ce qui suit les différents rôles émotionnels que jouent ces traits graphiques dans le texte.

IV.3.1.1. Le point d'exclamation

Comme la plupart des signes de ponctuation, le point d'exclamation détient une valeur dans le discours. Elle signale une réaction affective de l'énonciateur chez le récepteur. C'est dans cette optique que Samuel énonce ses sentiments par rapport à l'attitude Joseph.

En effet, Joseph ne souhaite pas aller à l'invitation du ministre Laba, car il s'oppose à l'idéologie politique des gouvernements de son pays et leurs comportements face à la gestion du pays. Mais, Samuel lui intime l'ordre de s'y rendre car il en va de l'image et de l'honneur de toute la famille. Les propos de Samuel sont empreints de certains affects qui trahissent son étonnement et son incompréhension face à l'attitude de son frère.

Que tu aimes ou non, tu le dois pour notre image,
pour notre honneur, pour l'honneur de la
famille !...Et puis c'est assez ! Je suis ton aîné, et tu
dois m'obéir !...Mais vous tous là, dès que vous avez

⁷¹⁴. Il y a deux types de ponctuations : la ponctuation logique et la ponctuation stylistique. Celle qui nous intéresse est la ponctuation stylistique, car, elle se meut par rapport à la subjectivité du sujet énonçant. La ponctuation logique quant à elle, désigne l'ensemble des topogrammes au sens où l'entend Jacques Anis ; c'est-à-dire l'ensemble des signes graphiques qui structure un énoncé.

séjourné en France, vous oubliez les traditions !
C'est pas possible ça !⁷¹⁵

Plus loin dans le texte, face au refus catégorique de Joseph d'aller à cette invitation Samuel demeure dans la stupéfaction totale. Il ne comprend toujours pas pourquoi son frère décline cette invite alors que tout le pays souhaite s'y rendre. En effet, c'est le lieu par excellence où on doit être.

Tu n'oseras pas quand même !!! Tu oserais lui faire cet affront ? Tu sais qui est le ministre Laba, toi ? Non mais tu n'as plus ta tête, Joseph ! Ça c'est sûr ! Comment !!! Refuser d'aller chez monsieur le ministre alors que n'importe qui à Brazza donnerait tout pour être invité chez lui ! Mais je commence à me demander si tu n'es pas ensorcelé, Joseph ! Ah ! oui, je me le demande vraiment !⁷¹⁶

On le voit, la valeur sémantique du point d'exclamation traduit un ordre suivi d'une exaspération certaine qui se lit dans l'emphase de Samuel. L'usage du point d'exclamation constitue le matériau langagier et stylistique à partir duquel s'intègre et s'insère l'affectivité qui actualise le personnage. Autrement dit, le point d'exclamation annonce une réaction affective chez le locuteur.

Par ailleurs, il arrive que le point d'exclamation transforme une phrase en un « monodialogue », autrement dit, un dialogue entre un je-énonçant et un moi-écoutant. C'est ce qui semble se lire dans *L'Impasse* de Daniel Biyaoula. Nous avons ce qui suit : « [je] dois ressembler à un gueux parmi toutes ces gens ! que je me dis. »⁷¹⁷. Le locuteur énonce ses sentiments et les rapporte à la fois à travers le discours direct introduit par le pronom relatif « que ». Les embrayeurs (temps, ponctuation, mode) sont repérés comme étant du discours direct en dépit du fait qu'il y a un verbe introducteur plus le pronom relatif « que », qui renvoie au discours indirect. On a l'impression que Joseph souhaite prendre des distances

⁷¹⁵. Biyaoula (D.), *L'Impasse*, op.cit., P.43.

⁷¹⁶. *Idem*, P.44.

⁷¹⁷. *Ibid*, P.13.

avec son propre discours. Son monologue n'est que l'expression de l'émotion qu'il ressent à cet instant face à son habillement.

IV.3.1.2. Les points de suspension

Dans l'acte énonciatif, la ponctuation demeure l'un des indices majeurs où s'enracine de manière certaine l'affect du locuteur. En effet, elle prend en charge l'émotion du personnage lors de son énonciation. Les points de suspension participent ainsi à rendre compte de l'expression des sentiments de l'interlocuteur. Ils sont perçus comme une absence de parole et ils invitent à s'interroger et chercher ce qui se cache derrière ces « silences ».

Dans le texte, les points de suspension renvoient souvent au non-dit, ou à ce que l'énonciateur refuse de dire ou ne doit pas dire ou ne veut pas dire pour que ses paroles n'interfèrent pas sur l'action de son destinataire. Le lecteur interprète ces silences afin de relever leur valeur sémantique qui puissent les traduire et leur donner du sens. Les points de suspension manifestés par les silences peuvent comme l'affirme Jacques, « Tantôt [...] se [substituer] à la parole [...] tantôt il renforce la parole en la scandant [...] le silence désavoue et récuse un énoncé »⁷¹⁸.

Le silence renvoie à un blanc ou à une réticence qui vient renforcer la poigne et la détermination des propos avec lesquels le locuteur veut se faire entendre de son interlocuteur. Celui-ci décrit et analyse ces silences pour faire ressortir les éléments qui permettent de traduire l'énoncé. C'est ce qui s'effectue lorsque Ndétare demande aux enfants de prendre garde aux paroles du vieux pêcheur qui leur fait croire que pour vivre mieux il faut partir en Europe. « -Petits, n'écoutez pas les sornettes que vous raconte cet hurluberlu. Ne vous laissez pas prendre dans les filets de l'émigration. Rappelez-vous, Moussa était des vôtres... »⁷¹⁹. La présence des points de suspension révèle dans cet extrait de texte la prise de

⁷¹⁸. Jacques (F.), *Différence et subjectivité*, Paris, Aubier, 1982, P.227.

⁷¹⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.117.

conscience face aux dangers de l'émigration. Ndétare par ces silences dans la phrase invitent les jeunes à se rappeler des péripéties de Moussa en France.

En effet, rappelons que Moussa est parti en France pour devenir un footballeur international et faire fortune afin d'aider sa famille. Malheureusement, il n'est sélectionné dans aucun club. Et, pour rembourser « son passeur » qui lui confisque son passeport, il est contraint de travailler au noir. Très vite, il est arrêté par la police et rentre bredouille au Sénégal. Il se suicide face aux railleries de son entourage et au déshonneur qu'il cause à sa famille qui comptait sur lui.

Les points de suspensions dévoilent des absences de paroles et ils créent des questionnements qui permettent de s'interroger sur la signification de la phrase. C'est pour cela qu'il,

faut se pencher sur le critère de l'intentionnalité discursive et interroger cette absence de parole : provient-elle de ce que le sujet ne « veut » pas dire, de ce qu'il ne peut pas « dire », de ce qu'il ne sait pas « dire », ou de ce qu'il ne « doit » pas dire ⁷²⁰ .

On le voit, les points de suspension mettent en exergue ce que le locuteur se réserve de dire. Ce refus de dire ou cette absence de parole est lié aux sentiments des individus. Ils veulent ainsi soit occulter un passé douloureux soit marquer un événement ou une expérience. On l'aura compris, les points de suspension sont des traits énonciatifs révélateurs d'émotion.

IV.3.1.3. L'interrogation rhétorique

Par sa valeur énonciative, l'interrogation rhétorique exprime une réaction affective et met en évidence un discours polyphonique qui sous-tend une question et une réponse. L'interrogation rhétorique est donc une question qui n'attend pas

⁷²⁰. Leblanc (J.), « La ponctuation face à la théorie de l'énonciation », in *A qui appartient la ponctuation*, Defays (J.-M), Rosier (L.), Tilkin (F.), Bruxelles, Duculot, Collection « Champs Linguistique », P.90.

de réponse, car celui qui pose la question connaît déjà la réponse. Il y a une interrelation entre question et réponse.

Selon Tutescu c'est une réponse déguisée en question, car dans l'interrogation rhétorique, « la question n'est là que pour rappeler la réponse, elle joue alors à peu près le rôle de l'assertion de cette dernière, présentée comme une vérité admise⁷²¹ ». L'interrogation oratoire ou interrogation rhétorique rend compte des émotions du narrateur et produit ainsi des effets divers selon la situation dans laquelle elle s'emploie. Elle marque l'état affectif de l'énonciateur, et c'est ce qui se décline à travers les propos de Samuel, le grand frère de Joseph.

Nom de Dieu ! Mais qu'est-ce-que tu vas
m'apprendre sur la tradition toi ? Et qu'est-ce-que
tu entends dans la tradition, hein ? C'est à moi que
tu vas enseigner ce que ça veut dire, tradition ? ⁷²²

Samuel se met en colère et s'offusque des propos de Joseph qui pense que le respect lié aux traditions en Afrique a presque disparu et qu'il n'est pas obligé d'obéir à son aîné. Et, quel que soit le respect que Joseph doit au « Grand Samuel », il refuse de tenir compte de ses conseils. C'est ce qui horrifie Samuel d'où la véhémence qui se dégage de ses propos avec une « mise en débat d'une proposition préalablement envisagée [...] comme vrai »⁷²³. En effet, il faut signaler que le fait que Joseph ne prenne pas en compte ce que lui dit Samuel se révèle comme de l'irrespect à son encontre. C'est ce manque de respect de la part de Joseph qui l'irrite tant.

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, l'interrogation rhétorique s'articule autour du statut de Salie en France. En effet, pour les insulaires de Niodior, vivre en France est synonyme de réussite et de fortune. Le fait que Salie est en Europe est

⁷²¹. Tutescu (M.), in www.unibuc.ro/eBooks/ILs/MarinaTutescu-Argumentation/Index.htm, chapitre X, II – L'interrogation, août 2003, consulté le 20 janvier 2012.

⁷²². Biyaoula (D.), *L'Impasse*, *op.cit.*, P.43.

⁷²³. Martin (R.), « Les univers de croyance », in *La théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga, 1987, P.27.

un avantage démesuré. Ce qu'ils ignorent que Salie doit se battre pour espérer réussir. Soit la phrase suivante :

Mais combien de kilomètres, de journées de labeur, de nuits d'insomnie me séparent encore d'une hypothétique réussite qui, pourtant, va tellement de soi pour les miens, dès l'instant que je leur ai annoncé mon départ pour la France ?⁷²⁴

Salie est une jeune étudiante vivant à Strasbourg et doit travailler pour vivre et financer ses études. Elle fait donc du ménage. Ceux pour qui la réussite va de soi lorsqu'on vit en Occident n'ont pas conscience des sacrifices et du labeur que la jeune fille endure. L'interrogation rhétorique qui se dégage de cette phrase vient confirmer l'idée selon laquelle la narratrice doit se battre pour se construire. Dès lors, l'énoncé émise actualise les affects de Salie au regard de la naïveté des villageois sur sa vie en France. Cette même ignorance des villageois quant au statut de la jeune fille laisse émerger des incompréhensions de leur part comme cela ressort de cet extrait :

N'étais-je pas la feignante qui avait choisi l'éden européen et qui jouait à l'éternelle écolière à un âge où la plupart de mes camarades d'enfance cultivaient leur lopin de terre et nourrissaient leur progéniture ?⁷²⁵

Là encore, la romancière actualise dans l'énoncé la réponse à sa question. Celle-ci vient de l'incompréhension des villageois à saisir l'objectif des longues études. Salie doit cependant réussir et prouver aux siens la pertinence de ce qu'elle fait. Et d'ailleurs, ne comptent-ils pas sur elle pour les aider financièrement ?

⁷²⁴. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.14.

⁷²⁵ *Idem*, P.44.

IV.3.2. L'intérêt des subjectivèmes dans l'analyse de l'émotion

Les subjectivèmes traduisent les sentiments du locuteur et ils imprègnent leurs valeurs dans le tissu textuel pour lui donner une dimension émotionnelle. Pour Catherine Kerbrat-Orrecchioni, les subjectivèmes sont des éléments linguistiques dans lesquels se déploient des traits sémantiques et, où « l'énonciateur s'avoue explicitement ou se pose implicitement comme la source évaluative de l'assertion. »⁷²⁶.

Les affects sont l'un des traits qui caractérise au mieux les subjectivèmes car ils expriment l'émotion qui définit les personnages. C'est ainsi que Musango est heureuse lorsqu'elle retrouve sa grand-mère qu'elle n'a jamais vue : « [c'est] seulement maintenant que je me rends compte que je suis bien là, et que cette femme est ma grand-mère. »⁷²⁷. L'adjectif affectif « bien » traduit la satisfaction et la joie du locuteur d'être avec celle qu'elle aime.

Ce subjectivème est une stratégie expressive discursive qui montre et accentue le bonheur intense que le locuteur ressent à l'instant où elle retrouve sa grand-mère. De plus, la présence du déictique⁷²⁸ temporel « maintenant », du déictique personnel « je », du déictique spatial « là » et le double signal du présent, viennent renforcer ce plaisir.

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, le narrateur rend hommage à sa grand-mère qui l'a élevé : « [de] ses douces mains qui ont coupés mon cordon ombilical, qui caressaient ma têtes- quand, petites, je tirais la sève de son sein et m'endormais repue dans ses bras- ma grand-mère n'a jamais cessé de tisser le fil qui me relie à la vie »⁷²⁹.

⁷²⁶. Kerbrat-Orrecchioni, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1996, P.80.

⁷²⁷. Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, op.cit., P.217.

⁷²⁸. Les déictiques sont des éléments linguistiques qui témoignent de la présence du narrateur dans un énoncé. Les déictiques peuvent être des pronoms personnels, des adverbes, des indices temporels ou spatial.

⁷²⁹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., PP.75-76.

Ici, le locuteur nous plonge dans le contexte émotionnel de son enfance avec sa grand-mère. Rejeté par son beau-père, le locuteur est élevé par sa grand-mère qui lui donne tout l'amour qu'elle n'a pu avoir de ses géniteurs. L'adjectif « douces » met en exergue toute la valeur admirative et affective qu'elle a pour sa grand-mère. Qu'ils soient des adjectifs, des noms ou des verbes, les subjectivèmes rendent compte de l'élément émotionnel qui lie l'énoncé au personnage.

Aux côtés des subjectivèmes affectifs, se déploient des subjectivèmes d'ordre évaluatifs. Les subjectivèmes évaluatifs peuvent être péjoratifs ou mélioratifs, qualitatifs ou quantitatifs dont l'énoncé porte sur le dénoté tout en comprenant les traits du locuteur. De ce fait, ils imprègnent dans le discours les sentiments du narrateur. C'est le cas des jugements évaluatifs qui se font selon le biparti Bien/Mal. En effet, le sujet énonçant prend position selon une situation donnée.

C'est le cas du vieux pêcheur, le père de Sankèle, prit de colère à l'annonce de la grossesse « honteuse » de sa jeune fille décida d'enfermer Sankèle dans une chambre jusqu'au terme de sa grossesse, afin d'éviter la honte et les moqueries de son entourage et le déshonneur de la famille. Car, rappelons-le, un enfant bâtard ou une grossesse hors mariage, dans certaines sociétés africaines, est une humiliation pour la fille et surtout pour ses parents, qui sont considérés comme des personnes qui ont manqués l'éducation de leurs progénitures.

La virginité avant le mariage pour les jeunes filles demeure la principale clé de respect et de fierté que reçoit sa famille. Aussi, lorsqu'il apprend la grossesse de sa fille, le vieux pêcheur s'en prend à sa femme qu'il accuse d'avoir manqué de corrections et d'autorité. C'est dans un emportement inouï qu'il gifle sa femme et traite sa fille de traînée. « Cette **traînée** est bien la fille de sa mère !»⁷³⁰ Cette rage est d'autant plus violente parce qu'il avait déjà promis sa fille à un autre homme et en plus l'auteur de la grossesse de Sankèle est un étranger dans le village

Le même dédain dans le discours est perçu quelques lignes plus tard par Simâne, la première femme d'El-Hadji, qui ne lui a donné que des filles. Tandis que sa coépouse, Gnarelle vient de faire un garçon. « -Voilà que cette petite

⁷³⁰. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit., P.131.

pimbêche, épousée vingt-cinq ans après moi, donne à mon mari le taureau qu'il attendait depuis si longtemps ! Maudit soit mon ventre qui a porté que mon malheur ! »⁷³¹. Simâna maudit son ventre qui ne lui a donné que des filles et envie sa coépouse qui va redorer le patronyme familial.

Par ailleurs, les subjectivèmes évaluatifs s'inscrivent aussi dans ce que Sylvie Durer nomme « les noms de qualité »⁷³² et dont la formule syntaxique est : Déterminants + Préposition (De) + Substantif. Cela se justifie par exemple dans *Le Ventre de l'Atlantique* par le jugement que le vieux pêcheur porte sur Ndétare, l'instituteur du village, qui entraîne les jeunes villageois au football. Ainsi dira-t-il : « Partez chercher du travail, éloignez-vous de **ce masque de colon** et n'oubliez pas, mes enfants, chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité ! »⁷³³. Le vieux pêcheur estime qu'il y a bien autre chose de plus important à faire que d'aller à l'école. Il faut pour lui que les jeunes aillent en Europe qui demeure le lieu par excellence où les jeunes pourront avoir du travail et ramener de quoi vivre à leur famille. Pour les villageois donc, l'école n'est qu'une perte de temps et il faudrait que les enfants s'éloignent de « ce masque de colon » qui est l'instituteur afin de mieux préparer leur avenir. On le voit, les subjectivèmes sont une expression de l'émotion dans le discours.

⁷³¹. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.146.

⁷³². Durer (S.), « Ce louchon d'Augustine. Etude des noms de qualité dans L'Assommoir », in *Etudes de linguistique appliquée*, numéro 102, Paris, Didier-Erudition, avril-juin, 1996, 137-156.

⁷³³. Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, *op.cit.*, P.124.

Conclusion de la deuxième partie

En somme, la résonance de l'énonciation dans nos romans se réalise à partir d'une diversité d'éléments syntaxiques et narratifs. Cette hétérogénéité d'indices textuels, nous permet, d'interroger, de décrire, d'interpréter et d'analyser les mouvements des mots, les bruissements des phrases afin de mieux appréhender l'attitude des personnages dans l'espace romanesque. Ainsi, cette partie nous a amené à saisir les caractéristiques qui définissent l'individu dans cet univers discursif. Musango et Salie veulent se construire et relever de nouveaux défis. Joseph quant à lui, s'inscrit toujours dans l'impasse. Il est en proie à une névrose qui le maintient dans un cercle floué dans lequel il oscille entre son « je » et un « moi ». Joseph peine à se trouver. Autour d'une analyse qui sous-tend la stratégie narrative qui se déploie dans notre corpus, nous avons relevé dans le dernier chapitre, les matériaux linguistiques qui président au fonctionnement de la signification dans le roman. Assurément que l'ironie, la périphrase, le discours rapporté ou les émotions participent à la compréhension du comportement des individus inscrits dans le feuillet énonciatif.

CONCLUSION GENERALE

Le roman africain francophone à travers la présente étude a montré que l'énonciation entendue comme activité sociale a une visée communicative et dès lors, les romanciers donnent une vision du monde, une perception de l'Afrique à travers le quotidien des personnages. La principale préoccupation de ce travail était d'analyser les modalités d'écriture qui caractérisent les personnages dans l'espace romanesque de notre corpus. Notre thèse qui a pour titre, *Enonciation romanesque. Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano*, s'est attelée à partir du processus discursif à investir le roman afin d'y déceler les unités narratives qui gouvernent dans le fonctionnement du texte et définissent les individus dans la diégèse.

Ainsi, pour y parvenir la méthode de l'analyse du discours nous a paru la plus évidente pour appréhender les opérations énonciatives qui actualisent la signification dans notre corpus. L'analyse du discours est une approche qui se veut éclectique et s'ouvre à plusieurs disciplines. En ce sens l'anthropologie, la littérature, la sociologie, la sémiotique, la linguistique textuelle, la stylistique ou encore l'énonciation littéraire nous ont permis d'investir le roman, de sonder le texte, de décrypter les mots et de décrire les énoncés afin de mieux révéler ce qu'ils renferment.

L'analyse de notre travail s'est articulée en deux grandes parties. Le premier point a eu pour thème, « La scène d'énonciation : motif révélateur du fonctionnement de la société » a étudié les éléments langagiers en rapport avec le contexte social, culturel, littéraire et politique de l'Afrique et de la France, univers dans lesquels se déploient les personnages romanesque. Cette inflexion nous révèle que les actants sont assujettis par les pratiques coutumières, religieuses et culturelles réalisées dans la scène d'énonciation. Nous avons aussi démontré comment l'espace romanesque est marqué par des préjugés qui aboutissent à la crainte et à l'exclusion de l'autre. Le milieu urbain à travers la représentation de la ville, de l'école et les lieux d'activités professionnelles nous révèle qu'il participe aussi à l'exclusion sociale. Enfin, nous avons montré comment l'écriture de la dénonciation investit le genre romanesque en définissant les auteurs comme

des écrivains engagés. Les romanciers s'approprient ainsi le discours pour exprimer leurs positionnements dans le champ littéraire.

Les écritures de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et de Léonora Miano montrent que le contexte socio-culturel est tributaire de certaines pratiques et croyances qui assujettissent l'individu. Effectivement, le rapport des personnages avec la stérilité, la sexualité, la religion, la sorcellerie ou le droit d'aînesse sont particuliers. Ces éléments qui participent de l'acte énonciatif jouent un rôle important dans la société. La stérilité est un élément de marginalisation du personnage féminin. Et la procréation constitue à l'opposé, un facteur d'élévation et de reconnaissance dans l'univers textuel. Le fait qu'une femme ait des enfants légitime son statut d'épouse qui plus est, lorsqu'elle a des garçons. Les enfants de sexe masculin héritent du patronyme de la lignée et de la famille. C'est pour cette raison que les femmes qui n'ont que des filles comme enfants ne sont pas considérées dans la société et sont l'objet de raillerie. Cela se justifie dans notre analyse par la première épouse de Wagane qui ne lui a donné que des filles, sept au total.

La sexualité comme motif d'écriture se dévoile davantage sous deux principaux traits. D'un côté, la pauvreté, la précarité, les conditions de subsistance dans les bidonvilles amènent les jeunes filles à entretenir des relations intéressées avec des hommes adultes. En effet, *L'Impasse* nous décrit comment des adolescentes se donnent à des personnes d'âge mûr pour de l'argent. C'est le cas, l'avons-nous souligné, de la petite-sœur de François, qui âgée de quinze ans est déjà mère de deux enfants. Là, on note un abandon des parents mais aussi de l'état dans un univers où la pédophilie bien qu'interdite est autorisée vu que ces hommes adultes ne sont jamais inquiétés par la justice par rapport à leurs comportements vils. D'un autre côté, nous avons montré que le rapport des adultes à la sexualité est tout aussi complexe à définir, aucune règle ne sous-tend sa réalisation, le but n'est-il pas d'assouvir son désir libidinal ? Joseph par exemple n'hésite pas à coucher avec la femme de son ami, une fois que ce dernier va au travail, Joseph le remplace dans son lit avec son épouse. De même, le personnage central de

Biyaoula a de nombreuses autres conquêtes telles que la femme de son voisin d'immeuble. La pratique de la sexualité est certes personnelle mais lorsqu'elle ne respecte plus les principes qui régissent le fonctionnement d'une société, du respect des uns envers les autres, elle devient un questionnement, une préoccupation évidente. En se posant ainsi comme invariant, l'écriture de la sexualité révèle l'idée d'une communauté en proie à la souffrance, une société malade, en perte des valeurs.

Les rites liés à la naissance ont également investi les structures de l'énoncé. Ici, nous nous sommes rendu compte que la venue au monde d'un enfant est liée à de nombreuses pratiques. Dans *Contours du jour qui vient*, le narrateur nous a expliqué le principe qui sous-tend la mise en terre du placenta du nouveau-né sous un arbre fruitier. Chez Fatou Diome, c'est la purification de l'enfant dès son premier bain qui a retenu notre attention. En effet, le bébé est lavé avec des formules incantatoires qui ont pour objectifs de le préserver des maléfices et de l'aider à bâtir sa personnalité au cours de son existence.

L'individu dans cet univers textuel a de nombreux besoins qui se révèlent être des obstacles à son épanouissement et à son développement dans la société. Ainsi, situant notre analyse sous l'angle sociologique, nous avons pu montrer que les deux formes de croyances articulées sous les notions de religion et de sorcellerie jouent un important rôle dans le milieu social. L'énonciation ayant une visée communicative, elle nous a démontré le rapport des hommes avec ces deux entités. Nous sommes arrivés à la conclusion que ce sont les problèmes de premières nécessités qui poussent les personnages à se réfugier dans les églises et les « temples » de marabouts : la santé, l'argent, le travail. Ils se substituent à l'Etat et promettent à leurs fidèles l'illusion d'une vie meilleure ou la résolution de leurs problèmes. La résonance de la croyance religieuse et des pratiques de sorcellerie deviennent non seulement un matériau langagier mais aussi une prise de conscience, un cri d'alarme lancé vers une société en proie aux difficultés existentielles.

Le deuxième chapitre de cette partie, « De la perception de l'individu dans l'espace social » nous a permis de mettre en exergue la question raciale qui s'articule autour d'un certain système de valeur. Le personnage dans le contexte socio-culturel qu'il soit noir ou blanc est cloisonné dans le racisme ou des clichés qui l'empêchent d'aller vers l'autre et de le connaître dans sa différence. Le second axe sur lequel s'est orientée cette analyse était de démontrer la représentation de l'individu dans l'espace urbain. Nous avons vu que la ville se subdivise en deux principaux grands groupes de quartiers dichotomiques: les bidonvilles et les quartiers résidentiels. Les notions telles que la pauvreté, l'insalubrité, et la mort sont égrainées dans les espaces défavorisés tandis que dans les quartiers résidentiels, les personnages côtoient l'aisance, l'argent et le luxe.

En mettant en scène de tels personnages, les romanciers montrent que la seule voie d'accès pour les personnages défavorisés d'atteindre le confort des individus vivants dans les quartiers résidentiels est sans doute l'école. En effet, l'école, l'instruction demeure pour eux l'un des facteurs de la construction de soi et de l'épanouissement de l'homme. C'est le cas de Salie qui grâce à l'instruction s'est affranchie de certains maux et essaie d'améliorer sa condition de vie. Toutefois, les romanciers de notre corpus ne montrent pas seulement cette perspective et cette dimension de l'idée de l'épanouissement de l'individu à travers l'école, ils interrogent aussi l'instabilité et la précarité de l'emploi qui définissent les personnages qui ont des diplômes ou qui ont fait des études supérieures. Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano sont les porte-paroles des exclus de la société et des systèmes qui avilissent l'homme. À travers la dénonciation des dirigeants africains et des politiques des instances internationales sur l'Afrique, ils se déterminent d'emblée comme écrivains engagés. Ainsi, le champ littéraire francophone à travers le réseau de publication et de distribution de leurs œuvres leur offre un espace de consécration et de légitimation. Les thématiques culturelle, sociale, politique ou historique qu'ils abordent trouvent une résonance chez le lecteur qui découvre leur vision du monde, leur perception de l'Afrique à travers une écriture singulière.

La deuxième partie de notre travail « Le mode d'inscription énonciatif des personnages dans le tissu textuel » s'est particulièrement intéressée aux dispositifs de communications qui déterminent les caractéristiques des personnages. Le roman est composé de plusieurs éléments linguistiques qui nous permettent de démontrer la spécificité de chaque personnage. A partir des modalités discursives la présente section s'est proposée de voir à partir de l'organisation des structures textuelles, comment l'énonciation définit les individus. Dans un premier temps, nous avons montré que les personnages principaux se construisaient soit à travers la quête initiatique soit à travers l'acceptation de leur statut d'être hybride soit le personnage peut inlassablement se perdre dans la recherche de son identité. Ainsi, en étudiant le déploiement de Musango dans le roman, nous avons vu comment elle acquiert sa liberté. En effet, partant d'un état initial de personnage-ombre, elle a pu se défaire de ses chaînes, elle a pu rompre avec l'assujettissement moral et physique dans lequel elle se trouvait ; elle a pu renaître et faire à nouveau confiance en l'avenir.

Joseph, lui se dévoile sous l'aspect d'un personnage à double facettes. En effet, il est habité par des sentiments contradictoires qui se manifestent par une crise. Un trouble actualisée par la cohabitation d'un « je » et d'un « moi ». Et cela, se réalise entre l'acceptation de l'africain moderne et la répulsion, le dégoût total du noir ; qui se traduit par la dépigmentation de la peau, le port des rajouts qui lui font perdre toute son originalité, son essence, identité d'homme noir.

Chez Salie, on constate plutôt un personnage qui assume son identité plurielle. Enfant illégitime née à Niodior et vivant désormais en France, l'héroïne de *Le Ventre de l'Atlantique* s'affirme dans son identité hybride. Elle se sert de l'écriture pour se construire et s'ouvrir au monde. Elle puise en effet dans sa culture et dans le monde, les éléments qui lui permettent de se constituer et de se définir comme une personne appartenant au monde. Il ressort de cette première étape, deux types d'individus. D'un côté les héroïnes de *Contours du jour qui vient* et de *Le ventre de l'Atlantique* ont pu malgré les écueils dans l'espace romanesque

s'affirmer et construire leur identité alors que Joseph peine et il a du mal à construire son identité, à se définir.

Dans le second chapitre, nous avons démontré que l'usage de l'ironie dans la dénomination des pasteurs demeure pour l'écrivain une écriture de la dénonciation face aux activités illégales et à la pratique du vice qu'ils font subir aux jeunes filles. Pour eux l'église ou du moins l'Assemblée de prière n'est qu'un prétexte qui voile et couvre leurs affaires : le proxénétisme. L'énonciation est révélatrice des liens et des rapports entre les différents individus dans le texte. Le discours rapporté démontre par exemple le ressentiment qu'Ewendji a pour sa fille Musango. Celle-ci tout au long du roman rapporte au lecteur le type de relation qu'elle a avec sa mère.

L'analepse quant à elle, montre le type de lien entre le père et son enfant. Dans le roman, il est souvent représenté sous le signe de l'absence ou de la marginalisation face au rôle qu'il doit jouer au sein de la famille. Nous avons donc démontré que cette technique d'écriture implante le personnage du père dans les récits rapportés et souvent au passé. Et le manque de nom (on l'appelle par « père »), de ce personnage n'est que la confirmation d'un lien vaporeux entre eux et cela se confirme dans *Contours du jour qui vient* avec la mort du père de Musango ou encore de son inexistence chez Salie pour *Le Ventre de l'Atlantique*.

En admettant que le récit actualise des événements dans le roman, on reconnaît que certains personnages en proie à des difficultés trouvent du réconfort auprès des femmes. Et cela est bien manifeste chez Kwin, Madame Mulonga ou encore chez Salie qui n'hésitent pas à aider les nécessiteux. Dans l'acte énonciatif, la ponctuation et les subjectivèmes sont des faits du discours qui créent l'émotion. Ce dernier est effectivement, un motif d'écriture qui actualise les affects des personnages face aux situations qu'ils rencontrent dans le roman. L'étude de l'énonciation révèle ainsi, des opérations ou des mécanismes discursifs qui permettent de comprendre l'œuvre dans sa forme linguistique et extralinguistique.

BIBLIOGRAPHIE

I- Corpus de base

Biyaoula (D.), *L'Impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996.

Diome (F.), *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

Miano (L.), *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon, 2006.

II- Autres œuvres littéraires consultées:

Bâ (M.), *Une si longue lettre*, Paris, Le Serpent à plumes, 2001.

Béti (M.), *Perpétue ou l'habitude du malheur*, Paris, Buchet/Chastel, 1974.

Beyala (C.), *Les Honneurs perdus*, Paris, Albin Michel, Paris, 1996.

Beyala (C.), *Assèze l'Africaine*, Paris, Albin Michel, 1994.

Boto (E.), *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine, 2000.

Dadié (B.), *Un Nègre à Paris*, Présence africaine, 1959.

Darko (A.), *Par-delà l'horizon*, Paris, Actes Sud, 1997.

Diome (F.), *Inassouvies, nos vies*, Paris, Flammarion, 2008.

Dongala (E.), *Johnny Chien Méchant*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002.

Fantouré (A.), *Le cercle des tropiques*, Paris, Présence africaine, 1972.

Kane (C.H.), *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

Kourouma, (A.), *Les soleils des indépendances*, Paris, Seuil, 1970.

Labou Tansi (S.), *Les yeux du volcan*, Paris, Seuil, 1988.

Labou Tansi (S.), *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.

Laferrière (D.), *Chronique de la dérive douce*, Montréal, VLB éditeur, 1994.

Monénembo (T.) *Les crapauds-Brousses*, Paris, Seuil, 1979.

Ndong-Mbeng (H-F.), *Les matitis : mes pauvres univers en contre-plaqué, en planche et en tôle*, Paris, Sépia, 1992.

Sembene (O.), *Le docker noir*, Paris, Présence Africaine, 1973.

Senghor (L.S.), *Chants d'ombre*, Paris, Seuil, 1945.

Soce Diop (O.), *Mirage de Paris*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1964.

III- Ouvrages généraux :

Albert (C.), *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.

Atangana Kouna (C.D.), *La symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*, Paris, Le Harmattan, 2010.

Amossy (R.), *Les idées reçues. « Sémiologie du stéréotype »*, Paris, Nathan, 1991.

Amossy (R.), Herschberg Pierrot (A.), *Stéréotypes et clichés : langue, discours et société*, Paris, Nathan, 1997.

Bakhtine (M.), *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1978.

Casanova (P.), *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 2008.

Chevrier (J.), *Littératures francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006.

Del Lungo (A.), *L'incipit romanesque*, Paris, Seuil, 2003.

Du Bois (W.E.B.), *The Souls of Black Folk*, N.Y, Bantam, 1903 (1989), P.63, (trad. Bessone (M.).

Durand (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969.

Duval (S.) et Martinez (M.), *La satire*, Paris, Armand Colin, 2000.

- Fabre (G), *Pour une sociologie du procès littéraire. De Goldmann à Barthes en passant par Bakhtine*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Fournier (A.) et Monroy (M.), *La dérive sectaire*, Paris, PUF, 1999.
- Ghiglione (R.), Trognon (A.), *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*, Presses de l'Université de Grenoble, 1993.
- Grevisse (M.) et Grosse (A.), *Le bon usage*, Bruxelles, Duculot, 1993.
- Herzberger-Fofana (P.), *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Hubert (J.), *Rites traditionnels d'Afrique. Approche pour une théologie liturgique inculturée*, Paris, L'Harmattan, Libreville, Raponda Walter/Ndzé, 2002.
- Jauss (H.R.), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées ».
- Kom (A.), *La Malédiction francophone : défis culturels et condition postcoloniale en Afrique*, Hamburg, Lit, 2000.
- Koné (A.), *Des textes oraux au roman moderne*, Franckfort, Verlag, 1993.
- Kibwengue El-Esu (F.), *Les enfants sorciers d'Afrique : Perspectives théologiques*, coll. Eglises d'Afrique, Paris, L'Harmattan, 2008.
- Lallemand (S.), *La mangeuse d'âmes, sorcellerie et famille en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 1988.
- Lane-Mercier (G.), *La Parole romanesque*, Ottawa-Paris, Presses de l'Université d'Ottawa et Klincksieck, 1989.
- Le Bris (M.) et Rouaud (J.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.
- Lévi-Strauss (C.), *Race et Histoire*, Paris, Gallimard, 1987.
- Mannoni (P.), *La malchance sociale*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- Mathieu (L.), *Sociologie de la prostitution*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2015.

- Memmi (A.), *Le racisme*, Paris, Gallimard, 1994.
- Mérand (P.), *La Vie quotidienne en Afrique noire à travers la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1977.
- Mikala (G.N.), *Satire littéraire et critique sociale chez Ahmadou Kourouma*, Paris, Edilivre, 2014.
- Mongo Mboussa, *L'indocilité : supplément au désir d'Afrique*, Paris, Gallimard, 2004.
- Mouralis (B.), *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence Africaine, 1993.
- Ndachi Tagne (D.), *Francis Bebey*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- Ndiaye (P.), *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Gallimard, 2009
- Ngandu Nkashama (P.), *Ruptures et écritures de violence : Etude sur le roman et les littératures contemporaines*, Paris, L'Harmattan, Paris, 1997.
- Ngandu Nkashama (P.), *Négritude et poétique*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Ngandu Nkashama (P.), *Kourouma et le mythe : Une lecture de Les Soleils des Indépendances*, Paris, Silex, 1985.
- Riffaterre (M.), *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982.
- Schifano (E.), *L'Édition africaine en France : portrait*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- Senghor (L.S.), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF, 1948.
- Taguieff (P-A.), *Dans la force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1987.
- Tonda (J.), *La guérison divine en Afrique centrale (Congo, Gabon)*, Paris, Karthala (« Hommes et sociétés »), 2002.
- Traoré (A.), *L'Afrique humiliée*, Paris, Hachette Littératures, 2008.
- Traoré (A.), *Le viol de l'imaginaire*, Paris, Actes Sud, 2002.

Traoré (A.), *L'Etat. L'Afrique dans un monde sans frontières*, Paris, Actes Sud, 1999.

Westphal (B.), *La géocritique : mode d'emploi*, Pulim, Limoges, 2000.

IV- Œuvres critiques et théoriques :

Adam (J-M), *La linguistique textuelle*, « Introduction à l'analyse textuelle des discours », Paris, Armand Colin, 2008.

Adam (J.-M.), *Les textes : types et prototypes*, Paris, Nathan, 1997.

Amossy (R.), et Maingueneau (D.) (dir.), *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003.

Amossy (R.), *L'Argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan, 2000.

Bally (C.), *Traité de stylistique française*, Paris, Klincksieck, 1951.

Benveniste (E.), *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 1966.

Benveniste (E.), *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, P.1974.

Bertrand (D.), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000.

Bordas (E.), *Balzac, discours et détours. Pour une stylistique de l'énonciation romanesque*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003.

Combettes (B.), *Les constructions détachées*, Paris, Orphys, 1998.

Combettes (B.), *Pour une grammaire textuelle*, « La progression thématique », Paris-Bruxelles, De Boeck-Duculot, 1988.

Combettes (B.) et Tamassone (R.), *Le texte informatif, aspect linguistique*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1988.

Dillou (J-F.), *L'analyse textuelle*, Paris, Armand Colin, 2006.

- Ducrot (O.), *Le dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit, « Propositions », 1984.
- Eco (U.), *Apostille au Nom de la rose*, Paris, Grasset-Le livre de Poche, 1985.
- Fontanier (P.), *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977.
- Gaillard (B.) et Colignon (J-P.), *Toute la grammaire*, Paris, Albin Michel, 2005.
- Gardes-Tamine (J.), *La grammaire 2/La syntaxe*, Paris, Armand Colin, 1990.
- Genette (G.), *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
- Glissant (E.), *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.
- Greimas (A.J.) et Fontanille (J.), *Sémiotique de passions. Des états de choses aux états d'âmes*, Paris, Seuil, 1991.
- Greimas (A.-J.), *Essai de sémiotique poétique*, Paris, Larousse, 1982.
- Hamon (P.), *De l'ironie littéraire*, Paris, Hachette, 1996.
- Hamon (Ph.), *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Bordas, 1981.
- Iser (W.), *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985.
- Jackobson (R.), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963.
- Jacques (F.), *Différence et subjectivité*, Paris, Aubier, 1982.
- Jouve (V.), *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 2001.
- Kerbrat-Orecchioni (C.), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1999.
- Komur-Thilloy (G.), *Presse écrite et discours rapporté*, Orizons, Paris, 2010.
- Léonard (M.), *Le dit et sa technique littéraire, des origines à 1340*, Paris, Honoré Champion, 1996.
- Martinet (A.), *Syntaxe générale*, Paris, Armand Colin, 1985.
- Nolke (H.), *Le regard du locuteur, « Pour une linguistique des traces énonciatives »*, Paris, Kimé, 1993.

Maingueneau (D.), *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1981.

Ollier (M-L.), *La forme du sens. Textes narratifs des XIIème et XIIIème siècles, études littéraires et linguistiques*, Orléans, Paradigme, 2000.

Perelman (C.) et Olbrechts-Tyteca (O.), *Traité de l'argumentation, la nouvelle rhétorique*, Editions de l'Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 1970.

Rastier (F.), *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989.

Riffaterre (M.), *La production du texte*, Paris, Seuil, 1982.

Robrieux (J-J.), *Rhétorique et argumentation*, Paris, Armand Colin, 2010.

Sartre (J-P.), *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.

Simondon (G.), *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Jérôme Million, 2005.

Searle (J.R.), *L'Intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*, Paris, Seuil, 1985.

V- Articles, revues :

Aaddouni (H.E) « Stérilité au féminin : enjeux du corps, enjeux de la mémoire, 2003 in <http://faceaface.revues.org/418>.

Aly Dieng (A.), « Que reste-t-il de vivant dans le marxisme en matière de développement ? » in <http://codesria.org/IMG/pdf/dieng.pdf?1419/afd4cee1073d72b5e74cb5261d3097051ce87f81>

Abomo-Maurin (M-R.), « Quête identitaire et enquête dans L'intérieur de la nuit et Contours du jour qui vient de Léonora Miano » in *Absence, enquête et quête*

dans le roman francophone, Tang (A.) et Bissa Enama (P.) (dir.), Bruxelles, Peter Lang, 2010.

Bangré (H.), « Justice populaire », www.afrik.com/article6621.html

Benveniste (E.), « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages* n°17, 1970.

Breem (Y.), « *Sous emploi et précarité chez les immigrés* » in Infos migrations, Numéro 17-décembre 2010.

Cicéron, L'orateur, cité par Carine Duteil Mougel in <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2363>

Clavaron (Y.), « La mise en scène de l'altérité dans la littérature postcoloniale : entre insécurité et hybridité », in *Ethiopiennes* n°74, « Altérité et diversité culturelle », 1^{er} trimestre 2005.

Césaire (A.), in « L'homme de culture et ses responsabilités », Intervention au 2nd Congrès international des écrivains et artistes Noirs, Rome, 1959 in Kamdem (P.E), *L'interventionnisme auctorial dans les romans de Francis Bebey*, Thèse de doctorat.

Chartrand (R.), « Dany Laferrière : le roman dans le corps », *Le Devoir*, 5 juillet 1997, P.D4 cité par Lise Gauvin, *Ecrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007.

CAROLINE DOUDET (L'IRRÉGULIÈRE) in <http://leschroniquesculturelles.com/2013/04/08/impossible-de-grandir-de-fatou-diome/>

Danlos (L.), *Discours causal et rôles thématiques*, [www.linguist.univ-paris-diderot.fr/~danlos/Dossier publis/Roles-thématiques '00.pdf](http://www.linguist.univ-paris-diderot.fr/~danlos/Dossier%20publis/Roles-thematiques%2000.pdf).

D'Hulst (D.) et Moura (J-M.), *Les Etudes littéraires francophones : Etat des lieux*, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulles-Lille3, 2003.

Dirkxx (P.), « L''intérêt à l'auto-périphérisation'' chez les agents littéraires francophones. L'exemple belge », Riesz (J.) et Porra (V.), *Français et Francophones. Tendances centrifuges et centripètes dans les littératures*

françaises / francophones d'aujourd'hui, Bayreuth : Schultz et Stellmacher, Etudes francophones de Bayreuth, vol.2, 1998.

Duchet (C.), « Roman et objets : l'exemple de Madame Bovary », in *Travail de Flaubert*, Paris, Seuil, 1969.

Durer (S.), « Ce louchon d'Augustine. Etude des noms de qualité dans L'Assommoir », in *Etudes de linguistique appliquée*, numéro 102, Paris, Didier-Erudition, avril-juin, 1996.

Fonkoua (R-B), « *L'espace du Voyage à l'envers* » » in Bessière (J.) et Moura (J.M.), *Littératures francophones et représentation de l'ailleurs. Afrique, Caraïbes, Canada*, Paris, Honoré Champion, 1999.

Halen (P.), « Le système littéraire francophone : quelques réflexions complémentaire », D'Hulst (D.) et Moura (J-M ;), *Les Etudes littéraires francophones : Etat des lieux*, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulles-Lille3, 2003.

Havu (E.), « L'interprétation des constructions détachées » in <http://pendientedemigracion.ucm.es/info/circulo/no10/havu.htm>

IJERE (M.), *Le mariage traditionnel en Afrique et ses multiples facettes fascinantes*, in *Peuples noirs peuples africains*, http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa53_54/pnpa53_54_05.html

Jodelet (D.), « Formes et figures de l'altérité », <http://www.uqac.ca/jmt.sociologue>.

Jolly (C.), Lainé (F.) et Breem (Y.), « *L'emploi et les métiers des immigrés* », Document de travail n°2012-01, février, Centre d'analyse stratégique.

Lapeyronie (D), « Les deux figures de l'immigré » in Michel Wieviorka, *Une société fragmentée ? Le multiculturalisme en débat*, Paris, La Découverte/ Poche, 2000.

Leblanc (J.), « La ponctualion face à la théorie de l'énonciation », in *A qui appartient la ponctuation*, Jean-Marc Defays, Laurence Rosier, Françoise Tilkin, Duculot, 1998.

Le Guern (M.), « *La répétition chez les théoriciens de la 2nde moitié du XVII^e siècle* » in *Stylistique XVII^e siècle*, n°152.

Liambou (G.N.), « Fatou Diome : la déconstruction des mythes identitaires » in *Loxias*, Loxias 26, URL : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=3059>.

Mabanckou (A.), « Le chant de l'oiseau migrateur » in Le Bris (M.) et Rouaud (J.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

Maingueneau (D.), « Littérature et linguistique : le tournant discursif », <http://www.vox-poetica.org/t/articles/maingueneau.html>

Martin (R.), *Langage et croyance. « Les univers de croyance »*, in *La théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga, 1987.

Mazauric (C.), « Lambeaux d'Afrique en terre d'ailleurs » in *Littératures africaines et territoires*, Albert (C.), Abomo-Maurin (M.-R.), Garnier (X.), Prignitz (G.) (dir.), Paris, Karthala.

Mbuyamba Kankolongo (A.), « Présentation du pouvoir politique post colonial dans le roman africain », in *Le Potentiel, Quotidien d'informations générales*, n° 3911 du samedi 23 décembre 2006.

Moatamri (I.), « Poétique de la Relation » Amina Saïd et Edouard Glissant», TRANS-<http://trans.revues.org/180>.

MONGO MBOUSSA (B.), « Deux approches de la sexualité dans le roman congolais : Henri Lopes et Sony Labou Tansi », in *Notre Librairie, Revue des Littérature du Sud*, no 151, Sexualité et écriture, juillet septembre, 2003, PP.17-23, cité par Ephrem SAMBOU in «*La sexualité dans Le Pleurer-Rire d'Henri Lopes* » in <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1605>.

Mvondo (M.-R.), « *La maladie ou la déstabilisation de l'ordre moral* » in *Littérature et maladie en Afrique. Image et fonction de la maladie dans la*

production littéraire, Actes du congrès de l'A.P.E.L.A, Nice, septembre 1991, Paris, L'Harmattan, 1994.

Mwinyi Hamza Badjoko, cité par Trésor Kibangula in « RDC : pasteur, un job en or » in www.jeuneafrique.com/134687/politique/rdc-pasteur-un-job--en-or/

N'Da (P.), « Le sexe romanesque ou la problématique de l'écriture de la sexualité chez quelques écrivains de la nouvelle génération », in <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1759>

Paravy (F.), « L'écriture de l'espace dans le roman africain contemporain » in *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs. Afrique, Caraïbes, Canada. Conférences du séminaire de Littérature comparée de l'université de la Sorbonne Nouvelle*, Bessière (J.) et Moura (J-M.), Paris, Honoré Champion, 1999.

Rachid (A.), « Autobiographie et quête(s) d'identité », in « Identité et Altérité : Jeux d'Échos et de Miroirs », *Horizons*, No. 10, numéro spécial, Le Caire, 27-29 Mars 2005.

Rastier (F.), « Sur l'immanentisme en sémiotique » in *Cahiers de linguistique française*, numéro 15.

Roy (C.), « La ville africaine vue à travers la littérature subsaharienne. Un miroir de la réalité qui n'est pas si déformante. », Ressac-n°2-1^{er} semestre 2009.

Soiron Fallut (M.), « Les églises de réveil en Afrique centrale et leurs impacts sur l'équilibre du pouvoir et la stabilité des Etats : les cas du Cameroun, du Gabon et de la République du Congo », Paris, Ministère de la Défense- Délégation aux affaires stratégiques, Juillet 2012.

Sperber (D.), Wilson (D.), « La pertinence. Communication et cognition », Ghiglione (R.), Trognon (A.), dans, *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*. Paris, Minuit, 1989.

Tang (A.D.), *L'œuvre romanesque de Léonora Miano. Fiction, mémoire et enjeux identitaire*, Paris, L'Harmattan, 2014.

Tutescu (M.), in www.unibuc.ro/eBooks/ILs/MarinaTutescu-Argumentation/Index.htm, chapitre X, II – L’interrogation, 2003.

Vary (V.), « La peur de Babel. Représentation des communautés étrangères au sein de Paris dans le roman policier « conservateur » de l’après-guerre. Le cas de Léo Malet » in revue en ligne *Equinoxes*, Issue 5, Printemps/ Été 2005.

Waberi (A.), « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d’une nouvelle génération d’écrivains francophones d’Afrique noire » in *Notre Librairie*, n°135, Septembre-Décembre 1998.

Werner (J-F.), « La prostitution en milieu urbain : Un exemple Sénégalais », Dossier, Fond Documentaire.

Westphal (B.), « Pour une approche géocritique des textes : esquisse », in *La géocritique : mode d’emploi*, Pulim, Limoges, 2000.

<http://terangaweb.com/lengagement-par-sami-tchak/>.

www.axl.cefan.ulaval.ca/afrique/indigenat_code.htm.

www.groupelavenir.fr

<http://www.laconscience.com/Fatou-Keita-Ecrire-c-est-une-facon-de-s-evader-de-rire-de-pleurer-aussi.html>.

VI- Thèses :

Akare Biyoghé (B.), *Conceptions et comportements des fang face aux questions de fécondité et de stérilité, Regard anthropologique sur une société patrilinéaire du Gabon*, Thèse de Doctorat, 2010.

Gassama (F.), *L’immigration sénégalaise en France, de 1914 à 1993 : Etude de l’implantation et du rôle des confréries musulmanes sénégalaises*, Thèse de doctorat, 2011.

Lando (P.), *Espaces et sociétés en milieu vodoun : Aménagements et territoires de conflit*, Thèse de doctorat, 2013.

Ndombi Sow (G.), *L'entrée des écrivains africains et caribéens dans le système littéraire francophone. Les œuvres d'Alain Mabanckou et de Dany Laferrière dans les champs littéraires français et québécois*, thèse de doctorat, 2012.

Songossaye (M.), *Les figures spatio-temporelles dans le roman africain subsaharien anglophone et francophone*, Thèse de doctorat, 2005.

VII- Dictionnaires :

Aquiem (M.) et Molinié. (G.), *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, Paris, Librairie Générale, 1999.

Ducrot (O.) et Todorov (T), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.

Greimas (A.J) et Courtès (J.), *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie de langage*, Paris, Hachette, 1979.

Le Nouveau Petit Robert de langue française, Paris, Millésine, 2008.

Mesure (S.), et Savidan (P.), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006.

Rey (A.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2005.

Saint-Jacques (D.) et Viala (A.), *Le dictionnaire du littéraire*, Aron (P.), Paris, P.U.F, 2010.

INDEX DES AUTEURS

A

Aaddouni (H.E), 33
Abomo-Maurin, 16
Adam (J.-M.), 232274,298,
Akare Biyoghé, 35,
Albert (C.), 116,117,197
Aly Dieng (A.), 177
Amossy (R.), 32, 124,132,133,134,
234
Aquiém (M.), 219, 220
Atangana Kouna (C.D),249

B

Bâ (M.), 31
Bakhtine (M.), 174
Bangré (H.), 325
Benveniste, 11, 12, 208
Bertrand (D.), 251
Beyala (C.), 19, 153
Biyadoula (D.), 16, 19, 44,46, 48,50,
51, 52, 66, 67, 78, 79, 80, 82, 83,
84, 85, 86, 87, 88, 96, 97, 98, 99,
102, 103, 104, 105, 106, 110, 112,
113, 114, 115, 116, 117, 118, 119,
120, 121, 126, 127, 128, 129, 130,
131, 136, 137, 138, 139, 142, 143,
144, 145, 149, 152, 153, 154, 155,
156, 157, 158, 159, 160, 167, 169,
175, 176, 178, 179, 180, 205, 236,
237, 239, 240, 241, 243, 247, 249,
250, 251, 252, 254, 255, 256, 257,
258, 259, 260, 261, 262, 266, 305,
327, 331, 334
Bissa (E.), 20
Boëtsch (G.), 322
Bordas (E.), 16

Boto (E.), 142
Breem (Y.), 168

C

Césaire (A.), 70
Charaudeau (P.), 15, 16, 21, 205,
214, 227, 228, 127,230, 304, 326
Chartrand (R.), 200
Chevrier (J.), 8, 7, 196
Chevé (D.), 322
Cicéron,291

Clavaron (Y.), 123

Colignon (J-P.), 219

Combettes (B.), 235, 277, 297,
Courtès (J.), 215,221

D

Dadié (B.), 117
Danlos (L.), 219, 296
Darko (A.), 147
Dillou (J-F.), 90
Diome (F.), 16, 19, 20, 33, 34, 36,
38, 40, 41, 57, 58, 59, 60, 69, 72,
73, 74, 121, 122, 124, 127, 131,
134, 160, 164, 165, 170, 182, 183,
184, 185, 186, 188, 189, 200, 263,
264, 266, 268, 269, 270, 271, 272,
273, 275, 278, 279, 280, 281, 283,
284, 285, 286, 296, 297, 298, 300,
301, 302, 303, 305, 309, 313, 316,
332, 335, 336, 337, 338
Diop (BB.), 191
Dirkxx (P.), 201
Duteil Mougél (C.), 291
Dongala (E.), 31

Du Bois (W.),111
Duchet (C.), 38
Ducrot (O.), 13, 14, 15, 103
Durer (S.), 338

Duval (S.), 175

E

Eco (U.), 277

F

Fabre (G.),49
Fantouré (A.),173
Fonkoua (R-B), 266
Fontanille, 293

Fontanier (P.), 295

Fournier (A.),68

G

Gaillard (B.),219
Gardes-Tamine (J.), 269
Gassama (F.), 266,
Genette (G.), 149, 312,
Ghiglione (R.), 329
Glissant (E.), 282
Greimas, 103, 221, 246, 293
Grevisse (M.), 302
Grize(J.-B),228

H

Halen (P.), 201
Hamon (Ph.), 28, 141, 294
Herschberg Pierrot (A.), 125
Herzberger-Fofana (P.),74
Hubert (J.), 56, 58, 77

I

IJERE (M.), 37
Iser (W.), 28

J

Jacques (F.), 332
Jakobson (R.), 3, 21
Jauss (H-R), 101

Jodelet (D.), 123

Jolly (C.), 168, 169
Jouve (V.), 207

K

Kamdem (E.), 70
Kane (C.H.), 42
Kéita (F.), 42

Kerbrat-Orecchioni, 12, 217, 336
Kibangula, 65
Kibwengue El-Esu (F.), 93
Kom (A.), 195
Koné (A.), 254
Kourouma,31, 35, 173

L

Labou Tansi (S.), 146, 173,
Laferrère (D.), 117,200
Lainé (F.), 168, 169
Lallemand, 78,
Lando, 82
Lane-Mercier (G.), 312
Lapeyronie, 108
Le Bris (M.), 9, 10
Le Guern (M.), 272
Leblanc (J.), 333
Lejeune (Ph.),290
Léonard (M.), 45
Lévi-Strauss,109
Liambou (N), 19

Loba (A.),166
Lopès (H.), 20

M

Mabanckou, 9
Maingueneau, 15, 16, 21, 205, 214,
227, 228, 127, 230, 304, 326
Mannoni (P.), 31, 32
Martin (R.), 334
Martinet (A.), 267,
Martinez (M.),
Mathieu (L.), 46
Mauss (M.), 77,
Mazauric (C), 18
Mbuyamba Kankolongo (A.), 47
Memmi (A.), 124
Mesure (S.),236
Miano (L.), 16, 57, 64, 65, 75, 76,
82, 89, 90, 91, 145, 146, 149, 150,
151, 161, 162, 163, 166, 171, 172,
181, 191, 192, 193, 194, 205, 210,
211, 212, 213, 214, 215, 216, 217,
218, 219, 220, 221, 222, 223, 224,
225, 226, 227, 228, 229, 230, 231,
232, 233, 234, 290, 292, 293, 305,
306, 307, 308, 310, 311, 315, 317,
318, 320, 321, 322, 323, 324, 336
Mikala (G.N.), 175
Moatamri (I.), 285
Molinié. (G.), 219, 220, 267
Monénembo, 146, 198
Mongo (B.), 31,198
Mongo Mboussa, 52
Monroy, 68
Mouralis (B.), 110
Mvondo (M-R.), 143
Mwinyi Hamza Badjoko, 65, 68

N

N'Da (P.), 43
Ndachi Tagne (D.), 325

Ndiaye (P.),120
Ndombi Sow (G.), 202
Ndong-Mbeng (H-F.), 144
Ngandu Nkashama, 23, 326
Nolke, 242

O

Olbrechts-Tyteca (O.), 242
Ollier (M-L.), 39

P

Paravy (F.), 151, 166
Perelman (C.), 242
Ponton (R.),201

R

Rachid (A.), 262
Rastier, 32
Rey (A.), 260
Riffaterre (M.), 101, 205
Robrieux, 34, 290
Rouaud (J.), 9, 10
Roy (C.), 141, 146

S

Sartre (J-P.), 172, 196, 252
Savidan (P.), 326
Schifano (E.), 195
Searle (J.R.), 237
Sembene (O.),8
Senghor (L.S.),250
Simondon (G.), 328
Socé (O.), 19, 117,
Soiron Fallut, 62, 63
Songossaye (M.),215
Sperber (D.), 329

T

Taguieff (P.A.), 109

Tang (A.D),20
Tchak (S.), 2,195, 198
Tonda (J.),62
Traoré (A.), 185, 186, 187, 190
Trognon (A.), 329
Tutescu (M.), 334

V

Vary (V.), 123

W

Waberi (A.),20,197
Werner (J.F.), 45, 52,
Westphal (B.), 151
Wilson (D.), 329

INDEX DES NOTIONS

A

Acte énonciatif 10, 12, 119, 208, 224, 242, 293

Allocutaire 12, 130

Altérité 115

Analepse 312, 317

Analyse du discours 11,21, 23

Anaphore 100, 208, 209, 272,

Anachronie narrative 304, 312

Antéposition 268

Antiphrase 291,

Apposition 211

C

Champ discursif

Champ lexical 246, 305, 306

Comparaison 145, 148

Contexte 22, 24

Construction détachée 296, 297

Croyance 30, 63, 95,113

D

Déique 290

Dénonciation 146, 173, 174, 184, 188

Description 132, 148 219, 328

Désapartenance identitaire 249

Diégèse 312, 315

Discours 8, 10, 12, 23, 24, 34, 81, 84, 89, 127

Discours direct 304, 306, 308

Discours indirect 216, 306, 309

Discours rapporté 304, 307, 308

Durativité 103, 221

E

Écriture 10, 30, 50, 175, 179, 283, 284, 285, 286

Écriture carnavalesque 174

Églises de reveil 62

Embrayeur 90, 94

Émotion 26, 329, 330, 332, 335, 338

Enfant-sorcier 212

Énonciation 11, 12, 13, 14, 21, 22, 24, 28, 85, 86, 89, 124, 188, 203, 208, 242, 326

Énoncé 23, 90, 208

Énonciateur 12, 14, 210, 309,

Énumération 149, 211,

Espace tensif 244

G

Gradation 149, 216

H

Hétérogénéité 22, 304, 305

Homodiégétique 149

Hypotypose 219

I

Identité 192, 207, 282, 283, 284

Immigration 7, 8, 268

Immigré 108, 112, 168, 169, 266, 298

Incise 218

Interlocuteur 208

Interrogation rhétorique 333, 334

Ironie 289, 292, 294

Isotopie 100

L

Littérature 7, 9, 10, 21, 24, 88

Littérature-monde 9, 10

Linguistique 11, 22, 274

Litanie 188

Locuteur 12, 14, 216

M

Maxime 34

Marxime 177, 180, 181,

Métonymie 103

Métaphore in absentia 149

Micro-récit 75, 228

Monologue 227, 309

N

Narrateur 48, 64, 150, 173, 175, 176, 179, 208, 219, 224, 227, 236, 254, 286

O

Oralité 31

Oxymore 92

P

Périphrase 295

Poétique de la relation 282

Point d'exclamation 330, 331

Polyphonie 15

Ponctuation 329, 335

Postcolonie 198

Préjugés 109, 124, 126, 127, 128, 130, 137

R

Roman 30, 49, 113, 144

Racisme 109, 115, 124, 125, 258

Religion 84, 86
Répétition 89, 150, 151, 208

S

Satire 175
Scène d'énonciation 24, 27
Sème 89, 96, 248
Signifiante 16, 21, 222, 295
Signification 13, 14, 16, 88

Sorcellerie 77, 78, 79, 81, 84, 213
Stéréotype 109, 124, 132, 133

Subjectivisme 217, 335, 338

Subjectivité 11, 145,

Sujet-énonçant 11, 285
Système littéraire, 201
Syntagme, 68, 74, 91, 97, 128, 209, 225, 268, 277, 295

TABLE DES MATIERES

DEDICACE.....	P.1
REMERCIEMENT.....	P.2
EXERGUE.....	P.3
SOMMAIRE.....	P.4
INTRODUCTION GENERALE.....	P.6
1- Choix et justification du sujet.....	P.11
2- Etat de la question.....	P.18
3- Méthodologie.....	P.21
4- Hypothèse de recherche.....	P.24
5- Annonce du plan.....	P.25
PREMIÈRE PARTIE: La scène d'énonciation : motif révélateur du fonctionnement de la société.....	P.27
Chapitre I : Pour une résonance des aspects de la culture africaine.....	P.30
I.1. L'Afrique et ses coutumes.....	P.30
I.1.1. Le statut de la femme dans l'univers traditionnel.....	P.31
I.1.2. L'écriture de la sexualité.....	P.43
I.1.3. L'Afrique et ses rites : pour une lecture de quelques pratiques coutumières.....	P.55
I.2. I.2. L'Afrique et le poids des croyances : entre religion et croyance traditionnelle.....	P.62
I.2.1. La pratique de la religion.....	P.62
I.2.2. Croyance traditionnelle : entre marabouts et féticheurs.....	P.71
I.2.3. Regard sur les non-croyants.....	P.83
I.3. La figure de l'enfant dans la société.....	P.88
I.3.1. La figure de l'enfant sorcier.....	P.88
I.3.2. L'aîné ou le pouvoir de l'autorité.....	P.95

I.3.3. La peau noire comme invariant d'exclusion sociale.....	P.100
Chapitre II : De la perception de l'autre à la représentation de l'individu dans l'espace.....	P.108
II.1. Regards croisés.....	P.108
II.1.1. Le racisme blanc/noir.....	P.109
II.1.2. Entre préjugés et stéréotypes : la perception du blanc dans l'imaginaire collectif africain.....	P.125
II.1.3. Couple mixte : le fait racial comme élément perturbateur.....	P.136
II.2. La représentation de l'individu dans l'espace.....	P.140
II.2.1. La ville : entre espaces défavorisés et quartiers résidentiels....	P.141.
II.2.2. L'école : lieu du savoir et moyen de défi.....	P.160
II.2.3. Les activités socio-professionnelles : lieu de précarité.....	P.167
II.3. De l'écriture de la dénonciation à la résonance du roman dans la société.....	P.172
II.3.1. L'écriture romanesque : espace de contestation et de dénonciation.....	P.173
II.3.2. Pour une reconstruction de l'Afrique : l'utopie d'un retour aux valeurs premières.....	P.190
II.3.3. De la résonance du roman dans la société.....	P.195
DEUXIÈME PARTIE: Le mode d'inscription énonciatif des personnages dans le tissu textuel.....	P.204
Chapitre III: Le profil des personnages.....	P.207
III.1. Le parcours initiatique de Musango.....	P.208
III.1.1. Identification textuelle de « l'actant-ombre ».....	P.208
III.1.2. Le cheminement vers la liberté.....	P.217
III.1.3. L'éclosion de Musango.....	P.228
III.2 : Les jeux du je dans le feuillet énonciatif.....	P.235
II.2.1. Une image physique discréditée.....	P.236
II.2.2. Analyse discursive de la quête identitaire de Joseph.....	P.243
II.2.3. Les jeux du je.....	P.259

III.3.Salie : entre mirage et réalité de la vie parisienne.....	P.266
III.3.1. La vie des immigrés : le regard de Salie.....	P.266
III.3.2. Salie, l'enfant illégitime : étude de la structure textuelle.....	P.274
III.3.3. La résonance d'une identité hybride.....	P.281
Chapitre IV: Enonciation et stratégies narratives dans le dispositif de communication.....	P.289
IV.1. Analyse lexico-sémantique des noms.....	P.289
IV.1.1. L'esthétisation des noms par l'ironie.....	P.289
IV.1.2. L'esthétisation des noms par périphrase.....	P.295
IV.2.Les enjeux du discours dans l'espace romanesque.....	P.304
IV.2.1. Le discours rapporté comme manifestation du rapport conflictuel entre les personnages et leurs mères.....	P.304
IV.2.2. L'anachronie narrative de la présence-absence de la figure du père.....	P.312
IV.2.3. Le récit : motif révélateur de l'humanisme féminin.....	P.320
IV.3. L'émotion : stratégie énonciative dans l'espace romanesque.....	P.326
IV.3.1. La ponctuation comme marque de l'émotion.....	P.329
IV.3.1.1. Le point d'exclamation.....	P.330
IV.3.1.2. Les points de suspension.....	P.332
IV.3.1.3. L'interrogation rhétorique.....	P.333
IV.3.2. L'intérêt des subjectivèmes dans l'analyse de l'émotion.....	P.336
CONCLUSION GENERALE.....	P.340
BIBLIOGRAPHIE.....	P.347
INDEX DES AUTEURS.....	P.361
INDEX DES NOTIONS.....	P.366
TABLE DES MATIERES.....	P.371

Énonciation romanesque et signifiante. Les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano.

Résumé

Ce travail se propose de saisir les mécanismes langagiers qui permettent de rendre compte du sens dans les romans de Daniel Biyaoula, Fatou Diome et Léonora Miano. L'analyse du discours est l'approche autour de laquelle s'articule notre recherche. L'œuvre romanesque repose sur une hétérogénéité d'indices que l'énonciation permet de relever pour mieux examiner son organisation. Dès lors, notre étude se divise en deux parties. Le premier point a pour thème, « La scène d'énonciation : motif révélateur du fonctionnement de la société ». Il analyse les éléments du discours en rapport avec le contexte social, culturel, littéraire et politique de l'Afrique et de la France. Il ressort de là que les personnages sont assujettis par les pratiques coutumières, religieuses et culturelles actualisées dans l'espace romanesque. La deuxième partie s'intitule « Le mode d'inscription énonciatif des personnages dans le tissu textuel » et elle s'intéresse particulièrement aux dispositifs de communication qui déterminent les caractéristiques des personnages. À partir d'éléments langagiers, la présente section se propose de voir à partir de l'organisation des structures textuelles, comment l'énonciation définit les personnages.

Mots clés : Analyse du discours- Énonciation- Contexte social- Espace romanesque.

Enunciation novelistic and significance. Daniel Biyaoula, Fatou Diome and Léonora Miano's novels.

Abstract

This work aims at displaying the language mechanisms used by Daniel Biyaoula, Fatou Diome and Léonora Miano in their novels in order to convey the meaning. It hinges on the discourse analysis. The work of fiction lies a diversity of clues that the enunciation underlines and helps better examine the organization. Therefore, our study is divided into parts. The first theme is, « The scene of enunciation : pattern indicative of the functioning of society ». It analyzes the elements of speech in connection with the social, cultural, literary and political context of Africa and France. It appears from this that the characters are subjected by customary, religious and cultural practices updated in the space in the novel. The second part is entitled « The enunciative registration method of the characters in the textual fabric » and it is particularly interested in communication devices that determine the characteristics of the characters. From language elements, this section proposes to see from the organization of textual structures, how the enunciation defines the characters.

Keywords : Discourse analysis-Enunciation-Social context- Space in the novel